NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08169621 7

Digitized by Google

Digitized by Google

CIVILISATION

ET

BARBARIE.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Cᵉ,
rue Racine, 26, près de l'Odéon.

Digitized by Google

CIVILISATION

ET

BARBARIE

MOEURS, COUTUMES, CARACTÈRES DES PEUPLES ARGENTINS.

Juan FACUNDO QUIROGA

ET

José Félix ALDAO.

PAR DOMINGO F. SARMIENTO.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL ET ENRICHI DE NOTES

PAR A. GIRAUD,

enseigne de vaisseau.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

Libraire de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, 21.

1853.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

En jetant les yeux sur la carte de l'Amérique méridionale, on voit que cette partie de ce vaste continent est traversée du nord au sud par trois chaînes de montagnes principales.

La plus orientale prend naissance entre le deuxième et le quatrième degré de latitude sud, et vient se terminer sur la rive gauche du Rio de la Plata; celle du milieu, partant des montagnes de Santa-Martha, aboutit au grand Chaco; et la plus occidentale parcourt toute l'Amérique méridionale jusqu'au cap Horn. De ces trois chaînes descendent une infinité de rivières, qui vont verser leurs eaux dans les fleuves des Amazones et de la Plata; tandis

Digitized by Google

qu'à l'ouest, du côté du grand Océan, les cours d'eau venant de la cordillère des Andes sont peu importants pour la navigation et le commerce, ou traversent des pays déserts, dénués de toute ressource pour le commerce et l'industrie. Cette particularité a déjà attiré l'attention de plusieurs savants, et dans un mémoire imprimé en 1845, M. Félix Frias, consul de la république bolivienne au Chili, a démontré tous les avantages qui résulteraient pour les républiques de Colombie, du Pérou, de l'Équateur, de la Bolivie et du Chili, de l'abandon de la voie de l'océan Pacifique, pour ouvrir une voie de communication avec l'océan Atlantique, à travers les pays du Rio de la Plata. Tous les savants qui ont écrit sur l'émigration, n'ont pu s'empêcher de reconnaître dans ces pays un immense champ ouvert à l'exubérance des populations européennes, et incomparable sous le rapport du climat et de la fertilité. Dès 1808, les Anglais avaient déjà porté leurs vues sur ces contrées : la guerre civile qui les a désolées, et dans laquelle nous avons pris une part si active, leur a donné une nouvelle célébrité. Mais tous les auteurs qui ont écrit sur la question de la Plata ou sur l'histoire des républiques hispano-

Digitized by Google

américaines, ont peu ou point parlé de l'histoire de leur civilisation; et pourtant les luttes incessantes qui agitent les républiques sorties de la vice-royauté de Buenos-Ayres, sont toutes empreintes d'une originalité dépendant des mœurs et coutumes des peuples qui les habitent. Un écrivain distingué, M. Sarmiento, a traité ce sujet avec mérite, et son ouvrage est déjà connu en France, où il a eu les honneurs d'un écrit publié par M. Ch. de Mazade, dans la *Revue des Deux-Mondes*, le 15 novembre 1846.

« Le livre de M. Sarmiento, dit-il, est une de ces » œuvres exceptionnelles de la Nouvelle-Amérique, » dans lesquelles brille quelque originalité; c'est » une étude faite sur les choses vivantes, une ana- » lyse profonde et énergique de tous les phéno- » mènes de la société américaine, et particulière- » ment de la société argentine. Dans cette œuvre, » le brillant du style ne nuit en rien à la vigueur de » la pensée. Cette littérature aura son jour quand » on résoudra définitivement tous les problèmes » discutés par M. Sarmiento; pour le moment, il » faut chercher dans *civilisation et barbarie* moins » la valeur littéraire que les idées et les faits dont la

Digitized by Google

» relation donne à cet écrit un intérêt non com-
» mun. M. Sarmiento met en évidence des vices
» héréditaires, causes de perturbations et de boule-
» versements, passions corrosives dont la tendance
» est de ramener l'Amérique à la vie sauvage.
» Quelque triste que soit le présent de ces pays, on
» ne peut considérer la lutte engagée de l'autre côté
» de l'Atlantique que comme un de ces maux que la
» Providence envoie pour aiguiser la force virile
» des peuples. La peinture que fait M. Sarmiento
» de l'Américain, même dans sa plus audacieuse
» manifestation, a l'excellence de mettre en évi-
» dence l'ulcère qui ronge ces jeunes pays et la
» maladie chronique qu'il faut combattre. »

Dans un ouvrage sur l'émigration allemande dans le Rio de la Plata, le docteur Wappaüs, professeur de statistique et de géographie à l'université de Gottingue, s'exprime ainsi sur l'ouvrage de M. Sarmiento : « L'ouvrage publié en 1845, au
» Chili, sous le titre de : *Civilisation et barbarie.—*
» *Vie de Juan Facundo Quiroga, et aspect physique,*
» *coutumes et habitudes de la république argentine,*
» par M. Sarmiento, membre de l'université du
» Chili, directeur de l'école normale, contient,

Digitized by Google

» *outre* une biographie parfaite de Juan Facundo
» Quiroga, célèbre chef des *gauchos*, et qui a joué
» un rôle si important dans la république argen-
» tine, des descriptions animées sur l'aspect phy-
» sique et les coutumes de ces pays, que l'on peut
» comparer à ce que Cooper a écrit de plus beau
» sur l'Amérique du Nord, et que nous voudrions
» voir en entier traduit dans notre langue. »

Telle est l'œuvre que j'offre au public. Je l'ai fait précéder d'une introduction, dans laquelle j'ai donné une notice historique et géographique sur les provinces de la Plata. La partie géographique est extraite des documents les plus récents, et renferme les plus nouvelles divisions des provinces et leurs limites d'après les derniers traités. J'y ai joint quelques détails sur le Pérou, la Bolivie et le Chili, dont il est fait quelquefois mention dans le cours de l'ouvrage ou dans les notes. Quant à la partie historique, j'ai rapidement parcouru l'histoire des colonies espagnoles depuis leur fondation jusqu'à l'indépendance, et j'ai cherché ensuite à faire jaillir le plus de lumière possible de la comparaison des faits si différemment qualifiés et si diversement racontés, qui se sont passés depuis sur les deux

Digitized by Google

rives du fleuve, pour les présenter tels que je les ai jugés à ceux auxquels ces pays peuvent offrir quelque intérêt.

A. GIRAUD.

Rochefort-sur-Mer, le 21 décembre 1852.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

La plaine du Rio de la Plata dont la superficie, suivant M. de Humboldt, s'élève à cent trente-cinq mille lieues carrées, s'étend entre les Andes du Chili, les montagnes du Brésil, l'océan Atlantique et le détroit de Magellan.

Le Rio de la Plata est un vaste estuaire formé par la réunion du Paraná et de l'Uruguay; il passe par Buenos-Ayres, Montevideo et Maldonado (1). La branche principale de ce fleuve, le Paraná, prend sa source dans la province de Minas Geraes au Brésil, traverse toute la partie sud-ouest de cet empire qu'il sépare en partie du Para-

(1) Du temps des Indiens, ce fleuve se nommait le Paraná-Guazú (rivière grande comme la mer). On l'appela ensuite Rio de Solis, du nom de celui qui le découvrit, et enfin Rio de la Plata, nom qui lui fut donné par Cabot (dit Herrera), parce que les Espagnols vendirent aux Guaranis des futilités pour beaucoup d'argent (*plata*, en espagnol), lequel fut le premier qui passa des Indes en Espagne. Le nom de Guazú n'est resté qu'à l'une des embouchures du Paraná, la plus nord des trois principales.

Digitized by Google

guay jusqu'au Salto de Iguazú, forme alors la limite sud-est du Paraguay qu'il sépare ensuite de Corrientes en courant de l'est à l'ouest; puis un peu au nord de Corrientes, il rebrousse au sud, sépare les provinces de Corrientes et Entrerios de celles de Santa-Fé et Buenos-Ayres; puis revenant vers l'est un peu au-dessous de Santa-Fé, il vient, après un cours de deux mille cinq cents kilomètres, se jeter dans la mer par une multitude d'embouchures dont les trois principales ont pris les noms de Paraná-Guazú, Paraná-Mini et Paraná de las Palmas. Il reçoit dans son cours une quantité innombrable de rivières dont les principales sont: le Paraguay, le Rio-Salado, le Rio-Iguazu ou Curitiva, le Tiete. Tous ces cours d'eau forment entre eux une multitude d'îles d'une fécondité remarquable.

L'Uruguay prend sa source dans la province de Rio Grande do Sul ou de San-Pedro au Brésil, traverse une partie du Brésil qu'il sépare de la province de Misiones en courant au sud-sud-ouest; puis il incline vers le sud, sépare la province orientale de celles de Corrientes et Entrerios et vient se jeter dans la Plata près des bouches du Paraná, après un cours de quatorze cents kilomètres. On compte parmi ses nombreux affluents: le Rio-Negro, l'Ybicuy, l'Arapey, le Cuareim ou Quaraim, l'Yjuhi et l'Embery, que les Portugais désignent sous le nom d'Uruguay-Pita.

Ces deux fleuves forment, comme je l'ai dit plus haut, cette espèce de mer intérieure que l'on nomme le Rio de la Plata, et dont les ports principaux sont: au nord, la Colonia del Sacramento, Montevideo et Maldonado; au sud, l'Ensenada de Barragan et le Riachuelo de Buenos-Ayres; ce dernier ne peut contenir que des navires d'un petit tirant d'eau.

Nous allons successivement examiner les affluents de

Digitized by Google

droite, puis ceux de gauche de ces deux fleuves, en commençant par le Paraná.

Le Paraguay prend sa source au centre de la province de Matto-Grosso, au Brésil, traverse le lac de Xarayes, sépare le Paraguay auquel il donne son nom de la république argentine, reçoit le Pilcomayo et le Vermejo et tombe dans le Paraná un peu au nord de Corrientes, après un cours d'environ dix-huit cents kilomètres. Il reçoit à droite le Pilcomayo qui se jette dans le Paraguay par deux embouchures appelées Araguai-Guazú et Araguai-Mini, le Vermejo, et à gauche, une infinité de petites rivières dont les principales sont : le Xexui et le Tibiquari-Guazú.

Le Salado prend sa source dans la cordillera de los Valles, reçoit le Guachipas, passe par Miraflores, Pitos, Matara, Santa-Fé, et se jette dans le Paraná devant le fort du Saint-Esprit.

Le Rio-Negro prend sa source dans les environs de Bage, dans la province de Rio-Grande do Sul, court d'abord au sud-sud-est, puis à l'est, reçoit beaucoup de petites rivières dont les principales sont : le Yumini, l'Yi, et vient se jeter dans l'Uruguay, près de San-Domingo Soriano, en formant avec ce fleuve le rincon de Haedo.

Le Gualeguaichú prend sa source dans les montagnes de l'Entrerios et se jette dans l'Uruguay à Gualeguaichú.

Les îles les plus remarquables sont, à partir de l'embouchure de la Plata : l'île Lobos, ainsi nommée à cause de la grande quantité de loups marins qu'on y prend ; les îles de Flores, composées de deux petits rochers qui présentent quelques traces de végétation ; elles possèdent un phare qui fut allumé, pour la première fois, le 1er janvier 1828 ; l'île Saint-Gabriel, très-près de la côte orientale, à peu de distance de la Colonia. C'est à l'abri de cette île que les Espagnols, sous les ordres de Gaboto, jetèrent l'ancre à l'époque de la découverte. A l'embouchure du

Digitized by Google

Paraná; on voit quelques îlots que l'on distingue sous le nom de los Hermanos (les Frères). L'île Martin-Garcia, la plus étendue, découverte par le général Caceres en 1572, est située à l'entrée du Paraná et de l'Uruguay. Elle est fortifiée par la nature; située entre la Colonia et las Yacas, à dix lieues environ de ces deux points, elle défend l'entrée des fleuves. Les marins du blocus s'en emparèrent en 1838.

Les provinces de la Plata se divisent en confédération argentine, État oriental de l'Uruguay et Paraguay.

La confédération argentine se divise en quatorze provinces : la province de Buenos-Ayres, de Santa-Fé, de Córdova, d'Entrerios, de Corrientes, de Santiago del Estero, de Tucuman, de Salta, de Jujuy, de Catamarca, de la Rioja, de San-Juan, de Mendoza et de San-Luis.

La province de Buenos-Ayres, chef-lieu Buenos-Ayres, touche du côté du sud aux déserts de la Patagonie; à l'est, elle est bornée par l'océan Atlantique; à l'ouest et au nord, par les provinces de Santa-Fé, Córdova et Mendoza. Son territoire est divisé en deux parties principales : Buenos-Ayres et la campagne. La première comprend, avec la ville, celles de San-Flores, San-Isidro, Conchas. La campagne est divisée en trois départements : le premier comprend tout le pays qui est situé entre la rivière Matanzas et le sud; les villes qui en dépendent sont : Quilmes, Ensenada, Magdalena, San-Vicente, Canuelas, Monte, Ranchos et Chascomus. Le second est formé du territoire compris entre les rivières Matanzas et Areco; ses villes sont : Moron, Lobos, Pilar, Villa de Lujan, Navarro, Guardia de Lujan, Capilla del Señor, San-Antonio de Areco et le Fortin. Le troisième s'étend depuis la rivière Areco jusqu'à l'Arroyo del Medio; il comprend : San-Pedro, Barradero, Arecife, Salto, Pergamino, Rojos et San-Nicolas. La capitale, Buenos-Ayres, est située sur la rive droite

Digitized by Google

de la Plata, à soixante lieues de son embouchure, sur un terrain élevé de trente-trois pieds au-dessus de la mer.

La province de Santa-Fé est située entre l'Entrerios dont la sépare le Paraná, à l'est; la province de Buenos-Ayres au sud-est; celle de San-Luis au sud-ouest, et celle de Córdova au nord. Elle a pour chef-lieu la ville de Santa-Fé, sur la rive droite du Paraná.

La province de Córdova est située entre celles de Tucuman au nord, Entrerios et Corrientes à l'est, Buenos-Ayres au sud, Mendoza à l'ouest. Elle a mille kilomètres sur quatre cent quatre-vingt. Les villes principales sont : Córdova, chef-lieu; Concepcion, Carlota.

La province d'Entrerios est située entre celles de Corrientes au nord, de Buenos-Ayres au sud, l'État oriental à l'est, dont elle est séparée par l'Uruguay et celle de Santa-Fé à l'ouest, dont elle est séparée par le Paraná. D'après la nouvelle division (1), l'État d'Entrerios a dix départements : celui du Paraná, del Diamante, de la Paz, de la Victoria, de Nogoya, de Gualeguay, de Gualeguaichú, de l'Uruguay, de Villaguay et de la Concordia. La capitale est Bajada. Dans l'ancienne division, le premier département principal était celui du Paraná, avec six subalternes : Diamante, Paz, Nogoya, Victoria, Gualeguay et Tala. Les villes principales sont : Bajada, Gualeguay. Le second département principal, celui de l'Uruguay, se divisait dans ses subalternes : Uruguay et Gualeguaichú, Concordia, Federacion, Arroyo-Grande et Villaguay. Les villes les plus importantes sont : Gualeguaichú, Uruguay et Villaguay.

La province de Corrientes, située entre le Paraná, l'État

(1) Extrait d'états publiés par l'Entrerios, en juin 1849, et reproduits par le Comercio del Plata, du 17 août de la même année.

Digitized by Google

oriental, l'Entrerios et Córdova, a pour capitale Corrientes, sur le Paraná.

La province de Santiago del Estero, située entre celles de Tucuman au nord, Catamarca à l'ouest et Córdova au sud, a pour capitale Santiago del Estero, sur le San-Miguel ou Rio-Dolce, à 17 kilomètres de Tucuman.

La province de Tucuman a pour bornes celles de Santiago à l'est, de Catamarca au sud, de la Rioja à l'ouest et de Salta au nord. C'est une des plus riches provinces. Elle a pour capitale San-Miguel ou Tucuman, sur le Tucuman, à 1,160 kilomètres de Buenos-Ayres.

La province de Salta est située entre celles de Jujuy au nord, de la Rioja à l'ouest, du Tucuman au sud. A l'est sont des déserts inhabités. Elle a pour capitale Salta.

La province de Jujuy a pour capitale la ville du même nom, à 110 kilomètres au nord de Salta, et 1,300 kilomètres au nord-est de Buenos-Ayres. Elle est située sur la rive droite du Jujuy, rivière qui descend de la Cordillère du Despoblado, coule de l'ouest à l'est et se jette dans le Rio-Vermejo, à 270 kilomètres à l'est de Salta, après un cours de 700 kilomètres. La partie supérieure de son cours se nomme San-Salvador, et la partie inférieure Rio-Grande de Jujuy ou Lavayen.

La province de Catamarca est très-reculée dans l'intérieur; elle a l'État de la Rioja à l'ouest, et à l'est celles de Tucuman et Santiago del Estero. Elle a pour capitale San-Fernando de Catamarca.

La province de la Rioja, dans laquelle est la célèbre mine d'argent de Famatina, a pour capitale la Rioja, à 1,200 kilomètres au nord-ouest de Buenos-Ayres, sur l'Angualasta, près des Andes.

La province de San-Juan, entre celles de Tucuman, au nord et San-Luis au sud, a pour chef-lieu San-Juan de la Frontera.

Digitized by Google

La province de Mendoza a pour capitale Mendoza, près du lac de Laguna-Grande. Elle est traversée par la rivière de Mendoza, qui parcourt 380 kilomètres; elle se dirige d'abord au nord-est, puis au sud-est, traverse ensuite le lac de Guanacache, et mêle ses eaux au rio Colorado.

La province de San-Luis, entre celles de San-Juan, de Córdova, la Patagonie et le Chili. Elle a pour chef-lieu San-Luis de la Punta, à 715 kilomètres au nord-ouest de Buenos-Ayres.

La république du Paraguay, enclavée entre le Brésil au nord et à l'est, les provinces unies du Rio de la Plata à l'ouest et au sud, a pour capitale l'Asuncion, sur le Paraguay. Les villes principales sont : Nembucú, Asuncion, sur le Paraguay, Villa-Rica, Curuguaty, Villa Real de la Concepcion, Curupaity, Trinidad, Itapua et Tevedo.

La province de Misiones (1), comprise entre l'Uruguay, le Paraná, le Brésil et le Corrientes, a pour villes principales : Corpus, Candelaria sur le Paraná, Apóstoles et Concepcion.

La République orientale est bornée à l'est par l'océan Atlantique, au sud par le Rio de la Plata, à l'ouest par l'Uruguay et au nord par le Brésil. La limite de cette république avec l'empire du Brésil, d'après le traité du 12 octobre 1851, part de l'embouchure de l'arroyo de Chui, dans l'Océan, remonte ce ruisseau l'espace d'une demi-

(1) Le Paraguay a élevé du temps de Rosas des droits à la possession du territoire des missions. Il s'appuie sur ce qu'au commencement de 1806, D. Bernard de Velazco, gouverneur des missions, fut nommé gouverneur du Paraguay, en conservant le territoire des missions. Comme Velazco fut le dernier gouverneur espagnol du Paragnay, le gouvernement national étendit sa juridiction sur la partie du territoire des missions qu'il possédait avant le décret royal de 1803, qui créait un gouvernement nouveau et particulier des Missions. La junte de Buenos-Ayres conclut le 11 octobre 1811, avec la république du Paraguay, un traité dans lequel elle lui accordait l'occupation de ce territoire.

Digitized by Google

lieue ; elle va de là, en ligne droite, aux sources de l'arroyo Palmar, en passant au sud du fort San-Miguel et traversant l'arroyo de ce nom ; puis elle descend le long de l'arroyo Palmar, jusqu'à l'arroyo appelé San-Luis, dans la carte du vicomte de San-Léopold, et India Muerta dans celle du colonel Reyes, suit ce ruisseau jusqu'au lac Merin, prend alors le long de ce lac, à la hauteur des plus fortes marées, jusqu'à l'embouchure du Yaguaron ; de l'embouchure du Yaguaron, la limite prend la rive droite de cette rivière, jusqu'à sa source, dans la Cañada d'Aceguá ; elle va, de là, en ligne droite, à l'embouchure de l'arroyo de San-Luis, remonte cet arroyo jusqu'à la cuchilla de Santa-Ana, suit la cuchilla et celle de Haedo jusqu'à la naissance de la branche du Cuareim, appelée Invernada, qu'elle suit jusqu'à l'Uruguay. Les îles de l'Uruguay, à l'embouchure du Cuareim, appartiennent au Brésil.

Le territoire de la république orientale de l'Uruguay se divise en neuf départements : Montevideo, Canelones, San-José, Colonia, Soriano, Paysandú, Cerro-Largo, Maldonado et Durasno (ou Entre rios Yi et Negro). Sa capitale est Montevideo. Il contient trois villes (*ciudades*), qui sont : Montevideo, Colonia del Sacramento et Maldonado, dix-huit bourgs (*villas*) : Guadalupe (ou Canelones), San-Juan Bautista (ou Santa-Lucia), San-José, la Florida, le Rosario (ou le Colla), San-Salvador, Santo-Domingo Soriano, Mercedes, Paysandú, Belen, Melo (ou Cerro Largo), Rocha (ou los Remedios), San-Carlos, Minas, San-Pedro, Tacuarembó, San-Servando et Cosmopoles (ou villa del Cerro) ; onze villages (*pueblos*) : Piedras, Pando, Porongos, Real de San-Carlos, Vivoras, el Carmelo (ou Vacas), le Salto, Santa-Teresa, Nueva Palmyra (ou Higueritas), San-Borja et Victoria. La capitale, Montevideo, est située sur le côté nord, ou rive gauche du Rio de la Plata ; elle a un

Digitized by Google

excellent port circulaire, défendu à une extrémité par la ville, et à l'autre par la forteresse du Cerro, que l'on voit de quinze lieues. Ce fort avait autrefois un feu fixe, que l'on n'a pas allumé depuis 1843. Vers le nord de la baie, est l'île de la Liberté, fortifiée, en face du fort et de la pointe de Saint-Joseph. La Colonia est en face de Buenos-Ayres, à dix lieues de Martin Garcia, clef de l'Uruguay. Elle a un bon port, abrité et même formé par les îles de San-Gabriel. Maldonado, en face de l'île de Goriti, qui en forme le port, est tout près de l'île Lobos (1).

---

(1) A ces détails géographiques, nous joindrons les suivants, qui peuvent être nécessaires pour la parfaite intelligence du texte et des notes.

Le Pérou, compris entre la république de l'équateur au nord, le Brésil à l'est, la Bolivie au sud, et le grand Océan à l'ouest, a pour capitale Lima. Il se divise en Pérou du Nord et Pérou du Sud; il contient les provinces de Libertad, Ayacucho, Cuzco, Puno, Marequipa. Les villes principales sont : Truxillo, Huanuco, Lima, Huamanga, Cuzco et Arequipa.

La Bolivie, comprise entre le Pérou et le grand Océan à l'est, le Brésil et le Paraguay à l'ouest, le désert du grand Chaco et la province de Salta au sud, se divise en trois régions : la première est la région occidentale, qui a à l'ouest l'océan Pacifique, et au centre l'immense désert traversé par la cordillère des Andes, incapable de culture, et qui va jusqu'au département de Potosi. Cette région, qui s'appelle le district du littoral dans la division politique de la Bolivie, a pour limites sur la côte, le Loa au nord et le Paposo au sud. La région centrale s'étend de Tarija aux frontières du nord, sur les déserts compris entre l'Amazone et le Madera, et embrasse les départements de Tarija, Potosi, Chuquisaca, Cochabamba, Oruro et la Paz. La troisième région est l'Orientale, qui comprend les départements du Beni, Santa-Cruz et le Chaco de Bolivie.

Le Chili, borné au nord par le désert d'Atacama, dont le sépare le Paposo, à l'ouest par le grand Océan, au sud par la mer et la Patagonie, et à l'est par la cordillère des Andes, a pour capitale Santiago. Les villes principales sont : Valparaiso, Copiapo, la Serena, Concepcion, Valdivia, Curico, Santiago et San-Felipe. L'île de Chiloé appartient au Chili.

Digitized by Google

A l'époque de la découverte, ces pays étaient habités par des tribus ayant chacune un chef ou cacique. Quelques-unes étaient errantes, et c'est à tort, dit Félix de Azara, dans ses Voyages dans l'Amérique du Sud, qu'on les a dites anthropophages, et que quelques historiens ont avancé qu'elles se servaient d'armes empoisonnées. Il ne reste guère de vestiges des anciens habitants des pays maintenant occupés par les descendants des Espagnols ; les Indiens n'habitent plus que les pays inexplorés de la Patagonie, du Grand-Chaco, du Pérou et de la Bolivie. Les autres ont été successivement mêlés aux conquérants, et leur race a fini par s'éteindre ou par se fondre avec eux.

La découverte de l'île de San-Salvador par Christophe Colomb, et le récit qu'il avait fait, en Espagne, de son voyage, avaient excité à un tres-haut degré l'envie des aventures et des expéditions de découverte. Vincent Yanez Pinson, l'un des compagnons de Christophe Colomb, partit de Palos vers la fin de 1499, coupa la ligne et découvrit, le 26 janvier suivant, les côtes du Brésil, sur lesquelles il débarqua; le Portugais Pierre Alvarez Cabral, qui avait pris le large aux îles du cap Vert pour doubler plus facilement le cap de Bonne-Espérance, reconnut une partie des côtes du Brésil, et en prit possession au nom de la couronne de Portugal, le 24 mai 1500.

Jalouse des progrès du Portugal de ce côté, l'Espagne envoya, en 1508, une expédition aux ordres de D. Juan Diaz de Solis, naturel de Lebrija, et pilote-major. Il reconnut l'embouchure du Rio de la Plata et lui donna son nom. Parti pour un second voyage, le 8 octobre 1515, du port de Lepe, il arrive à l'île Saint-Gabriel. Ayant mis pied à terre, il fut tué avec les gens de sa suite par les Charrúas, qui l'attirèrent dans une embuscade, entre Maldonado et Montevideo, dans l'arroyo qui porte encore son

Digitized by Google

nom. Son frère et Francisco Torres, son confident, ramenèrent ses navires en Espagne.

Sérieusement occupée en Europe et dans ses autres colonies d'Amérique, l'Espagne resta dix ans sans plus songer à la découverte de Solis; mais les progrès toujours croissants du Portugal dans le Brésil lui firent tourner les yeux de ce côté; et voulant continuer les travaux de ce malheureux navigateur, elle envoya, en 1596, Sébastian Caboto, Vénitien d'origine, qui partit de Séville avec quatre navires et six cents hommes. Il arriva dans le fleuve, dont il changea le nom en celui de Rio de la Plata, et fonda le fort de Santi-Spiritûs, dont on voit encore des vestiges à l'embouchure du Carcarañal, sur le Paraná, par 32° 25′ 12″ de latitude sud; puis il construisit un petit brick et remonta jusqu'au Paraguay. L'Espagnol Diego Garzia, arrivé peu après Cabot, rentra le premier en Espagne, en 1530; Cabot partit après lui, laissant le commandement du fort à Nuno de Lara, avec une garnison de cent vingt hommes. Les Indiens Timbues, sous la conduite de leur chef, détruisirent, en 1532, le fort de Santi-Spiritus; le fort détruit et une partie de la garnison massacrée, le capitaine Mosquera construisit une barque, descendit le Paraná, s'empara par surprise d'un bâtiment français, battit avec ses canons les colons portugais, et s'empara d'autres navires avec lesquels il ramena ses gens à Sainte-Catherine.

Le nom seul du Rio de la Plata avait éveillé, en Espagne, l'ambition de beaucoup de gens; le récit des scènes qui s'y passaient augmenta le désir d'y retourner, et le 21 mai 1534, D. Pedro de Mendoza fut nommé *adelantado* des provinces de la Plata, avec une promesse d'un marquisat quand elles seraient peuplées. Il partit le jour de la Saint-Barthélemy, à la tête d'une expédition composée de deux mille cinq cents Espagnols et cent cinquante Al-

Digitized by Google

nado (1) et à Montevideo, celle d'une ville qui reçut le nom de Saint-Philippe. La convention de Paris (16 mars 1737) fit cesser les hostilités des Portugais de Rio-Grande do Sul et de San-Paolo sur le territoire espagnol. Le 13 janvier 1750, fut signée la convention provisoire des limites, par laquelle la cour de Lisbonne obtint de Ferdinand VI, entièrement soumis à l'influence de sa femme, l'infante doña Barbara de Portugal, la cession des sept missions situées sur la rive gauche de l'Uruguay, en échange de la Colonia; et au surplus, le maintien du *statu quo* territorial, quoique contraire, en fait, aux principes du traité de Tortesillas (7 juin 1494), qui fut non-seulement interprété de la manière la plus favorable au Portugal, mais encore aboli, ainsi que les droits et actions compétents aux deux couronnes.

D. Pedro Ceballos Cortez y Calderon, lieutenant général des armées du roi, gouverneur et capitaine général de Buenos-Ayres, arriva d'Espagne, en 1776, avec une escadre et une armée destinées à envahir et prendre les possessions portugaises. Il enleva Sainte-Catherine, Rio-Grande et d'autres ports jusqu'à la Colonia, qui resta définitivement à l'Espagne, avec tout le territoire oriental. La guerre se termina par le traité préliminaire de paix du 11 octobre 1777, et la convention de la même année, établissant les limites des possessions respectives des deux pays, depuis la mer, à peu de distance du Rio de la Plata, jusqu'à un peu au-dessous du confluent des rivières Guaporé et Mamoré qui forment le Madera (2). Dans ce traité, la Colonia resta à l'Espagne, ainsi que le Paraguay. Le traité de limites fut définitivement conclu en 1783.

---

(1) Maldonado reçut le nom de ville (ciudad) en 1786.

(2) D. Felix de Azara. — Viajes por el America del sur. — Introduction.

Digitized by Google

Jusqu'au XVIIIe siècle, il n'y eut, dans l'Amérique méridionale, qu'une seule vice-royauté, celle du Pérou; mais la cour d'Espagne, reconnaissant les grands inconvénients qui résultaient des immenses distances à parcourir pour porter les ordres de ce centre commun, en érigea une autre à la Nouvelle-Grenade en 1718, forma la capitainerie générale de Caracas en 1731, en fit une autre au Chili à peu près au même temps, et créa la vice-royauté de Buenos-Ayres avec les provinces du haut Pérou en 1777.

Les capitaineries générales, de même que les vice-royautés, étaient subdivisées en intendencias, corregimientos ou subdelegaciones, alcadias, encomiendas et missions.

Le vice-roi était le représentant du souverain, et sa cour respirait la pompe et le luxe de celle de Madrid dont elle était une imitation. Il présidait toutes les branches de l'État et réunissait le pouvoir civil et militaire, sans autre contre-poids que la dépendance éloignée du conseil des Indes et la voisine, mais indirecte de l'inspection des audiencias. Sa solde, de 60,000 duros au Mexique et au Pérou, et de 40,000 à Buenos-Ayres et la Nouvelle-Grenade, avec quelques revenus des douanes et d'autres gratifications, suffisait pour soutenir le luxe prescrit par les ordonnances. A la fin de sa mission, qui ne durait généralement pas plus de cinq ans, il était assujetti au jugement dit de résidence, c'est-à-dire à rendre un compte exact et détaillé de son administration, et à se présenter en personne ou se faire représenter par quelqu'un dûment autorisé, pour répondre à toutes les charges contre lui que pourraient faire les provinces libres de son autorité : les autres hauts fonctionnaires étaient aussi assujettis à cette loi.

L'audiencia était un tribunal d'appel pour toute cause n'excédant pas 10,000 duros, auquel cas il fallait recourir au conseil des Indes. Le vice-roi était son président-né ; sa sanction était nécessaire pour promulguer quelque sen-

Digitized by Google

tence que ce fût, assisté par un asesor, qui était également responsable de toute mesure violente et digne de censure. Pour que les membres de l'audiencia pussent exercer leurs fonctions librement et sans autre considération que la justice, il fallait qu'ils fussent naturels d'Espagne, et ils ne pouvaient contracter de liens d'intérêts ou de mariage avec aucune famille du pays; il leur était même recommandé de ne pas contracter une trop grande intimité dans les relations sociales; il y eut cependant une exception à cela en faveur des créoles.

Ce corps se composait au moins d'un régent, de trois auditeurs (oidores) et de deux fiscaux (fiscales), et au plus (au Mexique), d'un régent, quinze auditeurs et trois fiscaux. Il correspondait immédiatement avec le roi, qu'il était obligé d'informer de l'état du pays soumis à son inspection : on lui confiait toutes les commisions importantes, excepté celles du ressort de la guerre; et, dans le principe, le régent ou le doyen se chargeait du gouvernement en cas de mort du vice-roi, jusqu'à l'arrivée de son successeur.

La création d'intendants, magistrats intermédiaires entre les vice-rois et les *corregidores* ou subdélégués, date de 1782. Les vexations ou abus que commettaient quelques subalternes en raison de la distance du centre du pouvoir qui empêchait d'en avoir connaissance cessèrent dès qu'il se présenta, dans chaque province, un chef zélé pour inspecter et fiscaliser les actions de ces mandataires.

Les fonctions des *corregidores* et *alcades* étaient les mêmes que celles des grades correspondants dans la péninsule, avec la seule différence que les premiers n'avaient pour solde que le quatre pour cent sur les recouvrements des tributs et quelques autres subventions propres à leur ministère.

Digitized by Google

L'institution de municipalités ou ayuntamientos était la plus grande garantie de la sûreté individuelle des habitants et de leur bonne administration.

Les cabildos ou ayuntamientos, composés de regidores, alcades et autres officiers, étaient des assemblées populaires qui réunissaient l'exercice du gouvernement intérieur, de la police, de l'administration de la justice dans les cas ordinaires, le maniement des fonds municipaux et beaucoup d'autres facultés importantes; de sorte que leurs attributions et prérogatives étaient très-vastes et même supérieures à celles des ayuntamientos de la péninsule, d'où l'on avait pris cette forme de gouvernement, avec l'idée, dans le principe, d'opposer une barrière à l'ambition et aux exactions des encomenderos ou seigneurs territoriaux.

Quoique les individus de ces corporations ne s'élussent pas populairement, puisque le roi nommait les regidores, et que les regidores eux-mêmes désignaient les alcades de primero et de segundo voto, ils étaient reconnus par le peuple comme ses représentants légitimes, et en toute occasion prenaient avec soin et décision la défense des personnes et de leurs intérêts.

La hiérarchie ecclésiastique formait une autre partie du système colonial. Depuis qu'Alexandre VI, par sa bulle de 1501, transmit aux monarques catholiques sa juridiction, le souverain espagnol resta chef de cette Église et maître de nommer à tous les évêchés, prébendes et bénéfices, sans autre dépendance de la cour de Rome que sa sanction. Afin d'éviter toute rencontre d'autorité, il fut convenu que le Saint-Père n'aurait de communication avec ces domaines que par le conseil des Indes, et que tous brefs, bulles ou dispenses seraient remis à l'Espagne, pour recevoir l'approbation royale avant de passer en Amérique. En vertu de ces concessions, les dîmes, les va-

Digitized by Google

cances, subsides et autres produits de cette branche appartenaient à la couronne.

Voici la composition du service administratif et religieux de la vice-royauté de Buenos-Ayres par provinces :

VICE-ROYAUTÉ DE BUENOS-AYRES.								
	CHARCAS.	LA PAZ.	SANTA-CRUZ DE LA SIERRA.	BUENOS-AYRES.	CORDOBA.	PARAGUAY.	SALTA.	TOTAL.
Archevêques. .	1	»	»	»	»	»	»	1
Évêques. . . .	»	1	1	1	1	1	1	6
Dignitaires de l'Eglise.. . .	11	7	4	6	5	6	7	46
Oidores (auditeurs).. . . .	6	»	»	5	»	»	»	11
Fiscales.. . . .	12	»	»	2	»	»	»	4
Universités.. .	1	»	»	1	1	»	»	3
Colléges.. . . .	2	1	1	1	2	1	»	8
Couvents.. . . .	»	»	»	»	»	»	»	64

La vice-royauté de Buenos-Ayres fut toujours gouvernée d'après ce système, et de 1777 à 1806, dix vice-rois occupèrent successivement ce siége. A cette époque, le marquis de Sobremonte représentait le roi d'Espagne dans la Plata lorsque les Anglais l'envahirent. Le vice-roi abandonna la capitale qu'occupa le général Beresford, le 27 juin de la même année, avec quinze cent soixante soldats, et s'enfuit jusqu'à Córdoba, où il exigea qu'on le reçût avec toute la pompe due à son rang. Ruiz-

Digitized by Google

Huidobro, gouverneur de Montevideo, et le cabildo et la population de cette ville se préparèrent à reconquérir Buenos-Ayres. Pendant que l'expédition se préparait, Santiago Liniers, capitaine de vaisseau, arriva dans le même but à Montevideo. On lui confia le commandement des forces et il reprit Buenos-Ayres le 12 août suivant. Le lendemain, les principaux habitants se réunirent en une junte dont faisaient partie l'audiencia, l'évêque, le cabildo et les autres corporations; cette junte investit Liniers du commandement et créa des corps civiques pour la défense du territoire, menacé d'une nouvelle invasion. Sobremonte dut s'incliner devant la volonté du peuple; il confirma Liniers dans le commandement militaire, délégua ses pouvoirs politiques et administratifs à l'audiencia et se retira à Montevideo.

Le 18 janvier 1807, sir Samuel Auchmuty débarqua avec cinq mille soldats anglais, à l'ouest de la pointe de Carretas, et somma la place de se rendre. Après une faible résistance, Sobremonte s'enfuit à Guadalupe. Le 3 février, la place de Montevideo fut emportée d'assaut. Le cabildo et les corps civiques demandèrent la prison de Sobremonte; l'audiencia leur résistait, mais cédant au torrent, elle fit partie d'une seconde junte populaire, qui décréta l'arrestation du vice-roi et la saisie de ses papiers.

Les Anglais ayant reçu des renforts, prirent la Colonia, et le général Whitelocke vint avec onze mille cinq cents hommes mettre le siége devant Buenos-Ayres. Il fut battu dans les rues, le 5 juillet 1807, capitula, et fut obligé d'évacuer tout le territoire de la Plata. La cour confirma Liniers dans le poste de vice-roi et nomma D. Francisco Javier Elío, gouverneur par intérim de Montevideo.

La déposition de Sobremonte avait été funeste à l'influence du vice-roi, en ce que le peuple s'était exercé au droit de le déposer et de le remplacer; et quoique la cour,

Digitized by Google

en confirmant Liniers à sa place, obéit à une nécessité, son prestige était de beaucoup diminué dans ces pays lointains. Et puis les autorités locales, qui venaient d'exercer avec succès des fonctions souveraines, allaient difficilement renoncer au rôle qu'elles avaient joué avec tant d'éclat; la force armée elle-même ne se composait que de troupes populaires qui représentaient divers intérêts. Aussi y eut-il, dès l'origine, deux partis rivaux : le parti européen et le parti américain.

A ces difficultés, déjà si graves, vinrent s'en joindre d'aussi fortes, provoquées par le renversement qu'éprouva, à Aranjuez et Bayonne, la dynastie des Bourbons. Les juntes suprêmes de la métropole exigèrent des colonies la même obéissance, la même dépendance que le roi déchu. Outre ces pouvoirs, qui élevaient des prétentions à la reconnaissance de l'Amérique, la cour de Portugal, récemment établie en Amérique, vint solliciter le protectorat de ces contrées, en s'appuyant sur les droits éventuels de doña Carlota Joaquina, épouse du prince régent et de l'infant don Pedro. Liniers, qui était Français de naissance, vit contre lui le cabildo, dominé par les Européens, tandis que les troupes étaient en sa faveur. La faction espagnole, menée par le cabildo, ayant à sa tête D. Martin Alzaga, attaqua vivement Liniers. Elío, gouverneur de Montevideo, agissait de concert avec eux ; et ayant reçu, le 14 juillet 1808, la cédule du 1er avril, qui ordonnait le serment de fidélité à Ferdinand VII, la proclama sans consulter le vice-roi, et annonça qu'on prêterait serment le 12 août suivant. Le vice-roi remit la cérémonie au 31. Pendant ce temps, arriva à Buenos-Ayres un envoyé français, demandant qu'on prêtât serment au frère de Napoléon, comme roi d'Espagne et des Indes, et quoique Liniers eût ouvert les plis en présence de l'audiencia, du cabildo, etc..., et eût avancé l'époque

Digitized by Google

du serment à Ferdinand, qui se prêta le 21 août, il publia le 15 une proclamation dans laquelle, après avoir dit que Sa Majesté I. et R. applaudissait au triomphe et à la constance de ces peuples, il les engageait à imiter l'exemple de leurs ancêtres, qui avaient su éviter les désastres qui affligèrent l'Espagne dans la guerre de la succession, et à attendre le sort de la métropole pour obéir à l'autorité qui aurait le pouvoir.

Elío n'attendit plus, et demanda que Liniers se démît du pouvoir. Liniers, d'accord avec l'audiencia, le cita à comparaître à Buenos-Ayres, et lui envoya un remplaçant. Elío et le cabildo de Montevideo résistèrent et créèrent une junte provisoire de gouvernement en attendant la décision de l'autorité suprême. Cette décision reçut l'approbation de la junte suprême de Séville, qui la condamna peu après, à Buenos-Ayres. La nouvelle junte resserra ses relations avec les conjurés de la capitale, et ses idées, inondant toute la vice-royauté, préparèrent les sanglants épisodes des villes de la Plata et de la Paz.

Le 1er janvier 1809, les conjurés de Buenos-Ayres, appuyés par les corps européens, se présentèrent sur la place publique et exigèrent la déposition du vice-roi et l'établissement d'une junte de gouvernement pour toute la vice-royauté. Liniers se démit de son autorité au sein d'une assemblée composée de l'audiencia, de l'évêque, du cabildo, etc.; trois rejidores allèrent annoncer ce résultat aux mutins. Dans ce moment, le corps des patricios se forma sur la place; les conjurés cédèrent devant eux, Liniers reprit le pouvoir et les exila en Patagonie. Le gouvernement d'Espagne, sans autoriser le maintien de la junte de Montevideo, sanctionna une seconde révolution en remplaçant Liniers par D. Baltasar Hidalgo Cisneros, le chargeant de la poursuite de son prédécesseur, et nommant Elío sous-inspecteur de la vice-royauté. Cisneros

Digitized by Google

en confirm
son presb
lointains.
d'exercer a
difficilement
tant d'éclat;
que de troup
rêts. Aussi y
parti europé

A ces diff
d'aussi forte
prouva, à Ar
bons. Les jun
colonies la m
le roi déchu.
tentions à la
Portugal, récem
le protectorat d
éventuels de do
régent et de l'i
çais de naissan
les Européens,
veur. La faction
sa tête D. Martin
gouverneur de M
et ayant reçu, le
qui ordonnait le
proclama sans do
prêterait serment
cérémonie au
Ayres un envoy
ment au frère
Indes, et qu
de l'audie

unies [illegible] me nuisible et inapplicable
prême, [illegible] la fédération et le centra-
, il y [illegible] nisés; le régime colonial
orité [illegible] ur; la république le con-
1815, [illegible] suivit jusqu'en 1826 (1).
, en av[illegible] fédérales plus ou moins
ildo; l'[illegible] ses, ont fait des inva-
lacé. [illegible]
sions à [illegible]
par [illegible]
Puy[illegible]
, le gén[illegible]
yrredon.
provin[illegible]
té pris[illegible]
Artigas [illegible]
é de [illegible]
gén[illegible]
ient [illegible]
nde [illegible]
oya [illegible]
it il [illegible]
ne, [illegible]
l'étend[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

commença à gouverner le 19 juin 1809; mais les causes de discorde n'en continuaient pas moins; l'exemple de la métropole, l'absence d'une autorité solidement établie, tout concourait à enlever à l'Espagne la domination de ces contrées. On apprit, en mars 1810, à Buenos-Ayres, l'invasion des Andalousies par les Francais. Le 24 mai, on forme une junte à la tête de laquelle est Cisneros; mais dès le lendemain il est exclu, et une junte, présidée par Cornelio Saavedra, s'installe sous le nom de junte suprême provisoire de gouvernement. En juillet, des troubles ont lieu à Montevideo en faveur du mouvement de Buenos-Ayres; ils sont réprimés. La junte de Buenos-Ayres envahit le Pérou et déclare la guerre à Montevideo. Au commencement de 1812, une conspiration, tramée à Buenos-Ayres, pour remettre cette ville sous la dépendance de la Péninsule, est découverte. Alzaga et les principaux chefs sont mis à mort; quelques conjurés sont exilés.

Le 23 septembre 1811, la junte avait été remplacée par un gouvernement composé de trois individus, dont un devait être remplacé tous les six mois. Sarratea, partisan du provincialisme, avait vu succomber son parti à cette époque. En octobre 1812, un de ses partisans ayant été élu pour remplacer le membre du gouvernement qui sortait, un mouvement eut lieu à Buenos-Ayres, les trois membres furent changés, et ceux qui les remplacèrent durent convoquer l'assemblée générale des peuples. Elle se réunit le 31 janvier 1813, sous le nom d'assemblée générale constituante, commença à déclarer national le gouvernement en vigueur, proscrivit le nom de Ferdinand VII de tous les actes, et réunit le pouvoir entre trois individus qu'elle désigna sous le nom de pouvoir suprême exécutif des provinces unies de la Plata. Le 22 janvier 1814, l'assemblée concentra le pouvoir en une seule personne, qu'elle nomma directeur suprême des pro-

Digitized by Google

vinces unies de la Plata. Dès le commencement du directoire suprême, surtout depuis le retour de Ferdinand VII au trône, il y avait à Buenos-Ayres une forte tendance vers l'autorité royale (1). Le général Alvear, nommé directeur en 1815, avait déjà fait sa soumission au roi. Ce retour causa, en avril, une révolution à la tête de laquelle se mit le cabildo; l'assemblée fut dissoute, le directeur exilé et remplacé. Le 24 mars 1816, un congrès général ouvrit ses sessions à Tucuman; il déclara l'indépendance des provinces par acte du 9 juillet, et nomma directeur D. Juan-Martin Puyrredon, qui prit le pouvoir le 29 juillet. Trois ans après, le général Rondeau fut nommé directeur à la place de Puyrredon.

Cependant la province de Montevideo s'était soulevée, et la place avait été prise par le général Alvear le 23 juin 1814. Le général Artigas, qui coopérait au siége de la place, avait donné de bonne heure des marques d'insubordination, et le général Alvear dut le poursuivre avec les forces qui avaient occupé la place de Montevideo. Maître alors de la bande orientale et des ressources qu'elle offrait, Artigas déploya son ressentiment contre Buenos-Ayres. Non-seulement il enleva la province orientale à la communauté argentine, mais l'influence de sa personne et de son système s'étendit sur Corrientes, Entrerios, Santa-Fé, Córdoba (2). Un des effets de cette influence fut l'invasion de la province de Buenos-Ayres par les

---

(1) On a prétendu qu'il n'y avait jamais eu désir de conserver la monarchie, et que si ce désir a existé, c'est par une exception obscure et sans portée; car s'il eût existé chez ceux qui avaient la direction des affaires ou qui guidaient l'opinion, aucune occasion, aucun prétexte n'eussent été meilleurs pour la satisfaire, que celui des incessantes sollicitations et des propositions de la princesse Carlota, toujours impuissantes à Buenos-Ayres.

(2) Des traités proposés de part et d'autre ne furent point ac-

Digitized by Google

troupes de Santa-Fé et d'Entrerios, le 1er février 1820 ; le directeur Rondeau fut battu à la Cañada de Cepeda ; les vainqueurs entrèrent à Buenos-Ayres avec leurs troupes, firent dissoudre le congrès et le directoire, et réduisirent le pouvoir à la seule province de Buenos-Ayres.

Dès 1810 il y avait eu, entre Mariano et Saavedra, dans la junte, un dissentiment qui avait formé deux partis bien tranchés; Saavedra tendait au provincialisme et Moreno au centralisme; aussi ce dissentiment causa-t-il la chute de Moreno, qui fut envoyé à Londres. La chute de Moreno en décembre 1810, correspondit avec l'incorporation à la junte des députés provinciaux et fut suivie de l'installation d'une junte dans chaque province, institution éphémère qui tomba bientôt, en septembre 1811, avec la démission donnée par la nouvelle junte; le centralisme reparut avec le mouvement qui, en 1812, annihila l'influence de Saavedra.

Les partis se sont montrés bien distinctement dans les événements qui ont accompagné et suivi, en avril, la chute du directeur suprême Alvear, successeur de Posadas, et la dissolution de l'assemblée constituante. Il est de notoriété publique que longtemps avant la réunion du congrès de Tucuman, le cri de fédération, lancé dans la province orientale par les partisans du général Artigas, avait trouvé de l'écho dans quelques provinces. Ce fait est prouvé encore par les publications faites en janvier 1815, dans le journal *Independiente*, par D. Manuel Moreno, frère de Mariano, et dernier ministre plénipotentiaire de Rosas à Londres. Il y fit paraître plusieurs articles sur la question *fédération*, articles qui attaquaient toujours les fédéraux et le provincialisme, et se prononçaient sévère-

---

ceptés; les Portugais envahirent le territoire. Voir pour cela la note AA, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

ment contre ce système, comme nuisible et inapplicable au pays. D'ailleurs, en 1815, la fédération et le centralisme étaient déjà partis organisés; le régime colonial était essentiellement centralisateur; la république le continua en 1810, et la révolution le suivit jusqu'en 1820 (1). Pendant ces dix années, les idées fédérales plus ou moins développées, plus ou moins comprises, ont fait des inva-

(1) Dès 1810, Buenos-Ayres a toujours exercé une suprématie sur les provinces, sans idée d'ambition, et sans vouloir faire prévaloir aucun système politique par force ou par surprise. Buenos-Ayres a joué le premier rôle par la force même des choses. D'abord, cette ville avait été le berceau de la révolution; puis, dès 1776, on avait pris l'habitude de la regarder comme le seul centre de gouvernement : et c'est à un tel point, que la majeure partie des gouvernements qu'eut la nation dans les dix premières années de la révolution, furent uniquement nommés, déposés, élus, non par la province de Buenos-Ayres, mais par la ville de Buenos-Ayres. Ces actes se communiquaient aux autorités de provinces, qui répondaient successivement en donnant leur adhésion à ce qui était déjà fait, félicitant et reconnaissant le gouvernement, et lui prêtant serment d'obéissance; et cela librement et avec parfaite connaissance de leurs droits : elles avaient bien fait voir dès 1810 qu'elles connaissaient ces droits, puisqu'elles avaient exigé et obtenu que leurs députés fissent partie du gouvernement. La plus grande partie de ces changements, justes ou injustes, s'est faite quand il n'existait pas de corps national pour désigner le successeur du chef du pouvoir; la nation, vu l'état de guerre, ne pouvait pas plus que la province de Buenos-Ayres, être un seul jour sans gouvernement : il n'y avait donc pas d'autre moyen de procéder; et cette approbation ultérieure des provinces consolidait les actes du peuple de la capitale, et effaçait l'inévitable imperfection de l'origine des gouvernements nationaux institués par lui. Il n'y eut pas un seul cas de refus de l'approbation mentionnée, par une des provinces qui se sont conservées à l'union; et, chose singulière! la seule fois qu'une province méconnut l'autorité d'un gouvernant nommé, fut précisément quand ce gouvernant (le général Alvear en 1815) avait été nommé, non pas par Buenos-Ayres, mais par un corps national, représentant légitime de toutes les provinces.

Digitized by Google

sions périodiques de cinq en cinq ans. Vers la fin de 1810, elles ont paru à l'état d'embryon avec l'incorporation au gouvernement des députés provinciaux, suivie d'établissements de juntes de provinces; mais ce fut pour peu de temps, et l'unité continua. En 1815, la fédération se montra triomphalement; mais son triomphe dura peu; l'idée centrale prit le dessus et domina de fait, en 1816, 1817, 1818 et 1819. La fédération reparut encore armée en 1820, triompha et éprouva les variations et oscillations que l'on voit en lisant l'histoire de cette époque.

Quelques auteurs, en parlant de la révolution de 1810, ont attribué aux estancieros (1) considérés, non comme individus, mais comme classe, une influence, une pensée d'ambition et des vues politiques qui n'ont jamais été leur mobile; ils se sont déclarés pour la pátria, comme tant d'autres classes, par sentiment et rien de plus. Pendant les dix premières années de la révolution, quand l'existence des partis unitaire et fédéral était déjà vieille, les campagnes de la plupart des provinces, et celle de Buenos-Ayres en particulier, furent indifférentes et étrangères à ces questions et à ces partis. Cette multitude de changements de gouvernements, dans la ville, en faveur d'un parti ou de l'autre, se sont opérés sans tenir compte de la campagne et sans qu'il lui importât. Ce n'est qu'en 1815 qu'elle dut donner son opinion, conjointement avec la ville, non-seulement sur la validité d'un gouvernement, mais encore sur la réforme proposée de l'état provisoire, qui ne se réalisa jamais. Cette année-là, quelques partis de la campagne demandèrent par écrit que la province de Buenos-Ayres se reconcentrât et s'isolât des autres; on n'en fit pas de cas. Jamais la campagne n'a fait un mouvement qui révélât une idée politique, et surtout elle n'a

(1) V. pour le mot *estancieros*, la note I, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

jamais méconnu aucun gouvernement. Il est vrai que dans quelques provinces, les gauchos (1) ont suivi certains partisans de cette époque; mais c'est parce que ces partisans étaient l'autorité immédiate qu'ils reconnaissaient; ils les suivaient par affection personnelle pour eux, par habitude d'obéissance; il n'y eut là-dedans ni conviction politique, ni désir de faire prévaloir aucun système qui importât à leur intérêt individuel comme classe, comme campagne. Le caudillage (2) n'apparut qu'en 1829. Jusqu'à 1820, les militaires de la campagne, c'est-à-dire les gauchos, avaient été conduits à combattre et avaient combattu les gauchos fédéraux de Santa-Fé. Pendant l'année 1820, il en arriva autant. La campagne, passivement obéissante, ne connaissait ni unitarisme ni fédéralisme. En 1819, la fédération n'avait pas encore de chefs ou représentants civils; au moins ils n'avaient dans le pays rien qui pût leur donner un prestige national; c'étaient seulement des gouverneurs armés. Il arriva alors ce qui s'est vu plus tard sur une plus grande échelle, quand le dernier congrès général constituant qu'ait eu la république sanctionna, en 1826, une constitution moins unitaire ou centralisatrice que celle de 1819. Si le congrès avait proclamé la fédération, ces mêmes chefs auraient crié unité; l'opposition était contre les hommes, les choses n'étaient que le prétexte. En 1819, plusieurs élements très-divers d'effervescence, d'anarchie et de dissolution pullulaient pour beaucoup de raisons dans la république. Il y eut les plus étranges combinaisons. Ainsi, des hommes très-remarquables, qui n'ont jamais été fédéraux ni à cette époque ni après, mais qui étaient, avec ou sans raison, ennemis des hommes au pouvoir, s'associèrent à Lopez et à Rami-

(1) V. la note C, à la fin de l'ouvrage.
(2) Système de partisans, guerre de partisans.

Digitized by Google

rez, dans le seul but de les renverser. L'un d'eux fut le général Alvear qui, chassé par les fédéraux en 1815, rôdait depuis sans patrie.

Les vainqueurs de Cepeda donnèrent le gouvernement de Buenos-Ayres à Sarratea. Pendant qu'ils se retiraient, D. Juan Ramon Balcarce arriva à Buenos-Ayres, et s'unissant au parti du directoire, prit la place de Sarratea, le 7 mars 1820. Sarratea se retira à la campagne, y réunit ses partisans et vint renverser Balcarce le 14 mars. Aussitôt son retour au gouvernement, Sarratea rassembla une junte de représentants des provinces, qui élut D. Ildefonso Ramos Méjía, le 7 mai. Le général Soler, campé à Lujan avec l'armée, méconnut le nouveau gouverneur, se fit élire par la campagne, et entra en possession le 25 juin; mais il fut renversé de suite et battu à la Cañada de la Cruz par les troupes de Santa-Fé. La junte des représentants donna alors le pouvoir à D. Manuel Dorrego, qui commença à gouverner dans les premiers jours de juillet. Mais ayant tourné le dos au gouverneur de Santa-Fé, il fut obligé d'aller le combattre. Pendant son absence, on le remplaça par D. Marcos Balcarce, puis par D. Martin Rodriguez. Le cabildo protesta contre cette dernière élection; la ville en fut agitée, et le 1er décembre 1820 il y eut un mouvement terrible pendant lequel Rodriguez fut obligé de fuir à la campagne. Il retourna en ville avec Juan Manuel Rosas, commandant des milices, qui le rétablit. Rodriguez fit la paix avec Santa-Fé, mais il ne put conjurer l'invasion faite en mai 1821 par Ramirez, gouverneur d'Entrerios; heureusement il choisit, en août, Rivadavia pour premier ministre. Le pays parut respirer un peu sous cette administration sage et éclairée. A Rodriguez succéda, en 1824, le général D. Juan Gregorio de las Heras. Sous son administration, on convoqua un troisième congrès général des provinces, qui créa un gou-

Digitized by Google

vernement général du nom de président, indépendant du gouvernement de la province de Buenos-Ayres. Mais tous deux devaient exister dans cette ville. Il en résulta de graves inconvénients qui obligèrent de dissoudre le gouvernement provincial et sa junte de représentants, et Rivadavia fut nommé président général le 8 février 1826.

L'opposition étant devenue en majorité dans le congrès, Rivadavia se démit de la présidence, et, pendant qu'on réunissait les députés provinciaux, on nomma président le Dr D. Vicente Lopez. Le congrès dissous, les représentants nommèrent gouverneur D. Manuel Dorrego, qui commença à exercer le pouvoir le 13 août 1827.

Juan Lavalle, d'accord avec le parti du congrès et de la présidence, chassa Dorrego le 1er décembre 1828; Dorrego s'enfuit à la campagne, et Lavalle, nommé gouverneur par une junte populaire à San-Francisco, le battit à Navarro et le fit prisonnier; il fut fusillé le 13 décembre. Rosas, partisan de Dorrego, s'enfuit à Santa-Fé, d'où il revint avec le gouverneur Lopez. Lopez finit par battre Lavalle au Puente del Marques, et, le 26 août 1828, D. Juan José Viamont fut nommé gouverneur et remplacé par D. Juan Manuel de Rosas, le 6 décembre 1829. Les forces unitaires occupaient la province de Córdoba sous les ordres de Paz, et celle de Cuyo sous les ordres de Videla Castillo. Rosas, appuyé par le gouverneur de Santa-Fé et ses troupes, alla à la rencontre de Paz, qui fut fait prisonnier sans combat à la tête de son armée. Quiroga triompha du colonel Videla Castillo au Rodeo del Chacon.

Voilà dans quelles circonstances apparut Quiroga, le plus célèbre de tous ces caudillos. Ne représentant aucun parti, chef de gauchos, gaucho comme eux, son caractère lui acquit une telle influence qu'il aurait pu ambitionner la première place de la république. Mais Rosas, jaloux de

Digitized by Google

lui, le fit assassiner à Barranca-Yaco, en 1828. Tous les complices du crime furent successivement arrêtés et exécutés. Lopez mourut peu de temps après, et tout porte à croire qu'il fut empoisonné.

Digitized by Google

PROLOGUE.

A la fin de 1840, j'abandonnais ma patrie, exilé par malheur, estropié, rempli de meurtrissures et de marques des coups que j'avais reçus la veille dans une de ces bacchanales sanglantes de soldatesque et de mashorqueros. En passant par les bains de Zonda, je pris un charbon et, sous l'écu des armes de la république, que, dans des jours plus gais, j'avais peintes dans une salle, j'écrivis ces paroles :

« On ne tue pas les idées (1). »

Le gouvernement, auquel on communiqua le fait, envoya une commission chargée de déchiffrer l'hiéroglyphe que l'on disait contenir des choses ignobles, des insultes et des menaces. La traduction entendue : « Eh bien! dit-on, que signifie cela? » . . . . . .
. . . . . .
. . . . . Cela signifiait simple-

(1) Ces mots sont écrits en français dans le texte.

Digitized by Google

ment que je me rendais au Chili où brillait encore la liberté, et que je me proposais de faire projeter les rayons lumineux de sa presse jusque de l'autre côté des Andes. Ceux qui connaissent ma conduite au Chili savent si j'ai rempli ma promesse.

SEÑOR D. VALENTIN ALSINA.

Je vous consacre, mon cher ami, ces pages qui revoient la lumière publique, moins pour ce qu'elles valent qu'à cause des efforts que vous avez faits pour semer vos notes dans les nombreuses lacunes de la première édition. Essai et révélation pour moi-même de mes idées, le Facundo souffrit des défauts de toute production du moment, sans le secours de documents à ma portée; il fut exécuté sans être bien conçu, loin du théâtre des événements et dans un but d'action immédiate et militante. Tel qu'il était, mon pauvre livre a eu le bonheur de trouver des lecteurs passionnés sur cette terre fermée à la vérité et à la discussion, et, glissant furtivement de main en main, gardé dans quelque cachette bien secrète, pour faire halte dans ses pérégrinations, il a pu entreprendre de longs voyages, et les exemplaires sont arrivés par centaines, ternis et défigurés à force d'avoir été lus, jusqu'à Buenos-Ayres, aux bureaux du pauvre tyran, au campement du soldat et à la cabane du gaucho, jusqu'à ce qu'il fût devenu, dans les conversations populaires, un mythe comme son héros.

J'ai employé avec ménagement vos précieuses notes, gardant les plus substantielles pour de meilleurs temps et des travaux plus médités, et par crainte de ce qu'en retouchant une œuvre aussi informe, sa physionomie pri-

Digitized by Google

mitive ne disparût avec la gaieté et l'audacieuse volonté d'une conception sans ordre.

Ce livre, comme beaucoup d'autres qu'a fait naître la lutte de la liberté, ira bientôt se confondre dans l'immense fatras de matériaux, du sein desquels sortira un jour, libre de tout vice, l'histoire de notre patrie, le drame le plus fécond en leçons, le plus riche en péripéties et le plus vivace qu'ait présenté la dure et pénible transformation américaine. Heureux si, comme je le désire, je puis me consacrer avec succès à une aussi grande tâche! Je jetterais alors volontiers au feu toutes les pages que j'ai laissé échapper précipitamment dans le combat dans lequel vous et tant d'autres courageux écrivains ont cueilli les lauriers les plus frais en blessant de plus près et avec des armes mieux trempées le plus puissant tyran de notre patrie.

J'ai supprimé l'introduction comme inutile, et les deux derniers chapitres comme oiseux aujourd'hui, me rappelant une indication de vous à Montevideo en 1846, dans laquelle vous m'insinuiez que le livre était terminé à la mort de Quiroga.

J'ai une ambition littéraire, mon cher ami, et je consacre à sa satisfaction beaucoup de veilles, d'investigations prolixes et d'études méditées. Facundo mourut de corps à Barranca-Yaco; mais son nom pouvait s'échapper dans l'histoire et survivre quelques années sans châtiment exemplaire comme il le méritait. La justice de l'histoire est déjà tombée sur lui, et la suppression de son nom et le mépris des peuples conservent le repos de sa tombe. Ce serait offenser l'histoire que d'écrire la vie de Rosas et humilier notre patrie que de lui rappeler, après sa réha-

Digitized by Google

bilitation, les dégradations par lesquelles elle est passée. Mais il y a d'autres peuples et d'autres hommes qui ne doivent pas rester sans humiliations et sans leçons. Oh ! la France, si justement orgueilleuse de ses sciences historiques, politiques et sociales ! L'Angleterre, si contemplative de ses intérêts commerciaux ; ces politiques de tous les pays, ces écrivains qui se vantent de leur intelligence ! Si un pauvre écrivain américain se présentait devant eux avec un livre pour leur montrer comme Dieu montre les choses que nous appelons évidentes, qu'ils se sont prosternés devant un fantôme, qu'ils ont temporisé avec une ombre impuissante, qu'ils ont honoré un homme de rien, qualifié la stupidité d'énergie, l'aveuglement de talent, le vice de vertu, et les ruses les plus grossières d'intrigues et de diplomatie ; si cela pouvait se faire comme il est possible de le faire, avec onction dans les paroles, avec une impartialité irréprochable dans la juste appréciation des faits, avec une exposition claire et animée, avec élévation de sentiments et une profonde connaissance des intérêts des peuples et un pressentiment fondé sur une déduction logique du bien et du progrès qu'ils ont empêché par leurs erreurs et des maux qu'ils ont occasionnés dans notre pays et fait déborder sur d'autres..... Ne sentez-vous pas que qui ferait cela pourrait se présenter à l'Europe son livre à la main, et dire à la France et à l'Angleterre, à la monarchie et à la république, à Palmerston et à Guizot, au *Times* et à *la Presse :* « Lisez, misérables, et humiliez-vous ! Voici votre homme ! » et rendre exactement cet *ecce homo* si mal signalé par les puissants au mépris et au dédain des peuples !

L'histoire de la tyrannie de Rosas est la page la plus so-

Digitized by Google

lennelle, la plus sublime et la plus triste de l'espèce humaine, autant pour les peuples qui ont été ses victimes que pour les nations, les gouvernements et les politiques européens ou américains qui ont été acteurs ou témoins intéressés dans ce drame.

Les faits sont ici consignés, classés, prouvés, appuyés de documents; il leur manque cependant le fil qui doit les lier en un seul fait, le souffle de vie qui doit tous les affermir en même temps à la vue du spectateur et les convertir en tableaux vivants avec des premiers plans palpables et des lointains nécessaires; il leur manque le coloris qui fait le paysage, les rayons du soleil de la patrie; il leur manque l'évidence que fournit la statistique qui compte les chiffres, qui impose silence aux puissants imprudents.

Il me manque, pour tenter cela, d'interroger le sol et de visiter les lieux de la scène; d'entendre les révélations des complices, les dépositions des victimes, les souvenirs des vieillards, les histoires douloureuses des mères qui voient par le cœur; il manque d'écouter l'écho confus du peuple qui a vu sans comprendre; il manque la maturité du fait accompli et le passage d'une époque à une autre, le changement des destinées de la nation pour retourner mes regards en arrière avec fruit en faisant de l'histoire un exemple et non une vengeance.

Imaginez-vous, mon cher ami, si, désirant pour moi ces trésors avec ardeur, je prêterai grande attention aux défauts et aux inexactitudes de la vie de Juan Facundo Quiroga ou à quoi que j'aie abandonné à la publicité! Il y a une justice exemplaire à faire et une gloire à acquérir comme écrivain argentin, fustiger le monde et humilier

Digitized by Google

les grands de la terre, qu'ils s'appellent savants ou gouvernements. Si j'étais riche, je fonderais un prix Montyon pour celui qui le ferait.

Je vous envoie donc Facundo sans autre excuse; et faites qu'il continue l'œuvre de réhabilitation du juste et du digne que j'ai eue en vue au commencement. Nous avons ce que Dieu accorde à ceux qui souffrent, des années devant nous et l'espérance; j'ai un atome de ce qu'il accorde à vous, à Rosas, quelquefois au crime et à la vertu, la persévérance. Persévérons, monsieur, mourons, vous là-bas, moi ici; mais qu'aucun acte, aucune parole de nous ne révèle que nous avons la conscience de notre faiblesse et qu'il y a des tribulations et des dangers qui nous menacent aujourd'hui ou demain.

Votre affectionné camarade.

DOMINGO F. SARMIENTO.

Yungai, 7 avril 1851.

Digitized by Google

FACUNDO QUIROGA.

Digitized by Google

Digitized by Google

FACUNDO QUIROGA.

CHAPITRE Ier.

ASPECT PHYSIQUE DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE, ET CARACTÈRES, COUTUMES ET IDÉES QUI EN DÉCOULENT.

> L'étendue des pampas est si prodigieuse, qu'au nord elles sont bornées par des bosquets de palmiers, et, au midi, par des neiges éternelles.
>
> (HEAD.)

Le continent américain se termine au sud par une pointe dont l'extrémité forme l'un des côtés du détroit de Magellan; à l'ouest, et à peu de distance de l'océan Pacifique, s'étendent les andes du Chili, dans une direction parallèle à la côte. Les terres qui se trouvent à l'est de cette chaîne de montagnes et à l'ouest de l'océan Atlantique, en suivant le Rio de la Plata et remontant l'Uruguay, forment le territoire qui a porté le nom de Provinces-Unies du Rio de la

Digitized by Google

Plata, et dans lequel le sang coule encore pour décider s'il s'appellera République ou Confédération argentine. Ses limites présumées au nord sont : le Paraguay, le Grand Chaco, la Bolivie.

L'immense étendue de pays qui existe à ses extrémités est entièrement dépeuplée. On y trouve des rivières navigables que n'ont pas encore sillonnées même de fragiles bateaux. Le mal le plus affligeant pour la confédération argentine, est sa vaste étendue. Le désert l'entoure de toutes parts et s'insinue dans ses entrailles. La solitude, les endroits inhabités sont ordinairement des limites non contestées des diverses provinces. Là, on voit l'immensité de tous côtés : immenses plaines, vastes forêts, larges rivières, l'horizon toujours incertain, toujours confondu avec la terre au milieu de nuages colorés et de vapeurs légères qui ne permettent pas de reconnaître dans la lointaine perspective le point où le monde se termine et où commence le ciel. Au nord et au midi, les sauvages sont aux aguets : ils profitent des nuits où la lune brille, pour tomber comme une bande de hyènes sur les troupeaux qui paissent dans la campagne et les populations sans défense. Dans la solitaire caravane de charrettes qui traverse les pampas (1), et qui s'arrête pour se reposer quelques moments, l'équipage réuni autour d'un léger feu, tourne machinalement les yeux vers le sud, au moindre murmure du vent qui agite les herbes, sèches etplonge ses regards dans les profondes ténèbres de la nuit, à la recherche de la

(1) V. la note A à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

masse sinistre de la horde sauvage qui peut la surprendre à l'improviste. Si l'oreille n'entend aucun bruit, si la vue ne peut percer le voile obscur qui couvre la silencieuse solitude, le voyageur, pour se tranquilliser tout à fait, tourne les yeux sur les oreilles d'un des chevaux qui sont auprès du feu, pour observer si elles sont immobiles et négligemment inclinées en arrière; alors la conversation interrompue continue, ou bien il porte à la bouche la tranche de chair à demi flambée dont il se nourrit. Si ce n'est l'approche du sauvage qui inquiète l'homme de la campagne, ce sera la crainte du tigre qui l'épie ou de la vipère sur laquelle il peut marcher. Cette incertitude de la vie, qui est habituelle et permanente dans les campagnes, imprime, à mon avis, au caractère argentin, une certaine résignation stoïque en vue d'une mort violente, laquelle constitue une calamité inséparable de la vie, une manière de mourir tout comme une autre, et peut même expliquer en partie l'indifférence avec laquelle se donne et se reçoit la mort, sans laisser parmi ceux qui survivent d'impression profonde et durable.

La partie habitée de ce pays la plus largement privilégiée, et qui renferme tous les climats, peut se diviser en trois contrées distinctes qui impriment à la population des manières d'être diverses, suivant les conditions de la nature qui les entoure. Au nord, et se confondant avec le Chaco (1), une espèce de bois couvre de ses rameaux impénétrables une étendue

(1) V. la note B à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

que nous appellerions inouïe si, pour l'extraordinaire, il pouvait y avoir quelque chose d'inouï en Amérique. Au centre, et dans une zone parallèle, les pampas et les bois se disputent le terrain sur un long espace; dans certaines parties dominent les forêts, qui se terminent en bruyères grêles et épineuses; la forêt se reproduit encore, grâce à quelque rivière qui favorise son développement, jusqu'à ce qu'enfin, vers le sud, la pampa triomphe et découvre à l'infini sa surface belle et unie, sans limites connues et sans accidents notables; c'est l'image de la mer sur la terre, la terre comme sur une carte, la terre attendant encore qu'on lui ordonne de fournir des plantes et toute espèce de productions. Je pourrais signaler, comme trait notable de la physionomie de ce pays, l'agglomération de rivières navigables qui, vers l'est, se donnent rendez-vous de tous les points de l'horizon pour se réunir dans la Plata, et présenter dignement leur étonnant tribut à l'Océan, qui le reçoit dans son sein non sans marque visible de trouble et de respect. Mais ces immenses canaux, creusés par la sollicitude de la nature, n'introduisent aucun changement dans les coutumes nationales. Les fils des aventuriers espagnols qui colonisèrent ce pays détestent la navigation et se considèrent comme emprisonnés dans les étroites limites d'une barque ou d'une chaloupe. Quand un grand fleuve leur coupe le passage, ils se déshabillent tranquillement, préparent leur cheval et le dirigent à la nage vers quelque îlot qu'on aperçoit au loin. Une fois arrivés, cheval et cavalier se reposent; et d'îlot en îlot, la traversée s'achève.

Digitized by Google

Ainsi, la plus grande faveur que la Providence ait faite à un peuple, le Gaucho (1) argentin la dédaigne, et voit plutôt en elle un obstacle à ses mouvements qu'un des plus puissants moyens de les faciliter. Ainsi, la source de l'agrandissement des nations, ce qui fit la célébrité de l'antique Égypte, l'illustration de la Hollande et qui est le principe du rapide développement de l'Amérique du Nord, la navigation des fleuves ou la canalisation, est un élément mort, inexploité par les habitants des rives du Bermejo, du Pilcomayo, du Parana, du Grande et de l'Uruguay.

Quelques barques, montées par des Italiens ou de mauvais sujets, remontent la Plata; mais cette navigation ne va pas au delà de quelques lieues et cesse tout à coup.

L'instinct de la navigation que possède à un si haut degré la race saxonne du Nord, ne fut pas donnée aux Espagnols. Il faut un autre esprit pour agiter ces artères où se dessèchent aujourd'hui les fluides vivifiants d'une nation. De toutes ces rivières qui devraient porter la civilisation, la puissance et la richesse jusqu'au cœur du continent, et faire de Santa-Fé, Entrerios, Corrientes, Cordoba, Salta, Tucuman et Jujuy autant de populations nageant dans la richesse et regorgeant d'habitants et de civilisation, une seule porte ses bienfaits à ceux qui vivent sur ses bords : c'est la Plata qui les reçoit toutes.

A son embouchure, sont situées deux villes : Montevideo et Buenos-Ayres, recueillant aujourd'hui (1845)

---

(1) V. la note C à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

alternativement les avantages de leur position enviée. Buenos-Ayres est appelée à être un jour la ville la plus gigantesque des deux Amériques. Sous un climat doux, maîtresse de la navigation de cent rivières qui coulent à ses pieds, doucement assise sur un vaste territoire, entourée de treize provinces qui ne connaissent pas d'autre débouché à leurs produits, elle serait déjà la Babylone américaine, si l'esprit des pampas n'avait pas soufflé sur elle et s'il n'étouffait pas dans leur germe les tributs de richesses que les rivières et les provinces doivent lui apporter sans cesse.

Elle seule, dans la vaste étendue de la république argentine, est en contact avec les nations européennes; elle seule exploite les avantages du commerce étranger; elle seule a le pouvoir et les rentes. En vain les provinces lui ont demandé de leur laisser passer un peu de civilisation, d'industrie et de population européennes : une politique stupide et coloniale fut sourde à leurs réclamations. Mais les provinces se sont vengées en lui envoyant dans Rosas beaucoup et même trop de la barbarie dont elles avaient de reste. Ceux qui ont dit : « La république argentine finit à l'Arroyo del medio (1) » l'ont payé assez cher : elle va maintenant des Andes à la mer, la barbarie et la violence sont descendues à Buenos-Ayres à un niveau plus bas que dans les provinces. Il ne faut pas s'en prendre à Buenos-Ayres de ce qu'elle est grande et le sera davantage; c'est le sort qui l'a voulu : mieux vaudrait se plaindre à la Providence et lui demander de rectifier

(1) V. la note D à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

la configuration de la terre. Ceci n'étant pas possible, nous considérons comme bien fait ce que la main de Dieu a fait. Plaignons-nous de l'ignorance de ce pouvoir brutal, qui rend stériles pour lui et les provinces les dons que la nature a prodigués au peuple qu'il égare. Buenos-Ayres, au lieu de répandre les lumières, la richesse et la prospérité à l'intérieur, n'y envoie que des chaînes, des ordres d'extermination et de petits tyrans subalternes. Ainsi se venge-t-elle du mal que lui firent ces provinces en lui préparant Rosas. J'ai signalé cette circonstance de la position monopolatrice de Buenos-Ayres, pour démontrer qu'il existe une disposition du sol, si appropriée à la centralisation et à l'unité que, quand même Rosas eût proféré de bonne foi le cri de fédération ou la mort, il aurait fini par établir le système unitaire qui existe aujourd'hui. Cependant nous désirions l'unité dans la liberté et la civilisation; et on nous a donné l'unité dans la barbarie et l'esclavage. Mais un temps viendra où les affaires reprendront leur cours ordinaire. Ce qu'il est intéressant de connaître pour le moment, c'est que les progrès de la civilisation s'accumulent seulement à Buenos-Ayres. La pampa est un mauvais conducteur pour les diriger et les distribuer dans les provinces, et nous verrons bientôt ce qui en résulte. Cependant, au-dessus de ces accidents particuliers à certaines parties du territoire, prédomine une forme générale et constante; soit que la terre se couvre de la luxueuse et colossale végétation des tropiques: soit que les arbustes rabougris, épineux, désagréables, révèlent le peu d'humidité qui leur communique la vie; soit enfin

Digitized by Google

que la pampa découvre sa surface unie et monotone, la superficie du pays est généralement plane et rase, sans que les montagnes de San Luis et de Cordoba et quelques ramifications des Andes, au nord, puissent suffire à interrompre cette étendue sans limites. Tout cela est un nouvel élément d'unité pour la nation qui peuplera un jour ces grandes solitudes; car il est établi que les montagnes et autres obstacles naturels qui s'interposent entre un peuple et un autre, maintiennent l'isolement des peuples et en conservent les particularités primitives.

L'Amérique du Nord est destinée à être une confédération, moins par l'indépendance primitive des plantations que par sa large exposition sur l'océan Atlantique et par les débouchés que trouve l'intérieur par le Saint-Laurent au nord, le Mississipi au sud et d'immenses canaux au centre. La république argentine est *une et indivisible.*

Beaucoup de philosophes ont pensé que les plaines étaient favorables au développement du despotisme, de même que les montagnes favorisaient les réactions de la liberté. Cette plaine illimitée qui, de Salta à Buenos-Ayres et de là à Mendoza, embrasse une étendue de 700 lieues, permet à de pesantes charrettes de rouler, sans rencontrer aucun obstacle, dans des chemins où la main de l'homme n'a besoin de couper que quelques arbres et bruyères; cette plaine constitue l'un des traits les plus saillants de la physionomie intérieure de la république. Pour préparer des voies de communication, il ne faut qu'un peu de peine de la part de l'homme : la nature brute est déjà presque préparée.

Digitized by Google

Si l'art voulait venir à l'aide de l'homme, si les forces de la société voulaient suppléer à la faiblesse de l'individu, les colossales dimensions de l'œuvre arrêteraient les plus entreprenants et l'insuffisance du travail le rendrait inutile; ainsi, en matière de chemins, la nature sauvage fera loi pour longtemps, et l'action de la civilisation restera faible et inefficace.

Cette extension de la plaine imprime, d'un autre côté, à la vie intérieure une certaine teinte asiatique qui ne laisse pas d'être très-prononcée. Plusieurs fois, en voyant se lever la lune tranquille et resplendissante au milieu des herbes de la terre, je l'ai saluée machinalement avec ces paroles de Volney dans les ruines : « La pleine lune de l'Orient s'élevait sur un fond bleuâtre aux plaines rives de l'Euphrate (1). » Et en effet, il y a dans les solitudes argentines quelque chose qui rappelle les solitudes asiatiques; l'esprit rencontre quelques analogies entre les pampas et les plaines qui s'étendent entre le Tigre et l'Euphrate; il y a quelque lien de parenté entre la troupe isolée de charrettes qui croise nos solitudes pour aller à Buenos-Ayres et la caravane de chameaux qui se dirige vers Smyrne ou Bagdad. Nos charrettes voyageuses sont une espèce d'escadre de petits bâtiments dont la population a ses coutumes, son idiome, son habillement particulier, qui la distingue des autres habitants comme le marin se distingue des hommes de terre. Le capataz en est le chef, comme en Asie le conducteur de la cara-

(1) Cette phrase, copiée exactement, est écrite en français dans le texte espagnol.

Digitized by Google

vane; il faut pour cet emploi une volonté de fer, un caractère déterminé jusqu'à la témérité, pour contenir l'audace et la turbulence des flibustiers de terre qu'il doit gouverner et dominer à lui seul dans la solitude du désert.

Au moindre signe d'insubordination, le capataz arbore son fouet (chicote) garni de fer et décharge sur l'insolent des coups qui blessent ou contusionnent ; si la résistance se prolonge, avant d'en arriver au pistolet dont il dédaigne généralement le secours, il descend de cheval, son formidable couteau à la main, et revendique bientôt son autorité par l'adresse supérieure avec laquelle il sait le manier. Celui qui meurt de la main du capataz ne laisse aucun droit de réclamation, car on considère comme légitime l'autorité qui l'a assassiné. C'est ainsi que, dans la vie argentine, commença à s'établir par ces particularités la prédominance de la force brutale, la prépondérance du plus fort, l'autorité sans limites et sans responsabilité de ceux qui commandent et la justice administrative sans forme et sans débats. La troupe des charrettes porte, entre autres armements, un fusil ou deux par charrette et quelquefois un petit canon à pivot qui se place sur celle qui marche en avant. Si les sauvages l'attaquent, on forme un cercle en attachant les charrettes les unes aux autres, et presque toujours elles résistent victorieusement à l'avidité des sauvages qui ne désirent que sang et pillage. Le convoi des mules tombe fréquemment dans les mains de ces Bédouins américains et rarement les piétons évitent d'être égorgés. Dans ces longs voyages, le prolétaire argentin acquiert

Digitized by Google

l'habitude de vivre loin de la société et de lutter individuellement avec la nature; il s'endurcit dans les privations et ne peut compter comme ressources que ses talents et son adresse personnelle pour se préserver de tous les périls qui l'entourent continuellement.

Le peuple qui habite ces vastes contrées se compose de deux races diverses : espagnole et indigène qui, en se mêlant, produisent des demi-teintes imperceptibles. Dans les campagnes de Cordova et de San-Luis, la race espagnole pure prédomine; il est très-commun de rencontrer des jeunes filles aussi blanches, aussi rosées et belles que le sont ordinairement les élégantes d'une capitale et qui font paître les brebis dans la campagne. A Santiago del Estero, le gros de la population parle le quichua (1,) qui révèle son origine indienne. A Corrientes, les campagnards parlent un dialecte espagnol très-gracieux. « Donne-moi une chiripa, » disaient à Lavalle ses soldats (2). Dans la campagne de Buenos-Ayres, on reconnaît encore le soldat andaloux, et dans la ville les noms étrangers prédominent. La race nègre, presque déjà éteinte, si ce n'est à Buenos-Ayres, a laissé ses zambos (3) et ses mulâtres habitant les villes, chaînon qui lie l'homme brut à l'homme civilisé, race portée à la civilisation, douée de talents et des plus beaux instincts de progrès. Pour ce qui est du reste, de la

(1) V. la note E, à la fin de l'ouvrage.
(2) V. les notes F et G, à la fin de l'ouvrage.
(3) On nomme zambo, dans l'Amérique du Sud, l'enfant issu d'un Indien et d'une négresse.

Digitized by Google

fusion de ces trois familles est résulté un tout homogène, qui se distingue par son amour de l'oisiveté et par son incapacité industrielle, quand l'éducation et les exigences d'une position sociale ne viennent pas le secouer et l'arracher à son état habituel L'incorporation des indigènes, que favorisa beaucoup la colonisation, a beaucoup contribué à produire ce malheureux résultat. Les races américaines vivent dans l'oisiveté et sont incapables, même par contrainte, de se livrer à un travail continu. C'est ce qui suggéra l'idée de l'introduction en Amérique des nègres, mesure qui a produit de fâcheux résultats. La race espagnole ne s'est pas montrée plus active, quand elle s'est vue dans les déserts américains, abandonnée à ses propres instincts. On éprouve de la peine et de la honte quand on compare, dans la république argentine, la colonie allemande ou écossaise du sud de Buenos-Ayres avec le bourg qui se forme dans l'intérieur; dans la première, les maisonnettes sont peintes, l'entrée en est disposée avec goût, ornée de fleurs et de gracieux arbustes, l'ameublement simple, mais complet, la vaisselle de cuivre ou d'étain toujours reluisante, le lit est orné de jolis rideaux, et les habitants sont constamment en action et en mouvement. En s'occupant à traire les vaches et fabriquer du beurre ou du fromage, il y a des familles qui ont pu arriver à des fortunes colossales et qui se sont retirées à la ville pour y jouir du bien-être. Le bourg national est le revers indigne de cette médaille; les enfants, sales et couverts de haillons, vivent avec une meute de chiens; de tous côtés on voit des hommes couchés sur le sol dans la

Digitized by Google

plus complète inaction ; partout on ne trouve que désordre et pauvreté; enfin, une petite table et une malle en cuir composent tout l'ameublement des misérables cabanes qui leur servent d'habitation, et qui se font assez remarquer par un aspect général de barbarie et d'incurie.

Cette misère, qui va disparaissant et qui est un accident des campagnes pastorales, motiva sans doute les paroles qu'arrachèrent à Walter Scott le dépit et l'humiliation des armes anglaises (1). « Les vastes » plaines de Buenos-Ayres (Vie de Napoléon, t. II, » chap. 1) ne sont peuplées que par des sauvages chré- » tiens connus sous le nom de Gauchos, dont le princi- » pal ameublement consiste en crânes de chevaux, dont » l'aliment est de la viande crue et de l'eau, et dont le » passe-temps favori est de crever des chevaux dans » des courses forcées. Malheureusement, ajoute le bon » étranger, ils préfèrent leur indépendance nationale » à nos cotons et mousselines. » Il serait bon de demander à l'Angleterre, seulement pour voir, combien elle donnerait de *varas* (2) de linge, de pièces de mousseline pour posséder Buenos-Ayres.

Dans cette étendue illimitée, telle que nous l'avons décrite, sont éparpillées çà et là quatorze villes capitales de province, que l'on peut placer dans l'ordre suivant, d'après leur position géographique : Buenos-Ayres, Santa-Fé, Entrerios et Corrientes, sur les bords du Parana; Mendoza, San-Juan, Rioja, Catamarca,

---

(1) V. la note H, à la fin de l'ouvrage.
(2) La vara est une mesure de $0^{m},848$.

Digitized by Google

Tucuman, Salta et Jujuy, situées presque parallèlement aux Andes chiliennes ; Santiago, San-Luis et Cordova, au centre. Mais cette manière de classer les villes argentines ne conduit à aucun des résultats sociaux que je recherche. La classification qui me convient est celle qui se base sur la manière de vivre des peuples de la campagne ; car c'est là ce qui influence les caractères. J'ai déjà dit que le voisinage des rivières ne leur imprime aucune modification ; car leur navigation se fait d'une manière insignifiante et sans aucun résultat. Maintenant tous les peuples argentins, excepté ceux de San-Juan et de Mendoza, vivent du produit des troupeaux ; Tucuman exploite de plus l'agriculture, et Buenos-Ayres, outre une richesse de plus d'un million de têtes de bétail, se livre aux occupations variées et multipliées de la vie civilisée.

Les villes argentines présentent la physionomie régulière de presque toutes les villes américaines : leurs rues se coupent à angles droits, la population est disséminée sur une large surface ; il faut en excepter cependant Cordova qui, bâtie dans une enceinte petite et étroite, a toutes les apparences d'une ville européenne : elle représente, du reste, davantage par la multitude de tours et de coupoles de ses temples nombreux et magnifiques. La ville est le centre de la civilisation argentine espagnole européenne ; là sont les ateliers où se pratiquent les arts, les magasins du commerce, les écoles et les colléges, les tribunaux, enfin tout ce qui caractérise les peuples civilisés : l'élégance des manières, les commodités du luxe, les vêtements européens, l'habit et la redingote ont là leur emploi

Digitized by Google

convenable. Ce n'est pas sans objet que je fais cette énumération triviale. La ville capitale des provinces à troupeaux existe quelquefois toute seule sans aucune autre petite cité; il ne manque pas de ces provinces dans lesquelles le terrain inculte s'en vient jusqu'à la mer. Le désert les entoure à plus ou moins de distance, les environne et les presse; la nature sauvage les réduit à d'étroites oasis de civilisation, enclavées dans une plaine inculte d'une centaine de milles carrés, à peine interrompus par quelques bourgs importants. Buenos-Ayres et Cordova sont les provinces qui ont pu jeter sur la campagne le plus grand nombre de bourgs, comme foyers de civilisation et d'intérêts municipaux, et ceci est un fait notable. L'homme de la ville revêt le costume européen; il vit de la vie civilisée telle que nous la connaissons partout; là sont les lois, les idées de progrès, les moyens d'instruction, l'organisation municipale, le gouvernement régulier, etc. En sortant de l'enceinte de la ville, tout change d'aspect; l'homme des champs porte un autre costume que j'appellerai américain, puisqu'il est commun à tous les habitants; les mœurs sont différentes, les besoins sont limités et particuliers à lui; ces deux hommes, celui de la ville et celui de la campagne, semblent appartenir à deux sociétés distinctes, à deux peuples étrangers l'un à l'autre. Il y a même plus: l'homme de la campagne, loin d'aspirer à devenir semblable à celui de la ville, repousse avec dédain son luxe et ses manières polies; le vêtement du citadin, l'habit, la selle, le manteau, aucun signe européen ne peut se présenter impunément dans la campagne; tout

Digitized by Google

ce qu'il y a de civilisé dans la ville y est bloqué et se trouve proscrit au dehors, et celui qui oserait se montrer en redingote, par exemple, et monté sur une selle anglaise, attirerait sur lui les moqueries et les agressions brutales des campagnards.

Étudions maintenant la physionomie extérieure des vastes campagnes qui entourent les villes, et pénétrons dans la vie intérieure de leurs habitants. J'ai déjà dit que, dans beaucoup de provinces, les limites sont forcément un désert mitoyen sans eau. Cela n'a pas lieu, en général, pour la campagne d'une province dans laquelle résident la plupart de ses habitants. Celle de Cordova, par exemple, qui compte 170,000 âmes, en a à peine 20,000 qui habitent l'enceinte de la cité solitaire; tout le gros de la population est dans les champs qui, pour l'ordinaire, sont des plaines presque partout couvertes de prairies ou de bois, tantôt dépouillées de toute grande végétation, tantôt si fertiles en herbe d'excellente qualité que les prairies artificielles ne sauraient rien procurer de mieux.

Mendoza, San-Juan surtout, font exception; leurs habitants vivent principalement des produits de l'agriculture. Partout ailleurs les pâturages abondants, l'élève des troupeaux, sont non-seulement l'occupation des habitants, mais encore leurs moyens de subsistance. Cette vie pastorale rappelle inopinément à l'imagination les souvenirs de l'Asie, dont on nous représente les steppes couvertes çà et là de tentes de Kalmoucks, de Cosaques ou d'Arabes. La vie primitive des peuples, la vie éminemment barbare et stationnaire, la vie d'Abraham, qui est celle du Bédouin

Digitized by Google

d'aujourd'hui, existe dans les campagnes argentines, quoique modifiée par la civilisation d'une étrange manière.

Les tribus arabes qui errent dans les solitudes asiatiques vivent sous le commandement d'un ancien ou d'un chef guerrier; la société existe, quoiqu'elle ne soit pas fixée sur un point déterminé du territoire, les croyances religieuses, les traditions immémoriales, l'invariabilité des coutumes, le respect pour les vieillards contribuent à former un code de lois, d'usages et de pratiques de gouvernement qui maintient l'ordre moral tel que le comprennent l'organisation et l'association de la tribu; mais le progrès y est étouffé parce qu'il ne peut y avoir progrès sans la possession permanente du sol, sans la ville, qui développe la capacité industrielle de l'homme et lui permet de développer ses acquisitions.

Dans les plaines argentines, la tribu nomade n'existe pas; le pasteur possède le sol à titre de propriétaire, il est fixé dans un point qui lui appartient; mais pour l'occuper, il a été nécessaire de dissoudre l'association et de disperser les familles sur une immense superficie. Imaginez-vous une étendue de deux mille lieues carrées toute couverte de population, mais dont les habitations sont à quatre lieues de distance les unes des autres, quelquefois à huit, les plus rapprochées à deux. Le développement de la propriété mobilière n'est pas possible; les jouissances du luxe ne sont nullement incompatibles avec cet isolement; la fortune peut élever, dans le désert, un superbe édifice, mais l'émulation manque, l'exemple n'existe pas, la néces-

Digitized by Google

sité de se montrer dignement, qui se comprend dans les villes, ne se fait pas sentir dans l'isolement et la solitude. Les privations indispensables justifient la paresse naturelle, et la frugalité dans les plaisirs entraîne à sa suite toute les apparences de la barbarie. La société disparaît entièrement; il ne reste plus que la famille féodale, isolée, concentrée, et aucune société réunie n'existant, toute espèce de gouvernement devient impossible; la municipalité n'existe pas, la police ne peut s'exercer, et la justice civile n'a aucun moyen d'atteindre les délinquants. J'ignore si le monde moderne présente un genre d'association aussi monstrueux. C'est tout l'opposé du municipe romain, lequel concentrait dans une enceinte toute la population qui allait de là labourer les champs environnants. Il en résultait une forte organisation sociale; ses bienfaisants résultats se font sentir encore aujourd'hui; ils ont préparé la civilisation moderne. Les paysans argentins ressemblent à la race esclavonne, à cela près que celle-ci était agricole, et partant plus susceptible de gouvernement; la dispersion de la population n'y était pas aussi grande. Ils diffèrent de la tribu nomade en ce que celle-ci voyageait en société, quoique ne possédant pas le sol. Enfin ils ont quelque ressemblance avec la société féodale du moyen âge, dans laquelle les barons résidaient dans la campagne, et de là hostilisaient les villes et ravageaient les champs; mais ici le baron et le château féodal manquent. Si un pouvoir apparaît dans les plaines, il est démocratique et momentané; il n'a pas l'hérédité et ne peut se conserver faute de montagnes et de lieux élevés. Il résulte

Digitized by Google

de là que la tribu sauvage des pampas est mieux organisée que nos campagnes pour le développement moral.

Mais ce que cette société présente de notable dans son aspect social, c'est son rapport avec la vie antique, avec la vie spartiate et romaine dont elle diffère, d'un autre côté, d'une manière radicale. Le citoyen libre de Rome et de Sparte rejetait sur ses esclaves le poids de la vie matérielle, le soin de pourvoir à sa subsistance, tandis que lui-même vivait libre de toute peine au forum, s'occupant exclusivement des intérêts de l'État, de la paix, de la guerre, des luttes de parti. L'état pastoral procure les mêmes avantages, et les troupeaux remplissent aujourd'hui les fonctions inhumaines de l'ilote. La procréation spontanée forme et accroît indéfiniment la fortune, la main de l'homme est de reste; son travail, son intelligence, son temps ne sont pas nécessaires pour conserver et augmenter ses moyens d'existence. Mais s'il n'a besoin de rien pour la vie matérielle, il ne peut employer, comme le Romain, les forces qu'il économise; il lui manque la ville, le municipe, l'association intime, et partant, il lui manque la base de tout développement social; les estancieros (1) n'étant pas réunis, n'ont aucune nécessité publique à satisfaire; en un mot, il n'y a pas de *res publica*.

Le progrès moral, la culture de l'intelligence, négligés dans la tribu arabe ou tartare, sont ici non-seulement négligés, mais encore impossibles. Où placer l'école? Dans quel lieu les enfants, disséminés à dix

(1) V. la note I, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

lieues de distance dans toutes les directions, pourront-ils recevoir leurs leçons? Aussi la civilisation est tout à fait irréalisable, l'état barbare est normal (1); heureux encore si les habitudes domestiques conservent un léger dépôt de moralité. La religion souffre des conséquences de la dissolution de la société. La cure existe nominalement; la chaire n'a pas d'auditoire, le prêtre fuit la chapelle solitaire ou se démoralise dans l'inaction et la solitude; les vices, la simonie, la barbarie normale pénètrent dans sa cellule et convertissent sa supériorité morale en éléments de fortune et d'ambition, il finit par se faire chef de parti. J'ai assisté à une scène champêtre digne des temps primitifs antérieurs à l'institution du sacerdoce. Je me trouvais, en 1838, dans la montagne de San-Luis, dans la maison d'un riche estanciero, dont les occupations favorites étaient la prière et le jeu. Il avait construit une chapelle dans laquelle, le dimanche au soir, il récitait lui-même le chapelet pour remplacer le prêtre et l'office divin dont il manquait depuis longues années. C'était là un tableau homérique; le soleil arrivait à son couchant; les troupeaux qui retournaient au bercail fendaient l'air de leurs bêlements confus; le maître de la maison, homme de soixante ans, d'une physionomie noble, chez lequel la race européenne pure se manifestait par la blancheur de la peau, le bleu des yeux, l'ampleur et le poli du front,

(1) Dans l'année 1826, pendant un séjour d'un an dans la montagne de San-Luis, j'enseignais à lire à six jeunes gens de familles aisées, dont le plus jeune avait vingt-deux ans.
(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

entonnait le chœur auquel répondaient une douzaine de femmes et quelques jeunes garçons dont les chevaux, encore imparfaitement domptés, étaient attachés à la porte de la chapelle. Le chapelet terminé, il fit une fervente prière. Jamais je n'ai vu foi plus robuste, ferveur plus pure, ni entendu prière aussi belle et aussi appropriée aux circonstances dans lesquelles il la récitait. Il demandait à Dieu des pluies pour les champs, la fécondité pour les troupeaux, la paix pour la république, la sécurité pour les voyageurs... Je pleure très-facilement; cette fois, je pleurai jusqu'aux sanglots, car le sentiment religieux s'était éveillé dans mon âme avec exaltation et comme une sensation inconnue, parce que je n'avais jamais vu scène plus religieuse; je crus être au temps d'Abraham, devant lui, devant Dieu et la nature qui le révèle; la voix de cet homme simple et innocent faisait vibrer toutes mes fibres et me pénétrait profondément.

C'est à cela qu'est réduite la religion dans les campagnes, à la religion naturelle. Le christianisme existe, de même que la langue espagnole, comme une tradition qui se perpétue, mais corrompue et revêtue de superstitions grossières, sans instruction, sans culte et sans convictions. Dans toutes les campagnes éloignées des villes, il survient que, lorsqu'il arrive des commerçants de San-Juan ou de Mendoza, on leur présente des enfants de quelques mois ou d'un an, pour qu'ils les baptisent, comptant sur ce que, par leur bonne éducation, ces survenants pourront le faire d'une manière valide; et il n'est pas rare qu'à l'arrivée d'un prêtre, on lui présente de jeunes garçons qui

Digitized by Google

viennent de dompter un poulain pour recevoir l'huile sainte et le baptême *sub conditione.*

A défaut de tous les moyens de civilisation et de progrès qui ne peuvent se développer qu'à condition que les hommes soient réunis en sociétés nombreuses, voici quelle est l'éducation de l'homme des champs : les femmes gardent la maison, préparent les repas, tondent les brebis, traient les vaches, fabriquent les fromages et tissent les toiles grossières dont on s'habille; toutes les occupations du ménage, tous les soins domestiques appartiennent à la femme, sur elle pèsent presque tous les travaux; bien heureuse si quelquefois l'homme s'occupe de la culture d'un peu de maïs pour la nourriture de la famille, car le pain est ordinairement inusité. Les enfants exercent leurs forces et se forment par plaisir au maniement du lazo et des bolas (1) avec lesquels ils persécutent et poursuivent sans relâche les veaux et les chèvres; quand ils sont devenus tous cavaliers, et ceci arrive dès qu'ils ont appris à marcher, ils servent à cheval pour des occupations diverses; plus tard et quand ils sont plus forts, ils parcourent les champs, tombant et se relevant, courant avec intention au milieu des terriers des biscachas (2), passant à côté des précipices et s'exerçant au maniement du cheval; quand arrive l'âge de la puberté, ils se consacrent à dompter les poulains sauvages, et la mort est le moindre accident qui les attend si les forces ou le courage

(1) Voyez la note J, à la fin de l'ouvrage.
(2) V. la note K, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

leur manquent pour un moment ; à l'époque de la virilité, arrive l'indépendance et l'oisiveté.

Là commence la vie publique du gaucho, si l'on peut s'exprimer ainsi ; car son éducation est déjà terminée. Il faut voir ces gens, qui n'ont d'espagnol que la langue et les notions confuses de religion qu'ils conservent, pour pouvoir connaître les caractères altiers et indomptables qui naissent de cette lutte de l'homme isolé avec la nature sauvage, de la raison avec la brute ; il faut voir ces figures garnies de barbe, à l'air grave et sérieux comme celles de l'Arabe et de l'Asiatique, pour comprendre la pitié dédaigneuse que leur inspire la vue de l'homme sédentaire des villes, qui peut avoir lu de nombreux livres, mais qui ne peut abattre et tuer un taureau intrépide, qui ne sait se procurer un cheval en rase campagne, à pied et sans le secours de personne, qui n'a jamais arrêté un tigre et ne l'a reçu le poignard d'une main et le poncho (1) roulé autour de l'autre, pour le lui placer dans la gueule pendant qu'il lui traverse le cœur et l'étend mort à ses pieds. Cette habitude de triompher de toutes les résistances, de se montrer toujours supérieur à la nature, de la défier et la vaincre, développe prodigieusement l'importance et la supériorité de l'individidu à ses propres yeux.

Les Argentins, à quelque classe qu'ils appartiennent, civilisés ou ignorants, ont une haute idée de leur valeur comme nation ; tous les autres peuples américains les accusent de cette vanité, et se mon-

(1) V. la note L, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

trent offensés de cette présomption et de cette fierté : je crois avec plaisir que cette accusation n'est pas dénuée de tout fondement. Malheur au peuple qui n'a pas foi en lui-même ! Cette foi n'a-t-elle pas occasionné les plus grandes choses ? Quels résultats n'a pu produire pour l'Amérique la fierté de ces gauchos argentins, qui n'ont vu sous le soleil personne qui leur fût supérieur : ni savant, ni puissant ? L'Européen est pour eux en dernière ligne, parce qu'il ne peut résister aux bonds du cheval (1).

Si cette vanité nationale a une faible origine dans les classes inférieures, les conséquences n'en sont pas moins nobles, de même qu'une rivière dont la source est infecte et boueuse peut avoir un cours très-pur. Les hommes instruits leur inspirent une haine implacable ; ils ont un dégoût invincible pour leurs vêtements, leurs usages et leurs manières. C'est de cette pâte que sont pétris les soldats argentins : qu'on se figure tout ce qu'il en peut résulter de patience et de courage pour souffrir pendant la guerre ; ajoutez à cela qu'ils sont, dès l'enfance, habitués à tuer du bétail et que cet acte de cruauté nécessaire les familiarise avec l'épanchement du sang et endurcit leur cœur contre les gémissements de leurs victimes.

Ainsi, la vie des champs a développé dans le gaucho les facultés physiques au détriment de l'intelli-

---

(1) Le général Mancilla disait à l'assemblée de Buenos-Ayres, pendant le premier blocus : « Que peuvent vous faire ces Euro-» péens, qui ne savent pas galoper toute une nuit ? » Et la foule du peuple qui se trouvait à la barre, étouffa la voix de l'orateur par de frénétiques applaudissements. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

gence. Son caractère moral se ressent de son habitude de triompher des obstacles et du pouvoir de la nature; il est fort, fier et énergique, sans aucune instruction, n'en connaissant pas même la source, sans moyens de subsistance comme sans besoins; il est heureux dans sa pauvreté et avec ses privations qui ne sont rien pour lui, puisqu'il n'a jamais connu plus grands plaisirs et n'a jamais étendu plus haut ses désirs. De sorte que, si cette dissolution de la société enracine profondément la barbarie par l'impossibilité et l'inutilité d'une éducation morale et intellectuelle, elle ne laisse pas pourtant d'avoir son attrait. Le gaucho ne travaille pas; il trouve tout prêts chez lui l'aliment et le vêtement; il retire l'un et l'autre de ses troupeaux s'il est propriétaire, de chez un maître ou un parent s'il ne possède rien.

Les soins que demandent les troupeaux ne sont que courses et parties de plaisir. La marque est, comme la vendange chez les agriculteurs, une fête dont l'arrivée s'accueille avec des transports d'allégresse. C'est le point de réunion de tous les hommes à vingt lieues à la ronde; c'est là que se montre avec ostentation l'incroyable adresse à lancer le *laso*. Le gaucho arrive au lieu de la marque au pas lent et mesuré de son meilleur coursier, qu'il arrête à distance, et pour mieux jouir du spectacle, il croise ses jambes sur le cou de son cheval. Si l'enthousiasme le saisit, il descend lentement, développe son laso et le lance sur un taureau qui passe à quarante pas de distance avec la rapidité de l'éclair; il l'a saisi par un sabot, c'est tout de qu'il voulait : et il s'occupe tranquillement à rouler sa courroie.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

ORIGINALITÉ ET CARACTÈRES ARGENTINS.

Ainsi que l'océan, les steppes remplissent l'esprit du sentiment de l'infini.

(HUMBOLDT.)

Si des conditions de la vie pastorale telle que l'ont constituée la colonisation et l'incurie naissent de graves difficultés pour une organisation politique quelle qu'elle soit, et surtout pour le triomphe de la civilisation européenne, de ses institutions, de sa richesse et de la liberté qui en sont les conséquences, on ne peut nier, d'autre part, que cette situation n'ait aussi son côté poétique digne de la plume du romancier. Si une lueur de littérature nationale peut briller momentanément dans les nouvelles sociétés américaines, elle fera la description des scènes grandioses de la nature et principalement de la lutte de la civilisation européenne et de la barbarie indigène, de l'intelligence et de la matière; lutte impuissante en Amérique et qui donne lieu à des scènes si particulières, si caractéristiques et

Digitized by Google

si en dehors du cercle dans lequel s'est élevé l'esprit européen, que les ressorts dramatiques en sont inconnus hors du pays où on les observe, et dont les usages sont surprenants et les caractères originaux.

L'unique romancier de l'Amérique du Nord qui se soit fait une renommée européenne est Fenimore Cooper, et cela, parce qu'il a transposé la scène de ses descriptions hors des lieux occupés par les planteurs, aux limites de la vie barbare et de la vie civilisée, sur le théâtre de la guerre où luttent les races indigène et saxonne pour la possession de la terre.

C'est de cette manière que le jeune Echeverria a pu obtenir l'attention du monde littéraire espagnol par son poëme de *la Captive*. Ce bardé argentin mit de côté Didon et Argé (que les Varela, ses prédécesseurs, avaient traitées de main de maître et avec enthousiasme poétique, mais sans succès et sans résultats, parce qu'ils n'ajoutaient rien au capital de nos connaissances européennes) ; il tourna ses regards vers le désert, et là, dans l'immensité sans limites, dans les solitudes où erre le sauvage, dans la zone lointaine de feu que voit approcher le voyageur quand on incendie les champs, il trouva les inspirations que procure à l'imagination le spectacle d'une nature solennelle, grandiose, incommensurable et silencieuse; et alors l'écho de ses vers obtint l'approbation de la péninsule espagnole même.

Je dois noter en passant un fait qui explique très-bien les différentes phases sociales d'un peuple. Les accidents de la nature produisent des coutumes et des usages qui dérivent de ces accidents, de sorte que, là

Digitized by Google

où ils se répètent, on emploie pour les éviter les mêmes moyens, inventés par des peuples séparés. Ceci m'explique pourquoi la flèche et l'arc se rencontrent chez presque tous les peuples sauvages, quelles que soient leur race, leur origine et leur position géographique. Quand je lis dans le *Dernier des Mohicans* de Cooper qu'Œil-de-Faucon et Uncas avaient perdu la trace des Mingos dans un ruisseau, je me dis : ils vont tourner l'eau ; quand, dans la prairie, le Trappeur laisse continuer l'incertitude et l'agonie pendant que le feu le menace, un Argentin aurait conseillé ce que finit par conseiller le Trappeur, c'est-à-dire nettoyer un endroit pour s'y réfugier et incendier à son tour, pour pouvoir se retirer du feu qui les envahit sur les cendres de celui qu'il a lui-même allumé. Telle est la pratique de ceux qui traversent les pampas pour se préserver des incendies des herbes. Quand les fugitifs de la prairie rencontrent une rivière et que Cooper raconte la mystérieuse opération du Pawnie avec le cuir de buffle qu'il ramasse, je me dis : il va faire la pelota (1), il est fâcheux qu'il n'y ait pas une femme pour la conduire ; car, parmi nous, ce sont les femmes qui traversent les rivières, tenant entre les dents la courroie qui tient la pelota : le procédé pour rôtir une tête de buffle dans le désert est le même dont nous usons pour cuire (*batear*) une tête de bœuf ou un filet de veau. Enfin mille autres accidents que j'omets prouvent cette vérité que les modifications analogues du sol entraînent des coutumes, des ressources et des expédients analogues.

---

(1) V. la note M, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

C'est pourquoi nous trouvons dans Fenimore Cooper des descriptions d'usages et de coutumes qui paraissent copiées sur les pampas. Ainsi nous rencontrons dans les habitudes pastorales de l'Amérique la reproduction des coutumes et de l'extérieur grave et hospitalier des Arabes.

Il existe donc un fonds de poésie qui naît des accidents naturels du pays et des coutumes exceptionnelles auxquelles il donne naissance. La poésie, pour se réveiller (car la poésie, comme le sentiment religieux, est une faculté de l'esprit humain), a besoin du spectacle du beau, d'une puissance terrible, de l'immensité, de l'étendue, du vague, de l'incompréhensible; car là où finit le réel et le vulgaire, commencent les mensonges de l'imagination, le monde idéal. Maintenant, je le demande, quelles impressions doit laisser, chez l'habitant de la république argentine, le simple acte de jeter les yeux à l'horizon, et de n'y voir... rien; parce que, plus il promène ses yeux dans cet horizon incertain, indéfini, vaporeux, plus il est dérouté, fasciné, confondu et jeté dans le doute et la contemplation? Où se termine le monde qu'il veut en vain pénétrer? Il ne sait! Qu'y a-t-il au delà de ce qu'il voit? La solitude, le danger, le sauvage, la mort. Et voilà déjà la poésie; l'homme qui se meut au milieu de ces spectacles, se sent assailli de craintes et d'incertitudes fantastiques, de songes qui le préoccupent éveillé.

Il en résulte que le peuple argentin est poëte par caractère et par nature. Et comment ne le serait-il pas, quand au déclin d'un jour serein et tranquille un

Digitized by Google

nuage noir s'élève en tourbillonnant sans savoir d'où et s'étend sur tout le ciel dans le temps d'échanger deux paroles? Tout à coup le retentissement du tonnerre annonce la tourmente qui glace d'effroi le voyageur et le porte à retenir son haleine dans la crainte d'attirer sur lui un des milliers de coups de foudre qui tombent tout autour. L'obscurité succède à la lumière; la mort est partout; un pouvoir terrible, irrésistible, l'a fait un instant rentrer en lui-même et lui fait sentir son néant au milieu de cette nature irritée, comprendre Dieu, enfin, dans l'atterrante magnificence de ses œuvres. Quelle variété de couleurs frappe l'imagination? Masse de ténèbres qui obscurcissent le jour, masse de lumière livide, tremblante, qui vient illuminer un instant les ténèbres et montrer à des distances infinies les pampas traversées par la foudre, symbole de la puissance. Ces images sont faites pour se graver profondément dans les esprits. Aussi, quand la tempête cesse, laisse-t-elle le gaucho triste, pensif, sérieux, et la succession de la lumière et des ténèbres se continuer dans son imagination de la même manière que, quand nous regardons le soleil fixement, son disque reste longtemps après sur la rétine. Demandez au gaucho ce que tue de préférence la foudre. Il vous introduira dans un monde d'idées morales et religieuses, mêlées de faits naturels, mais mal compris, de traditions superstitieuses et grossières. S'il est certain que le fluide électrique entre dans la composition de la vie humaine; si c'est la même chose que ce qu'on appelle fluide nerveux, qui excite et soulève les passions, enflamme l'enthousiasme; sans doute le peuple qui

Digitized by Google

habite sous une atmosphère surchargée d'électricité au point que les vêtements frottés petillent comme les poils du chat frottés en sens contraire, doit avoir pour les travaux d'imagination de nombreuses dispositions.

Comment ne serait-il pas poëte, celui qui représente ces scènes imposantes ?

L'œil se retourne en vain, il explore
Son immensité, et la vue
Dans son ardent souhait ne rencontre rien
Où fixer son vol fugitif,
Comme le moineau sur la mer.
Tout est champs ou propriétés,
Repaire de l'oiseau ou de la bête sauvage;
Tout est ciel et solitudes
De Dieu seul connues
Et que lui seul peut sonder (1).

(ECHEVERRIA.)

Et celui qui a devant les yeux cette nature si resplendissante :

Des entrailles de l'Amérique
Deux grands cours d'eau se précipitent;

---

(1) Voici le texte espagnol :

Gira en vano, reconcentra
Su inmensidad, y no encuentra
La vista, en su vivo anhelo,
Do fijar su fugaz vuelo,
Como el pájaro en el mar,
Do quier campos y heredades,
Del ave y bruto guaridas,
Do quier cielo y soledades
De Dios solo conocidas,
Que él solo puede sondar.

(ECHEVERRIA.)

De las entrañas de América
Dos caudales se desatan;

Digitized by Google

Le Paraná, figure de perles
Et l'Uruguay, figure de nacre.
Les deux courent entre les bois
Ou entre des berges fleuries,
Comme deux grands miroirs
Avec cadres d'émeraudes.
Sur leur passage les saluent
La mélancolique poule d'Inde,
Le colibri et le chardonneret,
La poule et le pigeon ramier.
Comme en présence de rois s'inclinent
Devant eux les algues et les palmiers ;
Et les parfument la fleur de l'air (1),
L'acacia et la fleur de l'oranger.
Ensuite ils se rencontrent à Guazú,
Et réunissant leurs eaux,
Et mêlant nacres et perles,
Ils se versent dans la Plata.

(DOMINGUEZ.)

Mais ceci est la poésie civilisée, la poésie de la ville; il en existe une autre qui fait entendre ses chants dans la solitude : c'est la poésie populaire, simple et négli-

---

El Paraná, faz de perlas,
Y el Uruguay, faz de nácar.
Los dos entre bosques corren
O entre floridas barrancas
Como dos grandes espejos
Entre marcos de esmeraldas.
Salúdanlos en su paso
La melancolica pava,
El picaflor y jilguero,
El zorzal y la torcaza.
Como ante reyes se inclinan
Ante ellos seibos y palmas,
Y le arrojan flor del aire,
Aroma y flor de naranja.
Luego en el Guazu se encuentran,
Y reuniendo sus aguas,
Mezclando nácar y perlas,
Se derraman en el Plata.

(DOMINGUEZ.)

(1) V. la note N, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

gée du gaucho. Notre peuple est musicien aussi ; c'est une prédisposition que lui reconnaissent tous ses voisins. Quand, au Chili, on présente pour la première fois un Argentin dans une maison ; on l'invite à l'instant à passer au piano, ou bien on lui remet une guitare; et s'il s'excuse en disant qu'il ne sait pas en jouer, on est étonné, on ne le croit pas parce que, dit-on, étant Argentin on doit être musicien. Cette réputation populaire dérive de nos coutumes nationales : en effet, le jeune homme bien élevé de nos villes joue du piano, de la guitare, du violon ou de la flûte ; les métis s'adonnent presque tous exclusivement à la musique, et il en est sorti beaucoup d'habiles compositeurs et instrumentistes. Pendant les soirées d'été, on entend sans cesse le bruit des guitares aux portes des magasins; et plus tard, dans la rue, le sommeil est doucement interrompu par les sérénades ou les concerts ambulants.

Le peuple des campagnes a ses chants particuliers. Le genre triste qui prédomine chez les peuples du Nord est un chant froid, plaintif, naturel à l'homme dans l'état primitif de barbarie, d'après Rousseau.

La Vidalita est un chant populaire aux chœurs accompagnés de la guitare et du tambourin, aux sons desquels accourt la foule, augmentant ainsi le cortége et le bruit des voix. Ce chant me paraît provenir des Indiens, car je l'ai entendu dans une fête d'Indiens à Copiapo, le jour de la Chandeleur ; et comme chant religieux, il doit être très-ancien, car je ne crois pas que les Indiens du Chili l'aient adopté des Espagnols argentins. La Vidalita est la mesure popu-

Digitized by Google

laire sur laquelle se chantent les événements du jour, les airs des chansons guerrières. Le gaucho compose le vers qu'il chante et le popularise par la réunion de gens que son chant exige.

Aussi, au milieu de la rudesse des coutumes nationales, les deux arts qui embellissent le monde civilisé et développent tant de passions généreuses, sont honorés et respectés par les masses, qui essayent leur muse grossière en compositions poétiques et lyriques. Le jeune Écheverria résida quelques mois dans la campagne en 1840; la réputation de ses vers l'avait précédé dans les pampas; les gauchos l'entouraient avec estime et respect, et quand un nouveau venu montrait des signes de dédain pour le cajetiya (petit-maître), quelqu'un lui disait à l'oreille : il est poëte; et toute prévention hostile cessait dès lors en entendant ce titre privilégié.

On sait que la guitare est l'instrument populaire des Espagnols et qu'il est commun en Amérique. A Buenos-Ayres surtout, le type populaire espagnol, le mayo est encore bien manifeste. On le découvre dans le compagnon de la ville et le gaucho de la campagne. Le jaleo espagnol survit dans le cielito (1); les doigts servent de castagnettes; tous les mouvements du compagnon révèlent le mayo; le mouvement des épaules, les gestes, la manière de porter le chapeau, jusqu'au mode de cracher entre les dents, tout cela est du pur Andaloux.

De ces goûts et de ces coutumes, ressortent de re-

(1) V. la note O, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

marquables spécialités qui embelliront un jour le drame ou le roman national et lui donneront une teinte originale. Je vais en donner ici quelques-uns pour compléter l'étude des habitudes du pays.

LE DÉPISTEUR (*el rastreador*).

Le plus distingué, le plus extraordinaire de ces types spéciaux est, sans contredit, le dépisteur. Tous les gauchos de l'intérieur le sont. Dans des plaines si étendues, où les sentiers et les chemins se croisent dans tous les sens et où les champs que traversent les bestiaux et dans lesquels ils paissent sont ouverts, il faut savoir suivre les traces d'un animal et les distinguer au milieu de mille, savoir s'il va doucement ou vite, seul ou attelé, chargé ou à vide; cela constitue une science populaire et domestique. Une fois, je tombai dans un embranchement de chemins vers Buenos-Ayre; le peon (1) qui me conduisait jeta, comme de coutume, les yeux sur le sol : « Par ici va, dit-il de » suite, une petite mule noire très-bonne; elle est de » la troupe de D. N. Rapat; elle va bien à la selle; » elle est sellée et a passé ici hier. » Cet homme venait de la montagne de San-Luis; la troupe retournait de Buenos-Ayres, et il y avait un an qu'il avait vu pour la dernière fois la petite mule noire dont la trace était confondue avec celles de toute la troupe dans un sentier de deux pieds de large; mais ce fait, qui paraît incroyable, existe pour tous; c'est la science vulgaire;

(1) V. la note P, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

le domestique qui nous accompagnait était un garçon muletier et non un dépisteur de profession.

Le dépisteur est un personnage grave, circonspect, dont les assertions font foi devant les tribunaux inférieurs. La conscience de la science qu'il possède lui donne une certaine dignité pleine de réserve et de mystère. Tout le monde le traite avec considération : le pauvre, car il peut lui faire du mal en le calomniant et le dénonçant; le propriétaire, parce que son témoignage peut l'appeler en justice. Un vol a été fait pendant la nuit; rien ne le dénote; on court alors à la recherche d'une empreinte du voleur, et l'ayant trouvée, on la couvre avec quelque chose pour que le vent ne la dissipe pas. On appelle ensuite le dépisteur, qui examine la trace et la suit sans regarder le sol, si ce n'est de temps en temps, comme si les yeux voyaient en relief cette empreinte des pas qui est imperceptible pour les autres. Il suit le cours des rues, traverse les jardins, entre dans une maison, et montrant un homme qu'il trouve, dit froidement : « Le voilà. » Le délit est prouvé, et il est rare que le délinquant résiste à cette accusation. Pour lui, plus que pour le juge, le dépisteur est l'évidence même ; nier serait ridicule, absurde. Il se soumet donc à ce témoin, qu'il considère comme étant le doigt de Dieu qui le signale. J'ai connu moi-même un nommé Calibar qui a exercé sa profession dans une province pendant cinquante années consécutives. Il a maintenant près de quatre-vingts ans; courbé par l'âge, il conserve cependant un aspect vénérable et plein de dignité. Quand on lui parle de sa réputation, il répond : « Maintenant, je ne vaux plus rien ;

Digitized by Google

voici mes enfants. » Les enfants sont ses fils, qui ont étudié à l'école d'un maître aussi célèbre. On raconte de lui que, pendant un voyage qu'il fit à Buenos-Ayres, on lui vola son cheval de fête ; sa femme couvrit la trace avec une huche ; deux mois après, Calibar retourna, vit l'empreinte déjà effacée et imperceptible pour d'autres yeux, puis ne parla plus de l'affaire. Un an et demi plus tard, Calibar marchait la tête basse dans une rue des faubourgs ; il entre dans une maison et voit son cheval déjà noircissant et hors d'usage. Il avait trouvé la piste de son voleur deux ans après !

En 1830, un condamné à mort s'était échappé de la prison. Calibar fut chargé de le retrouver. Le malheureux, prévenu qu'il serait dépisté, avait pris toutes les précautions que pouvait lui suggérer l'image du supplice. Précautions inutiles ! Peut-être servirent-elles seulement à le perdre, parce que Calibar voyant sa réputation compromise, son amour-propre offensé le porta à remplir une tâche qui perdait un homme, mais qui prouvait sa merveilleuse intuition. Le fugitif mettait à profit tous les accidents de terrain pour ne point laisser de vestiges ; il avait marché des *cuadras* (1) entières sur la pointe du pied ; il enjambait de basses murailles, traversait un endroit et se retournait par derrière ; Calibar le suivait sans perdre la piste, et si par hasard il s'égarait un moment, dès qu'il la trouvait de nouveau, il s'écriait : « Où vas-tu me conduire ? » A la fin, il arriva à un canal plein d'eau situé dans les faubourgs et dont le fugitif avait suivi le courant pour

(1) V. la note Q, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

tromper le dépisteur... Inutile : Calibar suivit les bords sans s'inquiéter, sans se troubler; à la fin, il s'arrête, examine quelques herbes et dit : « Il est sorti par là ; » il n'y a pas de traces, mais ces quelques gouttes d'eau » me l'indiquent. » Il entre dans une vigne; Calibar reconnaît les murs en torchis qui l'entourent et dit : « Il est dedans. » La troupe de soldats, fatiguée de chercher, retourna rendre compte de l'inutilité de ses recherches : « Il n'est pas sorti » fut la courte réponse que, sans s'émouvoir, sans procéder à un autre examen, donna le dépisteur; il n'était pas sorti de la vigne, car le jour suivant il fut exécuté.

En 1831, quelques personnes politiques tentèrent de s'évader; tout était prêt, les amis du dehors prévenus; au moment de sortir, l'un d'entre eux s'écria : « Et Calibar! — Ah, oui, Calibar! » répondirent les autres anéantis et atterrés. Leurs familles purent obtenir de Calibar qu'il fût malade quatre jours à partir de l'évasion ; elle put ainsi s'opérer sans inconvénient.

Quel mystère renferme cet état de dépisteur? Quel pouvoir microscopique se développe-t-il dans l'œil de ces hommes? Quelle sublime créature est celle que Dieu fit à son image et à sa ressemblance!

LE BAQUEANO (1).

Après le rastreador, vient le baqueano, personnage haut placé et qui tient dans ses mains le sort des par-

(1) V. la note R, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

ticuliers et des provinces. Le baqueano est un personnage grave et réservé qui connaît, par palme, vingt mille lieues carrées de plaines, de bois et de montagnes! C'est le géographe le plus complet; c'est l'unique carte que porte avec lui un général pour diriger les mouvements de sa campagne. Le baqueano marche toujours à ses côtés. Modeste et discret comme un mur, il possède tons les secrets de l'expédition; le sort de l'armée, le résultat d'une bataille, la conquête d'une province, tout dépend de lui. Le baqueano est presque toujours fidèle à son devoir; mais le général n'a pas toujours pleine confiance en lui. Imaginez-vous la triste position d'un chef condamné à avoir toujours un traître à ses côtés et à lui demander les renseignements indispensables pour triompher. Un baqueano rencontre un petit sentier qui croise le chemin qu'il suit; il sait à quelle aiguade retirée il conduit; s'il en rencontre mille, et cela arrive dans un espace de cent lieues, il les connaît tous, sait d'où ils viennent et où ils vont; il connaît le gué caché d'une rivière plus bas ou plus haut que le lieu du passage ordinaire, et cela en cent rivières ou ruisseaux. Il connaît, dans les lieux marécageux, un sentier que l'on peut suivre sans inconvénient, et cela en cent marais. Dans l'obscurité de la nuit, au milieu des plaines et des bois sans limites, le baqueano entouré de ses compagnons perdus, égarés, fait le tour de leur groupe, examine les arbres s'il en existe; sinon, il descend de cheval, se penche vers la terre, examine quelques bruyères, s'oriente, remonte ensuite et leur dit pour les rassurer: « Nous sommes en droite ligne de tel endroit, à

Digitized by Google

tant de lieues des habitations. » Le chemin paraît se diriger au sud, et il se dirige vers le rhumb, qu'il signale, tranquille, sans hâte de le rencontrer et sans répondre aux questions que la crainte et l'épouvante suggèrent aux autres. Si cela ne suffit pas, s'il se trouve dans les pampas, si l'obscurité est impénétrable; alors il arrache de l'herbe en plusieurs points, flaire les racines et la terre, les mâche, et après avoir répété cette opération plusieurs fois, il s'assure de la proximité de quelque lac ou ruisseau salé ou d'eau douce et va à sa recherche pour s'orienter définitivement. Le général Rosas connaît au goût les herbes de toutes les estancias au sud de Buenos-Ayres.

Si le baqueano appartient aux pampas qu'aucun chemin ne traverse, quand un voyageur lui demande de le conduire directement dans un endroit éloigné de cinquante lieues, le baqueano se recueille un moment, reconnaît l'horizon, examine le sol, porte ses regards vers un point et se lance au galop avec la rectitude d'une flèche jusqu'à ce qu'il change de direction pour des motifs à lui seul connus, et galopant jour et nuit, il arrive au lieu désigné.

Le baqueano annonce aussi l'approche de l'ennemi, et cela à dix lieues de distance; il sait la direction dans laquelle il s'avance, à l'aide des mouvements des autruches, des daims et des alpagas qui fuient. Quand l'ennemi s'approche, il examine la poussière, et à son épaisseur fait le compte de la force; ils sont deux mille, quinze cents, douze cents, dit-il, et le chef fait ses dispositions sur ces renseignements qui sont presque toujours infaillibles. Si les condors et les corbeaux

Digitized by Google

voltigent dans un cercle de l'espace, il saura vous dire s'il y a du monde caché, si c'est un campement anciennement abandonné, si c'est un simple animal mort. Le baqueano connaît la distance d'un point à un autre, les jours et les heures nécessaire pour la franchir; de plus, il connaît les sentiers détournés ou inconnus par lesquels on peut arriver par surprise et en moitié de temps; c'est de cette manière que des troupes de montoneros (1) essayent de surprendre des bourgs qui sont à cinquante lieues de distance et réussissent presque toujours. On croirait à l'exagération; mais non. Le général Rivera, de la bande orientale, est un simple baqueano, qui connaît chaque arbre qui existe dans toute l'étendue de la république de l'Uruguay; les Brésiliens ne l'auraient pas occupée sans son aide : sans lui, les Argentins ne l'auraient pas délivrée. Oribe, appuyé par Rosas, succomba au bout de trois ans de lutte avec le général baqueano; et tout le pouvoir de Buenos-Ayres, avec ses innombrables armées qui couvrent la campagne de l'Uruguay (2), peut être anéanti aujourd'hui par une surprise, demain par un corps de troupes coupé, par une victoire qu'il saurait faire tourner à son profit par la connaissance de quelque petit chemin qui tombe sur l'arrière-garde ennemie, ou par un autre accident imperceptible ou insignifiant. Le général Rivera commença ses études du terrain en 1804, faisant alors la guerre à l'autorité espagnole comme con-

(1) V. la note S, à la fin de l'ouvrage.

(2) A l'époque de l'édition que je traduis, c'est-à-dire en 1851.

Digitized by Google

trebandier, plus tard aux contrebandiers comme employé, ensuite au roi comme patriote, aux patriotes comme montonero, aux Argentins comme chef brésilien, aux Brésiliens comme général argentin, à Lavalleja comme président, au général Oribe comme chef proscrit, enfin à Rosas, allié d'Oribe, comme général oriental. Dans toutes ces positions, il a eu du temps de reste pour apprendre un peu de la science du baqueano.

LE MÉCHANT GAUCHO.

Le méchant gaucho est un type de quelques localités : un outlaw, un squatter, un misanthrope particulier ; c'est l'Œil-de-Faucon, le Trappeur de Cooper, avec toute sa connaissance du désert, toute sa haine pour les habitations des blancs, mais sans sa moralité et sans sa connexion avec les sauvages ; on l'appelle le méchant gaucho, sans que cette épithète lui soit en tout défavorable. La justice le poursuit depuis longues années ; son nom est craint et prononcé à voix basse, mais sans haine et presque avec respect. C'est un personnage mystérieux ; il demeure dans les pampas ; les champs de chardon sont ses hôtelleries ; il vit de perdrix et de hérissons. Si quelquefois il veut se régaler d'une langue, il lace (prend au *laso*) une vache, la renverse tout seul, la tue, enlève son morceau de prédilection et abandonne le reste aux oiseaux de proie. Le méchant gaucho se présente inopinément dans un village dont les soldats viennent de partir ; il converse pacifiquement avec les bons gauchos qui l'entourent et l'admirent, s'approvisionne de tabac, de yerba-

Digitized by Google

mate (1), de papier à cigarettes (2); et s'il aperçoit les soldats, il monte tranquillement à cheval et se dirige vers le désert sans hâte, sans ostentation, dédaignant de tourner la tête. Rarement les soldats se mettent à sa poursuite; ils tueraient inutilement leurs chevaux, parce que le cheval du méchant gaucho est un coursier de couleur bai aussi célèbre que son maître. Si par hasard il le jette entre les mains de la justice, il se lance au plus épais de la troupe, et grâce à trois ou quatre taillades qu'il a ouvertes avec son couteau dans la figure ou le corps des soldats, il se fait passage au milieu d'eux; et s'étendant sur le dos du cheval pour se soustraire aux balles qu'on lui envoie, il se dirige vers le désert, jusqu'à ce qu'ayant mis un espace convenable entre lui et ceux qui le poursuivent, il modère le pas de son cheval et marche tranquillement. Les poëtes des environs ajoutent ce haut fait nouveau à la biographie du héros du désert, et sa renommée vole de bouche en bouche dans toute la campagne. Quelquefois il se présente à la porte d'un bal champêtre avec une fille qu'il a enlevée; il se mêle aux figures du cielito et disparaît sans que personne s'en aperçoive. Un autre jour, il se présente dans la maison de la famille offensée, fait descendre de la croupe de son cheval la fille qu'il a séduite, et dédaignant les malédictions des parents, il s'achemine tranquillement à sa demeure sans limites.

---

(1) V. la note T, à la fin de l'ouvrage.

(2) Se provee de los vicios. — Sous ce mot de *vicios*, on comprend les divers objets dont nous avons fait l'énumération.

Digitized by Google

Cet homme divorcé avec la société, proscrit par les lois, ce sauvage à la peau blanche, n'est pas au fond un être plus dépravé que ceux qui demeurent dans les habitations. L'audacieux fugitif qui attaque une troupe de soldats est inoffensif pour les voyageurs ; le méchant gaucho n'est pas un bandit, un voleur de grand chemin ; les attaques à la vie n'entrent pas dans ses idées, comme le vol n'entre pas dans les idées du Chourineur ; il vole, cela est certain ; mais c'est sa profession, son trafic, sa science. Il vole des chevaux. Quelquefois il se présente au campement d'une troupe de l'intérieur, le maître lui propose de lui acheter un cheval de poil extraordinaire, de telle figure, de telles apparences, avec une étoile blanche sur l'omoplate. Le gaucho se recueille, médite un moment, et après un instant de silence, il répond : Il n'y a pas en ce moment de chevaux comme vous les désirez. A quoi a pensé le gaucho ? Dans ce moment, il a parcouru dans son esprit dix mille estancias des pampas : il a vu et examiné tous les chevaux qui sont dans la province avec leur marque, leurs couleurs, leurs signes particuliers ; il s'est convaincu qu'il n'en existe aucun qui ait l'étoile sur l'omoplate : les uns l'ont au front, les autres ont une tache blanche à la croupe. Cette mémoire surprend-elle ? Non. Napoléon connaissait par leur nom deux cent mille soldats et se rappelait, à les voir, toutes les actions qui se rapportaient à chacun d'eux. Mais si on lui demande l'impossible, au jour signalé, dans un point donné du chemin, il livrera un cheval tel qu'on le lui demande, sans que le payement fait à l'avance le porte à manquer au rendez-vous. Il a sur ce

Digitized by Google

point l'honneur du joueur par rapport aux dettes.

Quelquefois il voyage dans la campagne qui s'étend entre Cordoba et Santa-Fé; ensuite on le voit traverser les pampas, chassant devant lui une petite troupe de chevaux; si quelqu'un le rencontre, il suit son chemin sans s'approcher, à moins qu'on l'appelle.

LE CHANTEUR.

Dans le chanteur, vous avez l'idéalisation de cette vie de révoltes, de civilisation, de barbarie et de dangers. Le gaucho chanteur est exactement le barde, le poëte, le troubadour du moyen âge; il se meut dans la même sphère, entre les luttes des villes et le féodalisme des campagnes, entre la vie qui s'en va et la vie qui s'approche. Le chanteur va de village en village, entre dans les maisons et les grandes habitations, chantant les héros des pampas persécutés par la justice, les lamentations de la veuve à laquelle les Indiens ont tout récemment enlevé son fils, la déroute et la mort du valeureux Rauch, la catastrophe de Facundo Quiroga et le sort de Santos Perez. Le chanteur fait naïvement le métier de chroniqueur, d'historien, de biographe, de collecteur d'usages, tout comme le barde du moyen âge, et ses vers seraient plus tard recueillis comme documents et faits sur lesquels l'historien futur devrait s'appuyer, s'il n'existait à côté de lui une société civilisée, comprenant les événements avec plus d'intelligence que le malheureux qui les expose dans ses rhapsodies ingénues. Dans la république argentine, on voit en même temps deux civilisations

Digitized by Google

distinctes sur un même sol : l'une naissante qui, sans connaissance du temps passé, copie les travaux naïfs et populaires du moyen âge, l'autre qui, sans prendre souci de ce qui se passe autour d'elle, veut réaliser les dernières conséquences de la civilisation européenne; les XIXe et XIIe siècle vivent ensemble, l'un dans les villes, l'autre dans les campagnes. Le chanteur n'a pas de résidence fixe; sa demeure est là où la nuit le surprend, sa fortune est dans ses vers ou sa voix. Partout où le cielito (1) enlace gratuitement ses couples, partout où se vide un verre de vin, le chanteur a sa place réservée, sa part choisie du festin. Le gaucho argentin ne boit pas s'il n'est excité par la musique et les vers (2), et chaque pulpérie a sa guitare pour mettre aux mains du chanteur, auquel le groupe de chevaux attachés à la porte annonce de loin qu'on a besoin de sa gaie science. Le chanteur mêle à ses chants héroïques l'histoire de ses propres aventures. Malheureusement le chanteur, en même temps qu'il est barde argentin, a souvent quelque

---

(1) V. la note O à la fin de l'ouvrage.

(2) Il n'est pas hors de propos de rappeler ici les ressemblances notables que présentent les Argentins et les Arabes à Alger, Oran, Mascara et dans les Adouars du désert; j'ai toujours vu les Arabes réunis dans des cafés, parce que l'usage des liqueurs leur est interdit, et pressés autour du chanteur. Il y en a généralement deux qui s'accompagnent avec la guitare, récitant des chansons nationales plaintives comme nos tristes. La bride des Arabes est de cuir et leur fouet est comme le nôtre; le frein que nous employons est le frein arabe, et beaucoup de nos coutumes révèlent le contact de nos pères avec les Maures de l'Andalousie. Qu'on ne parle pas des physionomies : j'ai connu quelques Arabes que je jurerais avoir vus dans mon pays. (*L'auteur.*)

Digitized by Google

affaire avec la justice. Il doit compte de maints coups de poignard, d'une ou deux disgrâces (1) qu'il a eues ou de quelque cheval ou fille enlevés. En 1840, sur les bords du majestueux Parana, était assis sur le sol, les jambes croisées, un chanteur qui tenait son auditoire excité et joyeux par la longue et intéressante histoire de ses malheurs et de ses aventures. Il avait déjà raconté l'enlèvement de sa bien-aimée et les peines qu'il avait souffertes, la disgrâce qu'il eut et la dispute à laquelle elle donna lieu; il commençait à narrer ses rencontres avec les troupes et les coups de couteau qu'il avait donnés en se défendant, quand les cris des soldats et leur masse qui s'avançait l'avertirent que cette fois il était cerné. En effet, la troupe s'était avancée en forme de fer à cheval dont l'ouverture existait du côté du Parana qui coulait à 20 varas (17 mètres) au-dessous, telle était la hauteur de la berge. Le chanteur entendit les cris sans se troubler; on le vit tout à coup sur son cheval, et jetant un regard scrutateur sur le groupe de soldats qui apprêtaient leurs carabines, il tourne son cheval vers la berge, lui jette son poncho sur les yeux et lui enfonce ses éperons dans les flancs. Quelques instants après, on voyait sortir du Parana le cheval sans frein, pour qu'il pût nager avec plus de liberté, et le chanteur le tenant par la queue et retournant tranquillement la tête vers la scène qu'il laissait sur la berge, comme s'il se fût trouvé dans un canot à huit rameurs. Quelques coups de fusil de la troupe ne l'empêchèrent pas d'arriver

(1) Desgracia. — Mort donnée par le chanteur.

Digitized by Google

sain et sauf au premier îlot que ses yeux rencontrèrent.

Du reste, la poésie originale du chanteur est lourde, monotone, irrégulière, quand il s'abandonne à l'inspiration du moment; elle est plus narrative que sentimentale, pleine d'images prises dans la vie des campagnes, du cheval, dans les scènes du désert, qui la rendent pompeuse et métaphorique. Quand il raconte ses prouesses et celles de quelque insigne malfaiteur, il ressemble à l'improvisateur napolitain, irrégulier, prosaïque, très-ordinaire, s'élevant par moments à la hauteur poétique, pour tomber de nouveau dans le récitatif insipide et sans versification. En dehors de cela, le chanteur possède son répertoire de poésies populaires : des couplets, des dixains, des octaves et diverses espèces de vers à huit syllabes. Parmi elles, il y a beaucoup de compositions de mérite qui dénotent de l'esprit et du sentiment.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

ASSOCIATION

—

DE LA PULPERIA (1).

Le gaucho vit de privations ; mais son luxe est la liberté. Fier d'une indépendance sans bornes, ses sentiments, sauvages comme sa vie, sont pourtant nobles et bons.

(HEAD.)

Dans le premier chapitre nous avons laissé le campagnard argentin au moment où il est arrivé à l'âge viril, tel que l'ont formé la nature et le manque d'une vraie société. Nous l'avons vu homme, libre de tout besoin, de toute sujétion, sans idées de gouvernement, parce que tout ordre régulier et systématique lui est de tout point impossible. Avec ces habitudes d'incurie, d'indépendance, il va entrer dans une autre phase de la vie champêtre qui, quoique vulgaire, est le point de départ de tous les grands événements qui seront développés plus loin. Qu'on n'oublie pas que je parle de

(1) V. la note U, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

peuples essentiellement pasteurs et que, parmi eux, je prends les physionomies fondamentales, laissant de côté les modifications accidentelles qu'ils présentent, pour indiquer en leur temps les effets particuliers. Je parle de la réunion des estancias qui, distribuées de quatre en quatre lieues, plus ou moins, couvrent la superficie d'une province.

Les campagnes agricoles divisent et disséminent aussi la société, mais sur une échelle très-réduite; un laboureur en avoisine un autre, et les outils du labourage, la multitude d'instruments, de bêtes, etc., la variété des produits et les arts divers que l'agriculture appelle à son aide, établissent des relations nécessaires entre les habitants d'une même vallée et rendent indispensable un rudiment de bourg pour servir de centre. D'un autre côté, les soins et les travaux que le labourage exige demandent un tel nombre de bras, que l'oisiveté devient impossible, et que les jeunes hommes se voient contraints à demeurer dans l'enceinte de la propriété. Tout le contraire a lieu dans la singulière association de nos pays. Les limites de la propriété ne sont pas marquées; plus les troupeaux sont nombreux, moins ils demandent de bras; la femme se charge de tous les soins domestiques et industriels, l'homme reste oisif, sans plaisirs, sans idées, sans travail forcé; le foyer domestique l'ennuie, le chasse, disons-le. Il faut donc une société factice pour remédier à cette désoccupation normale. L'habitude d'aller à cheval, contractée depuis l'enfance, est un nouveau stimulant pour abandonner la maison. Les enfants doivent, au lever du soleil, faire sortir les chevaux dans la cour, et tous

Digitized by Google

les garçons, jusqu'au plus petit, sellent le leur alors même qu'ils ne savent que faire. Le cheval est une partie intégrante de l'Argentin de la campagne; il est pour lui ce qu'est la cravate pour les hommes qui vivent dans les villes. En 1841, un nommé Chaco, chef des plaines, émigra au Chili. Comment vas-tu, ami? lui demanda quelqu'un. Comme je vais, répondit-il avec un accent de douleur et de tristesse, je vais au Chili et à pied! Le gaucho argentin peut seul apprécier toutes les angoisses, tous les chagrins qu'expriment ces deux phrases. Ici recommence à apparaître la vie arabe, tartare; les paroles suivantes de Victor Hugo paraissent écrites dans les pampas: « Il ne pourrait » combattre à pied, il ne fait qu'une seule personne » avec son cheval; il vit à cheval, traite, achète, vend » à cheval, boit, mange, dort et rêve à cheval (1). »

Les garçons sortent ensuite sans savoir positivement où ils vont; un tour aux troupeaux, une visite à une portée, la recherche d'un cheval de prédilection emploient une partie du jour; le reste est absorbé par la réunion dans un cabaret ou pulperia. C'est là qu'accourent un certain nombre d'habitants des environs; là se donnent et s'apprennent les nouvelles sur les animaux égarés; on trace sur le sable la marque des troupeaux, on apprend où chasse le tigre, où se sont aperçues les traces du lion; là on arrête les courses, on reconnaît les meilleurs chevaux; là enfin se trouve le chanteur, là on fraternise par la circulation de la coupe et les prodigalités de ceux qui possèdent.

---

(1) V. la note V, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

Dans cette vie sans émotions, le jeu secoue les esprits énervés, la liqueur enflamme les imaginations endormies. Cette réunion accidentelle de tous les jours forme, par sa répétition, une société plus étroite que celle d'où part chaque individu; et dans cette assemblée sans but public, sans intérêt social, commencent à germer les rudiments des réputations qui, plus tard et à la longue, apparaîtront sur la scène politique, et voici comment:

Le gaucho estime par-dessus toutes choses la force physique, l'adresse à manier le cheval et le courage. Cette réunion, ce club journalier, est un véritable cirque olympique, dans lequel s'essayent et s'éprouvent les degrés de perfection de chacun. Le gaucho marche armé du couteau qu'il a hérité des Espagnols; cette particularité de la péninsule, ce cri caractéristique de Sarragosse: « Guerre au couteau (1)! » est ici plus vrai qu'en Espagne; le couteau est en même temps une arme et un instrument qui sert pour toutes les occupations; le gaucho ne peut vivre sans lui; c'est comme la trompe pour l'éléphant : son bras, sa main, son doigt, son tout. En même temps que cavalier, il se pique d'être brave; et le couteau brille à chaque moment en décrivant des cercles dans l'air à la moindre provocation, même sans provocation, sans autre excitant que l'envie de se mesurer avec un inconnu; il joue aux coups de couteau comme il jouerait aux dés. Ces habitudes de batailler entrent si profondément dans la vie intime du gaucho argentin, que les couteaux ont

(1) V. la note X, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

créé un sentiment d'honneur et une escrime qui garantissent la vie. L'homme du peuple des autres pays prend le couteau pour tuer et tue. Le gaucho argentin le dégaîne pour combattre et blesse seulement. Il faut qu'il soit très-ivre, qu'il possède des instincts véritablement méchants ou un profond ressentiment, pour qu'il attente à la vie de son adversaire. Son but est seulement de le marquer, de lui faire une taillade à la face et de lui laisser un signe indélébile; aussi rencontre-t-on les gauchos pleins de cicatrices qui sont rarement profondes; le combat a lieu pour briller, pour la gloire de la victoire, par amour de la réputation. Un large cercle se forme autour des combattants et les yeux suivent avec passion et avidité le scintillement des poignards, qui ne cessent de s'agiter un moment. Quand le sang coule à torrents, les spectateurs se croient obligés par conscience de les séparer. S'il arrive une disgrâce (mort), les sympathies sont pour celui qui s'en est rendu coupable; le meilleur cheval lui sert pour se sauver dans de lointains parages, et il y est reçu avec respect et compassion. Si la justice l'atteint, il n'est pas rare qu'il fasse face; et s'il se précipite sur les soldats (*si corre à la partida*), il acquiert dès lors une réputation qui se répand dans une vaste étendue. Le temps passe, le juge a été changé, et il peut alors se présenter dans son village sans qu'il soit procédé à des perquisitions ultérieures : il est absous. Tuer est un malheur, à moins que le fait ne se répète tant de fois que le contact de l'assassin inspire de l'horreur.

L'estanciero Jean-Manuel Rosas, avant d'être un

Digitized by Google

homme politique, avait fait de sa demeure une espèce d'asile pour les homicides, sans jamais consentir à ce qu'un voleur entrât à son service. Cette préférence s'expliquerait facilement par sa qualité de gaucho propriétaire, si, plus tard, sa conduite n'eût pas révélé des affinités qui ont rempli le monde d'épouvante. Pour ce qui est des jeux d'équitation, il suffirait d'indiquer un des nombreux auxquels ils s'exercent, pour juger de l'audace qu'il faut pour s'y adonner. Un gaucho passe à bride abattue devant un de ses compagnons; l'un d'eux lui lance les bolas qui emmenottent le cheval au plus fort de sa course. Du tourbillon de poussière qu'ils soulèvent en tombant, on voit sortir le cavalier courant, suivi du cheval que l'impulsion de la course interrompue fait avancer en obéissant aux lois de la physique. On joue la vie dans ces passe-temps, et souvent on la perd. Aujourd'hui même Rosas ne peut s'abstenir de ces plaisirs; il court sur deux chevaux et enlève du sol un poids lourd dans la rapidité de sa course. Croirait-on que ces prouesses, l'audace et l'adresse dans le maniement du cheval, sont les bases des grandes illustrations qui ont rempli de leur nom la république argentine et changé la face du pays? Rien n'est plus vrai cependant. Il n'est pas dans mes intentions de persuader à mes lecteurs que l'assassinat, le crime ont toujours été un moyen d'avancer; il y a des milliers de braves qui sont restés d'obscurs bandits, mais des centaines ont dû leur position à ces actes. Dans toutes les sociétés despotiques, les grandes qualités de la nature vont se perdre dans le crime; le génie romain qui conquit le monde est aujourd'hui la

Digitized by Google

terreur des Marais-Pontins; et les Zumalacarreguy et les Mina espagnols se rencontrent par centaines dans la Sierra-Leona. Il faut que l'homme développe ses forces, sa capacité et son ambition; et quand les moyens légitimes lui manquent, il se forge lui-même un monde avec sa moralité et ses lois à part, et il se complaît à montrer qu'il y était né Alexandre ou César.

Dans cette société où la culture de l'esprit est inutile et impossible, où les affaires municipales n'existent pas, où la chose publique est une parole sans signification, parce qu'il n'y a pas de vie publique, l'homme éminemment doué fait ses efforts pour se produire et adopte pour cela les moyens et les voies qu'il trouve. Le gaucho sera un malfaiteur ou un chef, selon la direction que les affaires prendront au moment où il est arrivé à se faire remarquer.

Des habitudes de ce genre requièrent de vigoureux moyens de répression; et pour réprimer des individus endurcis, il faut des juges plus endurcis encore. Ce que j'ai dit au commencement du capataz des charrettes s'applique exactement au juge de la campagne. Avant toutes choses, il doit avoir du courage; la terreur de son nom est plus puissante que les châtiments qu'il applique. Le juge est naturellement quelque individu célèbre des temps passés que l'âge et la famille ont appelé à une vie régulière. Bien entendu que la justice qu'il rend est en tout point arbitraire; il a pour guides sa conscience et ses passions, et ses sentences sont sans appel. Il y a des juges qui le sont pour la vie et qui laissent une mémoire respectée. Cependant la connaissance de ces moyens d'exécution, l'arbitraire

Digitized by Google

des peines donnent au peuple sur la puissance de l'autorité des idées qui produiront plus tard leurs effets. Le juge se fait obéir par sa réputation d'audace terrible, par son autorité, ses jugements sans forme, sans sentence, son : moi, je l'ordonne et ses châtiments inventés par lui-même. De ce désordre, peut-être inévitable pour longtemps, il résulte que le chef qui, dans les révoltes, arrive à s'élever, possède sans contradictions, et sans que ses sectaires doutent de lui, le pouvoir terrible et sans limites que l'on ne trouve aujourd'hui que chez les peuples de l'Asie. Le chef argentin est un Mahomet qui pourrait, à son caprice, changer la religion dominante et en forger une nouvelle. Il possède tous les pouvoirs ; son injustice est un malheur pour sa victime, mais non un abus de sa part, parce que lui peut être injuste ; plus encore, il doit être injuste par nécessité, il l'a toujours été.

Ce que j'ai dit du juge est applicable au commandant de la campagne. Celui-ci est un personnage de plus grande importance que le premier et dans lequel doivent se réunir à un plus haut degré les qualités et les antécédents que nous avons reconnus au juge. Une circonstance nouvelle aggrave le mal, loin de le diminuer. Le gouvernement des villes donne le titre de commandant de la campagne ; mais comme la ville est faible dans les champs, sans influence et sans partisans déclarés, le gouvernement choisit les hommes qui inspirent aux campagnes le plus de craintes, pour leur confier cet emploi et tenir celles-là plus facilement dans l'obéissance : ce mode de conduite est commun aux gouvernements faibles, qui écartent ainsi

Digitized by Google

le mal pour le moment présent, pour qu'il se produise plus tard sur de plus grandes dimensions. C'est ainsi que le gouvernement papal fait des transactions avec les bandits en leur donnant un emploi à Rome, stimulant ainsi le brigandage et se créant un avenir sans crainte; ainsi la Turquie concédait à Méhémet-Ali l'investiture du pachalick d'Égypte, pour pouvoir plus tard le reconnaître comme roi héréditaire, à condition qu'il ne détrônerait pas le sultan (1). Il est singulier que tous les chefs de la révolution argentine ont été commandants de campagne : Lopez et Ibarra, Artigas et Guenes, Facundo Quiroga et Rosas; c'est le point de départ de toutes les ambitions. Quand Rosas se fut emparé de la ville, il extermina tous les commandants qui l'avaient élevé et abandonna cette charge influente à des hommes vulgaires, pour qu'ils ne puissent suivre le chemin par lequel il était arrivé. Pajarito, Celarrayan, Arbolito, Pancho le Camus, Molina étaient tous des bandits investis du titre de commandant et dont Rosas purgea le pays.

Je donne une si grande importance à ces détails, parce qu'ils serviront à expliquer tous nos phénomènes sociaux et la révolution qui a eu lieu dans la république argentine, révolution qui a été dénaturée par les mots du dictionnaire civil, qui la défigurent et la cachent en créant de fausses idées, de même que les Espagnols, débarquant en Amérique, donnaient un nom européen à un animal nouveau qu'ils rencontraient, saluant du nom de *lion*, qui présente à l'es-

(1) V. la note Y, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

prit la générosité et la force du roi des animaux, un misérable chat qui s'appelle *puma* et qui fuit à la vue des chiens, et du nom de *tigre* le jaguar de nos bois.

Quelque vils et méprisables que paraissent les fondements que je veux donner à la guerre civile, l'évidence viendra montrer plus tard combien ils sont solides et indestructibles. La vie des campagnes argentines, telle que je l'ai montrée, n'est pas un accident ordinaire; c'est un ordre de choses, un système d'association caractéristique, unique, à mon avis, dans le monde, et lui seul suffit pour expliquer toute notre révolution. Il y avait dans la république argentine deux sociétés distinctes, rivales et incompatibles, deux civilisations séparées : l'une hispano-américaine civilisée, l'autre barbare, américaine et presque indigène. La révolution des villes allait seulement servir de motif, de mobile pour que ces deux manières distinctes d'être d'un peuple se plaçassent en présence l'une de l'autre, en vinssent aux prises, et qu'enfin, après de longues années de luttes, l'une d'elles absorbât l'autre. La révolution de 1810 porta de tous les côtés le mouvement et le bruit des armes. La vie publique qui, jusqu'à ce jour, avait manqué à cette association arabe, romaine, pénétra dans les ventas (1), et le mouvement révolutionnaire amena à la fin l'association guerrière de la montonera (2) provinciale, fille légitime de la venta et de l'estancia, ennemie de la ville et de l'armée et patriote de la révolution

(1) V. la note Z, à la fin de l'ouvrage.
(2) V. la note S, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

A mesure que se dérouleront les événements, nous verrons les montoneras des provinces, avec leurs partisans (caudillos) à leur tête; en dernier lieu, nous verrons dans Facundo Quiroga, triomphant dans toute la campagne sur les villes et les dominant dans leur esprit, leur gouvernement, leur civilisation, se former enfin le gouvernement central unitaire, despotique de l'estanciero D. Juan-Manuel Rosas, qui plante dans Buenos-Ayres policée le couteau du gaucho et détruit l'œuvre des siècles : la civilisation, les lois et la liberté.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

RÉVOLUTION DE 1820.

Quand la bataille commence, le Tartare pousse un cri terrible, arrive, disparaît et revient comme l'éclair.
VICTOR HUGO.)

Il a fallu faire tout le chemin que je viens de parcourir pour arriver au point où commence notre drame. Il est inutile de s'arrêter sur le caractère, l'objet et la fin de la révolution de l'indépendance. Dans toute l'Amérique, ils ont été les mêmes, issus d'une même origine : le mouvement des idées européennes. L'Amérique agissait ainsi, parce qu'ainsi avaient agi tous les peuples. Les livres, les événements, tout portait l'Amérique à s'associer à l'impulsion qu'avaient donnée à la France l'Amérique du Nord et ses propres écrivains ; à l'Espagne, la France et ses livres. Ce qu'il me faut noter pour mon but, c'est que la révolution, excepté dans son symbole extérieur, indépendance du roi, n'était intéressante et intelligible que pour les villes argentines, étrange et sans prestige pour les campagnes. Dans les villes, il y avait des livres, des idées,

Digitized by Google

de l'esprit municipal, des juges, des droits, des lois, de l'éducation, tous les points de contact et d'association que nous avons avec les Européens; il y avait une base d'organisation incomplète, reculée si l'on veut; mais précisément par cela qu'elle était incomplète, qu'elle n'était pas à la hauteur qu'on savait déjà qu'elle pourrait atteindre, la révolution s'adoptait avec enthousiasme. La révolution était un problème pour les campagnes; il leur était agréable de se soustraire à l'autorité du roi, en tant que c'était se soustraire à l'autorité. La campagne pastorale ne pouvait voir la question sous un autre aspect. Liberté, responsabilité du pouvoir, toutes les questions que la révolution se proposait de résoudre étaient étrangères à sa manière de vivre, à ses besoins. Mais la révolution lui était utile en ce sens qu'elle allait donner un but et une occupation à cet excès de vie que nous avons indiqué et qui allait ajouter un nouveau centre de réunion plus grand que le cercle si circonscrit dans lequel accouraient journellement les garçons dans toute l'étendue des campagnes.

Ces constitutions spartiates, ces forces physiques si développées, ces dispositions guerrières qui se dissipaient en coups de poignard et en taillades entre soi, ce désœuvrement romain auquel il ne manquait qu'un champ de Mars pour se mettre en exercice actif, cette antipathie pour l'autorité avec laquelle on vivait continuellement en lutte, tout finissait par se frayer un chemin pour sortir au grand jour, se montrer et se développer.

Les événements révolutionnaires commencèrent

Digitized by Google

donc à Buenos-Ayres et toutes les villes de l'intérieur répondirent avec décision à l'appel. Les campagnes pastorales s'agitèrent et donnèrent leur adhésion au mouvement. On se mit à former à Buenos-Ayres des armées passablement disciplinées, pour secourir le Pérou et Montevideo où se trouvaient les forces espagnoles commandées par le général Vigodet. Le général Rondeau (1) mit le siége devant Montevideo avec une armée disciplinée. Artigas, célèbre partisan, prenait part au siége avec quelques milliers de gauchos. Artigas avait été un célèbre contrebandier jusqu'en 1804, que les autorités civiles de Buenos-Ayres purent le joindre et le faire servir en qualité de commandant de la campagne pour appuyer ces mêmes autorités auxquelles il avait jusqu'alors fait la guerre. Si le lecteur n'a pas oublié le baqueano et les qualités générales qui constituent le candidat au commandement de la campagne, il comprendra facilement le caractère et les instincts d'Artigas. Un jour Artigas, avec ses gauchos, se sépare du général Rondeau et lui fait la guerre. La position de celui-ci était celle d'Oribe assiégeant aujourd'hui Montevideo et faisant face derrière lui à un autre ennemi. L'unique différence consistait en ce qu'Artigas était à la fois ennemi des patriotes et des royalistes. Je ne veux pas entrer dans la vérification des causes ou prétextes qui ont motivé cette rupture; je ne veux pas non plus lui appliquer quelqu'un des noms consacrés dans le langage politique, parce qu'aucun ne lui convient. Quand un peuple

(1) V. la note AA, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

entre en révolution, deux intérêts opposés luttent dans le principe : l'intérêt révolutionnaire et l'intérêt conservateur ; parmi nous, on a désigné les partis qui les soutenaient sous les noms de patriotes et de royalistes. Il est naturel qu'après la victoire la parti triomphant se divise en fractions de modérés et d'exaltés, les uns qui voudraient toutes les conséquences de la révolution, les autres qui voudraient la maintenir dans certaines limites. L'un des caractères des révolutions consiste encore en ce que le parti vaincu primitivement se réorganise et triomphe, grâce à la division des vainqueurs. Mais quand, au milieu d'une révolution, l'une des forces appelées à son secours se détache immédiatement, forme une troisième entité, se montre indifféremment hostile aux deux partis (royaliste ou patriote), cette force qui se sépare est hétérogène ; la société qui la renferme n'a pas connu son existence jusqu'alors, et la révolution seule l'a fait se montrer et se dissoudre.

Tel était l'élément que le célèbre Artigas mettait en mouvement ; instrument aveugle, mais plein de vie, d'instincts hostiles à la civilisation européenne et à toute organisation régulière ; opposé à la monarchie comme à la république, parce que toutes deux émanaient de la ville et possédaient l'ordre et la consécration de l'autorité. Les divers partis des villes policées se servirent de cet instrument, surtout le parti le moins révolutionnaire, jusqu'à ce qu'avec le temps, ceux qui l'appelèrent à leur secours succombèrent, et avec eux la ville, ses idées, sa littérature, ses colléges, ses tribunaux, sa civilisation !

Digitized by Google

Ce mouvement spontané des campagnes pastorales fut si ingénu dans ses manifestations primitives, si plein de génie et d'expression dans son esprit et ses tendances, qu'il écrase aujourd'hui la candeur des partis des villes qui l'assimilèrent à leur cause et le baptisèrent des noms politiques qui les divisaient eux-mêmes. C'était la même force qui soutenait Artigas dans l'Entrerios, Lopez à Santa-Fé, Ibarra à Santiago et Facundo dans les Llanos. L'individualisme constituait son essence, le cheval son arme exclusive, l'immense pampa son théâtre. Les hordes de Bédouins, qui importunent aujourd'hui les frontières de l'Algérie par leurs surprises et leurs déprédations, donnent une idée exacte de la montonera argentine dont se sont servis des hommes adroits ou d'insignes malfaiteurs.

La même lutte de la civilisation et de la barbarie, de la ville et du désert, existe aujourd'hui en Afrique; ce sont les mêmes personnages, le même esprit, la même stratégie indisciplinée entre la horde et la montonera. Ce sont des troupes immenses de cavaliers qui errent dans le désert, offrant le combat aux forces disciplinées des villes si elles se sentent en nombre, se dissipant comme des nuées de Cosaques dans toutes les directions si le combat a des chances d'être égal, pour se réunir de nouveau, tomber à l'improviste sur ceux qui dorment, leur enlever leurs chevaux, tuer ceux qui restent en arrière et les partis avancés. Toujours présents, inaccessibles par leur défaut de cohésion, ils sont faibles dans le combat, mais forts et invincibles dans une longue campagne, dans laquelle la force organisée, l'armée finit par succomber, décimée

Digitized by Google

par les rencontres partielles, les surprises, les fatigues, l'épuisement.

La montonera, telle qu'elle apparut aux premiers jours de la république sous les ordres d'Artigas, a déjà présenté ce caractère de férocité brutale et cet esprit de terreur qu'il était réservé au bandit immortel, à l'estanciero de Buenos-Ayres, de convertir en système de législation appliquée à la société civilisée, pour le présenter, au nom de l'Amérique humiliée, à la contemplation de l'Europe : Rosas n'a rien inventé ; son talent n'a consisté qu'à copier ses prédécesseurs et faire des instincts brutaux des masses ignorantes un système froidement médité et coordonné. La lanière de peau coupée au colonel Maciel et dont Rosas s'est fait pour son cheval une entrave qu'ont vue les agents étrangers a ses antécédents chez Artigas et d'autres partisans barbares, tartares. La montonera d'Artigas cousait ses ennemis dans un morceau de cuir frais et les abandonnait ainsi dans la campagne. Le lecteur suppléera à toutes les horreurs de cette mort lente. En 1836, ce châtiment s'est répété sur un colonel de l'armée. L'exécution au moyen du couteau (degollando), au lieu de fusiller, est un instinct de bourreau dont Rosas a su se servir pour donner encore à la mort des formes gauchos et à l'assassin d'horribles plaisirs, surtout pour changer les formes légales et admises dans les sociétés civilisées contre d'autres qu'il appelle américaines, et au nom desquelles il invite l'Amérique à se lever pour sa défense, quand les souffrances du Brésil, du Paraguay, de l'Uruguay, invoquent l'alliance des pouvoirs européens pour les aider à se délivrer de

Digitized by Google

ce cannibale qui les envahit déjà avec ses hordes sanguinaires. Il est impossible de conserver la tranquillité d'esprit nécessaire à la recherche de la vérité historique, quand on trouve à chaque instant l'idée qu'il a pu si longtemps tromper l'Amérique et l'Europe avec un système d'assassinats et de cruautés seulement tolérables dans Ashanty ou le Dahomey, dans l'intérieur de l'Afrique!

Tel est le caractère que présente la montonera dès son apparition, genre singulier de guerre et de jugement qui n'a d'antécédents que chez les peuples de l'Asie qui habitent les plaines, et qui a dû se confondre avec les habitudes, les idées et les coutumes des villes argentines qui étaient, comme toutes les villes américaines, une continuation de l'Europe et de l'Espagne. La montonera ne peut s'expliquer qu'en examinant l'organisation intime de la société dont elle procède. Artigas, baqueano, contrebandier, c'est-à-dire faisant la guerre à la société civilisée, à la ville, commandant de campagne par transaction, partisan chef de masses à cheval, est le même type qui va se reproduisant avec de légères variations dans chaque commandant de campagne qui est arrivé à se faire chef de parti. Comme toutes les guerres civiles dans lesquelles de profondes dissemblances d'éducation, de croyances et d'objets, divisent les partis, la guerre intérieure de la république argentine a été longue, obstinée, jusqu'à ce qu'un des éléments ait vaincu. La guerre de la révolution argentine a été double: 1° guerre des villes initiées à la civilisation européenne contre les Espagnols, afin de dilater cette civilisation; 2° guerre des parti-

Digitized by Google

sans contre les villes, afin de se délivrer de toute sujétion civile et de déployer son caractère et sa haine pour la civilisation. Les villes triomphent des Espagnols et les campagnes des villes. Voilà comment s'explique l'énigme de la révolution argentine, dont le premier coup a été tiré en 1810 et dont on n'a pas encore entendu le dernier.

Je n'entrerai pas dans tous les détails que demande ce fait : la lutte est plus ou moins longue; quelques villes succombent d'abord, d'autres ensuite. La vie de Facundo Quiroga me fournira l'occasion de les développer. Ce qu'il me faut montrer pour le moment, c'est qu'avec le triomphe de ces partisans, toute forme civile, même comme en usaient les Espagnols, a disparu d'une manière partielle, mais en s'acheminant visiblement vers sa destruction. Les peuples en masse ne sont pas capables de comparer distinctement quelques époques avec d'autres; le moment présent est pour eux le seul sur lequel s'étendent leurs vues; c'est ainsi que personne n'a jusqu'à présent observé la destruction des villes et leur décadence, de même que l'on ne prévoit pas la barbarie totale vers laquelle marchent visiblement les peuples de l'intérieur.

Buenos-Ayres est si puissante en éléments de civilisation européenne, qu'elle finira par élever Rosas et contenir ses instincts barbares et sanguinaires. Le poste élevé qu'il occupe, les relations avec les gouvernements européens, la nécessité dans laquelle il s'est vu de respecter les étrangers, celle de mentir par la presse pour nier les atrocités qu'il a commises afin d'échapper à la réprobation universelle qui le pour-

Digitized by Google

suit, tout enfin contribuera à contenir ses excès, comme on l'éprouve déjà, sans que cela empêche que Buenos-Ayres devienne, comme la Havane, le pays le plus riche d'Amérique, mais aussi le plus subjugué et le plus dégradé.

Il y a déjà quatre villes qui ont été annulées par la domination des partisans qui soutiennent aujourd'hui Rosas, savoir : Santa-Fé, Santiago del Estero, San-Luis et la Rioja. Santa-Fé, située au confluent du Parana et d'une autre rivière navigable, est un des points les plus favorisés de l'Amérique, et ne compte certainement pas aujourd'hui 2,000 âmes; San-Luis, capitale d'une province de 50,000 habitants, où il n'y a d'autre ville que la capitale, n'en a pas 1,500.

Pour faire sentir la ruine et la décadence de la civilisation et les progrès rapides que fait la barbarie à l'intérieur, il me faut prendre deux villes, l'une déjà annulée, l'autre s'acheminant vers la barbarie sans le sentir : la Rioja et San-Juan. La Rioja n'a jamais été avant une ville de premier ordre; mais comparée à son état présent, elle serait méconnaissable même pour ceux qui y sont nés. Au commencement de la révolution de 1810, elle comptait un grand nombre de capitalistes et de personnages remarquables qui ont figuré d'une manière distinguée dans les armes, le barreau, la tribune et la chaire C'est de la Rioja que sont sortis le docteur Castro, célèbre canoniste, député au congrès de Tucuman; le général Davila, qui délivra Copiapo du pouvoir des Espagnols en 1817; le général Ocampo, président de Charcas; le docteur D. Gabriel Ocampo, l'un des plus célèbres avocats du

Digitized by Google

forum argentin, et un grand nombre d'avocats du nom d'Ocampo, Davila et Garcia, qui existent aujourd'hui disséminés sur le territoire chilien, comme plusieurs ministres de lumière parmi lesquels on compte le docteur Gordillo, résidant au Huasco.

Pour qu'une province ait pu produire à une certaine époque tant d'hommes illustres ou éminents, il faut que les lumières aient été répandues sur un grand nombre d'individus et respectées et recherchées avec ardeur. S'il en était ainsi dans les premiers jours de la révolution, quel devrait être l'accroissement de lumières, de richesses et de population qui devrait se remarquer aujourd'hui, si un affreux retour vers la barbarie n'avait pas empêché ce pauvre peuple de continuer à se développer? Quelle est la ville du Chili, quelque petite qu'elle soit, qui ne puisse compter les progrès qu'elle a faits en dix ans, soit en illustration, soit en accroissement de richesses et d'ornements, sans en exclure celles qu'ont ravagées les tremblements de terre?

Eh bien! voyons l'état de la Rioja, suivant les solutions données à l'un des nombreux interrogatoires que j'ai envoyés pour connaître à fond les faits sur lesquels je fonde mes théories. C'est une personne respectable qui parle; elle ignore probablement dans quel but j'interroge ses souvenirs récents, puisqu'elle n'a laissé la Rioja qu'il y a quatre mois (1).

---

(1) Le docteur D. Manuel Ignacio Castro Barros, chanoine de l'église de Cordova.

Digitized by Google

1° Quel est le chiffre approximatif de la population actuelle de la Rioja?

A peine 1,500 âmes; on dit qu'il n'y a que quinze jeunes gens résidant dans la ville.

2° Combien y a-t-il de citoyens notables y résidant?

Dans la ville, il y en a six ou huit.

3° Combien y a-t-il d'avocats ayant leur étude ouverte?

Aucun.

4° Combien y a-t-il de médecins pour soigner les malades?

Aucun.

5° Combien y a-t-il de juges (jueces letrados)?

Aucun.

6° Combien d'habitants portent l'habit?

Aucun.

7° Combien y a-t-il d'étudiants de la Rioja à Cordoba ou Buenos-Ayres?

Je n'en connais qu'un.

8° Combien y a-t-il d'écoles et d'enfants qui les fréquentent?

Il n'y en a pas.

9° Y a-t-il quelque établissement public de charité?

Aucun, pas plus que d'école primaire. Le seul religieux franciscain qu'il y ait dans le couvent garde quelques enfants.

10° Combien y a-t-il de temples en ruines?

Cinq; il n'y a que la Matriz (1) qui soit en bon état.

---

(1) Le temple de la mère de Dieu, laquelle est désignée en espagnol par le nom de Matriz.

Digitized by Google

11° Bâtit-on de nouvelles maisons?

Aucune; on ne répare pas celles qui tombent.

12° Démolit-on celles qui existent?

Presque toutes.

13° Combien s'y est-il ordonné de prêtres?

Deux seulement dans la ville: l'un est curé de la paroisse, l'autre religieux de Catamarca.

Dans la province, il y en a quatre.

14° Y a-t-il de grandes fortunes de 50,000 piastres? Combien y en a-t-il de 20,000?

Aucune; tout le monde est très-pauvre.

15° La population a-t-elle augmenté ou diminué?

Elle a diminué de moité.

16° Règne-t-il parmi les habitants quelque sentiment prédominant de terreur?

Beaucoup. On craint de parler même de choses indifférentes.

17° La monnaie qui se frappe est-elle de bon aloi?

Celle de la province est fausse.

Les faits parlent ici dans toute leur sévérité triste et épouvantable. L'histoire des conquêtes des mahométans sur la Grèce présente seule des exemples d'une barbarie, d'une destruction aussi rapide. Et cela arrive en Amérique au XIXe siècle!!! Voilà l'ouvrage de vingt ans! Ce que je viens de dire de la Rioja s'applique exactement à Santa-Fé, à San-Luis, à Santiago del Estero, squelettes de villes, petits villages décrépits et dévastés. A San-Luis, il y a dix ans qu'il n'y a qu'un seul prêtre, qu'il n'y a pas d'école ni personne qui porte habit. Mais nous allons juger par San-Juan du sort des villes qui ont échappé à la destruction,

Digitized by Google

mais qui s'acheminent insensiblement vers la barbarie.

San-Juan est une province exclusivement agricole et commerçante. Son manque de campagne l'a exemptée longtemps de la domination des partisans. Quel que fût le parti dominant, gouverneur et employés se prirent dans la partie éclairée de la population jusqu'en 1833, époque à laquelle Facundo Quiroga donna le gouvernement à un homme commun. Celui-ci, ne pouvant se soustraire à l'influence des coutumes civilisées qui prévalaient en dépit du pouvoir, s'abandonna à la direction de la partie civilisée, jusqu'à ce qu'il fût vaincu par Brizuela, chef des Riojanos (habitants de la Rioja), et remplacé par le général Benavides, qui conserve le pouvoir depuis neuf ans, non pas comme une magistrature périodique, mais comme propriété. La population de San-Juan s'est accrue à cause des progrès de l'agriculture et de l'émigration de la Rioja et de San-Luis, qui fuit la famine et la misère. Ses édifices ont augmenté sensiblement, ce qui prouve toute la richesse de ces pays et les progrès qu'ils pourraient faire, si le gouvernement avait soin de répandre l'instruction et la culture, seuls moyens d'élever un peuple.

Le despotisme de Benavides est doux et pacifique, ce qui maintient le calme et la tranquillité dans les esprits. C'est le seul partisan de Rosas qui ne se soit pas souillé de sang; mais l'influence barbare du système actuel ne s'en fait pas moins sentir.

Sur une population de 40,000 habitants réunis dans une ville, il n'y a pas aujourd'hui un seul avocat né dans le pays.

Digitized by Google

Tous les tribunaux sont gérés par des hommes qui n'ont pas la plus légère connaissance du droit, et qui sont nuls dans toute l'extension du mot. Il n'y a aucun établissement d'instruction publique. Une pension de demoiselles a été fermée en 1840; trois colléges pour les jeunes gens ont été successivement ouverts et fermés de 1840 à 1843, par l'indifférence et même l'hostilité du gouvernement.

Il n'y a que trois jeunes gens qui font leur éducation en dehors de la province.

Il n'y a qu'un médecin de San-Juan.

Il n'y a pas trois jeunes gens connaissant l'anglais ni quatre parlant français.

Il n'y en a qu'un qui ait suivi des cours de mathématiques.

Il n'y a qu'un jeune homme possédant une instruction digne d'un peuple civilisé, M. Rawson, déjà distingué par ses talents extraordinaires. Son père est Nord-Américain; et c'est à cela qu'il doit d'avoir reçu de l'éducation.

Il n'y a pas dix citoyens qui sachent autre chose que lire et écrire.

Il n'y a pas un militaire qui ait servi dans les armées de ligne hors de la république (1).

---

(1) Depuis 1845 que ce livre est écrit jusqu'à aujourd'hui (1851), il y a eu dans la province de San-Juan une réaction salutaire. Il y a aujourd'hui un collége d'hommes et une pension de demoiselles; et l'honorable junte des représentants vient de déclarer l'instruction primaire pour les deux sexes institution publique de la province. Plus de vingt jeunes gens étudient à Buenos-Ayres, à Cordova et au Chili, pour embrasser la carrière d'avocat ou de

Digitized by Google

Peut-on croire qu'une telle médiocrité soit naturelle à une ville de l'intérieur? Non! La tradition est là pour prouver le contraire. Vingt ans ans avant, San-Juan était l'un des endroits les plus civilisés de l'intérieur, et que ne doivent pas être la décadence et la prostration d'une ville américaine pour aller chercher ses époques brillantes vingt ans avant le moment présent?

En 1831, deux cents citoyens chefs de famille, jeunes, lettrés, avocats, militaires, etc., émigrèrent au Chili. Copiapo, Coquimbo, Valparaiso, et le reste de la république sont encore pleins de ces nobles proscrits, les uns capitalistes, les autres exploitant les mines avec intelligence, beaucoup commerçants et fabricants, plusieurs avocats et médecins. De même que dans la dispersion de Babylone, ils n'ont pas revu la terre promise. Une autre émigration est partie aussi en 1840, pour ne pas revenir.

San-Juan avait été jusqu'alors assez riche en hommes civilisés pour donner au célèbre congrès du Tucuman (1) un président de la capacité et à la hauteur du célèbre docteur Laprida, qui mourut plus tard assassiné par les Aldaos (2); un prieur à la Recoleta Domi-

---

médecin. La musique et le dessin se sont généralisés notablement dans les deux sexes; et les artisans et autres classes de la société portent avec plaisir le paletot, la redingote, ce qui indique dans l'esprit public une bonne direction pour l'amélioration des conditions. Les hommes d'action ont été annulés par le temps et leur propre ineptie, parce que le gouvernement s'est vu obligé de mettre aux emplois des personnes d'esprit qui, sans être sauvages, avaient en aversion la violence et l'asservissement.

(1) V. la note BB, à la fin de l'ouvrage.

(2) V. la note CC, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

nica du Chili, dans le savant et distingué patriote Oro, depuis évêque de San-Juan; un illustre patriote don Ignacio de la Rosa, qui prépara avec San-Martin l'expédition du Chili et sema dans son pays les germes d'égalité de classes promise par la révolution; un ministre au gouverment de Rivadavia; un ministre à la légation Argentine dans Domingo Oro, dont les talents diplomatiques ne sont pas appréciés à leur juste valeur; un député au congrès de 1826 (1) dans l'illustre prêtre Vera; un député à la convention de Santa-Fé (2) dans le prêtre Oro, orateur remarquable; un autre à celle de Cordoba (3), dans D. Rucedindo Rojo, aussi éminent par ses talents et son génie industriel que par sa grande instruction; un militaire à l'armée, entre autres dans le colonel Rojo, qui a sauvé deux provinces en étouffant les séditions par sa fermeté, et dont le général Paz, juge compétent dans la matière, disait qu'il serait un des premiers généraux de la république. San-Juan possédait alors un théâtre et une compagnie permanente d'acteurs. Il y a encore des restes de six ou sept bibliothèques particulières, dans lesquelles étaient réunis les principaux ouvrages du XVIIIe siècle et les traductions des meilleurs auteurs grecs et latins. Jusqu'en 1836, je n'ai pas eu d'autre instruction que celle que me purent fournir ces bibliothèques, riches quoique tronquées. San-Juan était si riche en hommes de lumières en 1835, que la chambre des représen-

(1) V. la note DD, à la fin de l'ouvrage.
(2) V. la note EE, à la fin de l'ouvrage.
(3) V. la note FF, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

tants comptait six orateurs remarquables. Que les misérables paysans qui déshonorent aujourd'hui (1845) la chambre des représentants de San-Juan, dans l'enceinte de laquelle se sont fait entendre des discours si éloquents et des pensées si élevées, secouent la poussière des actes de ces temps, et qu'ils fuient de honte de profaner par leurs diatribes cet auguste sanctuaire !!!

Les fonctions de juges, de ministres étaient remplies par des hommes lettrés, et il en restait assez pour défendre les intérêts des parties. Le raffinement des mœurs et coutumes, le culte des lettres, les grandes entreprises commerciales, l'esprit public dont étaient animés les habitants, tout annonçait à l'étranger l'existence d'une société civilisée qui s'acheminait rapidement vers un rang distingué; aussi les presses de Londres répandaient-elles en Europe, en des termes bien honorables pour l'Amérique, que : « San » Juan manifeste les meilleures dispositions pour » faire des progrès en civilisation : aujourd'hui, » on considère cette ville comme venant immédiate- » ment après Buenos-Ayres dans la marche de la ré- » forme sociale : il s'y est adopté plusieurs institutions » nouvellement établies à Buenos-Ayres en propor- » tion relative, et les Sanjuaninos (habitants de San- » Juan) ont fait des progrès extraordinaires dans la » réforme ecclésiastique, en incorporant tous les ré- » guliers au clergé séculier, et abolissant leurs cou- » vents. »

Mais ce qui donnera une idée plus complète de la civilisation de ce temps, c'est l'état de l'enseignement

Digitized by Google

primaire. Aucun endroit de la république argentine ne s'est appliqué plus que San-Juan à la propager, et aucun n'a obtenu de résultats plus complets. Le gouvernement, mécontent de la capacité des hommes de la province pour remplir une charge si importante, demanda, en 1815, à Buenos-Ayres quelqu'un qui unît beaucoup de moralité à une instruction compétente. Les Rodriguez, trois frères dignes d'entrer dans les premières familles, vinrent à San-Juan, et s'y marièrent, tels étaient leur mérite et la distinction qu'on leur accordait. Moi qui fais aujourd'hui profession de l'enseignement primaire, qui ai étudié la matière, je puis dire que s'il s'est réalisé quelquefois en Amérique quelque chose de semblable aux fameuses écoles hollandaises décrites par M. Cousin, c'est à San-Juan. L'éducation morale et religieuse était peut-être supérieure à l'instruction élémentaire qui s'y donnait; et je n'attribue pas le peu de crimes qui se sont commis à San-Juan, ainsi que la conduite modérée de Benavides, à d'autres causes qu'à l'éducation qu'il reçut, ainsi que la plupart des Sanjuaninos, dans cette fameuse école où les principes de la morale s'inculquaient aux élèves avec une sollicitude toute spéciale. Si ces pages tombent dans les mains de D. Ignacio et D. Roque Rodriguez, qu'ils reçoivent ce faible hommage que je crois dû aux services éminents rendus par eux, conjointement avec leur frère D. Jose, à la civilisation et la moralité d'un peuple entier (1).

---

(1) On trouve des détails sur le système et l'organisation de cet établissement d'éducation publique dans l'*Éducation popu-*

Digitized by Google

Voilà l'histoire des villes argentines. Le niveau de la barbarie pèse maintenant sur toutes. Elles ont toutes des gloires, de la civilisation et des notabilités passées à revendiquer. Les mœurs sauvages de l'intérieur ont pénétré au cœur de Buenos-Ayres. De 1810 à 1840, les provinces qui renfermaient dans leurs villes tant de civilisation, ont été trop barbares cependant pour détruire par leur impulsion l'œuvre colossale de la révolution de l'indépendance. Maintenant qu'elles n'ont plus rien de ce qu'elles possédaient en hommes, en lumières et en institutions, que vont-elles devenir? L'ignorance et la pauvreté, qui en sont la conséquence, planent comme des oiseaux de proie sur les villes de l'intérieur pour dévorer leur proie, pour en faire des champs, des estancias. Buenos-Ayres peut redevenir ce qu'elle a été, parce que la civilisation européenne y est si forte, qu'elle doit se soutenir en dépit du gouvernement. Mais dans les provinces, sur quoi s'appuiera-t-elle? Deux siècles ne suffiront pas pour les ramener dans la voie qu'elles ont abandonnée, depuis que la génération présente élève ses fils dans la barbarie où elle est tombée elle-même. Et si maintenant on nous demande pourquoi nous combattons, nous répondrons que c'est pour rendre aux villes leur vie propre.

---

laire, travail spécial consacré à cette matière et fruit d'un voyage en Europe et aux États-Unis, exécuté par ordre du gouvernement chilien.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

VIE DE JUAN FACUNDO QUIROGA.

> Au surplus, ces traits appartiennent au caractère original du genre humain. L'homme de la nature, et qui n'a pas encore appris à contenir ou déguiser ses passions, les montre dans toute leur énergie et se livre à toute leur impétuosité !
>
> (ALIX, *Histoire de l'empire ottoman.*)

ENFANCE ET JEUNESSE.

Entre les villes de San-Luis et San-Juan s'étend un vaste désert qui, à cause de son manque complet d'eau, a reçu le nom de Travesia. L'aspect de ces solitudes est généralement triste et nu, et le voyageur qui vient de l'est ne passe pas la dernière represa (puits de campagne) sans pourvoir ses outres (chifles) d'une quantité d'eau suffisante. La scène suivante se passa une fois dans cette *travesia* : les coups de couteau si fréquents parmi les gauchos avaient forcé l'un d'eux d'abandonner précipitamment la ville de San-

Digitized by Google

Luis et de gagner à pied la travesia, avec la selle sur l'épaule, afin d'échapper aux poursuites de la justice. Deux de ses camarades devaient le rejoindre aussitôt qu'ils auraient pu voler des chevaux pour eux trois. Il n'avaient pas seulement à redouter la faim et la soif dans ce désert, que parcourait depuis un an un tigre cebado, suivant les traces des voyageurs dont plus de huit déjà avaient été victimes de sa prédilection pour la chair humaine. Il arrive quelquefois dans ces pays, où l'homme et la bête se disputent le domaine de la nature, que celui-là tombe sous la griffe sanglante de cette dernière : alors le tigre commence à trouver meilleur goût à sa chair, et on l'appelle cebado, quand il s'est donné à ce nouveau genre de chasse, à la chasse aux hommes. Le juge de la campagne voisine du théâtre de ses dévastations convoque les jeunes gens habiles pour le courir, et sous son autorité et sa direction, l'on commence la chasse du tigre cebado, qui échappe rarement à la sentence qui le met hors la loi.

Quand notre fugitif eut marché environ six heures, il crut entendre rugir le tigre dans le lointain, et ses fibres tremblèrent. Le rugissement du tigre est un grognement comme celui du cochon, mais aigre, prolongé, strident, et qui cause dans les nerfs une commotion involontaire sans qu'il y ait aucun motif de crainte, comme si la chair s'agitait d'elle-même à l'approche de la mort. Quelques minutes après, le rugissement s'entendit de plus près et plus distinctement; le tigre était déjà sur la trace et l'on ne voyait qu'un petit caroubier très-éloigné. Il fallait presser le

Digitized by Google

pas, courir enfin, parce que les rugissements se succédaient avec plus de fréquence, toujours plus distincts et plus vibrants. Enfin, jetant la selle d'un côté du chemin, le gaucho se dirigea vers l'arbre qu'il avait avisé, et malgré la faiblesse de son tronc, heureusement assez élevé, il put monter à la cime et se maintenir dans une oscillation continuelle, à demi caché par le feuillage. Il put observer de là la scène qui se passait sur le chemin : le tigre marchait à pas précipités, flairant le sol et rugissant d'autant plus souvent qu'il approchait plus de sa proie. Il passe devant le point où celle-ci a laissé le chemin et perd la trace : le tigre devient furieux, tourne sur lui-même jusqu'à ce qu'il avise la selle qu'il déchire d'un coup de patte, jetant en l'air ses dépouilles. Plus irrité encore de cette erreur, il recherche la trace, finit par trouver sa direction et levant les yeux, aperçoit sa proie faisant balancer le caroubier par son poids, comme un roseau quand viennent les oiseaux s'appuyer dessus. Dès lors le tigre ne rugit plus ; il s'approchait par sauts et dans le temps d'ouvrir et de fermer les yeux, ses énormes pattes venaient s'appuyer sur le faible tronc à quelques mètres du sol et lui communiquaient un tremblement convulsif qui allait agir sur les nerfs du gaucho mal assuré. La bête tenta un saut impuissant ; elle tourna autour de l'arbre, mesurant sa hauteur de ses yeux rougis par la soif du sang ; enfin, rugissant de colère, elle se coucha sur le sol, le battant sans cesse avec sa queue, les yeux fixés sur sa prise, la bouche entr'ouverte et brûlante. Cette scène horrible durait déjà depuis deux heures mortelles :

Digitized by Google

la posture violente du gaucho et la fascination atterrante qu'exerçaient sur lui le regard fixe et sanglant du tigre, duquel une force invincible l'empêchait de détourner les yeux, avaient déjà commencé à l'affaibir, et il voyait arriver le moment où son corps exténué allait tomber dans la vaste gueule du monstre, quand le bruit lointain d'un galop de chevaux lui rendit un espoir de salut. En effet, ses amis avaient vu la trace du tigre et accouraient sans espoir de le sauver. L'éparpillement de la selle leur révéla le lieu de la scène; y voler, dérouler leurs lasos, les lancer sur le tigre furieux (empacado) et aveugle de colère, fut pour eux l'œuvre d'une seconde. La bête, tirée à deux lasos, ne put échapper aux coups de poignards répétés avec lesquels celui qui allait être sa victime se vengeait de son agonie prolongée. « J'ai su alors ce que c'était qu'avoir peur, » disait le général D. Juan Facundo Quiroga, racontant cet événement à un groupe d'officiers.

On a appelé aussi Facundo le tigre des llanos (tigre de los llanos); et ma foi, cette dénomination ne lui allait pas mal. La phrénologie et l'anatomie comparées ont démontré, en effet, les relations qui existent entre les formes extérieures et les dispositions morales, entre la physionomie de l'homme et celle de quelques animaux auxquels il ressemble par le caractère. Facundo (car les peuples de l'intérieur l'ont ainsi appelé longtemps; le général D. Facundo Quiroga, S. E. le brigadier général D. Juan Facundo Quiroga; tout cela est venu plus tard, quand la société l'eut reçu dans son sein et que la victoire l'eut couronné de lauriers);

Digitized by Google

Facundo donc était robuste et de petite taille; ses larges épaules soutenaient, sur un cou assez court, une tête bien faite, couverte de cheveux très-épais, noirs et bouclés. Sa figure un peu ovale se cachait dans une barbe aussi épaisse, également noire et crépue, qui montait jusqu'aux pommettes, assez prononcées pour révéler une volonté forte et opiniâtre. Ses yeux noirs, pleins de feu et ombragés par d'épais sourcils, causaient une sensation involontaire de terreur chez ceux sur lesquels ils venaient à se porter, parce que Facundo ne regardait jamais en face; et par habitude, par art, pour se rendre toujours terrible, il tenait ordinairement la tête penchée et regardait à travers les cils, comme l'Ali-Bacha de Monvoisin. Le Caïn que représente la fameuse compagnie Ravel, dépouillé des poses artistiques de la statuaire qui ne lui conviennent pas, me rappelle l'image de Quiroga. Pour le reste, sa physionomie était passable, et le brun pâle de son teint allait bien aux ombres épaisses qui l'entouraient.

La structure de sa tête révélait sans doute, sous cette enveloppe sauvage, l'organisation privilégiée des hommes nés pour commander. Quiroga possédait ces qualités naturelles qui firent de l'écolier de Brienne le génie de la France, et de l'obscur mameluk qui se battait contre les Français aux Pyramides, le vice-roi d'Égypte. La société au milieu de laquelle apparaissent ces caractères leur donne la manière spéciale de se manifester: sublimes, classiques, pour ainsi dire, ils vont dans certaines parties à la tête de l'humanité civilisée; dans d'autres, terribles, sanguinaires et

Digitized by Google

méchants, ils en sont le déshonneur et l'opprobre.

Facundo Quiroga était fils d'un habitant de San-Juan, d'humble condition, mais qui, établi dans les plaines de la Rioja, avait acquis une assez belle fortune dans l'élève des troupeaux. En 1799, Facundo fut envoyé à la patrie de son père pour y recevoir l'éducation limitée qu'on y pouvait acquérir dans les écoles : la lecture et l'écriture. Quand un homme finit par occuper les cent bouches de la renommée du bruit de ses actes, la curiosité ou l'esprit d'investigation vont jusqu'à rechercher la vie insignifiante de l'enfant pour la relier à la biographie du héros, et bien des fois parmi les fables inventées par la flatterie, on trouve déjà en germe les traits caractéristiques du personnage historique. On raconte d'Alcibiade qu'en jouant dans la rue, il s'étendait de son long pour contrarier un cocher qui le priait de s'ôter du chemin pour ne pas se faire renverser; de Napoléon, qu'il dominait ses condisciples et se retranchait dans sa chambre d'étudiant pour résister à un outrage. On raconte aujourd'hui de Facundo diverses anecdotes dont plusieurs le révèlent tout entier. Chez ses hôtes, on n'a jamais pu le faire asseoir à la table commune; à l'école, il était altier, défiant et solitaire; il ne se mêlait aux autres enfants que pour se mettre à la tête d'actes de rébellion ou leur donner des coups. Le magister, fatigué de lutter avec ce caractère indomptable, se munit un jour d'un fouet neuf et dur, et le montrant aux enfants épouvantés : C'est, leur dit-il, pour l'étrenner sur Facundo. Facundo, âgé de onze ans, entend cette menace, et le lendemain la met à l'épreuve. Il ne sait

Digitized by Google

pas sa leçon; mais il demande au maître qu'il l'interroge lui-même, parce que le répétiteur lui veut du mal. Le maître y consent; Facundo fait une faute, deux, trois, quatre; alors le maître fait usage du fouet; et Facundo qui a tout calculé, jusqu'à la faiblesse de la chaire où est son maître, lui donne un soufflet, le renverse par derrière, et, pendant le tumulte excité par cette scène, il s'élance dans la rue et va se cacher dans une grande vigne d'où on ne le retire que trois mois après. N'est-ce pas déjà le partisan qui va plus tard défier la société entière ?

Quand il arrive à la puberté, son caractère prend une teinte plus prononcée. Tous les jours plus sombre, plus impérieux, plus sauvage, la passion du jeu, passion des âmes rudes qui ont besoin de fortes secousses pour sortir de leur sommeil, le domine d'une manière irrésistible dès l'âge de quinze ans. Il se fait par elle une réputation dans la ville; il se rend insupportable chez son hôte; pour elle enfin il tire une balle sur un nommé Gorge Peña, et verse le premier sang qui devait entrer dans le large torrent qui a laissé la trace de son passage sur la terre. Dès qu'il arrive à l'âge adulte, le fil de sa vie se perd dans son inextricable labyrinthe d'allées et venues dans les divers endroits voisins; quelquefois caché, toujours poursuivi, jouant, travaillant en qualité de peon (1), dominant tout ce qui l'entoure, et distribuant des coups de poignard. On montre aujourd'hui à la quinta (2) des Go-

(1) V. la note P, à la fin de l'ouvrage.
(2) V. la note GG, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

doyes, des murs franchis par Quiroga ; à la Rioja, il y a des traces de ses mains dans Fiambala ! Il en montrait d'autres à Mendoza dans l'endroit même où il fit amener de chez eux vingt-six des officiers qui capitulèrent à Chacon (1), pour les faire fusiller en expiation des mânes de Villafâne. Il montrait aussi dans la campagne des monuments de sa vie de peon errant. Quelles sont les circonstances qui ont fait que cet homme, élevé dans une maison convenable, fils d'un homme à son aise et vertueux, est descendu à la condition de valet de bergers, et a été chercher le travail le plus stupide, le plus brutal, qui n'a besoin que de force physique et d'opiniâtreté ? Est-ce parce que l'ouvrier en torchis a une solde double et qu'il y a moyen d'avoir plus vite un peu d'argent ?

Ce que j'ai pu recueillir de plus précis sur cette vie obscure et errante, le voici : Vers 1806, il vint au Chili avec un chargement de grains de ses parents. Il le joua avec les bêtes et leurs conducteurs, qui étaient esclaves de chez lui. Il menait souvent à San-Juan et à Mendoza des propriétés de son père, des parties de bétail qui avaient toujours le même sort, parce que, chez Facundo, le jeu était une passion féroce, ardente, qui lui dévorait les entrailles. Ces acquisitions et ses pertes successives durent fatiguer les largesses paternelles, ce qui lui fit interrompre à la fin toute relation amicale avec sa famille. A l'époque où il était déjà la terreur de la république, un de ses courtisans lui de-

(1) Chacon est un endroit où se donna une bataille dont il sera parlé plus loin.

Digitized by Google

mandait : « Quelle est, général, la plus grande levée » que vous ayez faite de votre vie ? — Soixante-dix » piastres,» répondit Quiroga avec indifférence. Il venait sans doute d'en gagner une de deux cents onces (1). C'est que, comme il l'a expliqué depuis, dans sa jeunesse, n'ayant une fois que soixante-dix onces, il les avait perdues d'un coup.

Mais ce fait a son histoire caractéristique. Il travaillait comme peon à Mendoza, dans un domaine appartenant à une dame et situé au Plumerillo. Facundo se faisait remarquer depuis un an par sa ponctualité à se rendre au travail et par l'influence et la domination qu'il exerçait sur les autres peons. Quand ceux-ci voulaient manquer un jour pour le consacrer à une orgie, ils s'entendaient avec Facundo qui en avertissait la dame, lui promettant de répondre de la présence de tous le lendemain, ce qui ne manquait jamais. Les peones l'appelaient *el padre* (le père) à cause de cette intercession. Facundo, au bout d'une année de travail assidu, demanda son salaire qui s'élevait à soixante-dix piastres ; il monta sur son cheval sans savoir où il allait, vit du monde dans une pulperia, descendit, et allongeant la main par-dessus le groupe, qui entourait le croupier, mit ses soixante-dix piastres sur une carte, les perdit, remonta et marcha sans direction, jusqu'à ce que près de là, un juge de Toledo qui passait par hasard l'arrêta pour lui demander son certificat de domestique. Facundo approche son cheval comme pour le lui remettre, affecte de chercher dans

(1) V. la note HH, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

sa poche, et laisse le juge étendu d'un coup de poignard. Se vengeait-il sur le juge de sa perte récente? Voulait-il seulement satisfaire son animosité de gaucho méchant contre l'autorité civile et ajouter ce nouveau fait au bruit de sa renommée naissante? L'un et l'autre. Ces vengeances sur le premier objet qui se présente à lui sont fréquentes dans sa vie. Quand il s'appelait général et qu'il avait des colonels à ses ordres, il faisait donner chez lui, à San-Juan, deux cents coups de fouet à l'un d'eux pour l'avoir mal gagné, disait-il; deux cents coups de fouet à un jeune homme pour s'être permis une plaisanterie dans un moment où il n'était pas en train de plaisanter; deux cents à une femme à Mendoza, qui lui avait dit en passant: « Adieu, » mon général, » dans un moment de fureur provoqué par l'impossibilité où il avait été d'intimider un habitant aussi tranquille et raisonnable que lui était violent et gaucho.

Facundo reparaît ensuite à Buenos-Ayres, où, en 1810, il est engagé comme recrue dans le régiment d'Arribeños que commandait le général Ocampo, son compatriote, depuis président de Charcas. La glorieuse carrière des armes s'ouvrait pour lui sous les premiers rayons du soleil de mai (1); et il n'y a pas de doute qu'avec la trempe d'âme dont il était doté, avec ses instincts de destruction et de boucherie, Facundo, relevé par la discipline et ennobli par la sublimité de l'objet de la lutte, serait revenu un jour du Pérou,

(1) C'est dans le mois de mai qu'a commencé le mouvement révolutionnaire contre l'Espagne.

Digitized by Google

du Chili ou de la Bolivie, général de la république argentine, comme tant d'autres vaillants gauchos qui ont commencé leur carrière comme simples soldats. Mais l'âme rebelle de Quiroga ne pouvait souffrir le joug de la discipline, l'ordre du quartier ni le retard des grades. Il se sentait appelé à commander, à surgir d'un coup, à se créer seul, malgré la société civilisée et en hostilité avec elle, une carrière à sa manière, associant la valeur au crime, le gouvernement à la désorganisation. On le recruta plus tard pour l'armée des Andes, et il fut enrôlé dans les grenadiers à cheval : un lieutenant nommé Garcia le prit pour aide, et bientôt la désertion laissa un vide dans ces files glorieuses. Puis Quiroga, comme Rosas, comme tous ces serpents qui ont crû à l'ombre des lauriers de la patrie, s'est fait remarquer par sa haine pour les militaires de l'indépendance, parmi lesquels l'un et l'autre ont fait d'horribles exécutions.

Facundo, désertant Buenos-Ayres, s'achemine vers les provinces avec trois de ses compagnons. Un parti de soldats l'atteint, il fait face, livre une vraie bataille qui reste indécise quelque temps jusqu'à ce que, donnant la mort à quatre ou cinq d'entre eux, il peut continuer son chemin, s'ouvrant encore passage à coups de poignard dans d'autres partis qui se trouvent sur sa route jusqu'à San-Luis. Il devait plus tard parcourir de nouveau ce même chemin avec une poignée d'hommes, vaincre des armées au lieu de partis, et s'avancer jusqu'à la fameuse citadelle de Tucuman, pour détruire les derniers restes de la république et de l'ordre civil.

Digitized by Google

Facundo reparaît dans les llanos à la maison paternelle. A cette époque, se rapporte un événement très-connu et dont personne ne doute. Cependant, dans un des manuscrits que je consulte, l'auteur, interrogé sur le même fait, répond qu'il ne sait pas que Quiroga ait jamais tenté d'arracher de force de l'argent à ses parents; et contre la tradition constante, contre l'assentiment général, je veux m'attacher à ce fait contradictoire. Le contraire serait horrible! On raconte que son père, s'étant refusé à lui donner une somme d'argent qu'il demandait, il guetta le moment où son père et sa mère faisaient la siesta (dormir dans l'après midi), pour barrer la pièce où ils étaient et mettre le feu au toit de paille dont étaient généralement couvertes les habitations des Llanos (1); mais ce qu'il y a de vrai, c'est que son père demanda une ois au gouvernement de la Rioja de le prendre pour contenir ses excès, et que Facundo, avant de partir des llanos, s'enfuit à la Rioja où se trouvait alors son père; et, tombant sur lui à l'improviste, lui donna un soufflet en lui disant: « Vous m'avez envoyé prendre? Tenez, envoyez-moi prendre à présent! » Sur quoi il monta à cheval et partit au galop dans la campagne.

---

(1) Après avoir écrit ce qui précède, j'ai reçu d'une personne digne de foi l'assurance de ce que Quiroga lui-même avait raconté à Tucuman, devant des dames qui vivent encore, l'histoire de l'incendie de la maison. Tous les doutes disparaissent devant des dépositions de ce genre. Plus tard, j'ai obtenu la narration circonstanciée d'un témoin oculaire et ami d'enfance de Facundo Quiroga, qui le vit donner un soufflet à son père et s'enfuir; mais ces détails attristent sans instruire, et c'est un devoir imposé par la décence de les retirer de la vue.

Digitized by Google

Un an après, il se présente de nouveau dans la maison paternelle, se jette aux pieds du vieillard outragé ; ils confondent tous deux leurs sanglots, et parmi les protestations de repentir du fils et les conventions du père, la paix reste établie, quoique sur une base si faible et si éphémère.

Mais son caractère et ses habitudes désordonnées ne changeaient pas, et les luttes de vitesse, le jeu, les courses dans la campagne sont le théâtre de nouvelles violences ; de nouveaux coups de poignard et de nouvelles agressions, jusqu'à ce qu'il arrive enfin à se rendre lui-même intolérable à tous et sa position peu sûre. Une grande pensée vient alors s'emparer de son esprit, et il l'annonce sans embarras. Le déserteur des Arribeños, le soldat des grenadiers à cheval qui n'a pas voulu s'immortaliser à Chacabuco et Maipú (1), prend la résolution d'aller se réunir à la montonera de Ramirez (2), rejeton de celle d'Artigas, dont la célébrité en crimes et en haine pour les villes auxquelles il fait la guerre est arrivée jusqu'aux llanos et tient les gouvernements dans la terreur. Facundo va s'associer à ces flibustiers de la Pampa, et sans doute que la conscience qu'il laisse de son caractère et de ses instincts, ainsi que de l'importance de l'aide qu'il va donner à ces destructeurs, alarme ses compatriotes, qui instruisent les autorités de San-Luis par où il devait passer, de son infernal dessein. Dupuis, alors gouverneur (1818), le fait prendre, et il reste quelque

(1) V. la note II, à la fin de l'ouvrage.
(2) V. la note JJ, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

temps confondu parmi les criminels que renferme la prison. Cette prison de San-Luis, cependant, devait être le premier échelon qui devait le conduire à la hauteur à laquelle il est plus tard arrivé. San-Martin avait fait conduire à San-Luis un grand nombre d'officiers espagnols de tous grades qui avaient été faits prisonniers au Chili; soit qu'ils fussent excités par les humiliations et les souffrances, soit qu'ils entrevissent la possibilité de se réunir de nouveau aux armées espagnoles, le dépôt de prisonniers se souleva un jour et ouvrit les portes des cachots des coupables ordinaires, afin qu'ils leur prêtassent aide pour l'évasion commune. Facundo était un de ces prisonniers; et à peine se vit-il débarrassé de la prison, que saisissant une barre de fer, il ouvre le crâne au même Espagnol qui l'avait délivré; puis allant au groupe des révoltés, il laisse la route qu'il vient de parcourir semée de cadavres. On dit que l'arme dont il fit usage fut une baïonnette, et que le nombre des morts n'excédait pas trois. Quiroga parlait toujours, cependant, de la barre (macho) de fer et de quatorze morts. Serait-ce une de ces idéalisations dont l'imagination poétique du peuple embellit les types de la force brutale qu'il admire tant, ou bien l'histoire des fers est-elle une traduction argentine de la mâchoire de Samson, l'Hercule hébreux? Ce qu'il y a de certain, c'est que Facundo l'acceptait comme un cachet de gloire, selon son beau idéal; et barre de fer ou baïonnette, il parvint, en s'associant à d'autres soldats et prisonniers qu'encouragea son exemple, à suffoquer la rébellion, à se réconcilier par cet acte de valeur avec

Digitized by Google

la société et à se mettre sous la protection de la patria, en faisant que son nom volât partout ennobli et lavé, quoique ce fût avec du sang, des taches qui le souillaient. Facundo, couvert de gloire, ayant bien mérité de la patrie et muni d'un certificat qui atteste sa conduite, retourne à la Rioja et montre dans les llanos, parmi les gauchos, les nouveaux titres qui justifient la terreur que déjà son nom commence à inspirer, parce qu'il y a quelque chose d'imposant, quelque chose qui subjugue et domine chez l'assassin récompensé de quatorze hommes à la fois.

Ici se termine la vie privée de Quiroga; j'ai omis une longue série de faits qui peignent à eux seuls le mauvais caractère, la mauvaise éducation et les instincts féroces et sanguinaires dont il était doué. Je ne me suis servi que de ceux qui expliquent le caractère de la lutte, de ceux qui entrent dans des proportions distinctes, mais qui sont formés d'éléments analogues, dans le type des partisans de campagne qui ont fini par étouffer la civilisation des villes, lequel type est venu en dernier lieu se compléter dans Rosas, le législateur de cette civilisation tartare, qui a montré toute son antipathie pour la civilisation européenne dans des bassesses et des atrocités jusqu'ici sans nom dans l'histoire.

Mais il me reste encore quelque chose à noter dans le caractère et l'esprit de cette colonne de la Fédération. Un homme illettré, un compagnon d'enfance et de jeunesse de Quiroga, qui m'a fourni beaucoup de faits que j'ai rapportés, met dans son manuscrit, en parlant des premières années de Quiroga, ces rensei-

Digitized by Google

gnements curieux : qu'il n'était pas voleur avant de figurer comme homme public; qu'il n'a jamais volé, même dans les moments de plus grand besoin; qu'il avait non-seulement du plaisir à se battre, mais qu'il payait pour le faire et insultait le plus marquant; qu'il avait beaucoup d'aversion pour les gens comme il faut; qu'il ne prenait aucune liqueur; que, jeune homme, il était très-réservé et voulait non-seulement faire peur mais atterrer; dans ce but, il faisait entendre aux hommes de sa société qu'il avait des augures ou qu'il était devin; qu'il traitait en esclaves ceux avec lesquels il avait des relations; que jamais il ne s'est confessé, n'a prié ou entendu la messe; que, quand il était général, il le vit une fois à la messe; que lui-même lui disait qu'il ne croyait rien. — La candeur avec laquelle sont écrites ces paroles révèle leur vérité. Toute la vie publique de Quiroga me paraît résumée dans ces données. J'y vois le grand homme, l'homme de génie malgré lui, sans le savoir, le César, le Tamerlan, le Mahomet. Il est né ainsi, et ce n'est pas sa faute; il descendra dans l'échelle sociale pour commander, pour dominer, pour combattre le pouvoir de la ville, les soldats de la police (*partida*). Si on lui offre une place dans les armées, il la dédaignera, parce qu'il n'a pas la patience d'attendre les grades, parce qu'il y a beaucoup de sujétion, beaucoup d'entraves mises à l'indépendance individuelle, des généraux qui pèsent sur lui, un uniforme qui gêne le corps et une tactique qui règle le pas; tout cela est insupportable! La vie à cheval, la vie de dangers et de fortes émotions a fermé son esprit et endurci son

Digitized by Google

corps; il a une haine invincible, instinctive, pour les lois qui l'ont poursuivi, pour les juges qui l'ont condamné, pour toute cette société et cette organisation auxquelles il s'est soustrait dès l'enfance et qui le regarde avec mépris et prévention. Ici s'enchaîne insensiblement l'épigraphe de ce chapitre : « C'est l'homme » de la nature qui n'a pas encore appris à contenir » ou déguiser ses passions, qui les montre dans toute » leur énergie et se livre à toute leur impétuosité. » C'est le caractère original du genre humain; » et c'est ainsi qu'il se montre dans les campagnes pastorales de la république argentine. Facundo est un type de la barbarie primitive; il n'a connu de sujétion d'aucun genre ; sa colère était celle des bêtes féroces, ses cheveux crépus et bouclés tombaient en mèches sur son front et ses yeux, comme les serpents de la tête de Méduse, sa voix s'enrouait, ses regards se convertissaient en coups de poignard : dominé par la colère, il tuait quelqu'un à coups de pieds et lui éparpillait la cervelle, pour une dispute de jeu ; il arrachait les oreilles à sa maîtresse, parce qu'elle lui demandait une fois trente piastres pour faire un mariage auquel il avait consenti; il ouvrait d'un coup de hache la tête à son fils Jean, parce qu'il n'y avait pas moyen de le faire taire. A Tucuman, il donnait des soufflets à une jolie demoiselle qu'il ne pouvait ni séduire ni violer. Dans tous ses actes, il se montrait l'homme brutal, sans être stupide et manquer d'élévation de vues. Incapable de se faire admirer ou estimer, il aimait à être craint; mais ce goût était exclusif, dominant au point d'arranger toutes les actions de sa vie pour produire

Digitized by Google

la terreur autour de lui, sur les peuples comme sur la victime qui allait être exécutée, comme sur sa femme et ses fils. Dans son incapacité de manier les ressorts du gouvernement civil, il se servait de la terreur pour suppléer au patriotisme et à l'abnégation ; ignorant, il s'entourait de mystères, et se rendant impénétrable, se servant d'une sagacité naturelle, d'une capacité d'observation peu commune et de la crédulité du vulgaire, il feignait une prescience des événements qui lui donnait, chez les gens ordinaires, du prestige et de la réputation.

Le répertoire des anecdotes dont abonde la mémoire des peuples à l'égard de Quiroga est inépuisable ; ses paroles, ses expédients, ont un cachet d'originalité qui lui donnait certaines vues orientales, certaines teintes de sagesse dans l'esprit du peuple. Quelle différence y a-t-il, en effet, entre le fameux expédient de couper l'enfant en deux pour trouver la véritable mère et cet autre pour trouver un voleur?

Parmi les individus qui formaient une compagnie, on avait dérobé un objet et toutes les recherches pour découvrir le voleur avaient été infructueuses. Quiroga forme la troupe, fait couper autant de bouts de bois d'égale longueur qu'il y a de soldats ; il en fait ensuite distribuer un à chacun en disant d'une voix sûre : « Celui dont le bout, demain matin, sera plus long que les autres, est le voleur. Le lendemain, il forme de nouveau la troupe et procède à la comparaison et la vérification des bouts de bois. Cependant il y a un soldat dont la baguette paraît plus courte que les autres : « Malheureux, lui crie Facundo d'une voix ter-

Digitized by Google

» rible, c'est toi ! » C'était lui, en effet; son trouble le laissait trop voir. L'expédient est simple; le gaucho crédule, craignant qu'en effet sa baguette ne grandît, en avait coupé un morceau. Mais il faut de la supériorité et une certaine connaissance de la nature humaine pour employer ces moyens.

On avait volé quelques pièces de la selle (1) d'un soldat, et toutes les recherches avaient été inutiles pour découvrir le coupable. Facundo fait former la troupe et la fait défiler devant lui, qui se tient les bras croisés, le regard fixe, scrutateur, terrible. Il a dit avant : « Je sais qui c'est, » avec une sûreté que rien ne dément. On commence à défiler, beaucoup défilent et Quiroga reste immobile; c'est la statue de Jupiter tonnant, l'image de Dieu au jugement dernier. Il s'avance soudain vers un, le prend par le bras, lui dit d'une voix brève et sèche : « Où est la selle ? — Ici, señor, répond-il en montrant un petit bois. — Quatre fusiliers ! » crie alors Quiroga. Quelle est cette révélation ? Celle de la terreur et du crime faite devant un homme plein de sagacité. Une autre fois, un gaucho répondait aux charges qu'on lui présentait pour un vol. Facundo l'interrompt en disant : « Le voilà déjà qui ment; voyons, cent coups de fouet ! » Quand le coupable fut parti, Quiroga dit à quelqu'un qui était présent : « Voyez, quand un gaucho fait des signes avec le pied en parlant, c'est une preuve qu'il ment. » Au moyen des coups, le gaucho raconta l'histoire

(1) V. la note KK, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

comme elle devait être, c'est-à-dire qu'il avait volé une paire de bœufs

Il voulait, une autre fois, et avait demandé un homme résolu, audacieux, pour lui confier une mission dangereuse. Quiroga écrivait quand on lui amena l'homme; il lève la tête après qu'on le lui eut annoncé plusieurs fois, le regarde et dit en continuant d'écrire: « Eh!!! celui-ci est un misérable! Je demande un homme courageux et osé! » Il se vérifia, en effet, que c'était un bon à rien.

Il y a de ces faits par centaines dans la vie de Quiroga; et en même temps qu'ils découvrent un homme supérieur, ils ont efficacement servi à lui entretenir une réputation mystérieuse parmi des hommes grossiers, qui en venaient à lui attribuer des pouvoirs surnaturels.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

LA RIOJA.

The sides of the mountains enlarge and assume an aspect at once more grand and more barren. By little and little, the scanty vegetation languishes and dies; and mosses disappear, and a red burning hue succeeds.
(ROUSSEE, *Palestine.*)

Les flancs des montagnes s'élargissent et prennent un aspect à la fois plus grand et plus stérile. Peu à peu, la végétation pauvre languit et meurt; la mousse disparaît, et l'on ne voit plus qu'une teinte rouge brûlee.

LE COMMANDANT DE LA CAMPAGNE.

Dans un document qui remonte jusqu'à l'année 1560, j'ai vu consigné le nom de Mendoza de la vallée de la Rioja. Mais la Rioja actuelle est une province argentine qui est au nord de San-Juan, dont la séparent plusieurs chemins (travesias), quoique interrompus par des vallées peuplées. Diverses ramifications partant des Andes coupent la partie occidentale suivant des lignes parallèles, dans les vallées desquelles sont les Pueblos

Digitized by Google

et Chilecito (1), ainsi appelé à cause des mineurs chiliens qui y étaient accourus à la renommée des mines de Famatina. Un peu plus vers l'est, s'étend une plaine sablonneuse, déserte et brûlée par l'ardeur du soleil, à l'extrémité nord de laquelle, et auprès d'une montagne couverte jusqu'à son sommet de verdure et de haute végétation, gît le squelette de la Rioja, ville solitaire, sans faubourg, et flétrie comme Jérusalem au pied du mont des Oliviers. Au sud et à grande distance, cette plaine sablonneuse est bornée par les Colorados, montagnes de craie pétrifiée, dont les coupures régulières prennent les formes les plus pittoresques et les plus fantastiques : quelquefois, c'est une muraille unie avec des bastions avancés; d'autres fois, on croit voir de vieilles tours et des châteaux crénelés en ruines. En dernier lieu, au sud-est, et entourés de chemins étendus, se trouvent les llanos, pays rompu, montagneux malgré son nom (2), oasis de pâturages qui alimentaient autrefois des milliers de troupeaux.

L'aspect du pays est, en général, désolé, le climat brûlant, la terre sèche et sans eaux courantes. L'habitant de la campagne fait represa (action d'arrêter, retenir), pour recueillir l'eau des pluies et donner à boire à ses bestiaux. J'ai toujours eu le préjugé de croire que l'aspect de la Palestine ressemble à celui de la Rioja, jusqu'à la couleur rouge ou ocre de la terre, sa sécheresse en quelques endroits et ses citernes, jusqu'à ses orangers, ses vignes et ses figuiers

(1) Diminutif de Chile, c'est-à-dire le petit Chili.
(2) Los llanos, veut dire un pays de plaines.

Digitized by Google

de production exquise et superbe, qui se cultivent là où court quelque Jourdain bourbeux et limité. Il y a une étrange combinaison de montagnes et de plaines, de fertilité et d'aridité, de bois brûlés et hérissés, et de collines d'un vert brun tapissées d'une végétation aussi colossale que les cèdres du Liban. Ce qui me remet le plus à l'imagination ces réminiscences orientales, c'est l'aspect vraiment patriarcal des campagnards de la Rioja. Aujourd'hui, grâce aux caprices de la mode, on ne trouve pas étrange de voir des hommes avec la barbe entière, à la manière des peuples de l'Orient; cependant on ne laisserait pas d'être surpris à la vue d'un peuple qui parle espagnol et porte, comme il l'a toujours portée, la barbe entière, tombant souvent sur la poitrine; un peuple d'un aspect triste, taciturne, grave et fourbe, arabe, qui court à ânes et se revêt quelquefois de peaux de chèvre, comme l'ermite d'Enggady. Il y a des endroits où la population se nourrit exclusivement de miel sauvage et de caroube, comme saint Jean d'écrevisses dans le désert. Le llanista (habitant des llanos) est le seul qui ignore qu'il est l'être le plus disgracié, le plus malheureux, le plus barbare; et grâce à cela, il vit content et heureux quand la faim ne le talonne pas.

J'ai dit au commencement qu'il y avait des montagnes rougeâtres qui avaient de loin l'aspect de grosses tours et de châteaux féodaux en ruines; eh bien! pour que les souvenirs du moyen âge viennent se mêler à ces nuances orientales, la Rioja a présenté pendant plus d'un siècle le spectacle de la lutte de deux familles hostiles, seigneuriales, illustres, ni plus ni moins que

Digitized by Google

dans les fiefs italiens où figurent les Ursins, les Colonna et les Médicis. Les querelles des Ocampos et des Dávilas forment toute l'histoire civilisée de la Rioja. Toutes deux anciennes familles, riches, se disputant longtemps le pouvoir, divisent la population en partis comme les Guelfes et les Gibelins, même longtemps avant la révolution de l'indépendance. De ces deux familles est sortie une multitude d'hommes remarquables dans les armes, le barreau et l'industrie, parce que les Dávila et les Ocampo ont toujours cherché à se dépasser par tous les moyens qu'a consacrés la civilisation. L'idée d'éteindre ces rancunes héréditaires entra souvent dans la politique des patriotes de Buenos-Ayres. La loge de Lautaro amena les deux familles à marier un Ocampo à une demoiselle Doria y Dávila, pour les réconcilier. Tout le monde sait que c'était la pratique en Italie; mais Romeo et Juliette furent ici plus heureux. Vers 1817, le gouvernement de Buenos-Ayres, pour mettre fin aussi aux haines de ces maisons, envoya un gouverneur qui n'était pas de la province, un nommé Barnachea, qui ne tarda pas à tomber sous l'influence du parti des Dávila, lequel comptait sur l'appui de D. Prudencio Quiroga, résidant dans les llanos, très-aimé des habitants, et qui fut, à cause de cela même, appelé à la ville et nommé trésorier et alcade. Remarquez que, bien que ce soit d'une manière noble et légitime, la campagne pastorale vient, dans la personne de D. Prudencio Quiroga, père de Facundo, figurer déjà dans les partis civils comme élément politique. Les llanos, comme je l'ai déjà dit, sont un oasis montagneux de pâturages enclavés au centre d'une

Digitized by Google

immense travesia : leurs habitants, exclusivement bergers, vivent de la vie patriarcale et primitive que cet isolement conserve dans toute sa pureté barbare et hostile aux villes. L'hospitalité y est un devoir commun, et il entre dans les fonctions du peon de défendre son patron dans quelque danger que ce soit, même au péril de sa vie. Ces coutumes expliqueront déjà un peu les phénomènes que nous allons présenter.

Après l'événement de San-Luis, Facundo se présenta dans les llanos revêtu du prestige de son récent exploit et muni d'une recommandation de son gouvernement. Les partis qui divisaient la Rioja ne tardèrent pas à solliciter l'adhésion d'un homme que tous regardaient avec le respect et l'étonnement qu'inspirent toujours les actions hardies. Les Ocampos, qui obtinrent le gouvernement en 1820, lui donnèrent le titre de sarjento mayor (1) des milices des llanos, avec l'influence et l'autorité de commandant de la campagne.

De ce moment commence la vie publique de Facundo. L'élément pastoral, barbare, de cette province; cette troisième entité qui apparaît avec Artigas au siége de Montevideo, va se présenter à la Rioja avec Quiroga, appelé à son appui par un des partis de la ville. C'est un moment solennel et critique dans l'histoire de tous les peuples pasteurs de la république argentine : il y a chez tous un jour où, par nécessité d'appui extérieur ou par la crainte qu'inspire un homme audacieux, on le nomme commandant de la

(1) Sarjento mayor correspond à chef d'escadron.

Digitized by Google

campagne. C'est le cheval des Grecs, que les Troyens s'empressent d'introduire dans la ville.

A cette époque, avait lieu à San-Juan le soulèvement du premier régiment des Andes, qui était revenu du Chili se reposer. Francisco Aldao et Corro (1), frustrés dans l'objet du soulèvement, commencèrent une retraite désastreuse vers le Nord, pour se réunir au partisan Güemes, de Salta. Le général Ocampo, gouverneur de la Rioja, se dispose à leur barrer le passage; et à cet effet, il convoque toutes les forces de la province et se prépare à livrer une bataille. Facundo se présente avec ses llanistas; les forces en viennent aux mains, et peu de minutes suffirent au premier régiment pour montrer qu'il n'avait rien perdu de son ancienne valeur sur les champs de bataille. Corro et Aldao marchèrent vers la ville, et les vaincus essayèrent de se refaire en se dirigeant vers les llanos, où ils pouvaient attendre les forces qui venaient de San-Juan et Mendoza à la poursuite des fugitifs. Facundo abandonne alors le point de réunion, tombe sur l'arrière-garde des vainqueurs, les tiraille, les importune, leur tue et fait prisonnier les arriérés. Facundo est le seul qui soit doué de vie propre, qui n'attende pas d'ordres, qui agisse de son propre mouvement. Il s'est senti appelé à l'action, et il n'attend pas qu'on le pousse. Bien plus, il parle avec dédain du gouvernement et du général, et annonce qu'il est disposé à agir désormais selon son inspiration et à renverser le gouvernement. On dit qu'un conseil des prin-

(1) V. la note CC, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

cipaux chefs de l'armée faisait des instances auprès du général Ocampo pour qu'il le prît, le jugeât et le fusillât; mais le général n'y consentit pas, moins sans doute par modération que parce qu'il sentait que Quiroga était déjà un terrible allié plutôt qu'un sujet.

Un arrangement définitif entre Aldao et le gouvernement permit à Aldao de se diriger vers San-Luis, parce qu'il ne voulait pas suivre Corro, le gouvernement lui fournissant des ressources pour sortir du territoire par un itinéraire qui passait par les llanos. Facundo fut chargé de l'exécution de cette partie de la stipulation et retourna aux llanos avec Aldao. Quiroga a déjà la conscience de sa force; et quand il tourne le dos à la Rioja, il a pu lui dire en forme d'adieu : « Malheur à toi, ville! en vérité, je vous le » dis, qu'avant peu il n'en restera pas pierre sur » pierre. »

Aldao, arrivé aux llanos, et connaissant le mécontentement de Quiroga, lui offre cent hommes de ligne pour s'emparer de la Rioja, en échange de son alliance pour des entreprises futures. Quiroga accepte avec ardeur, s'achemine vers la ville, s'en empare, prend les individus du gouvernement, leur envoie des confesseurs et l'ordre de se préparer à mourir. Quel but a pour lui cette révolution? Aucun. Il s'est senti avec des forces, il a étendu les bras et vaincu la ville : est-ce sa faute?

Les anciens patriotes chiliens n'ont pas oublié sans doute les prouesses du sergent de grenadiers à cheval Araya, parce que parmi ces vétérans, l'auréole de la gloire descendait jusque sur le simple soldat. Le prêtre

Digitized by Google

Meneses, qui a été curé des Andes, me racontait qu'après la déroute de Cancha-Rayada (1), le sergent Araya s'en allait à Mendora avec sept grenadiers. C'était un crève-cœur pour les patriotes de voir partir et repasser les Andes aux soldats les plus vaillants de l'armée, pendant que Las Heras (2) avait encore à ses ordres de quoi faire face aux Espagnols. On parlait de retenir le sergent Araya, mais il y avait une difficulté. Qui l'entourait? Un parti de soixante hommes des milices était sous la main, mais tous les soldats savaient que le fugitif était le sergent Araya et ils auraient mille fois préféré attaquer les Espagnols que ce lion des grenadiers. D. José Maria Meneses s'avance alors seul et désarmé, atteint Araya, lui barre le passage, lui rappelle ses gloires passées et la honte d'une fuite sans motif; Araya se laisse émouvoir et n'oppose pas de résistance aux supplications et aux ordres d'un bon citoyen; il s'enthousiasme ensuite, court arrêter les autres groupes de grenadiers qui le précédaient dans la fuite; et grâce à son activité et sa réputation, il revient s'incorporer à l'armée avec soixante compagnons d'armes qui se lavèrent à Maipú (3) de la tache momentanée tombée sur leurs lauriers. Ce sergent Araya et un nommé Lorca, autre brave connu dans le Chili, commandaient la force qu'Aldao avait mise aux ordres de Facundo. Les prisionniers de la Rioja, parmi lesquels se trouvait le docteur Ocampo, ex-ministre du

(1) V. la note LL, à la fin de l'ouvrage.
(2) V. la note MM, à la fin de l'ouvrage.
(3) V. la note II, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

gouvernement, sollicitèrent la protection de Lorca pour qu'il intercédât pour eux. Facundo, encore peu sûr de son élévation momentanée, consentit à leur laisser la vie ; mais cette restriction mise à son pouvoir lui fit sentir une autre nécessité. Il fallait posséder cette force de vétérans, pour ne plus trouver de contradictions dans l'avenir. De retour aux llanos, il s'entend avec Araya ; et se mettant tous deux d'accord, ils tombent sur la force d'Aldao, la surprennent, et Facundo se trouve ensuite chef de quatre cents hommes de ligne, d'où sortirent depuis les officiers de ses premières armées. Facundo se souvint que D. Nicolas Dávila était à Tucuman expatrié ; il le fit venir pour le charger des ennuis du gouvernement de la Rioja, se réservant pour lui seul le pouvoir royal qui le suivait aux llanos. L'abîme qui séparait les Ocampo et les Dávila était si grand, la transition si brusque; qu'il n'était pas possible pour le moment de la franchir d'un coup, l'esprit de ville était encore trop puissant pour lui imposer celui de la campagne ; un docteur en droit valait encore mieux pour le gouvernement que le premier peon venu : tout cela a changé depuis.

Dávila se chargea du gouvernement sous le patronage de Facundo, et tout motif de discorde parut éloigné pour le moment. Les fermes et propriétés des Dávila étaient situées dans le voisinage de Chilecito, et il s'y trouvait concentré, en amis et parents, toute la force physique et morale qui devait l'appuyer dans le gouvernement. La population de Chilecito s'était accrue avec la profitable exploitation des mines, et les fonds s'y étant réunis en assez grande quantité, le

Digitized by Google

gouvernement établit un hôtel de monnaie provincial et transporta sa résidence en cet endroit, soit pour mener l'entreprise à bout, soit pour s'éloigner des llanos et se soustraire à l'assujettissement que Quiroga voulait exercer sur lui. Dávila ne tarda pas beaucoup à passer de ces mesures purement défensives à une attitude plus décidée ; et profitant de l'absence temporaire de Facundo qui était à San-Juan, il s'entendit avec le capitaine Araya pour le faire prendre à son arrivée. Facundo eut avis des mesures que l'on prenait contre lui, et s'introduisant secrètement dans les llanos, il fit assassiner Araya. Le gouvernement, dont l'autorité était contestée d'une manière si indigne, intima l'ordre à Facundo de se présenter pour répondre aux accusations dont on le chargeait pour l'assassinat. Parodie ridicule ! Il n'y avait pas d'autre moyen d'appeler aux armes et d'allumer la guerre civile entre le gouvernement et Quiroga, entre la ville et les llanos. Facundo envoie à son tour une commission à la junte des représentants, lui demandant de déposer Dávila. La junte avait appelé le gouverneur avec instance, pour envahir de là les llanos à l'aide de tous les citoyens et désarmer Quiroga. Il y avait en cela un intérêt local, c'était de faire que l'hôtel de la monnaie fût transporté à la ville de la Rioja ; mais comme Dávila persistait à résider à Chilecito, la junte cédant à la sollicitation de Quiroga, le déclara déposé. Le gouverneur Dávila avait réuni sous les ordres de D. Miguel Dávila beaucoup des soldats d'Aldao; il possédait de bonnes armes, beaucoup de gens dévoués qui voulaient sauver la province de la domination du

Digitized by Google

partisan qui s'élevait dans les llanos, et divers officiers de ligne pour mettre à la tête des forces. Les préparatifs de la guerre commencèrent donc avec la même ardeur à Chilecito et dans les llanos; et la rumeur des malheureux événements qui se préparaient arriva jusqu'à San-Juan et Mendoza, dont les gouvernements envoyèrent un commissaire pour tenter un arrangement entre les belligérants, qui étaient sur le point d'en venir aux mains. Corbalan, celui-là même qui sert aujourd'hui d'ordonnance à Rosas, se présenta au camp de Quiroga pour interposer la médiation dont il était chargé et qui fut acceptée par le partisan; il passa ensuite au camp ennemi, où il obtint le même accueil cordial. Il retourne alors au camp de Quiroga pour arrêter les conditions définitives; mais celui-ci l'y laissant, se met en marche contre son ennemi, dont les forces dispersées par les assurances données par l'envoyé, furent facilement vaincues et mises en déroute. D. Miguel Dávila, réunissant quelques-uns des siens, attaqua avec vigueur Quiroga, qu'il parvint à blesser à la cuisse avant qu'une balle lui fracassât à lui-même le poignet; il fut ensuite entouré et tué par les soldats. Il y a dans ce fait un trait caractéristique de l'esprit gaucho. Un soldat se plaît à montrer ses cicatrices; le gaucho les cache et les dissimule quand elles sont d'arme blanche, parce qu'elles prouvent son peu d'adresse; et Facundo, fidèle à ces idées d'honneur, n'a jamais rappelé la blessure que lui avait faite Dávila avant de mourir.

Ici se termine l'histoire des Dávila et des Ocampo,

Digitized by Google

aussi bien que de la Rioja. Ce qui suit est l'histoire de Quiroga. Ce jour est aussi un des jours néfastes des villes pastorales, jour malheureux qui finit par arriver. Il correspond dans l'histoire de Buenos-Ayres à celui d'avril 1835, où son commandant de la campagne, son héros du désert (1), s'empara de la ville.

Il y a une circonstance curieuse (1823) que je ne dois pas omettre, parce qu'elle fait honneur à Quiroga : dans cette nuit noire que nous allons traverser, il ne faut pas perdre la moindre lumière. Facundo entrant triomphant à la Rioja, fit cesser le carillon des cloches; et après avoir envoyé ses compliments de condoléance à la veuve du général mort, il ordonna des obsèques pompeuses pour honorer ses cendres. Il nomma ou fit nommer gouverneur un Espagnol obscur nommé Blanco, et avec lui commença le nouvel ordre de choses qui devait réaliser le beau idéal du gouvernement qu'avait conçu Quiroga; car celui-ci, dans sa longue course à travers les divers endroits qu'il a conquis, ne s'est jamais chargé du gouvernement organisé, qu'il abandonnait toujours aux autres. C'est un des grands moments de la vie des peuples, que celui où une main vigoureuse s'empare de leurs destinées. Les institutions s'affermissent ou cèdent leur place à d'autres plus fécondes en résultats ou plus conformes aux idées prédominantes. De ce foyer partent souvent les fils qui, s'entrelaçant avec le temps, viennent changer la toile dont se compose l'histoire. Mais cela n'est pas sous la domination d'une

(1) D. Juan Manuel Rosas.

Digitized by Google

force étrangère à la civilisation, quand Attila s'empare de Rome ou que Tamerlan parcourt les plaines de l'Asie : les décombres restent, mais la main de la philosophie irait vainement les chercher pour remuer dessous les plantes vigoureuses qui auraient dû naître de l'engrais nutritif du sang humain. Facundo, génie barbare, s'empare de son pays : les traditions du gouvernement disparaissent, les formes se dégradent, les lois sont un jouet dans des mains inhabiles, et au milieu de cette destruction effectuée sous les pieds des chevaux, rien ne se substitue, rien ne s'établit. L'élargissement, l'inoccupation et l'incurie sont le bien suprême du gaucho. Si la Rioja avait eu des statues tout aussi bien qu'elle avait des docteurs, elles auraient servi à attacher les chevaux.

Facundo désirait posséder, et, incapable de créer un système de rentes, il a recours aux moyens des gouvernements faibles et imbéciles. Mais ici le monopole portera le cachet de la vie pastorale : l'expoliation et la violence. Les contributions de la Rioja s'adjugeaient à cette époque pour dix mille piastres par an ; c'était le terme moyen. Facundo se présente à l'adjudication ; et déjà sa présence, jusqu'alors inusitée, impose le respect aux bergers. Je donne deux mille piastres, dit-il, et une de plus que la meilleure enchère. Le commis répète trois fois la proposition, et personne ne renchérit ; c'est que tous les concurrents s'étaient enfuis un à un, en lisant dans le regard sinistre de Quiroga que c'était la dernière offre. L'année suivante, il se contenta d'envoyer à l'adjudication un billet ainsi conçu :

Digitized by Google

« *Doy dos mil pesos, y uno mas sobre la mejor* » *postura.*

» FACUNDO QUIROGA (1). »

La troisième année, la cérémonie de l'adjudication fut supprimée, et, en 1831, Quiroga envoyait encore à la Rioja deux mille piastres, valeur fixée pour les impôts.

Mais il lui manquait encore un pas à faire pour faire rapporter à l'impôt cent pour un, et Facundo, dès la deuxième année, ne voulut plus recevoir celui des animaux. Mais il distribua sa marque à tous les propriétaires pour marquer la dîme et la garder dans leurs estancias jusqu'à ce qu'il la réclamât. Les portées s'augmentaient, les nouvelles dîmes augmentaient l'amas de bétail, et, au bout de dix ans, on put calculer que la moitié du bétail des estancias d'une province pastorale appartenait au commandant général d'armes et portait sa marque. Une coutume immémoriale à la Rioja faisait que les troupeaux *mostrencos* (1), ou qui n'étaient pas marqués à un certain âge, appartenaient de droit au fisc, qui envoyait recueillir ces épis perdus, et en retirait une assez jolie rente; son recouvrement était intolérable pour les propriétaires. Facundo demanda qu'on lui adjugeât ce bétail en compensation des frais que lui avait occasionnés son invasion dans la ville, frais qui s'étaient réduits à convoquer

(1) Je donne deux mille piastres, et une de plus que la meilleure enchère.

(2) *Mostrenco.* — Errant — vagabond — dont le maître est inconnu.

Digitized by Google

les milices, lesquelles se réunissent avec leurs chevaux, et vivent toujours de ce qu'elles trouvent. Déjà possesseur de partis de six mille jeunes taureaux, il envoyait ses pourvoyeurs à la ville, et malheur à qui entrait en concurrence avec lui! Cette spéculation d'approvisionner les marchés de viande a été pratiquée par lui partout où il a porté ses armes: à San-Juan, à Mendoza, à Tucuman, où il avait toujours soin de le monopoliser en sa faveur par un ban ou une simple annonce. On rougit sans doute d'avoir à descendre à ces détails indignes d'être rappelés. Mais que faire? A la suite d'une bataille sanglante qui lui avait ouvert l'entrée d'une ville, la première chose qu'ordonne le général, c'est que personne ne puisse approvisionner de viande le marché!... A Tucuman, il apprend qu'un habitant, enfreignant son ordre, tuait du bétail chez lui. Le général de l'armée des Andes, le vainqueur de la Ciudadela, ne crut pas devoir confier à un autre la punition d'un aussi horrible délit. Il va chez l'individu, frappe très-fort à sa porte qui restait fermée, ceux qui étaient dedans étant épouvantés, et ne se hasardant pas à ouvrir. Un coup de pied de l'illustre général la jette à bas, et lui laisse voir la scène suivante : un animal mort qu'écorchait le maître de la maison, qui tomba mort à son tour à l'aspect terrible du général irrité (1).

---

(1) En conséquence de la présente loi, le gouvernement de la province a stipulé avec S. E. le général D. Juan Facundo Quiroga les articles suivants, conformément à sa note du 14 septembre 1833 :

1° Que le très-excellent gouvernement de Buenos-Ayres as-

Digitized by Google

Je ne m'arrête pas à dessein à ces détails. Combien de pages ne laissé-je pas! Que d'iniquités prouvées et connues de tout le monde que je tais! Mais je fais l'histoire des gouvernements barbares, et je dois faire connaître leurs ressorts. Méhémet-Ali, maître de l'Égypte par les mêmes moyens que Facundo, se livre à une rapacité qui n'a pas d'exemple, même en Turquie; il institue le monopole dans toutes les branches, et l'exploite à son bénéfice. Mais Méhémet-Ali sort d'une nation barbare et s'élève jusqu'à désirer la civilisation européenne, et l'injecter dans les veines du peuple qu'il opprime: Facundo, au contraire, repousse toutes les mesures civilisatrices déjà connues, les détruit et démoralise; Facundo, qui ne gouverne pas, parce que le gouvernement est un travail au bénéfice d'autrui, s'abandonne aux instincts d'une avarice sans bornes, sans

---

surera la quantité qu'il a transposée dans lesdites propriétés;

2° Qu'il fournira cinq mille piastres à la province sans pension de revenu, pour l'urgence où elle se trouve de fournir la troupe en campagne, donnant trois mille piastres comptant, et le reste du produit du bétail, au payement duquel sera exclusivement affectée la branche des abatages;

3° Qu'on lui doit permettre de pourvoir la ville à lui seul, à condition qu'il vende l'arroba (vingt-cinq livres) de viande cinq réaux (3 fr. 75 c. à 4 fr), puisqu'elle est aujourd'hui à six et de mauvaise qualité, et trois à l'État sans augmenter le prix courant de la nourriture;

4° Qu'il aura librement la branche des abatages, à partir du 18 du présent jusqu'au 10 janvier inclusivement, et des pâturages au compte de l'État au prix de deux réaux par mois, par tête qu'il fournira à partir du 1er octobre prochain.

San Juan, 13 septembre 1833.

Ruiz. — *Vicente Atienzo.*

Registre officiel de la province de San-Juan.

Digitized by Google

scrupules. L'égoïsme est le fond de presque tous les grands caractères historiques; l'égoïsme est le ressort principal qui fait exécuter toutes les grandes actions. Quiroga possédait ce don politique à un degré éminent et le faisait servir à concentrer à son avantage ce qu'il voyait disséminé dans la société inculte qui l'entourait; fortune, pouvoir, autorité, tout est en lui; tout ce qu'il ne peut acquérir, manières, instruction, respect fondé, il le poursuit et le détruit chez ceux qui le possèdent.

Son animosité contre les personnes bien élevées (la jente decente), contre la ville, est tous les jours plus visible, et le gouverneur de la Rioja, nommé par lui, résigne à la fin son emploi, à force d'être vexé journellement. Un jour Quiroga est de bonne humeur, et il se joue avec un jeune homme comme le chat joue avec le rat timide; il joue s'il le tuera ou non : la terreur de la victime a été si ridicule, que le bourreau s'est mis de bonne humeur, a ri à gorge déployée, contre son habitude. Sa bonne humeur ne doit pas rester ignorée; il lui faut l'étendre sur une grande superficie. La générale retentit à la Rioja, et les habitants sortent armés au bruit de l'alarme. Facundo, qui a fait battre la générale pour s'amuser, fait former les habitants sur la place à onze heures du soir, renvoie la populace, ne garde que les pères de famille à leur aise et les jeunes gens qui conservent encore des traces de bonne éducation. Il leur fait faire toute la nuit des marches et des contre-marches, fait faire halte, aligner, marcher de front, par le flanc. C'est un caporal instructeur qui exerce des re-

Digitized by Google

crues, et la baguette du caporal frappe la tête des lourdeaux, la poitrine de ceux qui ne s'alignent pas bien : que voulez-vous ? c'est ainsi qu'on enseigne ! Le jour survient, et l'apparence pâle des recrues, leur fatigue et leur épuisement révèlent tout ce qui s'est passé pendant la nuit. A la fin il fait reposer sa troupe, et pousse la générosité jusqu'à acheter des tourtes et en distribuer une à chacun qui s'empresse de la manger, parce que cela fait partie du divertissement.

Des leçons de ce genre ne sont pas inutiles pour les villes, et l'habile politique qui a élevé à Buenos-Ayres ces procédés à la hauteur d'un système, les a raffinés et leur a fait produire de merveilleux effets. Par exemple, de 1835 à 1840, presque toute la ville de Buenos-Ayres a passé par la prison. Il y avait quelquefois cent cinquante citoyens qui restaient en prison deux, trois mois, pour céder leur place à un remplacement de deux cents qui restaient six mois. Pourquoi ? Qu'avaient-ils fait ? qu'avaient-ils dit ? Imbéciles ! Ne voyez-vous pas que la ville se discipline ? Ne vous rappelez-vous pas que Rosas disait à Quiroga qu'il n'était pas possible de constituer la république, parce qu'il n'y avait pas de coutumes ? C'est qu'il accoutume la ville à être gouvernée : il terminera l'œuvre ; et en 1844 il pourra présenter au monde un peuple qui n'a qu'une pensée, une opinion, une voix, un enthousiasme sans limites pour la personne et la volonté de Rosas ! Ah oui ! maintenant, on peut constituer une république !

Mais revenons à la Rioja. Il s'était manifesté en Angleterre un mouvement fébrile d'entreprise, sur les

Digitized by Google

mines des nouveaux États américains; des compagnies puissantes se proposaient d'exploiter celles du Mexique et du Pérou; et Rivadavia, résidant alors à Londres, excita les entrepreneurs à porter leurs capitaux à Buenos-Ayres, pour exploiter celles de Famatina. En même temps, des spéculateurs de Buenos-Ayres obtiennent des priviléges exclusifs pour l'exploitation, dans le but de les vendre aux compagnies anglaises pour des sommes énormes. Ces deux spéculations, celle de l'Angleterre et celle de Buenos-Ayres se croisèrent dans leurs plans et ne purent s'entendre. Il y eut à la fin une transaction avec une autre maison anglaise qui devait fournir des fonds, et qui envoya en effet des directeurs et des mineurs anglais. Plus tard, on spécula sur l'établissement, à la Rioja, d'un hôtel de la monnaie qui devait être vendu pour une grande somme d'argent au gouvernement national quand il s'organiserait. Facundo, sollicité, entra pour un grand nombre d'actions qu'il paya au moyen du collége des jésuites, qu'il se fit adjuger en payement de sa solde de général. Une commission d'actionnaires de Buenos-Ayres vint à la Rioja pour réaliser cette entreprise, et manifesta de suite son désir d'être présentée à Quiroga, dont le nom mystérieux et terrible commençait à retentir partout. Facundo se présente à eux dans son logement avec des bas de soie très-beaux, un pantalon mal fait et un poncho de toile de peu de valeur. Malgré le grotesque de cette figure, aucun des citoyens élégants de Buenos-Ayres ne se mit à rire, parce qu'ils étaient trop avisés pour ne pas déchiffrer l'énigme. Il voulait hu-

Digitized by Google

milier les hommes civilisés et leur montrer le cas qu'il faisait de leurs vêtements européens.

En dernier lieu, des droits exorbitants sur l'extraction du bétail qui ne lui appartenait pas, complétèrent le système d'administration établi dans la province. Mais, outre ces moyens directs de fortune, il y en a un que je m'empresse d'exposer, pour me débarrasser tout de suite d'un fait qui embrasse toute la vie publique de Facundo : le jeu! Facundo avait la rage du jeu comme d'autres ont celle du tabac ou des liqueurs. Une âme puissante, mais incapable d'embrasser une grande sphère d'idées, avait besoin de cette occupation factice, dans laquelle une passion est continuellement en exercice, à la fois contrariée et caressée, irritée, excitée, tourmentée. J'ai toujours pensé que la passion du jeu est dans la plupart des cas une bonne qualité d'esprit qui est infructueuse par la mauvaise organisation d'une société. Ces forces de volonté, d'abnégation et de constance sont les mêmes qui forment la fortune du commerçant entreprenant, du banquier et du conquérant qui joue des empires dans les batailles. Facundo a joué dès l'enfance; le jeu a été son unique jouissance, son délassement, sa vie entière. Mais savez-vous ce que c'est que le croupier qui a en fonds le pouvoir, la terreur et la vie de ses compagnons de table? C'est une chose dont personne n'a pu se faire idée, si ce n'est après l'avoir vu vingt ans. Facundo jouait sans loyauté, disent ses ennemis... Je n'ai pas foi dans cette accusation, parce que la mauvaise foi lui était inutile, et qu'il poursuivait à mort ceux qui en avaient. Mais

Digitized by Google

Facundo jouait avec des fonds illimités; il ne permit jamais que personne levât de la table l'argent avec lequel il jouait; il n'était pas possible de cesser de jouer sans qu'il en disposât; il jouait quarante heures de suite et plus; il n'était pas troublé par la terreur, et il pouvait faire fouetter ou fusiller des compagnons de jeu qui étaient fort souvent des hommes engagés. Tel est le secret de la fortune de Quiroga. Il y a peu de gens qui lui aient gagné des sommes considérables, quoique beaucoup aient eu devant eux, en certains moments d'une partie, des pyramides d'onces gagnées à Quiroga; le jeu a continué, parce qu'il n'était pas permis au gagnant de se lever, et à la fin il ne lui est resté que la gloire de conter qu'il avait déjà tout gagné et qu'il le perdit ensuite. Le jeu fut donc pour Quiroga un divertissement favori et un sytème d'expoliation. Personne ne recevait d'argent de lui à la Rioja, personne n'en possédait sans être immédiatement invité à le jouer et à le laisser au pouvoir du chef. La majeure partie des commerçants de la Rioja font banqueroute, disparaissent, parce que l'argent a été s'arrêter à la bourse du général; et ce n'est pas parce qu'il ne leur donne pas de leçons de prudence. Un jeune homme avait gagné à Facundo quatre mille piastres, et Facundo ne voulait plus jouer. Le jeune homme croit que c'est un piége qu'on lui tend et que sa vie est en danger. Facundo repète qu'il ne joue plus; le jeune homme insiste en étourdi, et Facundo condescendant lui gagne les quatre mille piastres et lui envoie donner deux cents coups *por barbaro* (parce qu'il a été brutal).

Digitized by Google

Je me fatigue à lire des infamies parfaitement d'accord dans tous les manuscrits que je consulte. Je sacrifie leur relation à la vanité d'auteur, à la prétention littéraire. En en disant davantage, les portraits seraient chargés, ignobles, repoussants.

Ici se termine la vie du commandant de la campagne, après qu'il a aboli et supprimé la ville. Facundo est jusqu'ici comme Rosas dans son estancia, quoique ni le jeu ni la satisfaction brutale de toutes les passions ne l'aient déshonoré autant avant qu'il arrivât au pouvoir. Mais Facundo va entrer dans une nouvelle sphère, et nous allons avoir à le suivre par toute la république et à aller le chercher sur les champs de bataille.

Quelles conséquences eut pour la Rioja la destruction de l'ordre civil? On ne raisonne pas, on ne discourt pas là-dessus. On va voir le théâtre où se sont déroulés ces événements, on étend la vue dessus: voilà la réponse. Les llanos de la Rioja sont déserts aujourd'hui; la population a émigré à San-Juan; les puits qui donnaient à boire aux milliers de troupeaux se sont desséchés. Dans ces llanos, où il y a vingt ans paissaient tant de milliers de troupeaux, erre tranquillement le tigre qui a reconquis son domaine, quelques familles de mendiants recueillent la caroube pour se soutenir. C'est ainsi que les llanos ont expié les maux qu'ils ont faits à la république! Malheur à toi! Betsaida et Corazain! Je vous le dis en vérité, que Sodome et Gomorrhe furent mieux traitées que vous autres deviez l'être!

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

SOCIABILITÉ.

(1825.)

La société du moyen âge était composée des débris de mille autres sociétés. Toutes les formes de liberté et de servitude se rencontraient; la liberté monarchique du roi, la liberté individuelle du prêtre, la liberté privilégiée des rois, la liberté représentative de la nation, l'esclavage romain, le servage barbare, la servitude de l'aubaine.

(CHATEAUBRIAND.)

Facundo possède la Rioja comme arbitre et maître absolu : il n'y a pas d'autre voix que la sienne, pas d'autre intérêt que le sien. Comme il n'y a pas de lettres, il n'y a pas d'opinions diverses; la Rioja est une machine de guerre qui ira où on la mènera. Jusqu'ici Facundo n'a rien fait de nouveau, sans doute; c'était là ce qu'avaient fait le docteur Francia, Ibarra, Lopez, Bustos, ce qu'avaient tâché de faire dans le nord Araos et Guëmes : détruire tous droits pour faire valoir le sien propre. Mais un monde d'idées, d'inté-

Digitized by Google

rêts contradictoires s'agitait en dehors de la Rioja, et la rumeur lointaine des discussions de la presse et des partis arrivait jusqu'à sa résidence dans les llanos. D'un autre côté, il n'avait pu s'élever sans que le bruit produit par l'édifice de la civilisation qu'il détruisait s'entendît au loin et que les peuples voisins portassent leurs regards sur lui. Son nom avait franchi les limites de la Rioja; Rivadavia (1) l'invitait à contribuer à l'organisation de la république, Bustos et Lopez à s'y opposer; le gouvernement de San-Juan se vantait de le compter parmi ses amis, et des hommes inconnus venaient aux llanos le saluer et lui demander son appui pour tel ou tel parti. La république argentine présentait à cette époque un tableau animé et intéressant. Tous les intérêts, toutes les idées, toutes les passions s'étaient donné rendez-vous pour s'agiter et faire du bruit. Ici un partisan qui ne voulait avoir rien de commun avec la république; là un peuple qui ne demandait qu'à sortir de son isolement; ailleurs un gouvernement qui transportait l'Europe en Amérique; plus loin un autre qui haïssait jusqu'au nom de civilisation; dans quelques parties on réhabilitait le saint tribunal de l'inquisition, dans d'autres on déclarait la liberté de conscience, le premier des droits de l'homme; les uns criaient fédération, les autres gouvernement central; chacune de ces diverses phases avait des passions et des intérêts très-forts, invincibles dans leur appui. Il me faut éclairer un peu ce chaos, pour montrer le rôle qui échut à Quiroga et la grande

(1) V. la note OO, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

œuvre qu'il devait réaliser. Pour peindre le commandant de la campagne qui s'empare de la ville et finit par l'annuler, j'ai dû décrire le sol argentin, les habitudes qu'il engendre, les caractères qu'il développe. Maintenant, pour montrer Quiroga sortant de sa province et proclamant un principe, une idée, puis la portant partout à la pointe de la lance, je dois tracer la carte géographique des idées et des intérêts qui s'agitent dans les villes. A cette fin, il me faut examiner deux villes, dans chacune desquelles prédominaient les idées opposées, Córdova et Buenos-Ayres, telles qu'elles existaient en 1825.

CÓRDOVA.

Córdova était, je ne dirai pas la ville la plus coquette de l'Amérique, parce qu'elle s'en offenserait dans sa gravité espagnole, mais une des villes les plus gentilles du continent. Située dans un creux que forme un terrain élevé que l'on nomme los Altos, elle s'est vue forcée de se replier sur elle-même, de se rassembler et de réunir tous ses édifices réguliers. Le ciel est très-pur, l'hiver sec et tonifiant, l'été chaud et orageux. Vers l'orient, elle a une superbe promenade de formes capricieuses, d'un coup d'œil magique. Elle consiste en un étang carré, dans un chemin spacieux qu'ombragent de vieux saules d'une dimension colossale. Chaque côté a une cuadra (1) de long, enfermée dans une grille de fer forgé, avec d'énormes portes au

(1) V. la note Q, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

centre des quatre côtés, de manière que la promenade est une prison enchantée dans laquelle on tourne toujours autour d'un berceau d'architecture grecque. Sur la place principale est la magnifique cathédrale d'ordre gothique, avec son énorme coupole découpée en arabesques, unique modèle de l'architecture du moyen âge que je sache exister dans l'Amérique du sud. A une cuadra, se trouvent l'église et le couvent de la compagnie de Jésus, dans la sacristie de laquelle il y a une trappe qui donne entrée dans des souterrains qui s'étendent sous la ville et vont finir on ne sait où ; on a aussi trouvé les puits où la société enterrait vivants ses coupables. Si vous voulez connaître les monuments du moyen âge et examiner la puissance et les formes de cet ordre célèbre, allez à Córdova, où il eut un de ses plus grands établissements centraux de l'Amérique. Dans chaque cuadra de cette ville, il y a un superbe couvent, un monastère ou une maison de religieuses ou d'*exercices*. Chaque famille avait alors un clerc, un prêtre, nne religieuse ou un religieux ; les pauvres se contentaient de pouvoir compter parmi eux un ermite, un frère lai, un sacristain ou un clerc servant la messe. Chaque couvent ou monastère avait une cabane contiguë, où se reproduisaient huit cents esclaves de l'ordre, nègres, mulâtres et mulâtresses aux yeux bleus, rouges, rosés, à la jambe brunie comme le marbre, vraies Circassiennes ornées de toutes les grâces, ayant en outre des dents africaines, et qui servaient de pâture aux passions humaines : le tout pour la plus grande gloire et utilité du couvent auquel appartenaient ces houris.

Digitized by Google

En avançant un peu dans nòtre visite, nous trouverons la fameuse université de Córdova, fondée rien moins qu'en 1613, et dans les sombres cloîtres de laquelle ont passé leur jeunesse huit générations de docteurs *in utroque jure*, discuteurs remarquables, commentateurs et casuistes. Écoutons le célèbre doyen Funes décrire l'enseignement et l'esprit de cette fameuse université, qui a fourni pendant deux siècles des théologiens et des docteurs à une grande partie de l'Amérique. « Le cours de théologie durait cinq ans et » demi. La théologie participait de la corruption des » études philosophiques. La philosophie d'Aristote ap- » pliquée à la théologie, formait un mélange de pro- » fane et de spirituel. Des raisonnements purement » humains, des subtilités et des sophismes trompeurs, » des questions frivoles et impertinentes, voilà ce qui » vint former le goût dominant de ces écoles. » Si vous voulez pénétrer un peu plus dans l'esprit de liberté que donnait cette instruction, écoutez encore le doyen Funes : « Cette université naquit et se créa exclusive- » ment dans les mains des jésuites, qui l'établirent » dans leur collége de la ville de Córdova, appelé » Máximo. » Il en est sorti des avocats très-distingués, mais aucun lettré qui n'ait été refaire son éducation à Buenos-Ayres avec les livres modernes (1).

---

(1) En parcourant de nouveau les pages de ce premier essai historique, l'auteur regrette que la matière renferme des défauts qu'on ne pourrait faire disparaitre sans refaire le livre entier; parce qu'il deviendrait impossible de suivre la filiation des idées, La chaleur des premières années, l'impossibilité de vérifier les faits dans l'exil et les préjugés de partis ont laissé plusieurs fois des traces indélébiles. La description de Córdova est entachée de

Digitized by Google

Cette docte cité n'a pas encore eu jusqu'ici de théâtre public, elle n'a pas encore connu l'opéra ; elle n'a pas même de journaux, et l'imprimerie est une

---

ce vice capital, et l'auteur l'abandonnerait volontiers, si elle ne contenait certaine exagération malicieuse, sur laquelle s'appuie le contraste de l'esprit moderne accumulé par lui sur Buenos-Ayres en 1825.

L'auteur doit à la franchise amicale du docteur Alsina des rectifications sur ce point et plusieurs autres, qu'en son honneur et comme excuse, il soumet à l'examen du lecteur, donnant ainsi toute réparation possible, sans détruire l'esprit du texte original.

« Il me semble entrevoir, dit-il dans ses notes, un défaut capital » dans ce livre, celui de l'exagération, indépendamment d'une » certaine vitesse, sinon dans les idées, du moins dans le tour » des locutions. Si vous ne vous proposez pas d'écrire un roman » ni une épopée, mais une véritable histoire à la fois politique, » sociale et militaire, il est de rigueur de ne pas se séparer de » l'exactitude et de la rigidité historiques, et les exagérations s'y » opposent. Vous montrez du penchant pour les systèmes, et dans » les sciences sociales, ils ne constituent pas le meilleur moyen » d'arriver à la vérité. Quand l'esprit est occupé d'une idée antérieure et se propose de la faire triompher en la démontrant, il » s'expose à des erreurs notables sans s'en apercevoir. Alors, au » lieu de procéder analytiquement, au lieu d'examiner chaque » fait en lui-même pour voir ce qu'il en pourrait déduire, et de » cet assemblage de déductions et d'observations, tirer en dernier » lieu une déduction générale ou résultat, au lieu de ce procédé, » l'écrivain emploie la synthèse, c'est-à-dire, il pose une idée » principale, repasse autant de faits qu'il s'en présente, non pour » les examiner philosophiquement et en eux-mêmes, mais pour » les faire venir à la preuve de son idée favorite; pour former par » leur moyen l'édifice de son système. De là résulte naturellement que, quand il rencontre un fait qui appuie ses idées, il » l'exagère et l'amplifie; et quand il en trouve un autre qui ne » cadre pas bien avec son système ou qui le contredit, il n'en » présente qu'un côté, le défigure ou l'interprète : de là naissent » les analogies et les applications forcées, de là les jugements » inexacts ou partiaux sur les hommes ou les événements, de » là la généralisation avec lequelle l'écrivain déduit une règle ou » une doctrine d'un fait individuel et quelquefois accidentel, in-

Digitized by Google

industrie qui n'a pu y prendre racine. L'esprit de Córdova, jusqu'en 1829, est monacal et scolastique : la conversation des salons roule toujours sur les proces-

---

» signifiant en lui-même. Tout cela est une nécessité des systèmes : » il faut leur faire beaucoup de sacrifices. Vous vous proposez de » montrer la lutte *active* entre la civilisation et la barbarie, lutte dont » les germes poussaient depuis longues années et qui, depuis longues » années, excitaient sourdement la lutte entre les campagnes et les » villes, dans laquelle, par une loi nécessaire et presque par une » fatalité, celles-là triomphèrent et devaient triompher. Je crois » qu'il peut y avoir beaucoup d'exactitude dans le fond de cette » idée, bien qu'elle n'en ait pas dans mon humble opinion.

» Vous traitez avec dureté, sans qu'elle le mérite, cette pauvre » ville de Córdova. Vous ne citez pas de faits qui justifient votre » assertion générale si forte et si sévère. Rappeler le crime » postérieur de Bustos * en 1820, serait inopportun : ce crime » prouve autre chose, mais pas cela. Qu'en 1810, Liniers et autres » hommes distingués, presque tous Espagnols, agissent comme » tels, ce n'est pas étonnant, et leur rencontre à Córdova ne doit » pas s'imputer au royalisme du peuple, pas plus que l'apparition » de l'espèce d'acrostiche que vous copiez et qui put être l'œuvre » d'un individu seul. Ces preuves sortent des limites de la cir- » conspection de l'histoire pour justifier une accusation si positive » et si générale. Il y avait des familles du parti espagnol, comme » il y en eut dans toutes les provinces sans en exclure Buenos- » Ayres, et c'était naturel. Après qu'elle eut été délivrée de Li- » niers et compagnie, quel fait a révélé l'opposition ou la dissi- » dence de Córdova, relativement à la révolution ? Qu'a fait Córdova » de moins qu'aucune autre des provinces où ne sont pas arrivées » les armées espagnoles? Qu'ont fait celles-ci de plus que Cór- » dova? Elle a reçu avec décision la première armée patriote et » a prêté autant qu'elle a pu. Dès 1810 elle a fourni beaucoup de » soldats, dès 1810 elle a donné beaucoup d'hommes et de jeunes » gens qui sont devenus d'excellents officiers : elle a donné Velez » qui est mort glorieusement au Desaguadero, Leiva, Bustos, Ju- » lian et José Maria Paz, J. G. Echavarría, morts pour la liberté en » 1831, comme vous le dites plus loin, mon client le colonel Rojas, » qui a débuté à Dehesa et d'autres que je ne me rappelle pas à

* V. plus loin à la fin de l'article Cordova.

Digitized by Google

sions, les fêtes des saints, les examens universitaires, la profession de nonnes, la réception du bonnet de docteur.

On ne peut pas dire jusqu'où cela peut influer sur l'esprit d'un peuple occupé de ces idées pendant deux siècles; mais cette influence s'est fait sentir, on en voit quelque chose: l'habitant de Córdova promène ses regards autour de lui et ne voit pas l'espace; l'horizon est à quelques mètres de la place; il sort le soir pour se promener dans la rue, et au lieu d'aller et venir dans une allée de peupliers spacieuse et longue comme la gorge de Santiago (1), qui élargit l'esprit et le vivifie, il tourne autour d'un lac artificiel sans mouvement et sans vie, au centre duquel est un berceau de formes majestueuses mais immobiles, stationnaire: la ville est un cloître enfermé dans des fondrières, la promenade est un cloître avec des barres de fer; chaque île de maisons a un cloître de nonnes ou de prêtres; les colléges sont des cloîtres; la législation qu'on enseigne, la théologie, toute la science scolastique du moyen âge est un réduit où se renferme et s'abrite l'intelligence contre tout ce qui sort du texte et du commentaire. Córdova ne sait pas qu'il existe sur la terre autre chose que Córdova; il est vrai qu'elle a entendu

---

» présent. Córdova a envoyé ses députés à la première junte, et les » a envoyés depuis à tous les corps nationaux. De quelle autre ma» nière voulez-vous qu'une province prenne part à la révolution? » De quelle manière les autres y ont-elles pris part? »

ALSINA.

Le lecteur trouvera plus loin les hommes et les événements auxquels il est fait allusion dans cette note.

(1) Santiago du Chili.

Digitized by Google

dire que Buenos-Ayres est par-là; mais si elle le croit, ce qui n'arrive pas toujours, elle demande : A-t-elle une université? C'est probablement d'hier : voyons, combien a-t-elle de couvents? A-t-elle une promenade comme celle-ci? Alors, ce n'est rien.

Dans quel auteur étudiez-vous la législation là-bas? demandait le grave docteur Gijena à un jeune homme de Buenos-Ayres? — Dans Bentham (1). — Dans qui, dites-vous? dans Benthancito (2)? Et il montrait du doigt la dimension du volume in-12 de l'édition de Bentham.

Dans Benthancito! Dans un de mes écrits, il y plus de doctrine que dans ces agenda. Quelle université et quels pauvres docteurs! — Et vous, dans qui étudiez-vous, aujourd'hui? Eh! le cardinal de Lucques? — Que dites-vous? — Dix-sept volumes in-folio.

Il est vrai que le voyageur qui s'approche de Córdova cherche à l'horizon, sans la trouver, la ville sainte, la ville mystique, la ville avec le chapeau et le bonnet de docteur. Le muletier l'avertit enfin en fixant les yeux sur le sol, et il voit se dresser à peu de distance une, deux, trois,... dix croix suivies des coupoles et des tours des nombreux temples qui décorent cette Pompeia de l'Espagne du moyen âge.

Pour le reste, le peuple de la ville composé d'artisans, participait de l'esprit des classes élevées; le maître cordonnier se donnait les airs de docteur en chaussure et vous adressait un texte latin en vous pre-

---

(1) V. la note NN, à la fin de l'ouvrage.
(2) Diminutif de Bentham, par dérision.

Digitized by Google

nant gravement la mesure; le *ergo* courait les cuisines et se trouvait dans la bouche de tous les mendiants et les fous de la ville, et toute dispute entre les crocheteurs prenait le ton et la forme de conclusions. Ajoutez à cela que pendant toute la révolution, Córdova a été l'asile de tous les Espagnols maltraités dans toutes les autres parties. Quelle brèche pouvait faire la révolution de 1810 chez un peuple élevé par les jésuites et cloîtré par la nature, l'éducation et l'art? Quelle application pouvaient rencontrer les idées révolutionnaires, filles de Rousseau, Mably et Voltaire, si par hasard elles traversaient la pampa pour descendre la catacombe espagnole dans ces têtes disciplinées par le péripatétique pour faire face à toute idée nouvelle, dans ces intelligences qui, comme leur promenade, avaient une idée immobile au centre, entourée d'un lac d'eau morte qui l'empêchait de pénétrer jusqu'à elles?

Vers l'année 1816, l'illustre et libéral doyen Funes (1) chercha à introduire dans cette vieille université les études jusqu'alors délaissées: les mathématiques, les langues vivantes, le droit public, la physique, le dessin et la musique. La jeunesse de Córdova commença dès lors à faire entrer ses idées dans des voies nouvelles, et les effets ne tardèrent pas à s'en faire sentir; nous en parlerons dans une autre partie, parce que nous ne faisons maintenant que caractériser l'esprit mûr, traditionnel qui prédominait alors.

La révolution de 1810 trouva dans Córdova les

(1) V. la note PP, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

oreilles fermées à son appel, au moment où toutes les provinces répondaient en même temps au cri : aux armes ! à la liberté ! C'est à Córdova que Liniers se mit à lever des armées pour aller à Buenos-Ayres faire justice de la révolution ; c'est à Córdova que la junte envoya un de ses membres, et ses troupes décapiter l'Espagne. Córdova enfin, offensée de l'outrage et espérant vengeance et réparation, écrivit de la docte main de l'université et dans la langue du bréviaire et des commentateurs cet anagramme célèbre, qui signalait en passant la tombe des premiers royalistes sacrifiés sur les autels de la patrie :

C odriguez,
L orellana,
A oreno,
M llende,
O iniers,
R oncha (1).

En 1820, une armée se soulève à Arequito et son chef (de Córdoba) abandonne le drapeau de la patrie et s'établit paisiblement à Córdova qui se flatte d'avoir enlevé une armée au pays. Bustos crée un gouvernement colonial sans responsabilité, introduit l'étiquette de la cour, le quiétisme séculier d'Espagne, et ainsi préparée, Córdova arrive à l'année 1825, où l'on parle d'organiser la république et de constituer la révolution et ses conséquences.

---

(1) Concha, Liniers, Allende, Moreno, Orellana, Rodriguez, voir pour ces noms la note QQ, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

BUENOS-AYRES.

Examinons maintenant Buenos-Ayres. Longtemps elle lutte avec les indigènes qui la balayent de la surface de la terre ; elle se relève, retombe, jusqu'à ce qu'en 1620 elle commence à figurer sur la carte des possessions espagnoles d'une telle manière qu'on l'élève à la qualité de capitainerie générale, en la séparant du Paraguay auquel elle était jusqu'alors soumise. En 1777, Buenos-Ayres devenait tellement important, qu'il fut nécessaire de refaire la géographie administrative des colonies, pour la mettre à la tête d'une vice-royauté créée exprès pour elle.

En 1806, l'œil spéculateur de l'Angleterre parcourt la carte d'Amérique et ne voit que Buenos-Ayres, son fleuve, son avenir. En 1810, Buenos-Ayres pullule de révolutionnaires versés dans toutes les doctrines anti-espagnoles, françaises, européennes. Quel mouvement d'élévation s'est opéré sur la rive occidentale du Rio de la Plata ?

L'Espagne colonisatrice n'était ni commerçante ni navigante, le Rio de la Plata était peu de chose pour elle : l'Espagne officielle vit avec dédain une plage et un fleuve. Avec le temps, le fleuve avait déposé sur cette plage son sédiment de richesses, mais très-peu de l'esprit espagnol, du gouvernement espagnol. L'activité du commerce avait amené l'esprit et les idées générales d'Europe ; les navires qui fréquentaient ses eaux apportaient des livres de toutes parts et la nouvelle de tous les événements politiques du monde.

Digitized by Google

Remarquez que l'Espagne n'avait pas d'autre ville commerçante sur l'Atlantique. La guerre avec les Anglais accéléra le mouvement des esprits vers l'émancipation et réveilla le sentiment de l'importance personnelle. Buenos-Ayres est un enfant qui terrasse un géant, s'infatue, se croit un héros et se lance dans de plus grandes aventures. Gonflée de ce sentiment de suffisance, elle commence la révolution avec une audace sans exemple, la porte partout, se croit chargée de la suprême réalisation d'une grande œuvre. Le contrat social vole de main en main, Mably et Raynal sont les oracles de la presse, Robespierre et la Convention, ses modèles. Buenos-Ayres se croit une continuation de l'Europe; et si elle n'avoue pas franchement qu'elle est française et nord-américaine dans l'esprit et les tendances, elle nie son origine espagnole, parce que le gouvernement espagnol, dit-elle, l'a recueillie depuis qu'elle est adulte. Avec la révolution viennent les armées et la gloire, les triomphes et les revers, les révoltes et les séditions. Mais Buenos-Ayres, au milieu de tout ce va-et-vient, montre la force révolutionnaire dont elle est douée. Bolivar est tout, le Venezuela est le marchepied de cette figure colossale. Buenos-Ayres est une ville entière de révolutionnaires. Belgrano (1), Rondeau, San-Martin, Alvear et les cent généraux qui commandent ses armées sont ses instruments, ses bras, mais non sa tête et son corps. On ne peut pas dire dans la république argentine : tel général délivra le pays; mais la

(1) V. la note RR, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

junte, le directoire, le congrès, le gouvernement de telle ou telle époque envoya tel général qui a fait telle chose. Le contact avec les Européens de toutes les nations est aussi plus grand dès le commencement qu'en aucune autre partie du continent hispano-américain; la désespagnolisation et l'européification s'effectuent en dix ans, d'une manière radicale; seulement à Buenos-Ayres s'entend. Il n'y a qu'à prendre une liste des habitants de Buenos-Ayres pour voir combien abondent parmi eux les noms anglais, français, allemands, italiens. En 1820, la société commence à s'organiser selon les nouvelles idées dont elle est empreinte, et le mouvement continue jusqu'à ce que Rivadavia se mette à la tête du gouvernement. Jusqu'à ce moment, Rodriguez et Las Heras (1) ont jeté les bases ordinaires des gouvernements libres. Loi d'oubli, sûreté individuelle, respect de la propriété, responsabilité de l'autorité, équilibre des pouvoirs, éducation publique, tout enfin se cimente et se constitue paisiblement. Rivadavia arrive d'Europe, apporte l'Europe, mais on ne l'apprécie pas encore; Buenos-Ayres (et par conséquent, disait-on, la république argentine) réalisera ce que la France républicaine n'a pu réaliser, ce que ne veut pas l'aristocratie anglaise, ce que l'Europe des despotes rejette. Ce n'était pas une illusion de Rivadavia, c'est la pensée générale de la *ville*, son esprit, sa tendance.

Le plus ou moins dans les prétentions divisait les partis, mais au fond il n'y avait pas d'idées antago-

(1) V. la note MM, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

nistes. Et que pouvait-il arriver d'autre chose chez un peuple qui, dans le court espace de quatorze ans, s'était battu contre l'Angleterre, avait couru la moitié du continent, équipé dix armées, donné cent batailles rangées, vaincu partout, qui s'était mêlé à tous les événements, avait violé toutes les traditions, essayé toutes les théories, aventuré le tout et réussi partout; qui vivait, s'enrichissait, se civilisait? Que devait-il arriver, quand les bases de gouvernement, la foi politique que lui avait données l'Europe étaient entachées d'erreurs, de théories absurdes et trompeuses, de mauvais principes, parce que ses politiques n'étaient pas obligés d'en savoir plus que les grands hommes d'Europe qui ne savaient rien de définitif jusqu'alors en matière d'organisation politique? C'est un fait grave que je veux noter. Aujourd'hui les études sur les constitutions, les races, les croyances, l'histoire enfin, ont rendu vulgaires certaines connaissances pratiques qui nous éclairent contre le brillant des théories conçues *à priori;* mais avant 1820, rien de cela n'avait transpiré dans le monde européen. La France se souleva avec les paradoxes du contrat social, Buenos-Ayres en fit autant; Montesquieu distingua trois pouvoirs, et à l'instant nous en eûmes trois: Benjamin Constant et Bentham annulaient le pouvoir, on le déclara ici nul de naissance; Say et Smith (1) prêchaient le commerce libre, liberté de commerce, répéta-t-on; Buenos-Ayres avouait et croyait tout ce que croyait et confessait le monde savant d'Europe. Seulement de-

(1) V. la note SS, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

puis la révolution de 1830 en France et ses résultats incomplets, les sciences sociales prennent une nouvelle direction et les illusions commencent à s'évanouir. Dès lors commencent à nous arriver des livres d'Europe qui nous démontrent que Voltaire n'avait pas beaucoup de raison, que Rousseau était un sophiste, Mably et Raynal des anarchistes, qu'il n'y a pas trois pouvoirs, ni contrat social, etc. Dès lors, nous apprenons quelque chose des races, des tendances, des habitudes nationales, des antécédents historiques. Tocqueville nous révèle pour la première fois le secret de l'Amérique du Nord; Sismondi nous découvre le vide des constitutions; Thierry, Michelet et Guizot, l'esprit de l'histoire; la révolution de 1830, toute la déception du constitutionalisme de Benjamin Constant; la révolution espagnole, tout ce qu'il y a d'incomplet et d'arriéré dans notre race. Qu'impute-t-on donc à Rivadavia et à Buenos-Ayres? De ne pas avoir plus de savoir que les savants européens qui les guident? D'un autre côté, comment ne pas embrasser avec ardeur les idées générales d'un peuple qui avait tant et si bien contribué à généraliser la révolution? Comment mettre un frein à l'imagination de l'habitant d'une plaine sans limites, faisant face à un fleuve dont on ne voit pas l'autre rive, à un pas de l'Europe, sans conscience de ses propres traditions, sans les avoir en réalité; peuple neuf, improvisé et qui, dès le berceau, s'entend saluer de grand peuple?

Ainsi élevée, flattée jusqu'alors par la fortune, Buenos-Ayres se livra à l'œuvre de constituer elle-même et la république, comme elle s'était livrée à

Digitized by Google

celle de se délivrer et de délivrer l'Amérique avec décision, sans moyens termes, sans temporiser avec les obstacles. Rivadavia était l'incarnation vivante de cet esprit poétique, grandiose qui dominait la société entière. Rivadavia continua donc l'œuvre de Las Heras dans le grand moule où devait se couler un grand État américain, une république. Il amenait des savants européens pour la presse et les chaires, des colons pour les déserts, des navires pour les rivières, l'intérêt et la liberté pour toutes les croyances, le crédit et la Banque Nationale pour donner l'impulsion à l'industrie, toutes les grandes théories sociales de l'époque pour modeler son gouvernement, l'Europe enfin, pour la verser d'un coup en Amérique et réaliser en dix ans l'œuvre qui eût demandé avant le cours de plusieurs siècles. Ce projet était-il chimérique? Je proteste que non. Toutes ses créations administratives subsistent, à l'exception de celles que la barbarie de Rosas a trouvées incommodes pour ses attentats. La liberté des cultes, qu'appuya le haut clergé de Buenos-Ayres, n'a pas été restreinte; la population européenne se dissémine dans les estancias et prend les armes de son propre mouvement pour rompre avec l'unique obstacle qui la prive des bienfaits que lui offrait ce sol; les rivières demandent à grands cris qu'on détruise les cataractes officielles qui les empêchent d'être navigables, et la Banque Nationale est une institution si profondément enracinée qu'elle a sauvé la société de la misère à laquelle l'aurait réduite le tyran. Surtout, quelque fantastique et improvisé que fût ce grand système vers lequel s'ache-

Digitized by Google

minent et se précipitent maintenant tous les peuples américains, il était au moins léger et supportable pour les peuples; et quoi que puissent crier tous les jours des hommes sans conscience, Rivadavia n'a jamais versé une goutte de sang et n'a jamais détruit la propriété de personne; il est descendu volontairement du faste de la présidence à l'humble et noble pauvreté du proscrit. Rosas, qui le calomnie tant, se noierait dans le lac que pourrait former le sang que lui-même a versé; et les quarante millions de piastres fortes du trésor national et les cinquante millions de fortunes particulières qu'il a consommées en dix ans, pour soutenir la guerre interminable qu'ont allumée ses brutalités, se seraient converties aux mains du sot, de l'énthousiaste Rivadavia, en canaux de navigation, villes agrandies et en nombreux et considérables établissements d'utilité publique. Qu'il reste donc à cet homme déjà mort pour sa patrie, la gloire d'avoir représenté la civilisation européenne dans ses plus nobles inspirations, et que ses adversaires gardent pour eux celle de montrer la barbarie américaine sous ses formes les plus hideuses et répugnantes, parce que Rosas et Rivadavia sont les deux extrêmes de la république argentine, qui se lie aux sauvages par la pampa et à l'Europe par la Plata. Je ne fais pas ici l'éloge, mais l'apothéose de Rivadavia et de son parti, qui sont morts pour la république argentine comme élément politique, quoique Rosas s'obstine avec défiance à appeler unitaires ses ennemis actuels. L'ancien parti unitaire, comme celui de la Gironde, a succombé il y a longtemps.

Digitized by Google

Mais au milieu de ses erreurs et de ses illusions fantastiques, il avait tant de noblesse et de grandeur, que la génération qui lui succède lui doit les honneurs funèbres les plus pompeux. Il y a encore beaucoup de ces hommes parmi nous, mais non plus comme parti organisé : ce sont les momies de la république argentine, aussi nobles et vénérables que celles de l'empire de Napoléon. Ces unitaires de l'année 1825 forment un type à part que nous savons distinguer à la figure, aux manières, au son de voix et aux idées. Il me semble que parmi cent argentins réunis, je dirais : celui-ci est unitaire. L'unitaire type marche droit, la tête haute ; il ne se détourne pas quoiqu'il sente s'abîmer un édifice; il parle avec arrogance, il complète la phrase par des gestes dédaigneux et un air concluant; il a des idées fixes, invariables; la veille d'une bataille, il s'occupera encore de discuter en toute forme un règlement ou d'établir une nouvelle formalité légale, parce que les formes légales sont le culte extérieur qu'il rend à ses idoles : la Constitution et les garanties individuelles. Sa religion est l'avenir de la république, dont l'image colossale, indéfinissable, mais grandiose et sublime, lui apparaît à toute heure couverte du voile des gloires passées, et ne lui permet pas de s'occuper des faits auxquels il assiste. Il est impossible de s'imaginer une génération plus raisonnante, plus concluante, plus entreprenante, et qui ait manqué à un plus haut degré de sens pratique. La nouvelle d'un triomphe de ses ennemis arrive, tout le monde la repète, la partie officielle le détaille, les vaincus reviennent blessés; un

Digitized by Google

unitaire ne croit pas à un tel triomphe et se fonde sur des raisons si concluantes qu'il vous fait douter de ce que voient vos yeux. Il a une telle foi dans la supériorité de sa cause, tant de constance et d'abnégation pour lui consacrer sa vie, que l'exil, la pauvreté, le nombre des années ne refroidissent en rien son ardeur. Quant au calme d'âme et à l'énergie, ils sont infiniment supérieurs à la génération qui leur a succédé. Ce qui les distingue surtout de nous, ce sont leurs manières délicates, leur politesse cérémonieuse et leur air pompeusement soigné. Ils n'ont pas de rival dans les salons, et, quoique affaiblis déjà par l'âge, ils sont avec les dames plus gais, vifs et galants que leurs descendants. Aujourd'hui, on néglige les formes chez nous à mesure que le mouvement démocratique se prononce davantage, et il n'est pas facile de se faire une idée de la culture et du raffinement de la société à Buenos-Ayres jusqu'en 1828. Tous les Européens qui arrivaient croyaient se trouver en Europe dans les salons de Paris : rien n'y manquait, pas même la pétulance française, qu'on remarquait alors chez l'élégant de Buenos-Ayres.

Je me suis arrêté sur ces détails pour caractériser l'époque où l'on tâchait de constituer la république et les divers éléments qui se combattaient. Córdova, espagnole par éducation littéraire et religieuse, stationnaire et hostile aux innovations révolutionnaires, et Buenos-Ayres, tout nouveauté, tout révolution et mouvement, sont les deux phases proéminentes des partis qui divisaient toutes les villes dans chacune desquelles luttaient ces deux éléments divers qu'il y a

Digitized by Google

chez tous les peuples civilisés. Je ne sais s'il se présente en Amérique un phénomène égal à celui-là, c'est-à-dire les deux partis rétrograde et révolutionnaire, conservateur et progressiste, hautement représentés chacun par une ville civilisée de manière différente, s'alimentant chacune d'idées puisées à des sources distinctes : Córdova de l'Espagne, des conciles, des commentateurs, du Digeste; Buenos-Ayres de Bentham, Rousseau, Montesquieu et de la littérature française tout entière.

A ces éléments d'antagonisme s'ajoutait une autre cause non moins grave, tel était le relâchement de tout lien national produit par la révolution de l'indépendance. Quand l'autorité est tirée d'un centre pour la fonder ailleurs, il se passe beaucoup de temps avant qu'elle y prenne racine. Le *Repúblicano* disait l'autre jour que « l'autorité est plus qu'un arrange- » ment entre les gouvernants et les gouvernés. » Il y a encore ici beaucoup d'unitaires! L'autorité se fonde sur l'assentiment indélibéré qu'une nation donne à un fait permanent. Où il y a délibération et volonté, il n'y a pas autorité. Cet état de transition se nomme fédéralisme, et c'est de toute révolution et de tout changement conséquent d'autorité que toutes les nations tiennent leurs idées et leurs actes de fédération.

Je vais m'expliquer. Ferdinand VII enlevé à l'Espagne, l'autorité, ce fait permanent, cesse d'exister, et l'Espagne se réunit en juntes provinciales, qui refusent l'autorité à ceux qui gouvernent au nom du roi. Ceci, c'est la fédération de l'Espagne. La nouvelle en arrive en Amérique, et l'Amérique se sépare de l'Es-

Digitized by Google

pagne et se divise en plusieurs sections : fédération de l'Amérique.

De la vice-royauté de Buenos-Ayres sortent à la fin de la lutte quatre États : la Bolivie, le Paraguay, la bande orientale et la république argentine : fédération de la vice-royauté.

La république argentine se divise en provinces, non dans les anciennes intendances, mais par villes : fédération des villes.

Ce n'est pas que le mot fédération signifie séparation, mais la séparation antérieure une fois donnée, il exprime l'union des parties distinctes. La république argentine se trouvait dans cette crise sociale, et beaucoup d'hommes remarquables et bien intentionnés des villes croyaient que la fédération est possible chaque fois qu'un homme ou un peuple se sent sans respect pour une autorité nominale et de pure convention. Ainsi donc, il y avait cette autre pomme de discorde dans la république et les partis, après s'être appelés royalistes et patriotes, congressistes et exécutivistes, conservateurs (1) et libéraux, et fini par s'appeler fédéraux et unitaires. Je ne dis pas tout, la fête n'est pas à bout, il a pris fantaisie à D. Juan Manuel Rosas d'appeler ses ennemis présents et futurs sauvages immondes unitaires, et on y naîtra sauvage stéréotypé avant vingt ans, de même que sont fédéraux aujourd'hui tous ceux qui portent le masque qu'il leur a posé.

Mais la république argentine est géographiquement

(1) Pelucones — partisans de vieilles doctrines.

Digitized by Google

constituée de telle manière, qu'elle doit toujours être unitaire, quoique l'étiquette de la bouteille dise le contraire. Sa plaine continue, ses fleuves aboutissant à un port unique la font fatalement « une et indivisible. » Rivadavia, plus connaisseur des nécessités du pays, conseillait aux peuples de s'unir sous une constitution commune, en faisant Buenos-Ayres port national. Aguero, son écho dans le congrès, disait aux porteños (1) avec son accent magistral et unitaire : « Donnons volontairement aux peuples ce que plus tard ils nous réclameront les armes à la main. »

Le pronostic manqua par une partie : les peuples ne réclamèrent pas de Buenos-Ayres le port par les armes, mais avec la barbarie qu'ils lui envoyèrent dans Facundo et Rosas. Mais Buenos-Ayres est restée avec la barbarie et le port qui n'a servi qu'à Rosas et pas aux provinces. De manière que Buenos-Ayres et les provinces se sont fait mal mutuellement sans en tirer aucun avantage. Il m'a fallu établir tous ces antécédents pour continuer la vie de Jean Facundo Quiroga, parce que, quoiqu'il semble ridicule de le dire, Facundo est le rival de Rivadavia. Tout le reste est transitoire, intermédiaire et de peu de durée : le parti fédéral des villes était un chaînon qui se liait au parti barbare des campagnes. La république était sollicitée par deux forces unitaires : l'une qui partait de Buenos-Ayres et s'appuyait sur les libéraux de l'intérieur, l'autre qui partait des campagnes et s'appuyait sur les partisans qui étaient déjà parvenus à

(1) Habitants de Buenos-Ayres, — de puerto (port).

Digitized by Google

dominer les villes; l'une civilisée, constitutionnelle, européenne; l'autre barbare, arbitraire, américaine. Les deux forces étaient arrivées à leur plus haut point de développement, il ne fallait plus qu'un mot pour provoquer la lutte; et puisque le parti révolutionnaire s'appelait unitaire, il n'y avait pas d'inconvénient à ce que le parti opposé adoptât sans la comprendre la dénomination de fédéral.

Mais cette force barbare était disséminée dans toute la république, divisée en provinces, en caciquats; il fallait une main puissante pour la fondre et la présenter en un tout homogène, et Quiroga offrit son bras pour réaliser cette grande œuvre.

Le gaucho argentin, quoique d'instincts communs à tous les pasteurs, est éminemment provincial. Il est porteño (du port, de Buenos-Ayres), santafecino (de Santa-Fé), cordovez (de Cordoba), llanista (des llanos), etc... Il enferme toutes ses aspirations dans sa province, les autres sont ennemies ou étrangères; ce sont diverses tribus qui se font la guerre entre elles. Lopez (1), maître de Santa-Fé, ne se soucie en rien de ce qui se passe autour de lui, à moins qu'on ne vienne l'importuner; alors il monte à cheval et chasse les intrus. Mais comme il n'était pas maître de ce que toutes les provinces ne se touchassent de tous côtés, il ne pouvait éviter non plus qu'elles s'unissent dans un intérêt commun et que leur vînt de là cette unité même qu'elles avaient tant d'intérêt à combattre.

Qu'on se rappelle que j'ai dit au commencement

(1) V. la note TT, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

que les courses et les voyages de la jeunesse de Quiroga avaient été la base de son ambition future. Effectivement, Facundo, quoique gaucho, n'a pas d'attachement pour un lieu déterminé; il est de la Rioja, mais il a été élevé à San-Juan, il a vécu à Mendoza, il a été à Buenos-Ayres. Il connaît la République; ses vues s'étendent sur un grand horizon; maître de la Rioja, il voudrait naturellement se présenter revêtu du pouvoir dans l'endroit où il a appris à lire, dans la ville où il a élevé des torchis, dans cette autre où il a été prisonnier et où il a fait une action glorieuse. Si les événements l'attirent hors de la province, il ne résistera pas à l'idée de sortir par faiblesse ou par timidité. Bien différent d'Ibarra ou de Lopez (1), qui n'ont de plaisir qu'à se défendre sur leur territoire, il attaquera celui d'autrui et s'en emparera. C'est ainsi que la Providence réalise les grandes choses par des moyens insignifiants et invisibles, et l'unité barbare de la république va s'établir parce qu'un méchant gaucho a été de province en province, élevant des torchis et donnant des coups de poignard.

---

(1) V. la note TT, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

ESSAIS.

Combien dure le jour? Parce que demain je veux galoper dix lieues sur un champ semé de cadavres.

(SHAKSPEARE.)

La physionomie de la république était telle que nous l'avons décrite en 1825, époque à laquelle le gouvernement de Buenos-Ayres invita les provinces à se réunir en congrès pour se donner une forme de gouvernement générale (1). Cette idée fut partout ac-

(1) Après la tourmente générale de 1820, toutes les provinces, y compris celle de Buenos-Ayres, convinrent de convoquer un congrès, et, en 1821, il commença à se réunir à Córdova, où se rendirent les députés de Buenos-Ayres (Juan-Cruz Varela (*) en faisait partie). Rivadavia devint ministre, et une de ses premières démarches fut de proposer à la salle des représentants que Buenos-Ayres ne concourût pas à ce congrès. Son idée fondamentale était que Buenos-Ayres et toutes les provinces devaient d'abord s'occuper de s'organiser, de former leurs rentes, de se

(*) V. la note UU, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

cueillie avec approbation, soit que chaque partisan comptât se constituer partisan légitime de sa province, soit que l'éclat de Buenos-Ayres offusquât tous les regards et qu'il ne fût pas possible de se refuser sans scandale à une prétention si rationnelle. On a imputé comme une faute, au gouvernement de Buenos-Ayres, d'avoir soulevé cette question, dont la solution doit être si funeste pour lui-même et pour la civilisation, et qui, comme les religions mêmes, peut se généraliser, se propager. Un homme croirait mal s'il ne désirait que tout le monde crût comme lui.

---

donner des institutions (et observez, par ce que je dirai plus loin, que c'était appuyer le fédéralisme), et qu'ensuite viendrait pour elles le moment de se réunir. Il y eut dans la salle une très-longue discussion et une grande opposition : mais à la fin Rivadavia triompha, aidé de l'éloquence et des lumières du docteur D. Julian, S. de Agüero qui, depuis 1820, se distinguait dans la salle. Les députés de Buenos-Ayres se retirèrent, ce qui amena la dispersion des autres : chaque province chargea Buenos-Ayres des relations extérieures, et plusieurs d'entre elles cherchèrent à s'organiser en imitant Buenos-Ayres. En 1823, Rivadavia envoya une mission spéciale (le respectable doyen, docteur Zavaleta, ayant pour secrétaire le docteur D. Francisco Gil), afin d'aller par les autres provinces, voir si elles voulaient encore du congrès, quelles étaient leurs idées d'organisation nationale : toutes demandèrent le congrès. Ensuite, au temps de Las Heras, outre le décret qui ordonnait de payer pour Buenos-Ayres l'entretien et le voyage de tous les députés provinciaux, García (*) envoya aux gouvernements des circulaires de prévenances, d'avertissements, de conseils. Enfin, on mit tout en œuvre pour que la nouvelle réunion fût décidément formée et profitable. Il en résulta que le congrès s'ouvrit le 16 décembre 1824 avec la meilleure cordialité, l'union et l'intention la plus parfaite, et sous les auspices les plus beaux et les plus flatteurs.

ALSINA.

(*) V. la note VV, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

Facundo reçut l'invitation à la Rioja et accueillit l'idée avec enthousiasme, peut-être par ces sympathies que les esprits hautement dotés ont pour les choses essentiellement bonnes.

En 1825, la république se préparait à la guerre du Brésil, et on avait recommandé à chaque province la formation d'un régiment pour l'armée. Dans ce but, vint à Tucuman le colonel Madrid, qui, impatient d'obtenir les recrues et les éléments nécessaires pour lever son régiment, n'hésita pas beaucoup à renverser les autorités trop lentes et à prendre le gouvernement pour faire les décrets convenables. Cet acte subversif mettait le gouvernement de Buenos-Ayres dans une position délicate. Il y avait de la défiance chez les gouvernements, des jalousies de provinces, et le colonel Madrid, arrivant de Buenos-Ayres et renversant un gouvernement de province, faisait paraître celui-là comme instigateur aux yeux de la nation. Pour faire disparaître ce soupçon, le gouvernement de Buenos-Ayres prie Facundo d'envahir le Tucuman et de rétablir les autorités provinciales. Madrid explique au gouvernement le motif réel, quoique bien frivole sans doute, qui l'a poussé, et proteste de son adhésion inaltérable. Mais il était trop tard : Facundo était en mouvement et il fallait se préparer à le repousser; Madrid put disposer (1) d'un armement qui passait par

(1) Le gouvernement dut donner une satisfaction au pays et contredire ces faits dans une circulaire, dans laquelle il condamna fortement cet acte et invita, non pas Facundo individuellement, mais les provinces voisines du Tucuman, à contenir Madrid. C'est ce qui eut lieu, j'en suis très-sûr ; car à cause de la

Digitized by Google

Salta, mais par délicatesse, et pour ne pas aggraver les charges qui pesaient contre lui, il se contenta de prendre cinquante fusils et autant de sabres, suffisants selon lui pour en finir avec les forces envahissantes.

Le général Madrid est un de ces types naturels du sol argentin. A l'âge de quatorze ans, il commença à faire la guerre aux Espagnols, et les prodiges de sa valeur romanesque passent les limites du possible; il s'est trouvé dans cent quarante rencontres; dans toutes l'épée de Madrid s'est retirée ébréchée et tachée de sang; l'odeur de la poudre et les hennissements des chevaux le transportent matériellement au point que son couteau frappe tout ce qui est devant lui, fantassins, cavaliers, canons, quoiqu'on perde la bataille. Je disais que c'est un type naturel de ce pays, non pour cette valeur fabuleuse, mais parce qu'il est officier de cavalerie et en outre poëte. C'est un Tyrtée qui anime le soldat avec des chansons guerrières; le chanteur dont j'ai parlé dans la première partie, c'est l'esprit gaucho, civilisé et consacré à la liberté. Malheureusement, ce n'est pas un général carré comme le demandait Napoléon; la valeur prédomine sur les autres qualités du général dans la proportion de cent à un. Si vous ne le croyez pas, voyez ce qu'il fait à Tucu-

---

guerre avec le Brésil, le gouvernement venait d'établir des bureaux — outre ceux des provinces — de l'intérieur et des relations extérieures : et moi, qui étais au ministère des finances depuis 1821, je passai à la nouvelle et nationale institution de l'intérieur et rédigeai, dans ce caractère, la circulaire susmentionnée. C'était vers la fin de 1825.

ALSINA.

Digitized by Google

man; il peut réunir des forces suffisantes, mais non, il présente la bataille avec une poignée d'hommes, et accompagné du colonel Diasvelez, aussi vaillant que lui. Facundo amenait deux cents fantassins et ses colorados (rouges) de cavalerie; Madrid a cinquante fantassins et quelques escadrons de milice. Le combat commence; il repousse la cavalerie de Facundo et Facundo lui-même, qui ne retourne sur le champ de bataille que quand tout est fini. Cependant son infanterie est restée en colonne serrée; Madrid veut la faire charger; il n'est pas obéi et la charge seul. Vraiment lui seul attaque la masse d'infanterie; on lui renverse son cheval, il se redresse, retourne à la charge, tue, blesse tout ce qui est à sa portée, jusqu'à ce que cheval et cavalier tombent percés de balles et de coups de baïonnette, de sorte que l'infanterie décide la victoire. Une fois par terre, on lui enfonce dans l'épaule une baïonnette de fusil, on lui en tire un coup; balle et baïonnette le transpercent et le feu de la lumière le brûle. Facundo revient enfin prendre son drapeau noir qu'il a perdu et trouve une bataille gagnée et Madrid mort, bien mort. Ses vêtements sont là; son épée, son cheval, rien ne manque, excepté le cadavre, qu'on ne peut reconnaître parmi le nombre d'hommes mutilés et dépouillés qui gisent sur le champ de bataille. Le colonel Diasvelez, prisonnier, dit que son collègue avait un coup de lance dans une jambe; il n'y a pas là de cadavre avec une blessure semblable. Madrid, criblé de onze blessures, s'était traîné jusqu'à des bruyères où son aide le trouva délirant sur la bataille et répondant au bruit des pas qui s'approchaient : « Je

Digitized by Google

ne me rends pas! » Jamais le colonel Madrid ne s'était rendu jusqu'alors.

Voilà la fameuse action de Tala, premier essai de Quiroga hors des bornes de la province. Il y a vaincu le brave des braves, et il conserve son épée comme trophée de la victoire. S'arrêtera-t-il là? Mais voyons la force qui s'est suscitée contre le colonel du régiment numéro 13 (1) qui a renversé un gouvernement pour équiper son corps. Facundo arbore à Tala un pavillon qui n'est pas argentin, qui est de son invention: c'est un drap noir avec une tête de mort et des os en croix au centre. C'est son pavillon qu'il a perdu au commencement du combat, et qu'il « va reprendre, » dit-il à ses soldats dispersés, « quand ce serait à la porte de l'enfer. » La mort, l'épouvante, l'enfer se présentent sur le pavillon et dans la proclamation du général des llanos. N'avez-vous pas vu ce même drap mortuaire sur le cercueil des morts, quand le prêtre chante: *A porta inferi*? Mais il y a encore quelque chose de plus qui révèle dès lors l'esprit de la force pastorale, arabe, tartare qui va détruire les villes. Les couleurs argentines sont le bleu et le blanc, le ciel transparent d'un jour serein et la lumière pure du disque du soleil, la paix et la justice pour tous Nous haïssons tant la tyrannie et la violence, que notre pavillon et nos armes repoussent le blason et les trophées des guerriers: deux mains en signe d'union soutiennent le bonnet phrygien de la liberté; les villes unies, dit ce symbole, soutiendront la liberté acquise; le

(1) Le régiment commandé par Madrid.

soleil commence à éclairer le théâtre de ce serment, et la nuit disparaît peu à peu. Les armées de la République qui portent partout la guerre pour rendre effectif cet avenir de lumière et changer en jour l'aurore qu'annonce l'écu d'armes, revêtent le bleu foncé e en diverses pièces de leur habillement, revêtent l'Europe. Eh bien! au sein de la République, du fond de ses entrailles, s'élève la couleur rouge; c'est de cette couleur qu'on fait l'habit du soldat, le pavillon de l'armée, et en dernier lieu, la cocarde nationale que tout argentin doit porter sous peine de perdre la vie.

Savez-vous ce que c'est que la couleur rouge? Je ne le sais pas non plus, mais je vais réunir quelques souvenirs.

J'ai sous les yeux un tableau de toutes les nations du monde. Il n'y a qu'une nation (1) européenne civilisée chez laquelle le rouge domine malgré l'origine barbare des pavillons de ces nations; mais il y en a d'autres rouges. Je lis: Alger, pavillon rouge avec une tête de mort et des os; Tunis, pavillon rouge; Mogol, *idem;* Turquie, pavillon rouge avec un croissant; Maroc, Japon, rouge avec le couteau exterminateur; Siam, Surate, etc., la même chose.

Je me rappelle que les voyageurs qui cherchent à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique s'approvisionnent de drap rouge pour faire des présents aux princes nègres. « Le roi d'Elve, » disent les frères Lander, « portait un surtout espagnol de drap rouge et des » pantalons de la même couleur. »

---

(1) L'Angleterre.

Digitized by Google

Je me rappelle que les présents que le gouvernement du Chili envoie aux caciques d'Arauco (1) consistent en vêtements rouges, parce que cette couleur plaît beaucoup aux sauvages.

Le manteau des empereurs romains qui représentaient la dictature était pourpre, c'est-à-dire rouge.

Le manteau royal des rois barbares d'Europe était rouge.

L'Espagne a été le dernier pays européen qui ait répudié le rouge qu'elle portait en manteau écarlate.

Don Carlos, en Espagne, le prétendant absolu, prit un drapeau rouge.

Le règlement royal de Genève (2) disposant que les sénateurs porteront la toge pourprée, rouge, prévient que cela se pratique ainsi particulièrement : « in esecuzione di giudicato criminale ad effetto de incutere » colla grave sua decorosa presenza il terrore e lo spa» vento nel cattivo » (3).

Jusqu'au siècle passé, le bourreau de tous les États européens était vêtu de rouge !

Artigas ajoute au pavillon argentin une bande fasce diagonale rouge.

Les armées de Rosas revêtent le rouge. Son portrait s'imprime sur un ruban rouge. Quel lien mystérieux unit tous ces faits ? Est ce par hasard qu'Alger,

---

(1) V. la note XX, à la fin de l'ouvrage.

(2) M. Alberdi me fournit cette donnée, prise dans son voyage en Italie. (*L'auteur.*)

(3) Dans l'exécution du jugement criminel, à l'effet de porter par leur présence grave et pleine de décorum la terreur et l'épouvante chez le coupable.

Digitized by Google

Tunis, le Japon, le Maroc, la Turquie, Siam, l'Afrique, les sauvages, les Nérons romains, les rois barbares, *il terrore e lo spavento* (la terreur et l'épouvante), le bourreau et Rosas se trouvent vêtus d'une couleur proscrite aujourd'hui par les sociétés chrétiennes et civilisées? Est-ce que le rouge n'est pas le symbole qui exprime violence, sang et barbarie? Sinon, pourquoi cette concordance?

La révolution de l'indépendance argentine se symbolise en deux raies bleues et une blanche; c'est comme si on disait : justice, paix, justice!

La réaction commencée par Facundo et continuée par Rosas se symbolise en un ruban rouge qui dit : terreur, sang, barbarie!

L'espèce humaine a donné dans tous les temps cette signification à la couleur écarlate, rouge, pourpre : allez étudier le gouvernement chez les peuples qui montrent cette couleur, et vous trouverez Rosas et Facundo; la terreur, la barbarie, le sang coulant tous les jours. Chez les Marocains, l'empereur a la singulière prérogative de tuer lui-même les criminels. Il faut que je m'arrête sur ce point. Toute civilisation s'exprime par les vêtements, et chaque vêtement indique tout un système d'idées. Pourquoi portons-nous aujourd'hui toute la barbe? C'est le résultat des études qu'on a faites dans ces temps-ci sur le moyen âge : la direction imprimée à la littérature romantique se réflète dans la mode. Pourquoi celle ci varie-t-elle tous les jours? Cela provient de la mobilité de la pensée européenne : fixez votre pensée, rendez-la esclave, et vous aurez un habillement invariable; ainsi, en Asie où

Digitized by Google

l'homme vit sous des gouvernements comme celui de Rosas, il porte le vêtement traînant depuis le temps d'Abraham.

Il y a même plus : chaque civilisation a eu son vêtement, et chaque changement dans les idées, chaque révolution dans les institutions a amené un changement dans la manière de se vêtir. La civilisation romaine a eu un vêtement, le moyen âge un autre; l'habit n'a commencé en Europe qu'après la renaissance des sciences; la nation la plus civilisée peut seule imposer la mode au monde; tous les peuples chrétiens revêtent l'habit, et quand le sultan de Turquie Abdul Medjid veut introduire la civilisation européenne dans ses États, il dépose le turban, le caftan et les babouches pour prendre l'habit, le pantalon et la cravate.

Les Argentins savent la guerre obstinée que Facundo et Rosas ont faite à l'habit et à la mode. En 1840, un groupe de mashorqueros(1) entoure dans l'obscurité de la nuit un individu en redingote, qui allait par les rues de Buenos-Ayres. Les couteaux sont à deux doigts de sa gorge. « Je suis Simon Pereyra, » crie-t-il. « Señor, » celui qui sort ainsi vêtu s'expose. — C'est pour » cela que je m'habille ainsi; quel autre que moi sort » en redingote? Je le fais pour qu'on me reconnaisse » de loin. » Ce monsieur est cousin et associé de Don Juan Manuel Rosas. Mais pour terminer les explications que je me propose de donner sur la couleur rouge, qui a commencé à Facundo, et éclairer par ses

(1) Voyez la note YY, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

symboles le caractère de la guerre civile, je dois rapporter ici l'histoire de la cinta colorada (1) qui va aujourd'hui se montrant partout. En 1820, parurent à Buenos-Ayres avec Rosas les colorados de las Conchas (2); la campagne envoyait ce contingent. Vingt ans après, Rosas revêt enfin de rouge la ville, les maisons, les portes, les vaisselles, les tapis, les rideaux, etc... En dernier lieu, il consacre officiellement cette couleur et l'impose comme une mesure d'État.

L'histoire du ruban rouge est très-curieuse. Au commencement, ce fut une devise adoptée par les enthousiastes; on ordonna ensuite à tout le monde de la porter pour prouver l'uniformité d'opinion. On désirait obéir, mais on oubliait de changer de vêtement. La police vint aider la mémoire : on distribua des mashorqueros dans les rues et surtout à la porte des temples, et à la sortie des dames, on distribuait sans miséricorde des coups de fouet ou de nerf de bœuf. Cependant il y avait encore beaucoup à régler. Si quelqu'un portait la cinta attachée négligemment, — des coups de fouet! C'était un unitaire. — La portait-il petite? — des coups de fouet! Il était unitaire. — S'il ne la portait point, — on l'égorgeait par contumace. La sollicitude du gouvernement et l'éducation publique ne s'arrêtèrent pas là. Il ne suffisait pas d'être fédéral et de porter la cinta, il fallut de plus montrer le portrait de l'illustre restaurateur des

(1) Ruban rouge que Rosas avait forcé les Argentins de porter.
(2) Les rouges de las Conchas. V. la note ZZ, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

lois (1) en signe d'amour intense, et porter la devise : *Mort aux sauvages immondes unitaires!*

On croira que là se borna l'œuvre d'avilir un peuple civilisé et de le faire renoncer à toute dignité personnelle? Il n'était pas encore bien discipliné. Un matin on vit au coin d'une rue de Buenos-Ayres une figure peinte en papier, avec un ruban flottant de 2 pieds. Au moment où quelqu'un la voyait, il retournait épouvanté, portant partout l'alarme; on entrait dans le premier magasin et on en sortait avec un ruban flottant de 2 pieds. Dix minutes après, toute la ville se présentait dans les rues, chacun ayant sa *cinta* flottant de 2 pieds. Un autre jour, une autre figure paraissait avec une légère altération dans le ruban : même manœuvre. Si quelque demoiselle oubliait le moño (2) rouge, la police lui en fixait un gratis sur la tête avec de la poix fondue! C'est ainsi qu'on est parvenu à rendre l'opinion uniforme! Demandez dans toute la république argentine s'il y a quelqu'un qui ne croie pas, qui ne soutienne pas qu'il est fédéral... Il est arrivé mille fois qu'un habitant est sorti à la porte de sa maison et a vu balayer le haut de la rue; il y a envoyé balayer de suite, son voisin l'a imité, et en une demi-heure la rue entière a été balayée, croyant que c'était par ordre de police. Un marchand hisse un pavillon pour appeler l'attention; un voisin le voit, et craignant d'être accusé de lenteur

(1) V. la note a, à la fin de l'ouvrage.

(2) Le moño est un nœud de ruban que les femmes devaient porter, comme les hommes portaient la cinta.

Digitized by Google

par le gouvernement, il hisse le sien, ceux d'en face l'imitent, toute la rue en fait autant; cela passe aux autres rues, et en un instant Buenos-Ayres est couverte de pavillons. La police s'alarme et recherche quelle nouvelle heureuse on a reçue et qu'elle ignore sans doute... Et c'est le peuple qui avait forcé onze cents Anglais à se rendre dans les rues et qui avait envoyé ensuite cinq armées chasser les Espagnols du continent américain!

C'est que la terreur est une maladie de l'esprit qui afflige les populations comme le choléra-morbus, la petite vérole, la fièvre scarlatine. A la fin, personne ne se délivre de la contagion. Et quand on a déjà travaillé dix ans à se l'inoculer, personne n'y résiste encore, pas même les vaccinés. Ne riez donc pas, peuples hispano-américains, à la vue de cette dégradation, songez que vous êtes Espagnols et que c'est ainsi que l'inquisition éleva l'Espagne! Nous portons cette maladie dans le sang!

Reprenons le fil des faits. Facundo entra triomphant à Tucuman, et retourna à la Rioja, après y avoir passé plusieurs jours sans commettre d'actes remarquables de violence et sans imposer de contributions, parce que la régularité constitutionnelle de Rivadavia avait formé une conscience publique qu'il n'était pas possible d'affronter d'un coup.

Facundo retourna à la Rioja; quoique ennemi de la présidence, le général Quiroga ne savait que dire précisément sur le motif de cette opposition à la présidence, ce qui est très-naturel; lui-même n'aurait pu s'en rendre compte. « Je ne suis pas fédéral, »

Digitized by Google

disait-il toujours, « croyez-vous que je sois si bête? » — « Savez-vous, disait-il une fois à D. Dalmatio Velez, pourquoi j'ai fait la guerre? Pour cela! » Et il montrait une once d'or. Facundo mentait.

Une autre fois, il disait : « Carril, gouverneur de » San-Juan, m'a fait une mauvaise grâce en ne fai- » sant pas attention à ma recommandation pour Carita, » et c'est pour cela que je me suis lancé dans l'opposi- » tion au congrès. » Il mentait; ses ennemis disaient qu'il avait beaucoup d'actions dans l'hôtel de la monnaie, on proposa de le vendre trois cent mille piastres au gouvernement national. Rivadavia repoussa cette proposition parce que c'était un vol scandaleux; Facundo se rangea dès lors parmi ses ennemis.

Le fait est certain, mais ce ne fut pas là le motif. On croit qu'il céda aux suggestions de Bustos et Ibarra pour se mettre dans l'opposition, mais il y a un document qui accrédite le contraire. « Quand je fus invité » par les très-nuls et bas Bustos et Ibarra, ne les con- » sidérant pas capables de faire opposition avec pro- » fit au despote président D. Bernardino Rivadavia, » je les méprisai; mais le colonel D. Manuel del Cas- » tillo, aide de camp de feu Bustos, m'ayant assuré » que vous étiez d'accord dans cette affaire et que vous » y étiez le plus intéressé, je n'hésitai pas un moment » à me décider à agréer tout engagement, comptant » uniquement sur votre épée pour atteindre un heu- » reux résultat... Quel fut mon désappointement! »

Il n'était pas fédéral, et comment pouvait-il l'être? Quoi! faut-il être aussi ignorant qu'un partisan de campagne, pour connaître la forme de gouvernement

Digitized by Google

qui convient le plus à la république? Est-ce qu'un homme est d'autant plus capable de juger les questions ardues de la haute politique, qu'il a moins d'instruction? Étaient-ce des penseurs comme Lopez, comme Ibarra, comme Facundo qui, par leurs études historiques, sociales, géographiques, philosophiques, légales, allaient résoudre le problème de l'organisation convenable d'un État? Eh !!! Laissons de côté les vaines paroles par lesquelles on s'est moqué des imprudents avec tant d'imprudence. Facundo donna contre le gouvernement qui l'avait envoyé à Tucuman par la même raison qu'il donna contre Aldao qui l'avait envoyé à la Rioja! Il se sentait fort et avec la volonté d'agir : il y était poussé par un instinct aveugle, indéfini, et il y obéissait; il était le commandant de campagne, le *méchant gaucho*, ennemi de la justice civile, de l'ordre civil, de l'homme élevé, du savant, de l'habit, de la ville en un mot. La destruction de tout cela lui avait été recommandée d'en haut, et il ne pouvait abandonner sa mission.

Dans ce temps-là, une singulière question vint compliquer les affaires. A Buenos-Ayres, port de mer, résidence de seize cents étrangers, le gouvernement proposa d'accorder à ces étrangers la liberté des cultes, et la partie la plus illustre du clergé soutint et sanctionna la loi : les couvents avaient été déjà régularisés et les prêtres pris à solde (1).

---

(1) La réforme amena de grandes discussions; mais appuyée, entre autres notabilités ecclésiastiques, par le doyen docteur Zavaleta, le prêtre don Valentin Gomez, le curé de la cathédrale

Digitized by Google

Cet événement ne fit pas de bruit à Buenos-Ayres, parce que c'était un point sur lequel les opinions étaient d'accord et dont la nécessité était patente. La question de la liberté des cultes est en Amérique une question de politique et d'économie. Qui dit liberté des cultes dit émigration européenne et population. Ce fut un fait qui fit si peu d'impression à Buenos-Ayres, que Rosas ne s'est hasardé à rien toucher de ce qu'on ac-

---

don Julian Segundo de Agüero, elle fut adoptée par la salle.

La réforme n'amena en effet aucun bruit, aucun désordre à Buenos-Ayres : elle donna plus tard à Rosas un prétexte à une démonstration armée contre le gouvernement. Dans la nuit du 19 mars 1823, Buenos-Ayres fut envahie par les milices de Cañuelas, aux ordres de leur commandant Hilarion Castro, compère de Rosas, à l'instigation de celui-ci qui s'en fut quelques jours avant sous certains prétextes à Santa-Fé, y porter ce résultat. Le cri des séditieux était : *Vive la religion!* Ils arrivèrent à la grande place et furent repoussés; quelques-uns moururent, d'autres furent pris, jugés publiquement et solennellement exécutés (c'est là que fut fusillé Peralta). — Puisque je parle de ceci, j'ajouterai en passant que, du temps de la présidence en 1826, Rosas arma un autre soulèvement dans la campagne et s'en fut encore avant à Santa-Fé : mais il ne réussit pas parce qu'il éclata en désordres à Lujan, et le colonel Izquierdo le repoussa à coups de sabre; les complices allèrent chercher asile dans l'estancia de Rosas. Le gouvernement fut très-négligent, on regarda cela avec mépris.

Quant à la liberté des cultes; elle fut proposée par le gouvernement de Las Heras à la salle *provinciale* en 1825. L'opposition, libérale en tout pays, y résista : mais elle fut facilement vaincue dans la discussion, et la loi fut sanctionnée, naturellement pour la seule province de Buenos-Ayres. La même année, le congrès approuva le traité avec l'Angleterre, dans lequel cette liberté fut accordée à tous les sujets britanniques, alors pour toute la république. Tout cela n'amena point la moindre nouveauté, et le peuple vit avec indifférence la construction du premier temple protestant.

ALSINA.

Digitized by Google

corda alors, et il faut qu'une chose soit d'une absurdité incroyable pour que Rosas ne la tente pas.

Ce fut cependant dans les provinces une question de religion, de salut et de condamnation éternelle. Imaginez-vous comment elle fut reçue à Córdova! A Córdova, on établit une inquisition. San-Juan éprouva un soulèvement *catholique*, parce que le parti prit ce nom des *libertinos* (1), leurs ennemis. Cette révolution étouffée à San-Juan, on apprend un jour que Facundo est aux portes de la ville avec un pavillon noir partagé par une croix couleur de sang, avec cette devise : *Religion ou la mort!*

Le lecteur se souvient-il que j'ai copié dans un manuscrit que Facundo ne se confessait jamais, n'entendait jamais la messe, ne priait pas et disait lui-même qu'il ne croyait à rien? Eh bien! l'esprit de parti conseilla à un célèbre prédicateur de l'appeler l'envoyé de Dieu et d'engager la multitude à suivre ses drapeaux. Quand ce même prêtre ouvrit les yeux et abandonna la croisade criminelle qu'il avait prêchée, Facundo dit que ce qu'il regrettait le plus, c'était de ne pas le tenir dans ses mains pour lui donner six cents coups de fouet.

A son arrivée à San-Juan, les principaux de la ville, les magistrats qui n'avaient pas fui viennent à sa rencontre et se forment sur deux files dans une rue. Facundo passe sans les regarder; ils le suivent à distance, troublés, se regardant les uns les autres dans

(1) Libertinos (de *libertad*, liberté), nom sous lequel on désignait les partisans de la liberté des cultes.

Digitized by Google

l'humiliation commune, jusqu'à ce qu'ils arrivent à un *potrero* (1) de luzerne, logement que le général pasteur, ce moderne *hicso*, préfère aux édifices ornés de la ville. Une négresse qui l'avait servi dans son enfance se présente pour voir son Facundo ; il la fait asseoir à son côté, converse affectueusement avec elle, pendant que les prêtres et les notables de la ville sont debout sans que personne leur adresse la parole, sans que le chef daigne les renvoyer.

Les catholiques durent douter un peu de l'importance et de la valeur du secours qui leur venait d'une manière si inespérée. Peu de jours après, sachant que le curé de la Conception était *libertino*, il le fait amener par ses soldats, qui le vexent pendant le trajet, lui fait mettre les fers et lui ordonne de se préparer à mourir. Parce qu'il faut que mes lecteurs chiliens sachent qu'il y avait alors à San-Juan des prêtres *libertinos*, curés, clercs, moines, qui appartenaient au parti de la présidence, entre autres le prêtre Centeno, très-connu à Santiago, fut avec six autres un de ceux qui travaillèrent le plus à la réforme ecclésiastique. Mais il fallait faire quelque chose pour justifier la devise du pavillon. Dans un but si louable, il écrivit à un prêtre qui lui était dévoué pour lui demander conseil sur la résolution qu'il a prise, dit-il, de fusiller toutes les autorités, pour n'avoir pas encore décrété la dévolution du temporel.

Le bon prêtre, qui n'avait pas prévu l'importance qu'il y a à armer le crime au nom de Dieu, eut au

(1) Potrero (de *potro*, poulain) ; lieu où l'on élève des poulains.

Digitized by Google

moins un scrupule sur la forme dans laquelle on allait faire la réparation, et obtint qu'on leur envoyât un avis pour leur demander ou leur ordonner de le faire.

Y eut-il question religieuse dans la république argentine? Je le nierais fortement, si je ne savais que plus un peuple est barbare et par conséquent irréligieux, plus il est susceptible de céder au préjugé et au fanatisme. Mais les masses ne s'émurent pas spontanément, et ceux qui adoptèrent cette devise, Facundo, Lopez, Bustos, etc., étaient complétement indifférents. Ceci est capital. Les guerres religieuses du xve siècle, en Europe, sont soutenues des deux côtés par des croyants sincères, exaltés, fanatiques et décidés jusqu'au martyre, sans vues politiques, sans ambition. Les puritains lisaient la Bible au moment de combattre, priaient et se préparaient par des jeûnes et des pénitences. Le signe auquel se reconnaît surtout l'esprit des partis, c'est qu'ils réalisent leur but quand ils viennent à triompher, même au delà de ce qu'ils espéraient avant la lutte. Quand cela n'arrive pas, il y a déception dans les paroles. Quand le parti qui s'appelle catholique eut triomphé dans la république argentine, que fit-il pour la religion ou les intérêts du sacerdoce?

Tout ce que je sais, c'est qu'il chassa les jésuites et tua quatre prêtres respectables (1) à Santos Lu-

(1) Ces prêtres étaient : le curé Villafañe, de la province de Tucuman; deux curés de Frias, poursuivis de Santiago del Estero, établis dans la campagne de Tucuman, l'un âgé de soixante-quatre

Digitized by Google

gares (1), après leur avoir écorché le sommet de la tête et les mains; qu'il mit auprès du très-saint-sacrement le portrait de Rosas et le porta processionnellement sous un dais! Le parti *libertino* a-t-il jamais commis d'aussi horribles profanations?

Mais c'est assez m'arrêter sur ce point. Facundo passa son temps à San-Juan à jouer, laissant aux autorités le soin de lui réunir les sommes nécessaires pour le dédommager des frais que lui occasionnait la défense de la religion. Tout le temps qu'il y resta, il occupa une tente au centre du *potrero* de luzerne et montra (parce que c'était ostentation de sa part) *la chiripa* (2), défi et insulte qu'il faisait à une ville où la plus grande partie des habitants montaient sur une selle anglaise, et où les habillements et les goûts barbares de la campagne étaient d'autant plus détestés que San-Juan est une province agricole. Une autre campagne dans le Tucuman contre le général Madrid compléta le début de ce nouvel émir des pasteurs. Le général Madrid était revenu au gouvernement de Tucuman, soutenu par la province, et Facundo crut de son devoir de le déloger. Nouvelle expédition, nouvelle bataille, nouvelle victoire. Je supprime les détails parce qu'on n'y rencontrerait que des futilités. Il y a cependant un fait remarquable. Madrid avait à la bataille

---

ans, l'autre de soixante-six: le prêtre Cabrero, de la cathédrale de Córdova, de soixante ans. Ils furent conduits tous les quatre à Buenos-Ayres et égorgés à Santos-Lugares, après les profanations précitées.

(1) Endroit à trois lieues dans l'ouest de Buenos-Ayres.

(2) V. la note F, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

del Rincon cent dix hommes d'infanterie; quand l'action se termina, il en était mort soixante en ligne, et à l'exception d'un seul, les cinquante restants étaient blessés. Le lendemain, Madrid se représente au combat, et Quiroga lui envoie un de ses aides mal habillé, lui dire simplement que l'action commencera entre les cinquante prisonniers qu'il laissait agenouillés et une compagnie de soldats qu'on lui montrait. A cette intimation, Madrid abandonna toute tentative de résistance.

Dans ces trois expéditions dans lesquelles Facundo essaye ses forces, on remarque encore peu d'effusion de sang, peu de violation de la morale. Il est vrai qu'à Tucuman, il s'empare de bestiaux, de cuirs bruts, de cuirs corroyés et impose de fortes contributions en argent monnayé; mais on ne donne pas encore de coups aux citoyens, il n'y a pas encore d'outrage aux dames; ce sont les maux de la conquête, mais encore sans leurs horreurs: le système pastoral ne se déroule pas sans frein et avec tout le naturel qu'il montre plus tard.

Quelle part avait le gouvernement légitime de la Rioja dans ces expéditions? Oh! les formes existent, mais l'esprit était tout dans le commandant de la campagne. Blanco laisse le commandement, abreuvé d'humiliations et Agüero entre au gouvernement. Un jour Quiroga arrête son cheval à la porte de la maison d'Agüero et lui dit: « Monsieur le gouverneur, je viens » vous avertir que je suis campé à deux lieues avec » mon escorte. » Agüero abandonne le gouvernement. Il est question d'élire un nouveau gouvernement, et à

Digitized by Google

la pétition des habitants, il daigne leur indiquer Galvan. On le reçoit, et il est assailli la nuit par un parti de soldats; il s'enfuit et Quiroga rit beaucoup de l'aventure. La junte des représentants se composait d'hommes qui ne savaient même pas lire. Il a besoin d'argent pour la première expédition à Tucuman et il demande au trésorier de l'hôtel de la monnaie huit mille piastres pour à-compte de ses actions qu'il n'a jamais payées: à Tucuman, il demande vingt-cinq mille piastres pour payer ses soldats qui ne reçoivent rien, et plus tard, il passe dix-huit mille piastres en compte à Dorrego, pour se payer les frais de l'expédition qu'il avait faite par ordre du gouvernement de Buenos-Ayres. Dorrego s'empresse de satisfaire à une demande aussi juste. Il partage cette somme entre lui et Moral, gouverneur de la Rioja, qui lui avait suggéré cette idée: six ans plus tard, à Mendoza, il faisait donner sept cents coups de fouet à ce même Moral pour le châtier de son ingratitude.

Pendant le gouvernement de Blanco, une dispute s'engage dans une partie de jeu. Facundo prend son adversaire aux cheveux, le secoue et lui casse la nuque. Le cadavre fut enterré et on écrivit dessus: *Mort de mort naturelle.* Au moment de partir pour Tucuman, il envoie du monde chez Sarate, propriétaire paisible mais connu par sa valeur et son mépris pour Quiroga; il sort à sa porte, on écarte sa femme et ses enfants, et on le fusille en laissant à sa veuve le soin d'enterrer le cadavre. De retour de l'expédition, il rencontre Gutierrez, ex-gouverneur de Catamarca et partisan du congrès, et le prie d'aller vivre à la

Digitized by Google

Rioja où il sera en sûreté. Ils passent tous les deux quelque temps dans la meilleure intimité ; mais un jour qu'il l'a vu dans des courses entouré de *gauchos* amis, on le saisit et on lui donne une heure pour se préparer à mourir.

L'épouvante règne à la Rioja; Gutierrez est un homme respectable qui s'est attiré l'affection de tout le monde. Le prêtre docteur Colina, le curé Herrera, le père provincial Torrina, le père Cernadas, gardien de San-Francisco et le père prieur de Santo-Domingo se présentent à lui pour demander au moins pour le coupable le temps de prier et de se confesser. « Je vois » bien, répondit-il, que Gutierrez a beaucoup de par- » tisans ici. Une ordonnance ! Menez ces hommes en » prison et qu'ils meurent à la place de Gutierrez. » On les y mène en effet : deux se mettent à pleurer, à jeter des cris et à courir pour se sauver ; il arrive à un troisième quelque chose de pire que de s'évanouir ; les autres sont mis en chapelle. En entendant l'histoire, Facundo se met à rire et ordonne qu'on les mette en liberté. Ces scènes avec les prêtres sont fréquentes chez *l'envoyé de Dieu*. A San-Juan, il fait promener un nègre habillé en prêtre; à Córdova, il ne désire choisir personne que le docteur Castro Barros, avec lequel il a un compte à régler; à Mendoza, il marche avec un prêtre prisonnier condamné à mort, qu'on assied sur le banc pour le fusiller; à Atiles, il en fait autant avec le curé d'Alguia; à Tucuman, avec le prieur d'un couvent. Il est vrai qu'il n'en fusille aucun, cela était réservé à Rosas, autre chef du parti catholique; mais il les vexe, les humilie, les outrage,

Digitized by Google

ce qui n'empêche pas les vieux et les bigotes d'adresser au ciel leurs prières pour donner la victoire à ses armes.

Mais ici ne finit pas l'histoire de Gutierrez. Quinze jours après, il reçoit l'ordre de partir pour l'exil avec une escorte. Arrivé à un logement, on allume le feu pour souper, et Gutierrez se met en devoir de le souffler. L'officier lui donne un coup de bâton, il en arrive d'autres, et la cervelle saute dans les environs.

Un exprès part de suite pour informer le gouverneur Moral que le coupable ayant voulu s'enfuir..... L'officier ne savait pas écrire, et il avait emporté de la Rioja cet avis cacheté parmi les provisions!

Tels sont les principaux faits arrivés pendant les premiers essais de fusion de la république que fait Facundo, parce que ceci est un simple essai; le moment de l'alliance de toutes les forces pastorales pour faire sortir de la lutte la nouvelle république n'est pas encore arrivé. Rosas est déjà grand dans la campagne de Buenos-Ayres, mais il n'a encore ni nom ni titre : il travaille cependant, l'agite, la soulève. La constitution donnée par le congrès est repoussée par tous les peuples chez lesquels les caudillos ont quelque influence. L'envoyé se présente à Santiago del Estero en habit de cérémonie, Ibarra le reçoit en manche de chemise et chiripa! Rivadavia se démet de la présidence, parce que la volonté des peuples est en opposition. « Mais le vandalisme va vous dévorer, » ajoute-t-il à son départ.

Il fit bien de donner sa démission. Rivadavia avait pour mission de nous présenter le constitutionalisme

Digitized by Google

de Benjamin Constant avec toutes ses paroles creuses, ses déceptions, ses ridicules. Rivadavia ignorait que quand il s'agit de la civilisation et de la liberté d'un peuple, un gouvernement a des devoirs difficiles à remplir vis-à-vis de Dieu et des générations futures, et qu'il n'y a ni charité ni compassion à abandonner pendant trente ans une nation aux dévastations et au couteau du premier qui se présente pour la dépouiller et l'égorger. Les peuples au berceau sont des enfants qui ne prévoient rien, ne croient rien, et il faut que les hommes de haute prévision et de haute compréhension leur servent de pères. Le vandalisme nous a dévorés en effet, et c'est une bien triste gloire que celle de prédire le mal dans une proclamation, et de ne pas faire le moindre effort pour l'empêcher.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

GUERRE SOCIALE.

Il y a un quatrième élément qui arrive : ce sont les barbares, ce sont des hordes nouvelles qui viennent se jeter dans la société antique avec une complète fraîcheur de mœurs, d'âme et d'esprit, qui n'ont rien fait, qui sont prêts à tout recevoir avec toute l'aptitude de l'ignorance la plus suave et la plus naïve.

(LHERMINIER.)

LA TABLADA.

La présidence est tombée au milieu des sifflets et des moqueries de ses adversaires. Dorrego, l'habile chef de l'opposition de Buenos-Ayres, est l'ami des gouvernements de l'intérieur, ses fauteurs et ses soutiens dans la campagne parlementaire dans laquelle il est parvenu à triompher. A l'extérieur, la victoire semble avoir divorcé avec la république, et quoique ses armes n'éprouvent pas de désastres au Brésil, on sent partout la nécessité de la paix. L'opposition des chefs de l'intérieur avait affaibli l'armée, en détruisant

Digitized by Google

ou refusant les contingents qui devaient la renforcer. A l'intérieur règne une tranquillité apparente; mais le sol paraît trembler et des rumeurs étranges troublent la tranquillité de la surface. La presse de Buenos-Ayres brille d'une splendeur sinistre, la menace est au fond des articles que se lancent tous les jours l'opposition et le gouvernement. L'administration Dorrego sent que le vide commence à se faire autour d'elle, que le parti de la ville qui s'est nommé fédéral et l'a élevée, n'a pas d'éléments pour se soutenir avec éclat depuis la présidence. L'administration Dorrego n'avait résolu aucune des questions qui tenaient la république partagée et avait montré, au contraire, toute l'impuissance du fédéralisme. Dorrego était porteño avant tout. Que lui importait l'intérieur? s'occuper de ses intérêts, c'eût été se montrer unitaire, c'est-à-dire national. Dorrego avait promis aux partisans (caudillos) et aux peuples tout ce qui pouvait assurer le concours perpétuel des uns et favoriser les intérêts des autres; cependant, élevé au gouvernement, « que nous importe, » disait-il dans les cercles, « que les petits tyrans traitent en despotes tous ces » peuples? Quelle valeur ont pour nous quatre mille » piastres annuelles données à Lopez, dix-huit mille » à Quiroga, pour nous qui avons le port et la douane » qui nous en rapportent un million et demi, que le » fátuo (la stupidité) de Rivadavia voulait convertir en » rentes nationales? » N'oublions pas que le système d'égoïsme se traduit par ces quelques mots : « Chacun » pour soi. » Dorrego et son parti pouvaient-ils prévoir que les provinces viendraient un jour châtier

Digitized by Google

Buenos-Ayres pour leur avoir refusé son influence civilisatrice, et qu'à force de mépriser leur retard et leur barbarie, ce retard et cette barbarie devaient pénétrer dans les rues de Buenos-Ayres, s'y établir et mettre leurs quartiers dans le fort?

Mais Dorrego eût pu le voir si lui et les siens avaient eu de meilleurs yeux. Les provinces étaient là, aux portes de la ville, attendant l'occasion d'y pénétrer. Dès le temps de la présidence, les décrets de l'autorité civile trouvaient une barrière impénétrable dans les faubourgs de la ville. Dorrego avait employé cette résistance extérieure comme instrument d'opposition; et quand son parti triompha, il décora son allié d'extra-muros du titre de commandant général de la campagne. Quelle logique de fer est celle-là qui fait un échelon indispensable à un partisan de son élévation au commandement de la campagne? Là où n'existe pas cet échafaudage, comme à Buenos-Ayres, alors, il s'élève *ex professo* comme si, avant d'introduire le loup dans la bergerie, on voulait l'exposer aux regards de tous et l'élever sur les boucliers.

Dorrego trouva plus tard que le commandant de la campagne qui avait fait dandiner la présidence et avait si puissamment contribué à l'abattre, était un levier constamment appliqué au gouvernement, et que Rivadavia une fois tombé et remplacé par Dorrego, le levier continuait son travail d'ébranlement. Dorrego et Rosas étaient en présence l'un de l'autre, s'observant et se menaçant. Tous ceux qui entouraient Dorrego se rappellent sa phrase favorite : « Le coquin de gaucho! » qu'il continue à être turbulent, disait-il, et le jour

Digitized by Google

» où il y pensera le moins, je le fais fusiller. » C'est ainsi que parlaient les Ocampos quand ils sentaient sur leurs épaules la griffe puissante de Quiroga.

Indifférent pour les peuples de l'intérieur, faible avec l'élément fédéral de la *ville* et en lutte avec le pouvoir de la campagne qu'il avait appelée à son secours, Dorrego, qui était arrivé au gouvernement par l'opposition parlementaire et la polémique, cherche à s'attirer les unitaires qu'il a vaincus; mais les partis n'ont ni charité ni prévision. Les unitaires rient dans leurs barbes, complotent et se passent le mot : « Il vacille, disent-ils; laissons-le tomber. » Les unitaires ne comprenaient pas qu'avec Dorrego venaient se replier sur la ville ceux qui avaient voulu se faire intermédiaires entre eux et la campagne, et que le monstre qu'ils fuyaient ne cherchait pas Dorrego, mais la ville, les institutions civiles, eux-mêmes qui étaient leur plus haute expression.

Dans cet état de choses, la paix étant conclue avec le Brésil, la première division de l'armée, commandée par Lavalle, débarque. Dorrego connaissait l'esprit des vétérans de l'indépendance, qui se voyaient couverts de blessures, blanchissant sous le poids du casque, et qui, malgré cela, n'étaient encore que colonels, majors, capitaines; à peine si deux ou trois avaient ceint l'écharpe de général, pendant qu'au sein de la république et sans jamais sortir des frontières, il y avait des dizaines de caudillos qui s'étaient élevés, en quatre ans, du rang de méchants gauchos au grade de commandants, de celui de commandants à généraux, de généraux à conquérants des peuples, et enfin à la

Digitized by Google

qualité de leurs conquérants absolus. Pourquoi chercher un autre motif à la haine implacable qui fermentait sous les cuirasses des vétérans? Qu'attendaient-ils au plus, depuis que le nouvel ordre de choses les avait empêchés de faire, comme ils le prétendaient, ondoyer leurs panaches dans les rues de la capitale du Brésil?

Le 1er décembre au matin, les corps de ligne débarqués se trouvèrent rangés sur la place Victoria. Le gouverneur Dorrego avait pris la campagne; les unitaires couraient dans les avenues, remplissant l'air de leurs vivats et de leurs cris de triomphe. Quelques jours après, sept cents cuirassiers, commandés par des officiers généraux, se dirigeaient par la rue du Pérou, vers la pampa, à la rencontre de quelques milliers de gauchos, d'Indiens amis et de quelques troupes régulières commandées par Dorrego. Un moment après, le champ de Navarro était plein de cadavres, et un vaillant officier qui est aujourd'hui au service du Chili, amenait au quartier général Dorrego prisonnier. Une heure plus tard, le cadavre de Dorrego gisait percé de balles. Le chef qui avait ordonné son exécution annonça le fait à la ville dans ces termes de hauteur et d'abnégation :

« Je fais part au gouverneur délégué de ce que le » colonel D. Manuel Dorrego vient d'être fusillé par » mon ordre à la tête des régiments qui composent » cette division.

» L'histoire, monsieur le ministre, jugera impartia- » lement si Dorrego devait ou non mourir et si, en » le sacrifiant à la tranquillité d'un peuple mis en

Digitized by Google

» deuil par lui, je puis avoir été possédé d'un autre » sentiment que celui du bien public.

» Que le peuple de Buenos-Ayres veuille se per- » suader que la mort du colonel Dorrego est le plus » grand sacrifice que je puisse faire pour lui.

» Je salue monsieur le ministre avec toute considé- » ration.

JUAN LAVALLE. »

Lavalle fit-il mal? On l'a dit tant de fois qu'il serait ennuyeux d'ajouter un oui à l'appui de ceux qui, après avoir palpé les conséquences, ont rempli la tâche facile d'incriminer les motifs d'où elles ont procédé. « Quand le mal existe, c'est qu'il est dans les » choses, et il faut aller le chercher là seulement; si » un homme le représente, en faisant disparaître la » personnification, on le renouvelle. César assasiné » renaquit plus terrible dans Octave. » Ce serait un anachronisme que d'opposer cette pensée de Louis Blanc, exprimée avant par Lherminier et mille autres, enseignée tant de fois par l'histoire aux partis que nous avons eus jusqu'en 1829, et qui étaient élevés dans les idées exagérées de Mably, Raynal, Rousseau sur les despotes, la tyrannie et tant d'autres paroles que nous voyons quinze ans plus tard former le fond de la presse. Lavalle ne savait pas alors qu'en tuant le corps on ne tue pas l'âme, et que les personnages politiques tirent leur caractère et leur existence du fond des idées, des intérêts et des vues du parti qu'ils représentent. Si Lavalle avait fusillé Rosas au lieu de Dorrego, il eût peut-être évité au monde un affreux

Digitized by Google

scandale, à l'humanité un opprobre et à la république beaucoup de sang et de larmes; mais encore, en fusillant Rosas, la campagne n'aurait pas manqué de représentants, et l'on n'aurait fait que changer un tableau historique pour un autre. Mais ce qu'on affecte d'ignorer aujourd'hui, c'est que malgré la responsabilité purement personnelle du fait, qu'on attribue à Lavalle, la mort de Dorrego était une conséquence nécessaire des idées qui dominaient alors, et qu'en achevant cette entreprise, le soldat assez intrépide pour défier l'histoire ne faisait que réaliser le vœu avoué et proclamé du citoyen. Certes, personne ne m'attribuera le dessein de justifier le mort aux dépens de ceux qui survivent après l'avoir tué; je sauve peut-être les formes, le moins substantiel sans doute en pareil cas. Qui avait empêché la proclamation de la constitution de 1826, sinon l'hostilité contre elle d'Ibarra, de Lopez, Bustos, Ortiz, des Aldao, chacun dominant une province et quelques-uns dominant sur les autres? Ensuite, quelle chose devait paraître plus logique dans ce temps et pour ces hommes logiques *à priori* par éducation littéraire, que d'aplanir le seul obstacle qui, selon eux, se présentait à l'organisation désirée de la république? Ces erreurs politiques, qui appartiennent à une époque bien plus qu'à un homme, sont sans doute très-dignes de considération, parce que c'est d'elles que dépend l'explication de beaucoup de phénomènes sociaux. Lavalle fusillant Dorrego, comme il se proposait de fusiller Bustos, Lopez, Facundo et les autres partisans, répondait à une exigence de son époque et de son parti. Il y avait encore

Digitized by Google

en France, en 1834, des hommes qui croyaient qu'en faisant disparaître Louis-Philippe, la république française se relèverait glorieuse et grande comme au temps passé. Peut être aussi la mort de Dorrego fut-elle un de ces faits fatals, prédestinés, qui forment le nœud du drame historique et qui, éliminés, le laissent incomplet, froid, absurde. Il y avait longtemps que la guerre civile germait dans la république : Rivadavia l'avait vue venir pâle, frénétique, armée de torches et de poignards, Facundo, le partisan le plus jeune et le plus entreprenant, avait promené ses hordes sur les côtes des Andes, et s'était enfermé malgré lui dans sa tanière; Rosas, à Buenos-Ayres, avait déjà son travail mûri et en état d'être montré; c'était l'œuvre du travail de dix années réalisée autour du foyer du gaucho, dans la *pulperia* à côté du *chanteur*. Dorrego était de trop pour tout le monde, pour les unitaires qui le méprisaient, pour les caudillos auxquels il était indifférent, pour Rosas enfin, qui était déjà fatigué d'attendre et de grandir à l'œuvre des partis de la ville, qui voulait gouverner vite, incontinent; en un mot, c'était un élément qui combattait pour se produire, cet élément qui se remuait et s'agitait depuis Artigas jusqu'à Facundo, troisième élément social plein de vigueur et de force, impatient de se manifester dans toute sa nudité, pour se mesurer avec les villes et la civilisation européenne. Enlevez de l'histoire la mort de Dorrego! Facundo aurait-il perdu la force d'expansion qu'il sentait bouillonner dans son âme? Rosas aurait-il interrompu l'œuvre de personnification de la campagne à laquelle il s'attachait sans trêve

Digitized by Google

ni repos, longtemps avant qu'elle ne se manifestât en 1820, ainsi que tout le mouvement commencé par Artigas et déjà incorporé dans la circulation du sang de la république! Non! Ce que fit Lavalle, ce fut donner avec son épée un coup à ce nœud gordien où était venue s'enrayer toute la société argentine; en faisant une saignée, il voulut éviter la longueur du cancer, la stagnation; en mettant le feu à la mèche, il fit sauter la mine préparée depuis longtemps par les unitaires et les fédéraux.

Dès ce moment, il ne restait rien à faire aux timides qu'à se boucher les oreilles et se fermer les yeux. Les autres volent aux armes de tous côtés, et le bruit des chevaux fait de nouveau trembler la pampa, et le canon montre sa gueule noire à l'entrée des villes.

Il me faut laisser Buenos-Ayres pour retourner au fond des autres provinces voir ce qui s'y prépare. Je dois noter un chose en passant, c'est que Lopez, vaincu dans plusieurs rencontres, sollicita en vain une paix supportable, et que Rosas pense sérieusement à se transporter au Brésil (1). Lavalle se refuse à toute transaction et succombe. Ne voyez-vous pas l'unitaire tout entier dans ce dédain du *gaucho*, dans cette confiance dans le triomphe de la ville? Mais, je l'ai déjà dit, la montonera a toujours été faible sur les champs de bataille, mais terrible dans une longue campagne. Si Lavalle avait adopté une autre ligne de conduite et

(1) Je tiens ces faits de D. Domingo de Oro, qui était alors au côté de Lopez, et servait de parrain à Rosas, très-mal avec lui dans ce moment.

Digitized by Google

conservé le port au pouvoir des hommes de la ville, que serait-il arrivé?... Le gouvernement de sang de la pampa aurait-il eu lieu?

Facundo était dans son élément. Une campagne devait s'ouvrir, les *chasques* (1) se croisent de toutes parts, l'isolement féodal va se convertir en confédération guerrière, tout est mis en réquisition pour la prochaine campagne, et ce n'est pas aussi nécessaire d'aller jusqu'à l'embouchure de la Plata pour trouver un bon champ de bataille; non : le général Paz est venu à Córdova avec huit cents vétérans, il a battu et repoussé Bustos, et s'est emparé de la ville, qui est à un pas des llanos, et qu'assiégent et importunent déjà par leurs cris les montoneras de la sierra de Córdova.

Facundo presse ses préparatifs; il brûle d'en venir aux mains avec un général manchot, qui ne peut ni manier une lance ni faire tourner un sabre. Il a vaincu Madrid; que pourra faire Paz? D. Félix Aldao doit se réunir à lui de Mendoza, avec un régiment d'auxiliaires parfaitement équipés de rouge, et disciplinés, ainsi qu'une force de sept cents hommes de San-Juan, qui n'est pas encore en ligne. Facundo se dirige vers Córdova avec quatre mille hommes anxieux de se mesurer avec les cuirassiers du deuxième et les superbes chefs de ligne.

La bataille de la Tablada est si connue que ses détails n'intéressent plus. Dans la *Revue des Deux-Mondes* (2), on la trouve très-bien décrite; mais il y

(1) Chasque — exprès, estafette.

(2) La bataille de la Tablada a été décrite par M. Th. Lacordaire, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er août 1832.

Digitized by Google

a quelque chose à noter. Facundo assaille la ville avec toute son armée et il est repoussé pendant un jour et une nuit de tentatives d'assaut, par cent jeunes gens dépendant du commerce, trente artisans artilleurs, dix-huit soldats retraités, six cuirassiers malades, retranchés derrière des fossés à la légère et défendus seulement par quatre pièces d'artillerie : ce n'est que quand il annonce son dessein d'incendier la belle ville, qu'il peut obtenir qu'on lui livre la place publique, seul endroit qui n'est pas en son pouvoir. Sachant que Paz s'approche, il laisse son infanterie comme étant inutile, et va à sa rencontre avec une cavalerie trois fois aussi forte en nombre que l'armée ennemie. C'est là que fut le fort de la bataille, là qu'on fit les charges répétées de cavalerie; mais tout fut inutile !

Ces énormes masses de cavaliers qui vont se précipiter sur les huit cents vétérans, sont forcées de retourner à chaque minute et de revenir à la charge pour être repoussées de nouveau. En vain la terrible lance de Quiroga fait autant de ravages dans l'arrière-garde des siens que le canon et l'épée d'Ituzaingo en font sur son front! Inutile ! Ce sont les vagues d'une mer en fureur qui viennent battre en vain la roche immobile et dure; parfois elle reste ensevelie dans le tourbillon que produit le choc autour d'elle, mais un moment après, ses crêtes noires, immobiles, tranquilles, reparaissent bravant la rage de l'élément en fureur. De quatre cents auxiliaires, il n'en reste que soixante; de six cents colorados, il ne survit qu'un tiers, et les autres corps sans nom se sont défaits et

Digitized by Google

convertis en une masse informe et indisciplinée, qui se dissipe dans la campagne. Facundo vole à la ville, et le lendemain il était comme le tigre à l'affût, avec ses canons et son infanterie ; tout cependant fut bien vite terminé, et quinze cents cadavres témoignèrent de rage des vaincus et de la fermeté des vainqueurs.

Il arriva dans ces jours de sang deux faits qui viennent à se répéter dans la suite : les troupes de Facundo tuèrent dans la ville le major Tejedor qui portait à la main un pavillon de parlementaire ; dans la bataille du second jour, un colonel de Paz fusilla neuf officiers prisonniers. Nous en verrons bientôt les conséquences.

Les forces de la campagne et de la ville se mesurèrent à la Tablada sous leurs plus hautes aspirations : Facundo et Paz, dignes personnifications des deux tendances qui vont se disputer la domination de la république. Facundo, ignorant, barbare, qui a mené longtemps une vie errante, éclairée seulement de temps en temps par les reflets sinistres du poignard qu'il tourne autour de lui, brave jusqu'à la témérité, doué de forces herculéennes, aussi gaucho à cheval que le premier venu, dominant tout le monde par la violence et le pouvoir, ne connaît d'autre puissance que celle de la force brutale, n'a de foi qu'en son cheval, espère tout de la valeur, de la force de la lance, de l'effet terrible de ses charges de cavalerie. Où trouvez-vous dans la république argentine un type plus achevé de l'idéal du méchant gaucho ? Croyez-vous que c'est par sottise qu'il laisse son infanterie et son artillerie dans la ville ? Non : c'est instinct, c'est

Digitized by Google

vanité de *gaucho*; l'infanterie déshonorerait le triomphe dont les lauriers doivent se cueillir à cheval.

Paz est au contraire le fils légitime de la ville, le représentant le plus complet du pouvoir des peuples civilisés. Lavalle, Madrid et tant d'autres sont toujours Argentins, soldats de cavalerie, brillants comme Murat si l'on veut; mais l'instinct gaucho s'ouvre passage entre la cuirasse et les épaulettes. Paz est militaire à l'européenne; il ne croit pas à la valeur seule, si elle ne se subordonne à la tactique, à la stratégie et à la discipline; il sait à peine monter à cheval; de plus, il est manchot et ne pourrait pas manier une lance. L'ostentation de nombreuses forces ne le préoccupe pas; peu de soldats, mais qu'ils soient bien instruits. Laissez-le former une armée; attendez qu'il vous dise qu'elle est en état, et laissez-lui choisir le terrain où se donnera la bataille, et vous pouvez alors lui confier le sort de la république. Une bataille est un problème qu'il résoudra par équations, pour vous donner l'inconnue qui est la victoire. Le général Paz n'est pas un génie, comme l'artilleur de Toulon, et je me félicite de ce qu'il ne l'est pas; la liberté a rarement à remercier les génies: c'est un habile militaire et un administrateur distingué qui a su conserver les traditions européennes et civiles, et qui attend de la science ce que d'autres demandent à la force brutale; c'est, en un mot, le représentant légitime des *villes*, de la civilisation européenne que nous sommes menacés de voir arrêtée dans notre patrie. Pauvre général Paz, glorifie-toi au milieu de ces contre-temps répétés! Avec toi marchent les dieux pénates de la république

Digitized by Google

argentine ! Le destin n'a pas encore décidé entre toi et Rosas, entre la ville et la pampa, entre la bande bleue et le ruban rouge ! Tu as l'unique qualité d'esprit qui puisse finir par vaincre la résistance de la mode brutale, ce qui a fait le pouvoir des martyrs ! Tu as la foi. Tu n'as jamais douté ! La foi te sauvera et sauvera en toi la civilisation !

Il y a quelque chose de prédestiné dans cet homme. Sorti du sein d'une révolution mal conseillée, comme celle du 1er décembre, c'est le seul qui sache la justifier par la victoire ; enlevé à la tête de son armée par l'irrésistible pouvoir du gaucho, il passe dix ans de prison en prison, et Rosas même ne se hasarde pas à le tuer, comme si un ange tutélaire veillait à la conservation de ses jours. Échappé comme par miracle au milieu d'une nuit de tempête, les ondes agitées de la Plata lui permettent enfin de toucher la rive orientale : repoussé ici, désappointé là, on lui livre à la fin les forces exténuées d'une province qui a déjà vu succomber deux armées. De ces miettes recueillies avec une patience et une attention minutieuses, il forme ses moyens de résistance ; et quand les armées de Rosas ont triomphé de tous côtés et porté la terreur et l'assassinat sur tous les confins de la république, le général manchot, le génénéral boulé (1), crie du fond des marais de Caguazú : La république vit encore ! Dépouillé de ses lauriers par la main de ceux-là mêmes qu'il a sauvés, et indignement arraché de la tête de son armée, il se

(1) *Boleado*, pris avec les bolas.

Digitized by Google

sauve d'entre ses ennemis dans l'Entrerios, parce que le ciel déchaîne ses éléments pour les protéger, et que le gaucho du bois de Montiel ne se hasarde pas à tuer le bon manchot qui ne tue personne. Arrivé à Montevideo, il apprend que Rivera a été défait, parce qu'il n'était pas là pour arrêter l'ennemi par ses propres manœuvres. Toute la ville consternée se précipite vers son humble demeure de fugitif pour lui demander un mot de consolation, une lueur d'espérance. « Si j'ai vingt jours, on ne prendra pas la place. » Voilà la seule réponse qu'il donne, sans enthousiasme, mais avec la sûreté du mathématicien. Oribe accorde ce que Paz lui demande, et trois années s'écoulent depuis ce jour de consternation pour Montevideo (1).

Quand il a bien affermi la place et habitué la garnison improvisée à se battre tous les jours, comme si c'était une occupation de la vie comme une autre, il s'en va au Brésil, s'arrête à la cour plus que ne l'auraient désiré ses amis, et quand Rosas espérait le voir sous la surveillance de la politique impériale, il apprend qu'il est à Corrientes, qu'il a conclu une alliance avec le Paraguay, et plus tard il arrive à ses oreilles que le Brésil a invité la France et l'Angleterre à prendre part à la lutte : de manière que la question entre la campagne pastorale et les villes s'est convertie enfin en une question entre le manchot mathématique, le scientifique Paz et le gaucho barbare, entre la pampa d'un côté et Corrientes, le Paraguay, l'Uruguay, le Brésil, l'Angleterre et la France de l'autre.

---

(1) V. la note *b*, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

Ce qui honore le plus ce général, c'est que les ennemis qu'il a combattus n'ont de lui ni rigueur ni crainte. La *Gaceta* de Rosas, si prodigue en calomnies et en diffamations, ne parvient pas à l'injurier avec profit, découvrant à chaque instant le respect qu'il inspire à ses détracteurs : elle l'appelle manchot boulé, châtré, parce qu'il doit toujours y avoir une brutalité et une stupidité mêlées aux cris sanglants du Caraïbe. Si l'on pouvait pénétrer au fond du cœur de ceux qui servent Rosas, on y découvrirait l'affection qu'ils ont tous pour le général Paz, et les anciens fédéraux n'ont pas oublié que c'était toujours lui qui les protégeait contre les anciens unitaires. Qui sait si la Providence, qui tient dans ses mains le sort des États, n'a pas voulu sauver cet homme, qui a échappé tant de fois à la destruction, pour reconstruire la république sous l'empire des lois qui permettent la liberté sans la licence, et qui rendent inutiles la terreur et la violence qui sont nécessaires aux gens stupides pour commander ? Paz est provincial, et c'est déjà une garantie de ce qu'il ne sacrifierait pas les provinces à Buenos-Ayres et au port, comme le fait aujourd'hui Rosas, pour avoir des millions avec lesquels il appauvrit et rend barbares les peuples de l'intérieur, comme les fédéraux des villes accusaient le congrès de 1826 de le faire.

Le triomphe de la Tablada ouvrait une nouvelle époque pour la ville de Córdova qui, jusque-là, selon le message passé à la représentation provinciale par le général Paz, « avait occupé le dernier rang parmi » les peuples argentins. » — « Souvenez-vous, » continue

Digitized by Google

le message, « qu'elle a été le lieu où se sont croisées » les mesures et où se sont rencontrées les obstacles » à tout ce qui a eu tendance à constituer la nation ou » cette même province, soit sous le système fédéral, » soit sous le système unitaire. »

Córdova, comme toutes les villes argentines, avait son élément libéral, étouffé jusqu'alors par un gouvernement absolu et quiétiste comme celui de Bustos. Dès l'entrée de Paz, cet élément opprimé se montre à la surface, montrant combien il s'est renforcé pendant les neuf années de ce gouvernement espagnol.

J'ai d'abord dépeint Córdova comme l'antagoniste de Buenos-Ayres en idées; mais il y a une circonstance qui la recommande puissamment pour l'avenir. La science est le plus grand de tous les titres pour l'habitant de Córdova : deux siècles d'université ont laissé dans les sciences ce préjugé civilisateur, qui n'est pas si profondément enraciné dans les autres provinces de l'intérieur; de manière que la direction et la matière des études n'étaient pas encore bien changées, que Córdova put compter déjà un grand nombre de soutiens de la civilisation, qui a pour cause et pour effet le domaine et la culture de l'intelligence. Ce respect pour les lumières, cette valeur traditionnelle accordée aux titres universitaires, descendent à Córdova jusque chez les classes inférieures de la société, et il n'y a pas d'autre manière d'expliquer comment les masses civiques de Córdova embrassèrent la révolution civile qu'amenait Paz, avec une ardeur qui ne s'est pas démentie pendant dix ans et qui a préparé des milliers de victimes des classes

Digitized by Google

artisane et prolétaire de la ville, à la rage froide et ordonnée du *mashorquero* (1). Paz amenait avec lui un interprète pour s'entendre avec les masses cordovesas (2) de la ville : Barcala, le colonel nègre, qui s'était illustré si glorieusement dans le Brésil et se promenait au bras des chefs de l'armée ; Barcala, l'affranchi, qui s'était consacré pendant tant d'années à montrer aux assistants le bon chemin et à leur faire aimer une révolution qui ne distinguait ni couleur ni classe pour récompenser le mérite, Barcala fut chargé de populariser le changement d'idées et de vues opéré dans la ville, et remplit cette tâche au delà de ce qu'on croyait devoir espérer. Les citoyens de Córdova appartiennent dès lors à la ville, à l'ordre civil, à la civilisation.

La jeunesse de Córdova s'est distinguée dans la guerre actuelle par l'abnégation et la constance qu'elle a déployées ; un nombre infini de ses membres a succombé sur les champs de bataille, dans les assassinats de la mashorca, et un plus grand nombre encore souffre des maux de l'expropriation. Dans les combats de San-Juan, les rues furent semées de ces docteurs de Córdova, qui servaient les canons destinés à arrêter l'ennemi.

D'un autre côté, le clergé, qui avait fomenté si fort l'opposition au congrès et à la constitution, avait eu assez de temps pour mesurer l'abîme auquel les défenseurs du culte exclusif de la classe de Facundo,

(1) V. la note YY, à la fin de l'ouvrage.
(2) De Córdova.

Digitized by Google

Lopez et autres, conduisaient la civilisation, et il n'hésita pas à donner une adhésion décidée au général Paz.

Ainsi donc, les docteurs comme les jeunes gens, le clergé comme les masses, parurent de suite unis sous un seul sentiment, disposés à soutenir les principes proclamés par le nouvel ordre de choses. Paz put se contraindre encore à organiser la province et à renouer les relations d'amitié avec les autres. Un traité fut conclu avec Lopez de Santa-Fé, que Domingo de Oro engageait à s'allier au général Paz; Salta et Tucuman l'étaient déjà avant la Tablada, les provinces occidentales restaient seules en état d'hostilité.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

GUERRE SOCIALE.

Que cherchez-vous? Si vous êtes jaloux de voir un assemblage effrayant de maux et d'horreurs, vous l'avez trouvé.
(SHAKSPEARE.)

ONCATIVO.

Qu'était devenu Facundo dans tout cela? Tout l'avait abandonné à la Tablada : armes, chefs, soldats, réputation, tout, excepté la rage et la valeur. Moral, gouverneur de la Rioja, surpris par la nouvelle d'un tel contre-temps, se sert d'un léger prétexte pour sortir de la ville, se dirigeant vers les pueblos; et de Sañagosta, il envoie un avis à Quiroga, dont il y apprit l'arrivée, pour lui offrir les ressources de la province. Avant l'expédition à Córdova, les relations entre les deux chefs de la province, le gouverneur nominal et le caudillo, le majordome et le seigneur, avaient paru refroidies. Facundo n'avait pas trouvé autant d'hommes armés qu'en donnait le résultat des recensements

Digitized by Google

qu'on aurait pu faire en ajoutant ce qui existait dans la province à cette époque, et ce qui avait été amené du Tucuman, de San-Juan, de Catamarca, etc. Une autre circonstance particulière aggravait les soupçons qui, dans l'esprit de Quiroga, pèsent contre le gouverneur. Sañagosta est la maison seigneuriale des Dórias Dávilas, ennemis de Facundo, et le gouverneur, prévoyant les conséquences que l'esprit soupçonneux de Facundo déduira de la date et du lieu, date son avis de Uanchin, point éloigné de là de quatre lieues. Cependant Quiroga apprend que c'est de Sañagosta que lui écrivait Moral, et tout doute devient éclairci. Bárcena, odieux instrument de crimes dont il a fait l'acquisition à Córdova, et Fontanel vont avec des partis parcourir les villages et prendre tous les gens à leur aise qu'ils trouvent. La battue n'a pas été heureuse naturellement; le gibier a senti les lévriers et fuit épouvanté dans toutes les directions. Les partis retournèrent seulement avec onze habitants qui furent fusillés sur-le-champ. D. Inocencio Moral, oncle du gouverneur, avec deux fils, un de quatorze ans, l'autre de vingt; Ascueta, Gordillo, Cantos (Chilien), Sotomayor, un autre Gordillo, Corro, voyageant de San-Juan et Pastos, furent les victimes de cette journée. Le dernier, D. Mariano Pasos, avait déjà, dans une autre occasion, éprouvé le ressentiment de Quiroga. Au moment où Quiroga partait pour une de ses premières expéditions, Pasos avait dit à un M. Rincon, commerçant comme lui, en voyant le désordre des troupes : « Quelles gens pour aller se battre ! » Quiroga apprend cela, fait appeler les deux aristar-

Digitized by Google

ques, attache le premier à l'un des piliers du cabildo (1), et lui fait donner deux cents coups, pendant que l'autre est là demi-nu et attendant sa part, dont Quiroga lui fait grâce. Plus tard, ce gracié fut gouverneur de la Rioja et très-attaché au général.

Le gouverneur Moral, sachant ce qui l'attendait, s'enfuit donc de la province, bien que plus tard il reçut six cents coups pour son ingratitude (por ingrato); car ce même Moral est celui qui avait partagé les dix-huit cents piastres arrachées à Dorrego.

Ce Bárcena dont j'ai parlé auparavant fut chargé d'assassiner le commissaire de la compagnie anglaise des mines. J'ai entendu de lui-même les horribles détails de l'assassinat, commis dans sa propre maison en écartant sa femme et ses enfants pour laisser passage aux balles et aux coups de sabre. Ce même Bárcena était le chef de la mashorca qui accompagna Oribe à Córdova et qui, dans un bal que l'on donnait pour célébrer le triomphe sur Lavalle, faisait rouler dans le salon les têtes sanglantes de trois jeunes gens dont les familles s'y trouvaient; parce qu'il faut se rappeler que l'armée qui vint à Córdova à la poursuite de Lavalle, amenait une compagnie de mashorqueros, qui portaient au côté gauche le couteau convexe, à la manière d'un petit cimeterre, que Rosas avait fait faire exprès dans les coutelleries de Buenos-Ayres pour égorger les hommes.

Quel motif fit commettre à Quiroga ces atroces exécutions? On dit qu'à Mendoza il avait dit à Oro que son

(1) V. la note c, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

seul but avait été de faire peur. On raconte qu'en continuant les assassinats dans la campagne sur les malheureux paysans, à son passage par Atiles, campement général, un des Villafañe lui dit avec l'accent de la compassion, de la crainte et de la prière : « Jusques à quand, mon général! » — « Ne soyez pas » barbare, » répondit Quiroga, « comment me refaire » sans cela ? » Voilà son système tout entier : la terreur sur le citoyen pour qu'il abandonne sa fortune, la terreur sur le gaucho pour qu'il soutienne de son bras une cause qui n'est pas la sienne; la terreur suppléé au manque d'activité et de travail pour administrer, à l'enthousiasme, à la stratégie, à tout. Et il n'y a pas à s'illusionner : la terreur est un moyen de gouverner qui produit de plus grands résultats que le patriotisme et la spontanéité.

Les souverains barbares l'exercent depuis les temps les plus reculés; les bandits des bois obéissent au chef qui a dans la main cette courroie qui domine les têtes les plus altières. Il est vrai qu'elle dégrade les hommes, les appauvrit, brise les ressorts de leur esprit, qu'enfin elle arrache en un jour aux États ce qu'ils auraient pu donner en dix ans; mais qu'importe tout cela au souverain barbare, au chef de bandits, ou au caudillo argentin ?

Une circulaire de Facundo ordonna que tous les habitants de la ville de la Rioja émigrassent aux llanos sous peine de la vie, et cet ordre s'exécuta au pied de la lettre. L'implacable ennemi de la ville craignait de n'avoir pas assez de temps pour la tuer peu à peu, et il lui donne le coup de grâce. Qu'est-ce qui motive cette

Digitized by Google

émigration inutile? Quiroga avait-il peur? Oui, il craignait dans ce moment-là! A Mendoza, les unitaires qui s'étaient emparés du gouvernement levaient une armée; il y avait Tucuman et Salta au nord, et à l'est Córdova, la Tablada et Paz; il était donc entouré, et une battue générale pouvait alors mettre aux abois le tigre des llanos. Facundo avait fait éloigner les troupeaux vers la Cordillère, pendant que Villafañe accourait à Mendoza au secours des Aldao, et lui-même rassemblait ses recrues à Atiles. Ces terroristes ont aussi leurs moments de terreur: Rosas aussi pleurait comme un enfant et se frappait contre les murailles, quand il apprit la révolution de Chascomus, et onze malles énormes entraient chez lui pour qu'il pût recueillir ses effets et s'embarquer une heure avant qu'arrivât la nouvelle du triomphe d'Alvarez. Mais pour l'amour de Dieu, ne faites jamais peur aux terroristes! Malheur au peuple d'où part le conflit! Ce sont alors les boucheries de septembre et l'exposition au marché de pyramides de têtes humaines!

Malgré l'ordre de Facundo, il restait deux personnes à la Rioja, une enfant et un prêtre: la Severa et le père Colina. L'histoire de la Severa Villafañe est un roman pitoyable, un conte de fées, dans lequel la plus belle princesse de son temps est errante et fugitive, déguisée un jour en bergère, mendiant un autre jour du secours et un morceau de pain pour échapper aux poursuites de quelque géant épouvantable, de quelque Barbe-Bleue. La Severa a eu le malheur d'exciter la concupiscence du tyran, et personne ne l'égale dans la manière de se débarrasser de ses fé-

Digitized by Google

roces poursuites. Ce n'est pas seulement la vertu qui la fait résister à la séduction, c'est une répugnance invincible, de beaux instincts de femme délicate qui déteste les types de la force brutale, parce qu'elle craint qu'ils n'altèrent sa beauté. Une belle femme échangera souvent un peu de son honneur pour un peu de la gloire qui entoure un homme célèbre, mais de cette gloire noble et haute qui n'a pas besoin de courber et d'avilir les autres pour les surpasser, afin qu'au milieu d'un si mauvais terrain couvert de bruyères, la vue ne puisse découvrir l'arbuste épineux et décoloré. Non : c'est à une tout autre cause qu'est due la fragilité pieuse de madame de Maintenon, celle que s'attribuent madame Roland et tant d'autres femmes qui font le sacrifice de leur réputation pour s'associer à des noms célèbres. La Severa résista des années entières. Une fois elle manque d'être empoisonnée par son tigre dans une figue; une autre fois, Quiroga lui-même dépité, prend de l'opium pour s'ôter la vie. Un jour elle s'échappait des mains des domestiques du général, qui vont lui tendre les pieds et les mains sur une muraille, pour alarmer sa pudeur; un autre jour, Quiroga la surprend dans la cour de sa maison, la prend par le bras, la baigne dans son sang à force de soufflets, la jette par terre, et lui casse la tête avec le talon de sa botte. Mon Dieu! il n'y a donc personne qui défendra cette pauvre enfant? Elle n'a donc pas de parents, pas d'amis? Mais si! Elle appartient aux premières familles de la Rioja : le général Villafañe est son oncle, elle a des frères qui assistent à ses outrages; il y a un curé qui lui ferme

Digitized by Google

sa porte quand elle vient mettre sa vertu à l'abri du sanctuaire. La Severa s'enfuit à la fin à Catamarca et s'enferma dans une maison de retraite. Deux ans plus tard, Facundo passait par là; il se fait ouvrir l'asile et ordonne à la supérieure d'amener les recluses en sa présence. Il y en eut une qui jeta un cri à sa vue, et tomba inanimée. C'était la Severa. N'est-ce pas un beau roman?

Mais allons à Atiles, où se prépare une armée pour aller recouvrer la réputation perdue à la Tablada, parce qu'il ne s'agit que de la réputation de gaucho cargador (gaucho qui se bat à la charge). Deux unitaires de San-Juan sont tombés en son pouvoir; un jeune homme nommé Castro y Calvo, Chilien, et Alexandre Carril. Quiroga demande à l'un combien il donne pour sa vie : Vingt-cinq mille piastres, répondit-il en tremblant. — Et vous, combien? dit-il à l'autre. — Je ne puis en donner que quatre mille; je suis commerçant et ne possède rien. — On fait venir les sommes de San-Juan, et l'on a déjà réuni à peu de frais trente mille piastres pour la guerre. En attendant que l'argent arrive, Facundo les loge sous un caroubier, les occupe à faire des cartouches en les payant deux réaux (1) par jour pour leur travail.

Le gouvernement de San-Juan a connaissance des efforts que fait la famille de Carril pour se procurer la rançon, et se sert de la découverte. Gouvernement de citoyens, quoique fédéral, il ne se hasarde pas à tuer des citoyens, et se sent impuissant pour arracher

(1) V. la note HH, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

de l'argent aux unitaires. Le gouvernement intime aux prisonniers qui peuplent les geôles l'ordre de partir pour Atiles; les mères et les épouses savent ce que veut dire Atiles; et les unes d'abord, les autres ensuite, parviennent à réunir les sommes demandées, pour faire revenir leurs parents du chemin qui conduit à la tanière du tigre. Ainsi Quiroga gouverne à San-Juan rien qu'avec la terreur de son nom.

Pendant que les Aldao sont forts à Mendoza, et qu'il n'est pas resté un seul homme à la Rioja, vieux ou jeune, garçon ou marié, Facundo se transporte à San-Juan pour établir son quartier général au milieu de cette population, riche alors en unitaires opulents. A son arrivée, il fait donner six cents coups de fouet à un citoyen remarquable par son influence, ses talents et sa fortune. Facundo marche en personne auprès du canon qui promène la victime mourante aux quatre coins de la place, parce que Facundo est très-minutieux dans cette partie de l'administration; ce n'est pas comme Rosas qui, du fond de son cabinet où il prend le *mate* (1), envoie à la Mashorca les ordres qu'elle doit exécuter, pour imputer ensuite à l'enthousiasme fédéral du pauvre peuple toutes les atrocités avec lesquelles il fait trembler la terre! Ne croyant pas suffisant ce pas préalable à toute autre mesure, Facundo fait amener un vieux boiteux qu'on accuse ou non d'avoir servi de baqueano à des fugitifs, et le fait fusiller sur-le-champ sans confession, sans lui permettre un mot, parce que l'envoyé de

(1) V. la note T, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

Dieu ne se soucie pas toujours que ses victimes se confessent.

L'opinion publique ainsi préparée, il n'y a pas de sacrifices que la ville de San-Juan ne soit prête à faire pour la défense de la fédération ; les contributions se distribuent sans réplique, les armes sortent de dessous terre. Facundo achète des fusils, des sabres à qui lui en présente. Les Aldao triomphent de l'incapacité des unitaires par la violation des traités du Pilar (1), et Quiroga passe alors à Mendoza. Là, la terreur était inutile; les exécutions journalières ordonnées par le moine (Aldao el fraile), et dont j'ai donné le détail dans sa biographie, avaient glacé la ville comme un cadavre : mais Facundo avait besoin d'y confirmer la terreur que son nom répandait partout. Quelques jeunes gens de San-Juan sont tombés prisonniers; au moins ceux-là lui appartiennent. Il envoie faire cette demande à l'un d'eux : Combien pouvez-vous livrer de fusils en quatre jours? Le jeune homme répond que si on lui donne le temps d'en envoyer chercher au Chili, et à sa maison celui de rassembler des fonds, il verra ce qu'il peut faire. Quiroga réitère la demande, ordonnant qu'il réponde catégoriquement. — Aucun. Une minute après, on portait le cadavre en terre et six San-Juaninos (habitants de San-Juan) le suivaient à peu d'intervalle. La demande se fait de vive voix ou par écrit aux prisonniers mendocinos (de Mendoza), et les réponses sont plus ou moins satisfaisantes. Un prisonnier d'un ca-

(1) V. la note *d*, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

ractère plus élevé se présente : le général Alvarado a été pris, Facundo le fait amener en sa présence : Asseyez-vous, général, lui dit-il. En combien de jours pouvez-vous me donner six mille piastres pour votre vie ? Je ne puis, señor, je n'ai pas d'argent. — Mais vous avez des amis qui ne vous laisseront pas fusiller. — Je n'en ai pas, señor : j'étais simplement en passage dans cette ville quand, forcé par le vœu public, je me suis chargé du gouvernement. — Où voulez-vous vous retirer ? continue-t-il après un instant de silence. — Où V. E. ordonnera. — Dites où vous voulez aller? — Je le répète, où l'on m'ordonnera. — San-Juan, que vous en semble ? — Bien, señor. — Combien vous faut-il d'argent? — Merci, señor, je n'en ai pas besoin. — Facundo se dirige vers un secrétaire, prend deux gamelles remplies d'or, et se retirant, lui dit : — Prenez ce qu'il vous faut, général. — Merci, señor, rien. — Une heure après, la voiture du général Alvarado était à la porte de sa maison chargée de ses effets, et le général Villafañe, qui devait l'accompagner à San-Juan, où à son arrivée il lui remit cent onces d'or de la part du général Quiroga, en le suppliant de ne pas se refuser à les recevoir.

Comme on le voit, l'âme de Facundo n'était pas du tout fermée aux nobles inspirations. Alvarado était un vieux soldat, un général grave et circonspect, et il lui avait fait peu de mal. Il disait plus tard de lui : « Le général Alvarado est un bon militaire, mais il » n'entend rien à cette guerre que nous faisons. »

A San-Juan, on lui amena un Français nommé

Digitized by Google

Barreau, qui avait écrit de lui ce qu'un Français pouvait écrire. Facundo lui demande s'il est l'auteur des articles qui l'ont tant blessé, et sur sa réponse affirmative : « Qu'attendez-vous maintenant? » reprend » Quiroga. — Señor, la mort. — Prenez ces onces et » allez vous faire pendre ailleurs. »

A Tucuman, Quiroga était étendu sur un comptoir. « Où est le général? » lui demande un Andaloux qui s'est un peu grisé pour sortir de l'affaire avec honneur. — Ici dedans : que lui voulez-vous? — Je viens payer quatre cents piastres de contributions qu'il m'a mises! Comme cela ne lui coûte rien à cet animal! — Connaissez-vous le général, patron? — Je ne veux même pas le connaître, le voleur (forajido) des montagnes! Entrez; prenons un verre de caña (1). — Ce dialogue original était plus avancé, quand un aide de camp se présente, et s'adressant à l'un des interlocuteurs : — Mon général, lui dit-il. — Mon général!!! repète l'Andaloux, ouvrant une bouche énorme... Ainsi... c'est vous qui êtes le général?... Canario!!! Mon général, continue-t-il en se jetant à genoux, je suis un pauvre diable de pulpero!... Que voulez-vous?... Vous me ruinez... Mais l'argent est prêt... Allons... Il n'y a pas de quoi se fâcher!!! » Facundo se met à rire, le relève, le tranquillise, et lui remet la contribution, en ne lui prenant comme prêt que deux cents piastres qu'il lui remit religieusement plus tard. Deux ans plus tard, un mendiant paralytique lui criait à Buenos-Ayres : « Adieu, mon géné-

(1) V. la note *e*, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

ral, je suis l'Andaloux de Tucuman, je suis paralytique. » Facundo lui donna six onces.

Ces traits prouvent la théorie que le drame moderne a exploitée avec tant d'éclat, savoir : que même dans les plus atroces caractères historiques, il y a toujours une étincelle de vertu qui brille par moments et se cache. D'un autre côté, pourquoi celui qui n'a pas de frein qui contienne ses passions ne ferait-il pas le bien ? C'est une prérogative du pouvoir comme une autre.

Mais reprenons le fil des événements publics. Après avoir inauguré la terreur à Mendoza d'une manière si solennelle, Facundo se retire au Retamo, où les Aldao portent la contribution de cent mille piastres qu'ils ont arrachées aux unitaires atterrés. Là se trouvait la table de jeu qui accompagnait toujours Quiroga, là se hâtent d'accourir les amis du parti, là enfin on passe la nuit à la lueur vacillante des flambeaux.

Au milieu de tant d'horreurs et de désastres, l'or circule à torrents; et au bout de quinze jours, Facundo gagne les cent mille piastres de la contribution, les nombreux milliers que gardent les amis fédéraux et tout ce qui peut se mettre sur une carte. La guerre cependant a besoin de ressources, et l'on revient tondre les brebis déjà tondues. Cette histoire des fameux coups du Retamo, où il y eut une nuit cent trente mille piastres sur le tapis, est l'histoire de toute la vie de Quiroga. « On joue beaucoup, général, lui disait » un habitant dans sa dernière expédition à Tucuman ! » — Eh ! c'est une misère ! A Mendoza et à San-Juan, » on pouvait s'amuser ! C'est là que l'argent cou-

Digitized by Google

» rait. J'ai gagné une nuit au fraile (Aldao) cinquante » mille piastres, au prêtre Luna vingt-cinq mille » autres; mais ici, c'est de la...! (estas son pij...!). »

Une année se passe dans ces préparatifs de guerre, et à la fin part en 1830 pour Córdova une nouvelle armée formidable, composée des divisions recrutées à la Rioja, San-Juan, Mendoza et San-Luis. Le général Paz, désireux d'éviter l'effusion du sang, quoiqu'il fût sûr d'ajouter de nouveaux lauriers à ceux qu'il avait déjà cueillis, envoya le major Pawnero, officier plein de prudence, d'énergie et de sagacité, au-devant de Quiroga, pour lui offrir non-seulement la paix, mais une alliance. On croit que Quiroga était disposé à embrasser toute espèce de transactions; mais les suggestions de la commission médiatrice de Buenos-Ayres, qui n'avait pas d'autre but que d'éviter toute transaction, et l'orgueil et la présomption de Quiroga, qui se voyait à la tête d'une nouvelle armée plus puissante et mieux disciplinée que la première, lui firent repousser toutes les propositions pacifiques du modeste général Paz. Facundo, cette fois, avait combiné quelque chose qui avait des semblants de plan de campagne. Des intelligences établies dans la sierra de Córdova avaient soulevé la campagne pastorale; le général Villafañe s'approchait par le nord avec une division de Catamarca, pendant que Facundo tombait par le sud. Il fallut au général Paz peu d'efforts de pénétration pour voir quels étaient les desseins de Quiroga et pour les déjouer. Une nuit, l'armée disparut des environs de Córdova; personne ne pouvait se rendre compte de l'endroit où elle était passée; tout

Digitized by Google

le monde l'avait rencontrée, quoique en divers lieux, à la même heure. S'il s'est quelquefois réalisé en Amérique quelque chose de semblable aux combinaisons stratégiques compliquées des campagnes de Bonaparte en Italie, c'est cette fois où Paz fit passer la sierra de Córdova par quarante divisions, de manière que ceux qui fuyaient d'un combat tombassent dans les mains d'un autre corps placé pour cela dans un endroit précis et inévitable. La montonera étourdie, enveloppée de toutes parts, avec l'armée devant elle, à ses côtés, à son arrière-garde, dut se laisser prendre dans les filets qu'on lui avait tendus, et dont les fils se mouvaient à volonté de la tente du général. La veille de la bataille d'Oncativo, toutes les divisions de cette merveilleuse campagne de quinze jours, dans laquelle elles avaient manœuvré combinément sur un front de cent lieues, n'étaient pas encore entrées en ligne. Je me dispense de donner aucun détail sur cette campagne mémorable, dans laquelle le général Paz, pour donner de la valeur à son triomphe, publiait dans le bulletin la mort de soixante-dix des siens, quoiqu'il n'eût perdu que douze hommes, dans un combat où se rencontraient huit mille soldats et vingt pièces d'artillerie. Une simple manœuvre avait défait le vaillant Quiroga, et tant d'horreurs, tant de larmes versées pour former cette armée, avaient abouti à donner à Facundo quelque temps de jeu et au général Paz quelques milliers de prisonniers inutiles.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

GUERRE SOCIALE.

Un cheval! vite un cheval, mon royaume pour un cheval!

(SHAKSPEARE.)

CHACON.

Facundo, le méchant gaucho des llanos, ne retourne pas cette fois à ses champs; il s'achemine vers Buenos-Ayres, et c'est à cette direction imprévue de sa fuite qu'il doit d'échapper aux mains de ceux qui le poursuivent. Facundo a vu qu'il ne lui reste plus rien à faire dans l'intérieur; il n'a pas cette fois le temps de pressurer et de martyriser les peuples pour qu'ils lui donnent des subsides, avant que le vainqueur n'arrive de tous côtés à leur secours.

Cette bataille d'Oncativo ou de la Laguna Larga était très féconde en résultats; par elle Córdova, Mendoza, San-Juan, San-Luis, la Rioja, Catamarca, Tucuman, Salta et Jujuy demeuraient libres de la domination des caudillos. L'unité de la république proposée

Digitized by Google

par Rivadavia par les voies parlementaires, commençait à avoir son effet à partir de Córdova par les armes, et le général Paz réunit à cet effet un congrès d'agents de ces provinces, pour qu'ils s'entendissent sur ce qui conviendrait le mieux pour se donner des institutions.

Lavalle avait été moins heureux à Buenos-Ayres, et Rosas, qui était destiné à jouer un rôle si sombre et si épouvantable dans l'histoire argentine, commençait déjà à avoir de l'influence dans les affaires publiques et gouvernait la ville. La république demeurait donc divisée en deux factions : une à l'intérieur, qui voulait faire de Buenos-Ayres la capitale de l'Union, l'autre à Buenos-Ayres, qui feignait de ne pas vouloir être capitale de la république, à moins qu'elle abjurât la civilisation européenne et l'ordre civil.

Cette bataille avait laissé à découvert cet autre grand fait; savoir : que la montonera avait perdu de sa force primitive, et que les armées des villes pouvaient se mesurer avec elle et la détruire. C'est un fait fécond dans l'histoire argentine. A mesure que le temps passe, les bandes pastorales perdent leur spontanéité primitive. Facundo a déjà besoin de la terreur pour les émouvoir; et en bataille rangée, elles sont troublées en présence des troupes disciplinées et dirigées par les maximes stratégiques que l'art européen a léguées aux militaires des villes. A Buenos-Ayres, cependant, le résultat est différent : Lavalle, malgré sa valeur qu'il montre au Puente Marquez et partout, malgré ses nombreuses troupes de ligne, succombe à la fin de la campagne, enfermé dans l'enceinte de la ville par les milliers de

Digitized by Google

gauchos qu'ont agglomérés Rosas et Lopez; et par un traité qui, à la fin, a les effets d'une capitulation, il se dépouille de l'autorité, et Rosas pénètre à Buenos-Ayres. Pourquoi Lavalle est-il vaincu? La seule raison, pour moi, c'est qu'il est le plus vaillant officier de cavalerie qu'ait la république argentine, c'est qu'il est général argentin et non général européen; les charges de cavalerie ont fait sa renommée romanesque. A la déroute de Toreta ou de Moquegua, je ne me rappelle pas bien, Lavalle protégeant la retraite de l'armée, charge quarante fois en un jour et demi, jusqu'à ce qu'il ne lui reste pas vingt soldats pour recharger. Je ne me rappelle pas que la cavalerie de Murat ait jamais fait semblable prodige. Mais voyez les conséquences qu'ont ces faits pour la république. Lavalle se rappelant en 1839 que la montonera l'a vaincu en 1830, abjure toute son éducation guerrière à l'européenne et adopte le système montonero. Il équipe quatre mille chevaux et arrive avec ses bandes brillantes jusqu'aux portes de Buenos-Ayres, en même temps que Rosas, le gaucho de la pampa, qui l'a vaincu en 1830, abjure de son côté les instincts montoneros, annule la cavalerie dans ses armées et ne confie le sort de la campagne qu'à l'infanterie en ligne et au canon. Les rôles sont changés : le gaucho endosse l'uniforme de soldat; le militaire de l'indépendance le poncho; le premier triomphe, le second va mourir percé d'une balle que lui envoie légèrement la montonera. Sévère leçon, sans doute! Si Lavalle avait fait la campagne de 1840 en selle anglaise et vêtement français, nous serions aujourd'hui sur les rives de la

Digitized by Google

Plata à régler la navigation des fleuves à la vapeur, et à distribuer des terrains à l'émigration européenne. Paz est le premier général citoyen qui triomphe de l'élément pastoral, parce qu'il déploie contre lui toutes les ressources de l'art militaire européen, dirigées par une tête mathématique. L'intelligence l'emporte sur la matière, l'art sur le nombre.

L'œuvre de Paz à Córdova est si féconde en résultats et élève tellement en deux années l'influence des villes, que Facundo sent l'impossibilité de réhabiliter son pouvoir de caudillo, quoiqu'il l'ait déjà étendu sur tout le littoral des Andes, et c'est seulement Buenos-Ayres la civilisée, l'européenne, qui peut offrir un asile à sa barbarie.

Les journaux de Córdova de cette époque transcrivaient les nouvelles d'Europe, les sessions des chambres françaises; et les portraits de Casimir Périer, Lamartine, Chateaubriand, servaient de modèles dans les classes de dessin : tel était l'intérêt que Córdova manifestait pour le mouvement européen. Lisez la *Gazeta mercantil* (1) de cette époque, et vous pourrez juger de la direction demi-barbare que prit dès lors la presse de Buenos-Ayres.

Facundo s'enfuit à Buenos-Ayres, non sans avoir fait fusiller avant deux de ses officiers, pour maintenir l'ordre parmi ceux qui l'accompagnent. Sa théorie de la terreur ne se dément jamais; c'est son palladium, son talisman, ses pénates. Tout l'abandonnera, moins cette arme favorite.

---

(1) Journal qui se publie à Buenos-Ayres.

Digitized by Google

Il arrive à Buenos-Ayres, se présente au gouvernement de Rosas, se rencontre dans les salons avec le général Guido, le plus courtois et le plus cérémonieux des généraux qui ont fait leur carrière à force de politesses dans les antichambres de palais. Il fait une profonde révérence à Quiroga : « Pourquoi me » montrez-vous les dents comme si j'étais un chien ? » répond celui-ci. « Vous m'avez envoyé là une com- » mission de docteurs pour m'embrouiller avec le » général Paz (Cavía et Cernadas). Paz m'a battu en » règle. » Quiroga déplora souvent depuis de n'avoir pas prêté l'oreille aux propositions du major Pawnero.

Facundo disparaît dans le tourbillon de la grande ville ; à peine entend-on parler de quelques circonstances de jeu. Le général Mancilla le menace une fois de lui donner un coup de chandelier en lui disant: « Avez-vous cru que vous étiez dans les provinces ? » Son vêtement de gaucho de province appelle l'attention, sa manière de porter le poncho, sa barbe entière qu'il a promis de porter jusqu'à ce qu'il ait lavé la tache de la Tablada, fixe pour un moment l'attention de la ville élégante et européenne; mais bientôt personne ne s'occupe plus de lui.

On préparait alors une grande expédition contre Córdova. On enrôlait six cents hommes de Buenos-Ayres et de Santa-Fé pour l'entreprise; Lopez en était le général en chef; Balcarce, Enrique Martinez et autres chefs allaient sous ses ordres. Et ici l'élément pastoral domine encore, mais il a fait alliance avec la ville, avec le parti fédéral; il a des généraux. Fa-

Digitized by Google

cundo se charge d'une tentative désespérée sur la Rioja ou Mendoza; il reçoit pour cela deux cents criminels tirés de toutes les prisons, il embauche soixante-dix hommes de plus dans le Retiro (1), réunit quelques-uns de ses officiers et se dispose à marcher.

Rosas réunissait à Pabon (2) sa cavalerie de colorados (rouges); Lopez de Santa-Fé s'y trouvait aussi. Facundo s'arrêta à Pabon pour s'entendre avec les autres chefs. Les trois plus fameux *caudillos* de la pampa sont réunis : Lopez, maître et successeur immédiat d'Artigas; Facundo, le barbare de l'intérieur; Rosas, le louveteau qui est à faire son éducation et se trouve à la veille de se lancer pour chasser pour son propre compte. Les classiques les eussent comparés à Lepidus, Marc-Antoine et Octave, qui se divisent l'empire, et la comparaison serait juste jusque dans la bassesse et la cruauté de l'Octave argentin. Les trois caudillos font preuve et ostentation de leur importance personnelle. Savez-vous comment? Ils montent à cheval tous les trois et vont tous les matins gauchear (3) dans la pampa, on boule (4) les chevaux, on les dirige sur les terriers de biscachas (5), on tourne, on se fait des tours, on lutte à la course (6). Quel est le plus grand homme? Le plus jinete (7), Ro-

(1) Quartier de Buenos-Ayres.
(2) Lieu situé à vingt-quatre lieues N.-O. de Buenos-Ayres.
(3) Faire le gaucho.
(4) Prendre avec les bolas.
(5) V. la note K, à la fin de l'ouvrage.
(6) Corren carreras, dans le texte.
(7) Cavalier qui se tient bien à cheval.

Digitized by Google

sas, celui qui a triomphé enfin. Un matin, il va inviter Lopez à la course. Celui-ci lui répond : « No, compañero, si de hecho es Vd. muy bárbaro (1). En effet, Rosas les battait tous les jours, les laissait pleins de meurtrissures et de contusions. Ces joûtes de l'Arroyo de Pabon ont eu dans toute la république une célébrité fabuleuse, qui n'a pas laissé que de contribuer à aplanir le chemin du pouvoir au champion de la journée, l'empire al mas de a caballo (2)!

Quiroga traverse la pampa avec trois cents adeptes arrachés pour la plupart aux mains de la justice, par le même chemin par lequel vingt ans avant, n'étant que *méchant* gaucho, il a fui de Buenos-Ayres, désertant les files des Arribeños.

Dans la ville du Rio-Quarto, il rencontre une résistance très-forte et demeure trois jours arrêté par de mauvais fossés qui servent de parapet à la garnison. Il se retirait déjà, quand un espion se présente à lui et lui révèle que les assiégés n'ont pas une cartouche. Quel est ce traître? En 1818, dans la soirée du 18 mars, le colonel Zapiola, chef de la cavalerie de l'armée chileno-argentine, voulut faire devant les Espagnols une exhibition du pouvoir de la cavalerie des patriotes dans une superbe plaine qui est de ce côté-ci de Talca (3). Six mille hommes composaient cette brillante parade. Ils chargent; et comme l'ennemi était de beaucoup inférieur en nombre, la ligne de

(1) Non, mon cher, de fait, vous êtes par trop brutal.
(2) A celui qui manie le mieux le cheval.
(3) V. la note LL, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

cavalerie se rencontre, se presse, s'embarrasse et finit par se rompre; les Espagnols s'ébranlent alors et la déroute se met dans cette énorme masse de cavaliers. Zapiola est le dernier à retourner son cheval, qui reçoit une balle peu après; il allait tomber lui-même aux mains de l'ennemi, quand un soldat de grenadiers à cheval descend, le met comme une plume sur sa monture, à laquelle il donne un coup de sabre pour la faire aller plus vite. Un mulet vient à passer, le grenadier démonté se prend à la queue du mulet, l'arrête dans sa course, lui saute à la croupe, et coursier et soldat se sauvent : on l'appelle le boyero (bouvier); ce fait lui ouvre la carrière des grades. En 1820, on trouvait cet homme avec la lame de son épée enfilée dans les deux bras, et Lavalle l'a eu à son côté avec tant d'autres braves remarquables. Il servit longtemps Facundo, émigra au Chili et à Montevideo à la recherche d'aventures guerrières; il mourut glorieusement dans cette dernière ville, combattant pour la défense de la place et se lavant de la faute du Rio-Quarto. Si le lecteur se rappelle ce que j'ai dit du capataz de charrettes, il devinera le caractère, la valeur et les forces du bouvier; un ressentiment contre ses chefs, une vengeance personnelle le poussent à ce mauvais pas; et grâce à sa révélation opportune, Facundo prend la ville du Rio-Quarto.

Dans la ville du Rio-Quinto, il rencontre le vaillant Pringles, ce soldat de la guerre de l'indépendance qui, entouré par les Espagnols dans une défilé, se lance dans la mer à cheval, et au milieu du bruit des lames qui battent le rivage, fait résonner le cri

Digitized by Google

formidable de : *Viva la Pátria !* L'immortel Pringles, que le vice-roi Pezuela renvoie à son armée chargé de présents, et pour lequel San-Martin, en récompense de tant d'héroïsme, fait frapper cette singulière médaille : *Honneur aux vaincus de Chancai!* Pringles meurt dans les mains des criminels de Quiroga, qui fait rouler le cadavre dans sa propre couverture.

Excité par ce triomphe inespéré, il s'avance jusqu'à San-Luis, qui lui oppose une faible résistance La Travesía passée, le chemin se divise en trois. Lequel va prendre Quiroga? Celui de droite conduit aux llanos, sa patrie, théâtre de ses exploits, berceau de son pouvoir; il n'y a pas là de forces supérieures aux siennes, mais il n'y a pas non plus de ressources; celui du milieu mène à San-Juan, où il y a mille hommes sous les armes, mais incapables de résister à une charge de cavalerie dans laquelle Quiroga va en tête agitant sa terrible lance; enfin celui de gauche conduit à Mendoza, où se trouvent les véritables forces de Cuyo aux ordres du général Videla Castillo. Il y a là un bataillon de huit cents hommes décidés, disciplinés, aux ordres du colonel Barcala, un escadron de cuirassiers en installation, commandé par le lieutenant-colonel Chenaut, enfin la milice et des parties du 2e chasseurs et des cuirassiers de la garde. Lequel de ces trois chemins Quiroga prendra-t-il? Il n'a sous ses ordres que trois cents hommes sans discipline, et il arrive lui-même malade et défaillant... Facundo prend le chemin de Mendoza, arrive, voit et *vainc*, parce que telle est la rapidité avec laquelle les événements se succèdent. Qu'est-il arrivé? Y a-t-il eu lâcheté, trahi-

Digitized by Google

son? Rien de tout cela. Un plagiat impertinent fait à la stratégie européenne; une erreur classique d'un côté et un préjugé argentin, une erreur romantique de l'autre, ont fait perdre la bataille de la manière la plus honteuse. Voilà comment :

Videla Castillo sait à temps que Quiroga s'approche, et ne croyant pas, comme aucun général, du reste, ne pouvait le croire, qu'il envahît Mendoza, détache aux lagunas ses piquets de troupes de vétérans qui, avec quelques autres détachements de San-Juan, forment, sous les ordres du major Castro, une bonne force d'observation capable de résister à une attaque, et de forcer Quiroga à prendre le chemin des llanos. Jusqu'ici il n'y a pas d'erreur. Mais Facundo se dirige sur Mendoza et l'armée entière va à sa rencontre. Dans l'endroit appelé el Chacon, il y a un champ nu que l'armée en marche laisse à son arrière-garde; mais on entend à peu de distance la fusillade d'une troupe qui bat en retraite, le général Castillo fait rétrograder à toute vitesse pour occuper le champ uni de Chacon; double erreur : la première, parce qu'une retraite, à l'approche d'un ennemi terrible, glace l'esprit du soldat sans expérience, qui ne comprend pas bien la cause du mouvement; la seconde plus grande encore, parce que le champ le plus accidenté, le plus impraticable, est meilleur pour battre Quiroga, qui n'amène avec lui qu'un piquet d'infanterie. Imaginez-vous ce que ferait Quiroga dans un terrain inaccessible contre six cents hommes d'infanterie, une batterie formidable d'artillerie et mille chevaux devant? Ne serait-ce pas l'invitation du renard à la chasse? Eh bien! tous

Digitized by Google

les chefs sont Argentins : jente de a caballo (monde qui va bien à cheval) ; il n'y a pas de vraie gloire si la victoire ne se remporte pas à coups de sabre ; avant tout il faut un champ ouvert pour les charges de cavalerie, voilà l'erreur de la stratégie argentine.

La ligne se forme en un endroit convenable. Facundo se présente à la vue sur un cheval blanc ; le boyero se fait reconnaître et menace de là ses anciens compagnons d'armes.

Le combat commence et l'on fait charger quelques escadrons de milices. Erreur d'Argentins de commencer la bataille par des charges de cavalerie, erreur qui a fait perdre cent combats à la république, parce que l'esprit de la pampa est là dans tous les cœurs ; car si vous soulevez un peu l'habit sous lequel se déguise un Argentin, vous trouverez le gaucho plus ou moins civilisé, mais toujours le gaucho. Par-dessus cette erreur vient un plagiat européen. En Europe, où les grandes masses de troupes sont en colonnes et où le champ de bataille embrasse divers hameaux et villages, les troupes d'élite restent en réserve pour se porter où la nécessité les appelle. En Amérique, la bataille rangée se donne ordinairement en rase campagne, les troupes sont peu nombreuses, le fort du combat est de courte durée, de manière qu'il y a toujours intérêt à le commencer avec avantage. Dans le cas présent, c'était ce qu'il fallait le moins qu'une charge de cavalerie, et si on voulait la donner, il fallait le faire d'un coup avec la meilleure troupe, pour emporter à la fois les trois cents hommes qui

Digitized by Google

constituaient la bataille et les réserves ennemies. Loin de là: on suit la routine, on fait avancer de front de nombreuses milices, chaque soldat craint de se blesser avec sa lance, et quand on entend le cri de : chargez! il reste cloué au sol, recule; on le charge à son tour, il cède et enveloppe les meilleures troupes. Facundo passe grandement à Mendoza, sans se soucier des généraux, de l'infanterie et des canons qu'il laisse à son arrière-garde. Voilà la bataille du Chacon, qui laissa compromis le flanc de l'armée de Córdova, au moment où elle allait se lancer sur Buenos-Ayres. Le succès le plus complet couronna l'audace inconcevable du mouvement de Quiroga. Le faire déloger de Mendoza était déjà chose inutile: le prestige de la victoire et la terreur lui donneraient des moyens de résistance, en même temps que la déroute lui a laissé ses ennemis démoralisés : on courrait sur San-Juan où l'on trouverait des ressources et des armes, et l'on entreprendrait une guerre interminable et sans but. Les chefs s'enfuirent à Córdova et l'infanterie, avec les officiers de Mendoza, capitulèrent le lendemain. Les unitaires de San-Juan émigrèrent à Coquimbo au nombre de deux cents, et Quiroga resta paisible possesseur de Cuyo et la Rioja. Jamais ces deux villes n'avaient souffert semblable catastrophe, non pas tant pour les maux que leur fit Quiroga que pour le désordre que cette émigration apporta dans la partie aisée de la société.

Mais le mal fut plus grand au point de vue du recul qu'éprouva l'esprit de ville, c'est ce qu'il importe le plus de noter. Je l'ai dit d'autres fois et je dois le ré-

Digitized by Google

péter encore ici : la position intérieure de Mendoza en faisait jusqu'alors une ville éminemment civilisée, riche en hommes illustres et dotée d'un esprit d'entreprise et de progrès qu'on ne voit dans aucune ville de la république argentine ; c'était la Barcelone de l'intérieur. Cet esprit avait atteint son apogée sous l'administration de Videla Castillo. On construisait au sud des forts qui ont eu le double avantage d'éloigner les limites de la province et de l'assurer pour toujours contre les irruptions des sauvages; on entreprit de dessécher les bourbiers environnants, on orna la ville; il se forma des sociétés d'agriculture, d'industrie, des mines et d'éducation publique, dirigées et secondées toutes par des hommes intelligents, enthousiastes et entreprenants; on favorisa une fabrique de tissus de laine et de chanvre, qui fournissaient aux troupes les vêtements et la cotonnine ; il se forma un atelier où l'on construisait des épées, des sabres, des cuirasses, des lances, des baïonnettes et des fusils, sans qu'il entrât dans ces derniers autre chose que le canon, de fabrication étrangère ; on y fondit des boulets creux et des caractères d'imprimerie. Un chimiste français, nommé Charron, dirigeait ces derniers travaux, et l'essai des métaux de la province. Il est impossible de s'imaginer un développement plus rapide et plus étendu de toutes les forces de civilisation d'un peuple. Au Chili et à Buenos-Ayres, toutes ces fabriques n'appelleraient pas beaucoup l'attention ; mais dans une province intérieure et seulement avec le secours des ouvriers du pays, c'est un effort prodigieux. La presse gémissait sous le poids d'un journal de publications

Digitized by Google

périodiques, où la poésie ne se faisait pas attendre. Avec les dispositions que je connais à cette ville, elle fût devenue un colosse en dix années d'un semblable système; mais les chevaux de Facundo vinrent bientôt fouler aux pieds ces vigoureux jets de civilisation, et le Fraile Aldao fit passer la charrue et versa le sang sur la terre pendant dix ans. Que pouvait-il rester?

Le mouvement alors imprimé aux idées ne s'arrêta pas encore après l'occupation de Quiroga; les membres de la Société des mines, émigrés au Chili, se consacrèrent, dès leur arrivée, à l'étude de la chimie, de la minéralogie et de la métallurgie. Godoi Cruz, Correa, Villanueva, Doncel et beaucoup d'autres réunirent tous les livres qui traitaient de la matière, recueillirent dans toute l'Amérique des collections de divers métaux, vérifièrent les archives chiliennes pour s'informer des mines d'Uspallata, et à force d'activité, ils parvinrent à y disposer tant de travaux, qu'avec le secours de la science acquise, ils tirèrent profit de la petite quantité de métal utile que contiennent ces mines. C'est de cette époque que date la nouvelle exploitation des mines à Mendoza, qui se fait aujourd'hui avec avantage. Les mineurs argentins, non contents de ces résultats, se répandirent sur le territoire du Chili, qui leur offrait un riche amphithéâtre pour essayer leur science, et ils ont beaucoup fait à Copiapo et dans d'autres endroits en exploitation et bénéfice, et dans l'introduction de machines et d'appareils nouveaux. Godoi Cruz, éclairé sur les mines, donna un autre but à ses recherches, et crut résoudre,

Digitized by Google

par la culture du mûrier blanc, le problème de l'avenir des provinces de San Juan et de Mendoza, qui consiste à trouver une production contenant beaucoup de valeur sous un petit volume.

La soie remplit cette condition imposée à ces villes centrales par l'immense distance qui les sépare des ports et le prix élevé des frais. Godoi ne se contenta pas de faire paraître à Santiago une publication volumineuse et complète sur la culture du mûrier et l'élève du ver à soie et de la cochenille, mais en outre il la distribua gratis dans ces provinces, s'agita sans repos pendant dix ans, propageant le mûrier, excitant tout le monde à se donner à sa culture, exagérant ses avantages, pendant qu'il maintenait ici ses relations avec l'Europe pour s'instruire des prix courants, envoyant des échantillons de la soie qu'il récoltait, se faisant connaisseur pratique de ses défauts et de ses perfections, apprenant ou enseignant à filer. Les résultats de cette œuvre grande et patriotique ont correspondu aux espérances du noble artiste : jusqu'à l'an passé, il y avait déjà à Mendoza quelques milliers de mûriers, et la soie recueillie par quintaux avait été filée, commise, teinte et vendue pour l'Europe à Buenos-Ayres et Santiago, à cinq, six et sept piastres la livre, parce que le lustre de la soie de Mendoza ne le cède en rien à la plus célèbre d'Espagne ou d'Italie. Le pauvre vieux est enfin revenu dans sa patrie, se délecter dans la contemplation d'une ville entière consacrée à réaliser le changement d'industrie le plus fécond, se promettant que la mort ne lui fermera pas les yeux avant qu'il ait vu partir pour Buenos-Ayres

Digitized by Google

une charrette chargée au fond de l'Amérique de la précieuse production qui a fait pendant tant de siècles la richesse de la Chine, et que se disputent aujourd'hui les fabriques de Lyon, de Barcelone, de Paris et de toute l'Italie. Gloire éternelle à l'esprit unitaire, à l'esprit de ville et de civilisation! Mendoza, par son impulsion, a précédé toute l'Amérique espagnole dans l'exploitation de cette grande branche d'industrie (1). Demandez à Facundo et à Rosas une seule goutte d'intérêt pour le bien public, d'attachement à aucun objet d'utilité; tordez-les et exprimez-les, et ils ne distilleront que sang et crimes. Je m'arrête sur ces détails, parce qu'au milieu d'horreurs comme celles que je suis condamné à décrire, il fait bon à s'arrêter à contempler les belles plantes que nous avons vu fouler aux pieds par le sauvage barbare des pampas; je m'y arrête avec plaisir, parce qu'ils prouveront à ceux qui douteraient encore que la résistance à Rosas et à son système, bien qu'elle se soit montrée jusqu'ici faible dans ses moyens, n'est que la défense de la civilisation européenne, de ses résultats, de ses formes, et c'est celle-là qui a donné tant de preuves d'abnégation et de constance de la part de ceux qui jusqu'ici ont versé leur sang ou éprouvé les rigueurs de l'exil. Il y a là un nouveau monde sur le point de se dérouler et qui n'attend pour se présenter dans tout son éclat qu'un général heureux qui réussisse à écarter le pied de fer

(1) Le résultat final n'a pas justifié des espérances aussi flatteuses. L'industrie de la soie languit à Mendoza, et finira par disparaître faute d'encouragement.

Digitized by Google

qui tient adjourd'hui le peuple argentin dans l'oppression. D'un autre côté, l'histoire ne doit pas être seulement un tissu de crimes imbibé de sang, et il n'est pas hors de propos de mettre sous les yeux des peuples égarés les pages presque effacées des époques passées. Que s'ils désirent pour leurs descendants de meilleurs temps que ceux qu'ils ont, il n'importe pas pour cela que le cannibale de Buenos-Ayres se fatigue aujourd'hui à verser le sang et permette le retour dans leurs foyers à ceux qui gémissent et se perdent dans le malheur et l'exil. Cela n'importe en rien au progrès d'un peuple. Le mal qu'il faut éloigner est celui qui vient d'un gouvernement qui tremble en présence des hommes penseurs et éclairés et qui a besoin pour subsister de les éloigner ou de les tuer. Il résulte d'un système qui concentre en un seul homme toute volonté et toute action, que le bien qu'il ne fait pas parce qu'il ne le conçoit pas ou que ce n'est pas dans son pouvoir ou sa volonté, personne ne se sent disposé à le faire de peur de s'attirer les regards soupçonneux du tyran; ou bien parce qu'il n'y a pas liberté d'agir et de penser, l'esprit public s'éteint, et l'égoïsme qui se rencontre en nous-mêmes étouffe tout sentiment d'intérêt pour les autres. Chacun pour soi, le fouet du bourreau pour tout le monde, voilà le résumé de la vie et du gouvernement des peuples esclaves.

Si le lecteur s'ennuie de ces raisonnements, je vais lui raconter des crimes horribles. Facundo, maître de Mendoza, employait pour avoir de l'argent et des soldats les ressources qui nous sont déjà connues. Un soir, la ville est traversée dans tous les sens par des

Digitized by Google

partis qui amènent à un officier tous les officiers qu'ils rencontrent de ceux qui ont capitulé à Chacon : personne ne connaît le but de cette mesure, aucun ne craint pour le moment, tous se fiant à la stipulation. Cependant plusieurs prêtres reçoivent également l'ordre de se présenter : quand il y a un nombre suffisant d'officiers, on ordonne aux prêtres de les confesser; cela fait, on les forme en file et on commence à les fusiller l'un après l'autre sous la direction de Facundo, qui indique ceux qui semblent encore conserver la vie et marque du doigt l'endroit où il faut tirer pour les achever. Cette tuerie, qui dure une heure parce qu'elle se fait avec calme et lenteur, une fois achevée, Quiroga explique à quelques individus le motif de cette terrible violation de la foi des traités. Les unitaires, dit-il, lui ont tué le général Villafañe, et il use de représailles. L'accusation est fondée quoique la satisfaction soit un peu brutale. « Paz, » disait-il une autre fois, « m'a fait fusiller neuf officiers, je lui en ai » fusillé quatre-vingt-seize. » Paz n'était pas responsable d'un acte qu'il lamenta profondément et qui était motivé par la mort d'un parlementaire. Mais le système de ne pas faire de quartier, suivi par Rosas avec tant d'ardeur, la violation de toutes les formes reçues, des pactes, des traités, des capitulations, est un effet de causes qui ne dépendent pas du caractère personnel des *caudillos*. Le droit des gens qui a adouci les horreurs de la guerre est le résultat de plusieurs siècles de civilisation; le sauvage tue son prisonnier, ne respecte aucune convention du moment qu'il y a avantage à la violer; quel frein contiendra le sauvage ar-

Digitized by Google

gentin, qui ne connaît pas ce droit des gens des villes civilisées? Où aurait-il pu acquérir la conscience du droit? Dans la pampa?

La mort de Villafañe eut lieu sur le territoire chilien. Son assassin souffrit la peine du talion, œil pour œil, dent pour dent. La justice humaine est demeurée satisfaite, mais le caractère du héros de ce drame sanglant tranche trop à mon avis pour me priver du plaisir de le présenter. Parmi les émigrés sanjuaninos qui s'en allaient à Coquimbo se trouvait un major de l'armée du général Paz, doué de tous ces caractères originaux que présente la vie argentine. Le major Navarro, d'une famille distinguée de San-Juan, de formes délicates et de corps faible et flexible, était célèbre dans l'armée par un courage qui allait jusqu'à la témérité. A l'âge de dix-huit ans, il montait la garde comme sous-lieutenant, en 1820, dans cette nuit où se souleva le 1er bataillon des Andes : quatre compagnies se forment en face du quartier et somment la garde civique de se rendre. Navarro reste seul au corps de garde, ferme la porte et en défend l'entrée avec son épée; il reçoit quatorze blessures de sabres et de baïonnettes, et couvrant d'une main trois coups de baïonnette qu'il a reçus près de l'aine, en couvrant de l'autre bras cinq qui lui ont traversé la poitrine, il sort baigné dans le sang qui lui coule à torrents de la tête et se rend chez lui, où il recouvre la santé et la vie après sept mois d'une cure désespérée et presque impossible. Déplanté par la dissolution des *civicos*, il se donne au commerce, mais au commerce accompagné de dangers et d'aventures. Il commence par introduire des charge-

Digitized by Google

ments par contrebande dans Córdova ; ensuite de Córdova il trafique avec les Indiens, finit par épouser la fille d'un cacique, vit saintement avec elle, se mêle aux guerres des tribus sauvages, s'habitue à manger de la viande crue et à boire le sang des chevaux qu'on égorge, tellement qu'en quatre ans il est devenu sauvage de fait et de droit. Là il apprend que la guerre avec le Brésil va commencer ; et laissant ses sauvages bien-aimés, il s'engage dans l'armée dans son grade de sous-lieutenant, et il donne de tels coups qu'à la fin de la campagne il est capitaine faisant fonctions de major, et l'un des privilégiés de Lavalle, l'appréciateur des braves. Au pont Marquez, il étonne l'armée par sa bravoure ; et après toutes ses courses, il reste à Buenos-Ayres avec les autres officiers de Lavalle ; Arbolito, Pancho el Ñato (1), Molina et d'autres chefs de la campagne étaient les hauts personnages qui montraient leur valeur dans les cafés et les hôtelleries. L'animosité contre les officiers de l'armée était tous les jours plus envenimée. Il y avait dans le café de la Comédie plusieurs de ces héros de l'époque qui buvaient à la mort du général Lavalle. Navarro, qui les a entendus, s'approche, prend le verre de l'un d'eux, verse pour deux et dit : Buvez à la santé de Lavalle! Les épées s'agitent et Navarro le laisse sur le carreau. Il fallait se sauver, gagner la campagne et arriver à Córdova au milieu des partis de soldats. Avant de reprendre du service, il pénètre à l'intérieur pour voir sa famille, son beau-père, et il apprend avec peine

(1) François le Camus.

Digitized by Google

que sa chère moitié a succombé. Il prend congé des siens, et deux de ses parents, deux jeunes gens, l'un son cousin, l'autre son neveu, l'accompagnent à son retour à l'armée.

Il avait, de l'action du Chacon, un coup de feu dans la poitrine qui lui avait brûlé toute la barbe et taché la figure de poudre. Dans cet état et cette compagnie, avec un ami anglais aussi *gaucho* et habile au *lazo* et aux *bolas* que le patron et les deux parents, le jeune Navarro émigrait pour Coquimbo, parce qu'il était jeune et aussi civilisé dans son langage et élégant dans ses manières que le premier petit-maître, ce qui n'empêchait pas que quand il voyait tomber un animal il allait lui boire le sang. Il voulait s'en retourner tous les jours et ses amis avaient de la peine à l'arrêter par leurs instances. « Je suis fils de la poudre, » disait-il de sa voix grave et sonore, « la guerre est mon élé- » ment. » « La première goutte de sang qu'a répandue la » guerre civile, » disait-il d'autres fois, « est sortie de » ces veines, et la dernière doit en sortir. » « Je ne » puis aller plus loin, » répétait-il en arrêtant son cheval, « je m'éloigne davantage des épaulettes de » général. » « Enfin », s'écriait-il d'autres fois, « que » diront mes amis quand ils apprendront que le major » Navarro a foulé le sol étranger sans un escadron avec » la lance en arrêt ? »

Le jour qu'ils passèrent la cordillère, il y eut une scène pathétique. Il fallait déposer les armes et il n'y avait pas moyen de faire concevoir aux Indiens qu'il y avait des pays où il n'était pas permis de se promener la lance à la main. Navarro s'approche d'eux, leur

Digitized by Google

parle dans leur langue, s'anime peu à peu; deux grosses larmes sortent de ses yeux, et les Indiens plantent leur lance dans le sol avec des marques d'angoisse. Après avoir repris leur marche, ils revinrent faire un tour autour d'elles, comme pour leur dire un éternel adieu.

C'est dans ces dispositions d'esprit que le major Navarro passa au Chili et se logea à Guanda, située à l'ouverture du chemin qui conduit à la cordillère. Il y apprit que Villafañe retournait s'unir à Facundo, et il annonça publiquement son dessein de le tuer. Les émigrés, qui savaient ce que valaient ces paroles dans la bouche du major Navarro, s'éloignèrent du lieu de la scène, après avoir en vain tenté de le dissuader. Villafañe, averti, demanda secours à l'autorité, qui lui donna quelques hommes des milices, dont il fut abandonné dès qu'ils furent informés de ce dont il s'agissait. Mais Villafañe était parfaitement armé, et de plus marchait accompagné de six riojanos. Au moment où il passe par Guanda, Navarro va au-devant de lui, et séparé de lui par un ruisseau, lui annonce solennellement et publiquement son dessein de le tuer; puis il s'en retourne tranquillement à la maison où il était à déjeuner. Villafañe eut l'indiscrétion de se loger à Tilo, endroit éloigné de quatre lieues seulement de celui où avait eu lieu le défi. A la nuit, Navarro demande ses armes et une compagnie de neuf hommes, qu'il laisse en lieu convenable près de Tilo, puis il s'approche seul au clair de la lune. Après avoir pénétré dans la cour ouverte de la maison, il crie à Villafañe qui dormait avec les siens dans le corridor: « Villa-

Digitized by Google

» fañe, lève-toi! Celui qui a des ennemis ne dort pas. » Celui-ci prend sa lance; Navarro descend de cheval, tire son épée, s'approche et le transperce. Il tire alors un coup de pistolet, signal convenu pour faire avancer ses compagnons, qui se jettent sur ceux du mort, les tuent ou les dispersent. On fait venir les chevaux de Villafañe; on charge son équipage, et les voilà partis pour la république argentine, où ils vont s'incorporer à sa place à l'armée. Se trompant de chemin, ils arrivent à Rio Quarto, où ils rencontrent le colonel Echevarria, poursuivi par les ennemis. Navarro vole à son aide, et le cheval de son ami étant tombé mort, il le supplie de monter en croupe sur le sien : celui-ci ne consent pas, Navarro s'obstine à ne pas fuir sans le sauver; il finit par descendre de son cheval, le tue et meurt à côté de son ami sans que sa famille ait pu découvrir une aussi triste fin que trois ans plus tard, qu'elle fut rapportée par celui-là même qui les tua et qui, pour plus grande preuve, déterra les squelettes des deux malheureux amis. Il y a dans toute la vie de ce malheureux jeune homme une telle originalité, qu'elle vaut bien la peine de faire une digression en faveur de sa mémoire.

Pendant la courte émigration du major Navarro, il était arrivé des événements qui changeaient complétement la face des affaires publiques. La célèbre capture du général Paz, pris à la tête de son armée d'un coup de bolas, décidait du sort de la république; car on peut dire qu'elle ne se constitua pas à cette époque, et les lois et les villes n'assurèrent pas leur domination par un accident singulier : parce que Paz, avec une

Digitized by Google

armée de quatre mille cinq cents hommes parfaitement disciplinés et un plan d'opérations sagement combiné, était sûr de vaincre l'armée de Buenos-Ayres. Ceux qui l'ont vu depuis triompher de tous côtés jugeront qu'il n'y avait pas beaucoup de présomption de sa part dans d'aussi heureuses anticipations. Nous pourrions faire chorus avec les moralistes qui donnent aux événements les plus fortuits le pouvoir de renverser le sort des empires; mais s'il est fortuit d'atteindre un général ennemi avec des bolas, il ne l'est pas que cela vienne de la part de ceux qui attaquent les villes, du gaucho de la pampa, converti en élément politique. On peut donc dire que cette fois la civilisation fut *boulée*.

Facundo, après avoir vengé si cruellement son général Villafañe, marcha sur San-Juan, pour préparer l'expédition sur le Tucuman, où l'armée de Córdova s'était retirée après la perte du général, ce qui rendait impossible tout but d'innovation. A son arrivée, tous les citoyens fédéraux sortirent à sa rencontre, comme en 1827; mais Facundo n'aimait pas les répétitions. Il envoie un parti en avant de la rue où ils étaient réunis, en laisse un autre derrière, et prenant lui-même un autre chemin, il entre dans la ville laissant prisonniers ses hôtes officieux, qui durent passer le reste du jour et la nuit entière groupés dans la rue, se faisant place entre les pieds des chevaux pour dormir un peu.

Arrivé à la place, il fait arrêter sa voiture au milieu, envoie faire cesser le bruit des cloches, et fait jeter dans la rue tout l'ameublement de la maison que

Digitized by Google

les autorités ont fait préparer pour le recevoir; les tapis, les rideaux, les chaises, les tables, les glaces, tout s'amoncèle confusément sur la place, et il ne descend que quand il est sûr qu'il n'y a plus que les murailles nues, une petite table, une seule chaise et un lit. Pendant que cette opération s'effectue, il appelle un enfant qui vient à passer près de sa voiture, lui demande comment il s'appelle, et l'entendant répondre Roza, lui dit : « Votre père don Ignacio la Roza fut un grand homme; offrez mes services à votre mère. »

Le lendemain au matin, on met sur la place un banc pour fusiller, de cinq ou six mètres de long. Quelles vont être les victimes? Les unitaires ont fui en masse, même les timides qui ne sont pas unitaires! Facundo commence à distribuer des contributions aux dames à défaut de leurs maris, pères ou frères absents, et les résultats n'en sont pas moins satisfaisants. Je passe la relation de tous les événements de cette période, qui ne permettraient pas d'entendre les sanglots et les cris des femmes menacées d'aller sur le banc et d'être fouettées, deux ou trois fusillés, quatre ou cinq fouettés, une dame ou une autre condamnée à faire à manger aux soldats, et d'autres violences sans nom. Mais il y eut un jour de terreur glaciale que je ne dois pas passer sous silence. C'était le moment du départ de l'expédition sur Tucuman : les divisions commencent à défiler l'une à la suite de l'autre; les *troperos* sont sur la place à charger les bagages; une mule s'épouvante et entre dans le temple de Santa-Ana. Facundo ordonne qu'on la prenne dans l'église; le muletier va

Digitized by Google

la prendre à la main, et dans ce moment un officier, qui entre à cheval par ordre de Quiroga, lace mule et muletier et les retire sanglés ensemble, le malheureux souffrant les meurtrissures et les coups de pied que lui donne l'animal. Quelque chose n'est pas paré dans ce moment : Facundo fait comparaître les autorités négligeantes. S. E. M. le gouverneur et capitaine général de la province reçoit un soufflet; le chef de police échappe à une balle en courant, et tous deux gagnent leurs bureaux, où ils vont donner les ordres qu'ils ont omis.

Plus tard, Facundo voit un officier qui donne des coups de plat d'épée à deux soldats qui se battaient, l'appelle, l'attaque avec la lance; l'officier prend la hampe pour sauver sa vie; ils luttent, et à la fin l'officier la lui ôte et la lui remet respectueusement; nouvelle tentative de le transpercer, nouvelle lutte, nouvelle victoire de l'officier qui la lui remet encore. Facundo réprime alors sa rage, appelle à lui; six hommes s'emparent de l'officier athlétique, l'allongent dans une fenêtre et l'attachent bien des pieds et des mains; Facundo le transperce plusieurs fois avec cette même lance qu'il lui a remise à deux fois, jusqu'à ce qu'arrive l'agonie, jusqu'à ce que l'officier penche la tête et que le cadavre reste sans mouvement. Les furies sont détachées. Le général Huidobro est menacé de la lance, tellement qu'il a le courage de dégaîner son épée et de se préparer à défendre sa vie.

Et sans doute Facundo n'est pas cruel, n'est pas sanguinaire; ce n'est rien de plus qu'un barbare qui ne sait pas contenir ses passions, lesquelles une fois

Digitized by Google

irritées ne connaissent plus ni frein, ni bornes ; c'est le terroriste qui à son entrée dans une ville, fusille l'un et fait fouetter l'autre, mais avec économie, souvent avec discernement. Le fusillé est un aveugle, un paralytique ou un prêtre; le plus malheureux fouetté est un citoyen illustre, un jeune homme des premières familles. Ses brutalités avec les dames viennent de ce qu'il n'a pas conscience des attentions délicates que mérite la faiblesse; les humiliations ignominieusement prodiguées aux citoyens proviennent de ce que c'est un campagnard grossier et qui, par cela même, a du plaisir à maltraiter et blesser dans leur amour-propre ceux par lesquels il sait qu'il est méprisé. Ce n'est pas un autre motif qui fait de la terreur un système de gouvernement. Qu'eût fait sans elle Rosas dans une société comme était celle de Buenos-Ayres? Quel autre moyen d'imposer au public illustre le respect que la conscience refuse à ce qui est par soi-même abject et méprisable? C'est inouï le nombre d'atrocités qu'il faut accumuler les unes sur les autres pour pervertir un peuple, et personne ne sait les difficultés, les études, les observations et la sagacité qu'a employées D. Juan Manuel Rosas pour soumettre la ville à cette influence magique qui renverse en six ans la conscience du juste et du bon, qui brise à la fin les cœurs les plus forts et les soumet au joug. La terreur de 1793, en France, était un effet, non un instrument. Robespierre ne guillotinait pas les nobles et les prêtres pour se créer une réputation ni pour s'élever sur les cadavres qu'il entassait. C'était une âme intraitable et sévère que celle qui avait cru qu'il fallait amputer

Digitized by Google

à la France tous ses membres aristocratiques pour cimenter la révolution. « Nos noms, » disait Danton, »passeront à la postérité exécrés; mais nous aurons «sauvé la république. » La terreur, chez nous, est une invention gouvernementale pour étouffer toute conscience, tout esprit de ville, et forcer enfin les hommes à reconnaître comme tête pensante le pied qui leur serre la gorge; c'est une compensation que prend l'homme inepte armé d'un poignard pour se venger du mépris qu'il sait que sa nullité inspire à un public qui lui est infiniment supérieur. C'est pour cela que nous avons vu se répéter de nos jours les extravagances de Caligula, qui se faisait adorer comme un Dieu et associait son cheval à l'empire. Caligula savait qu'il était lui-même le dernier des Romains qu'il avait cependant sous ses pieds. Facundo se donnait des airs d'inspiré, de devin, pour suppléer à son incapacité naturelle de dompter les esprits. Rosas se faisait adorer dans les temples et faisait promener son portrait sur un char auquel étaient attelés des généraux et des dames pour se donner du prestige. Mais Facundo n'est cruel que quand le sang lui monte à la tête et aux yeux et qu'il voit tout en rouge. Ses calculs froids se limitent à fusiller un homme, fouetter un citoyen Rosas ne se met jamais en fureur, calcule dans la paix et le recueillement du cabinet, et c'est de là qu'il expédie des ordres à ses sicaires.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

GUERRE SOCIALE.

Les habitants de Tucuman finissent leurs journées par des réunions champêtres, où, à l'ombre de beaux arbres, ils improvisent, au son d'une guitare rustique, des chants alternatifs dans le genre de ceux que Théocrite et Virgile ont embellis. Tout, jusqu'aux prénoms grecs, rappelle au voyageur étonné l'antique Arcadie.

(MALTE-BRUN.)

CIUDADELA.

L'expédition partit, et les Sanjuaninos fédéraux, les femmes et les mères des unitaires respirèrent enfin comme au réveil d'un horrible cauchemar. Facundo déploya dans cette campagne un esprit d'ordre et une rapidité dans ses marches, qui montraient combien les désastres passés lui avaient servi de leçons. En vingt-quatre jours, il traversa avec son armée près de trois cents lieues de pays, de manière qu'il fut sur le point de surprendre à pied quelques escadrons de l'armée ennemie qui, en apprenant la nouvelle de son

Digitized by Google

arrivée prochaine, le vit se présenter dans la citadelle (*ciudadela*), ancien campement des armées de la patrie aux ordres de Belgrano. Il serait inconcevable qu'une armée comme celle que commandait Madrid à Tucuman, avec des chefs aussi vaillants et des soldats si aguerris, se fût laissé vaincre, si des causes morales et des préjugés antistratégiques ne venaient donner la solution d'une énigme aussi étrange.

Le général Madrid, chef de l'armée, avait sous ses ordres le général Lopez, espèce de *caudillo* de Tucuman, qui lui était personnellement opposé; et en outre de ce qu'une retraite démoralise les troupes, le général Madrid n'était pas très-propre à dominer l'esprit des chefs subalternes. L'armée se présentait au combat moitié fédéralisée, moitié montonérisée, pendant que celle de Facundo avait cette unité que donnent la terreur et l'obéissance à un *caudillo* qui n'est pas une cause, mais une personne, et qui par cela même éloigne le libre arbitre et étouffe toute individualité. Rosas a triomphé de ses ennemis par cette unité de fer qui fait de tous ses satellites des instruments passifs, aveugles exécuteurs de sa volonté suprême. La veille de la bataille, le lieutenant-colonel Balmaceda demande au général en chef qu'on lui permette de donner la première charge. S'il en avait été ainsi, du moment qu'il était de règle de commencer les batailles par des charges de cavalerie et qu'un subalterne prenait la liberté de le demander, la bataille se fût gagnée, parce que le 2e cuirassiers n'a jamais trouvé ni au Brésil ni dans la république argentine rien qui pût résister à son choc. Le général agréa

Digitized by Google

la demande du commandant du 2e, mais un colonel trouva qu'on enlevait le meilleur corps; le général Lopez, qu'on compromettait dès le commencement les troupes d'élite qui devaient former la réserve selon toutes les règles; et le général en chef, n'ayant pas d'autorité suffisante pour faire taire ces clameurs, envoya à la réserve l'escadron invincible et le chef vaillant qui le commandait.

Facundo déploie sa ligne à une distance, telle qu'il la met à l'abri de l'infanterie que commande Barcala, et qu'il atténue l'effet de huit pièces d'artillerie dirigées par l'intelligent Arengreen. Facundo avait-il prévu ce qu'allaient faire ses ennemis? Dans une guerrilla qui a précédé, le parti de Quiroga repousse la division de Tucuman. Facundo appelle le chef victorieux. « Pourquoi êtes-vous retourné? — Parce que » j'ai repoussé l'ennemi jusqu'au sommet de la mon- » tagne. — Pourquoi n'avez-vous pas pénétré dans la » montagne en tuant? — Parce qu'il y avait des forces » supérieures. — Ici quatre tirailleurs!!!... » Et le chef est exécuté.

On entendait d'un bout de la ligne à l'autre le son des éperons et des fusils des soldats qui tremblaient, non par peur de l'ennemi, mais du terrible chef qui parcourait la ligne par derrière, brandissant sa lance à manche d'ébène. Ils attendent pour soulagement et allégement à la terreur qui les opprime, qu'on les fasse se précipiter sur l'ennemi : ils le mettront en pièces, rompront la ligne de baïonnettes pour mettre quelque chose entre eux et l'image de Facundo, qui les poursuit comme un fantôme de l'air. Ainsi, comme

Digitized by Google

on le voit, d'un côté régnait la terreur, de l'autre l'anarchie. A la première tentative de charge, la cavalerie de Madrid se débande, la réserve suit, et cinq chefs à cheval restent seulement avec l'artillerie dont les détonations devenaient plus rares et l'infanterie qui se jetait à la baïonnette sur l'ennemi. Pourquoi en dire davantage? Celui qui triomphe dans une bataille en donne le détail.

La consternation règne à Tucuman, l'émigration se fait en masse, parce que dans cette ville les fédéraux se comptent. C'était la troisième visite de Facundo! Le lendemain on doit répartir une contribution. Quiroga sait qu'il y a des effets précieux cachés dans un temple; il se présente au sacristain qu'il interroge sur le cas. C'est une espèce d'imbécile qui répond en souriant. — Tu ris? Voyons!... quatre fusiliers!... qui le laissent sur le sol, et les listes de la contribution se complètent en une heure. Les caisses du général s'emplissent d'or. Si quelqu'un n'a pas bien compris, il ne lui restera plus de doute quand il verra passer ceux qu'on arrête pour être fouettés, le gardien de San-Francisco et le prêtre Colombres. Facundo se présente ensuite au dépôt des prisonniers, met à part les officiers et se retire pour se reposer de tant de fatigues, en laissant l'ordre de les fusiller tous.

Le Tucuman est un pays des tropiques où la nature s'étale dans toute sa pompe, c'est l'Éden de l'Amérique sans rival sur toute la surface de la terre. Imaginez-vous les Andes couvertes d'un manteau vert brun de végétation colossale, laissant échapper pardessous le bord de ce vêtement douze rivières qui

Digitized by Google

coulent à égales distances dans des directions parallèles, jusqu'à ce qu'elles inclinent toutes dans un sens et forment par leur réunion un canal navigable qui s'en va jusqu'au cœur de l'Amérique. Le pays compris entre les affluents et le canal a cinquante lieues au plus. Les bois qui couvrent la surface du pays sont primitifs, mais les pompes de l'Inde y sont revêtues des grâces de la Grèce.

Le noyer croise ses longues branches avec l'acajou et l'ébène; le cèdre laisse croître à son côté le laurier classique, qui protége à son tour de son feuillage le myrte consacré à Vénus et laisse encore de l'espace pour permettre au nard embaumé et au lis des champs de monter et s'étendre.

Le cèdre odoriférant s'est emparé par là d'une bordure de terrain qui interrompt les bois; ailleurs le rosier ferme le passage avec ses membres pressés et épineux.

Les vieux troncs servent de terrain à plusieurs espèces de mousses fleuries, et les lianes et les mûriers festonnent, entrelacent et confondent toutes ces diverses générations de plantes.

Sur toute cette végétation qui épuiserait la palette fantastique en combinaison et richesse de coloris, volent des essaims de papillons dorés, des colibris émaillés, des millions de perroquets couleur d'émeraude, de pies bleues et de toucans couleur orange. Le bruit de ces oiseaux babillards vous étourdit tout le jour, comme ferait le bruit d'une cataracte harmonieuse.

Le major Andrews, voyageur anglais qui a dédié

Digitized by Google

beaucoup de pages à la description de tant de merveilles, raconte qu'il sortait le matin pour s'extasier dans la contemplation de cette superbe et brillante végétation, qu'il pénétrait dans les bois aromatiques; et là, délirant, étourdi par l'aliénation qui le dominait, il s'internait là où il voyait qu'il y avait obscurité, épaisseur, jusqu'à ce qu'enfin il retournât chez lui où on lui faisait remarquer qu'il s'était déchiré les vêtements, blessé et rayé la figure, d'où le sang lui sortait souvent sans qu'il s'en fût aperçu. La ville est entourée d'un bois de plusieurs lieues exclusivement formé d'orangers doux, arrondis en coupole, à une hauteur déterminée, de manière à former une voûte sans limites, soutenue par un million de colonnes unies et tournées. Les rayons de ce soleil torride n'ont jamais pu contempler les scènes qui ont lieu sur le tapis de verdure qui couvre la terre sous cet immense toit. Et quelles scènes! Les belles de Tucuman vont passer le dimanche dans ces galeries sans limites; chaque famille choisit un lieu apparent : on écarte les oranges qui gênent le passage. Si c'est en automne, ou bien sur le gros tapis de fleurs d'orangers qui remplissent le sol, les couples du bal se balancent; et avec les parfums de ses fleurs s'étendent en s'affaiblissant les sons mélodieux des tristes chants de la guitare. Vous croiriez peut-être que cette description est copiée dans *les Mille et une Nuits* ou d'autres contes de fées à l'orientale? Cherchez plutôt à vous imaginer ce que je ne dis pas de la volupté et de la beauté des femmes qui naissent sous ce ciel de feu et qui, défaillantes, vont se livrer à la sieste, mollement étendues

Digitized by Google

à l'ombre des myrtes et des lauriers, et s'endormir enivrées par les essences qui asphyxieraient ceux qui ne sont pas habitués à cette atmosphère.

Facundo avait gagné une de ces cabanes formées de branches ombrageuses, peut-être pour méditer sur ce qu'il devait faire de cette pauvre ville tombée comme un écureuil sous la patte du lion. La pauvre ville, cependant, était préoccupée de la réalisation d'un projet plein d'innocente coquetterie. Une députation de jeunes filles regorgeant de jeunesse, de candeur et de beauté, se dirige vers le lieu où Facundo est étendu sur son *poncho*. La plus résolue ou la plus enthousiaste marche devant, hésite, s'arrête; celles qui la suivent la pressent : toutes s'arrêtent, saisies par la peur ; les figures pudiques se retournent, s'encouragent réciproquement, et s'arrêtant, puis avançant timidement, s'excitant entre elles, finissent par arriver en sa présence. Facundo les reçoit avec bonté, les fait asseoir autour de lui, les laisse se remettre, et finit par s'informer de l'objet de cette aimable visite. Elles viennent l'implorer pour la vie des officiers de l'armée qu'on va fusiller. Les sanglots sortent de la réunion choisie et timide ; le sourire de l'espérance brille sur quelques visages, et toutes les séductions délicates de la femme sont mises en réquisition pour atteindre le but charitable qu'elles se sont proposé.

Facundo est vivement intéressé, et le sourire de la complaisance et du contentement parvient à percer dans l'épaisseur de sa barbe. Mais il faut les interroger une à une, connaître leurs familles, la maison où elles demeurent, mille détails qui paraissent l'inté-

Digitized by Google

resser et lui plaire, et qui occupent une heure de temps, maintiennent l'attente et l'espérance. A la fin il leur dit avec la plus grande bonté : « N'entendez-vous pas ces coups de fusil ? Il n'est plus temps! on les a fusillés ! » Un cri d'horreur s'élève de ce chœur d'anges qui s'échappe comme une troupe de colombes poursuivie par le faucon. On les avait fusillés en effet!... Mais comment? Trente-trois officiers à partir du grade de colonel et au-dessous, entièrement nus, reçoivent la décharge mortelle. Deux frères, fils d'une famille distinguée de Buenos-Ayres, s'embrassent pour mourir, et le cadavre de l'un garantit l'autre des balles. Il s'écrie alors : « Je suis libre, je suis sauvé de par la loi! » Erreur, malheureux! Combien il aurait donné pour la vie ! En se confessant, il avait retiré une bague de sa bouche où il l'avait cachée pour qu'on ne la lui ôtât pas, et il avait chargé le prêtre de la donner à sa belle promise qui, en la recevant, perdit en échange la raison qu'elle n'a pas encore recouvrée aujourd'hui, la pauvre folle !

Les soldats de cavalerie prennent chacun un cadavre et les traînent au cimetière, de telle sorte que quelques morceaux de crânes, un bras et d'autres membres restent sur la place de Tucuman et servent de pâture aux chiens. Ah ! combien de gloires ainsi traînées dans la boue!

D. Juan Manuel Rosas faisait tuer de la même manière et presque en même temps, à San-Nicolas de los Arroyos, vingt-huit officiers, sans en compter cent et quelques morts obscurément, Chacabuco, Maipú Junin, Ayacucho, Ituzaingó ! Pourquoi vos lauriers

Digitized by Google

ont-ils été une malédiction pour tous ceux qui les ont portés!

Si l'on peut ajouter quelque chose à l'horreur de ces scènes, c'est le sort qu'eut le colonel Arraya, père de huit enfants, prisonnier avec trois coups de lance dans l'épaule ; on le fit entrer à Tucuman à pied, nu, saignant et chargé de huit fusils. Exténué de fatigue, il fallut lui faire donner un lit dans une maison particulière. A l'heure de l'exécution qui a lieu sur la place, quelques tirailleurs pénètrent dans son habitation, le percent de balles dans son lit et le font mourir au milieu des grandes flammes des savanes incendiées.

Le colonel Barcala, l'illustre nègre, fut le seul chef excepté de la boucherie. C'est que Barcala était le maître de Cordova et de Mendoza, où les civicos (la garde civique) l'idolâtraient. C'était un instrument que l'on pouvait conserver pour l'avenir. Qui sait ce qui peut arriver plus tard?

Le lendemain commence dans toute la ville une opération que l'on appelle le séquestre ; elle consiste à mettre des sentinelles à toutes les portes, à tous les magasins, dans les dépôts de cuirs, de peaux corroyées, les dépôts de tabac, partout, parce qu'à Tucuman il n'y a pas de fédéraux, cette plante qui n'a pu croître qu'après que le sol a été trois fois arrosé de sang par Quiroga, et une autre fois plus que les trois autres ensemble par Oribe. On dit maintenant qu'il y a des fédéraux qui portent un ruban qui le prouve, sur lequel il est écrit: ¡¡ *Mueran los salvajes unitarios!!*

Comment en douter un moment? Toutes ces propriétés mobilières et le bétail des campagnes appar-

Digitized by Google

tiennent de droit à Facundo. Deux cent cinquante charrettes avec la dotation de seize bœufs chacune se mettent en marche pour Buenos-Ayres, emportant les produits du pays. Les marchandises d'Europe se mettent dans un dépôt qui aboutit à un marché où les commandants font l'office de marchands. Il y a plus encore : Facundo en personne vend des chemises, des jupons de femme, des vêtements d'enfants, les déploie, les montre et les agite devant la multitude : un medio, un real, tout est bon ; la marchandise se vend, le négoce est brillant ; il manque des bras, la multitude s'amasse, se presse. Seulement on commence à remarquer qu'après quelques jours les acheteurs deviennent rares, et on leur offre en vain des mouchoirs de crêpe brodés pour quatre réaux ; personne n'achète. Qu'est-il arrivé ? Est-ce par remords de la part du peuple ? Rien de cela. L'argent circulant s'est épuisé : les contributions d'un côté, le séquestre de l'autre, la vente à bon marché, ont réuni jusqu'au dernier medio qui circulait dans la province. S'il en reste quelques-uns au pouvoir des dévoués ou des officiers, la table de jeu est là pour laisser enfin toutes les bourses vides. A la porte de la rue du général on sort au soleil des piles de sacs d'argent doublés en cuir. Ils y restent la nuit sans garde, et sans que les passants se hasardent même à les regarder.

Et qu'on ne croie pas que la ville ait été abandonnée au pillage ou que le soldat ait participé de cet immense butin ! Non ; Quiroga répétait depuis à Buenos-Ayres, dans le cercle de ses amis : « Je n'ai jamais consenti à ce que le soldat volât, parce que

Digitized by Google

» cela m'a toujours semblé immoral. » Un cultivateur se plaint à Facundo, les premiers jours, de ce que ses soldats lui ont pris quelques fruits. Il les fait former, et les coupables sont reconnus. Chacun reçoit six cents coups pour sa peine. L'habitant effrayé demande grâce pour les victimes, et on le menace de lui en donner autant. Parce que tel est le gaucho argentin; il tue parce que ses caudillos lui ordonnent de tuer, et il ne vole pas parce qu'ils ne le lui ordonnent pas. Si vous voulez vérifier comment ces hommes ne se soulèvent pas, ne se déchaînent pas contre celui qui ne leur donne rien en échange de leur sang et de leur courage, demandez à D. J. M. Rosas tous les prodiges qu'on peut faire avec la terreur. Il le sait bien! On fait faire des miracles, non-seulement au misérable gaucho, mais à l'illustre général, au citoyen fastueux et orgueilleux! Ne vous disais-je pas que la terreur produit de meilleurs résultats que le patriotisme? Le colonel de l'armée du Chili, D. Manuel Gregorio Quiroga, ex-gouverneur fédéral de San-Juan et chef d'état-major de l'armée de Quiroga, convaincu de ce que ce butin d'un demi-million est seulement pour le général, qui vient de donner des soufflets à un commandant qui a gardé pour lui quelques réaux de la vente d'un mouchoir, conçoit le projet de soustraire quelques bagues de valeur parmi celles qui sont rassemblées au dépôt général et se dédommager par là de sa solde. Le vol se découvre, et le général le fait amarrer à un poteau et exposer à la vengeance publique; et quand l'armée retourne à San-Juan, le colonel de l'armée du Chili, ex-gouverneur de San-Juan,

Digitized by Google

le chef d'état-major marche à pied par des chemins à peine praticables, accouplé avec un taureau : le compagnon du taureau succomba à Catamarca sans qu'on sache si le taureau est arrivé à San-Juan ! Enfin, Facundo apprend qu'un jeune Rodriguez, de ce qu'il y avait de mieux à Tucuman, a reçu une lettre des fugitifs ; il le fait prendre, le mène lui-même à la place, l'attache et lui fait donner six cents coups. Mais les soldats ne savent pas donner des coups comme ceux qu'exige ce crime, et Quiroga prend les grosses lanières qui servent à l'exécution, les agite en l'air avec son bras herculéen et en donne cinquante coups pour servir de modèle. L'acte terminé, il remue lui-même la chaudière de saumure, lui frotte les fesses, lui arrache les morceaux flottants et lui met le poing dans les concavités laissées par eux. Facundo retourne chez lui, lit les lettres interceptées, y trouve des commissions de maris pour leurs femmes, des quittances de commerçants, des recommandations de n'avoir pas souci d'eux, etc. ; pas un mot qui puisse intéresser la politique : il demande alors le jeune Rodriguez, et on lui dit qu'il est mourant ; ensuite il se met à jouer et gagne des sommes énormes. D. Francisco Reso et D. N. Lugones ont murmuré entre eux quelque chose sur les horreurs qu'ils entrevoient ; chacun reçoit trois cents coups et l'ordre de se retirer en traversant la ville complétement nus, les mains croisées sur la tête et les fesses dégoûtantes de sang ; des soldats armés les suivent de loin pour faire exécuter l'ordre ponctuellement. Et voulez-vous savoir ce que c'est que la nature humaine, quand l'infamie est intronisée et qu'il n'y a

Digitized by Google

personne sur la terre à qui en appeler contre les bourreaux? D. N. Lugones, qui est de caractère vif, se tourne vers son compagnon de supplice et lui dit avec le plus grand calme : « Passez-moi votre tabatière que » nous fumions un cigare. » La dyssenterie se déclare enfin à Tucuman, et les médecins assurent qu'il n'y a pas de remède, qu'elle vient d'affections morales, de la terreur contre laquelle on n'a pas trouvé de remède jusqu'à aujourd'hui dans la république argentine. Facundo se présente un jour dans une maison et demande la maîtresse à un groupe d'enfants qui jouent avec des noix ; le plus espiègle répond qu'elle n'y est pas. « Dis-lui que je suis venu. — Et qui êtes-vous? — Je suis Facundo Quiroga. » L'enfant tomba en faiblesse, et ce n'est que l'année dernière qu'il a commencé à donner des indices d'un peu de raison; les autres se mettent à courir en pleurant et criant; l'un d'eux monte à un arbre, un autre saute sur des murs et se donne un coup terrible..... Que voulait Facundo à cette dame?..... C'était une belle veuve qui avait attiré ses regards, et il venait la solliciter !..... Parce qu'à Tucuman, le Cupidon et le satyre n'étaient pas oisifs. Une jeune fille lui plaît; il lui parle et lui propose de l'emmener à San-Juan. Imaginez-vous ce que pouvait répondre une pauvre fille à cette proposition déshonorante faite par un tigre. Elle rougit, balbutie, répond qu'elle ne peut se résoudre... que son père... Facundo s'adresse au père, et le malheureux dissimulant toute son horreur, objecte que personne ne répond de sa fille, qu'on l'abandonnera. Facundo satisfait à toutes les objections, et le malheureux

Digitized by Google

père, ne sachant pas ce qu'il dit et croyant terminer cet abominable marché, propose qu'on lui fasse un billet..... Facundo prend la plume et rédige ce qu'on lui demande, puis il passe le papier et la plume au père pour qu'il signe la convention. Le père est père à la fin et la nature parle : « Je ne signe pas, » dit-il, tuez-moi! — Eh! vieux co.....! » lui répond Quiroga, et il reprend la porte étouffant de rage.....

Quiroga, le champion de la cause qu'ont jurée les peuples, comme il s'intitule par là, était barbare, avare et lubrique, et se livrait sans frein à ses passions : son successeur ne saccage pas les villes, c'est vrai, n'outrage pas la pudeur des femmes; il n'a qu'une passion, qu'un besoin, la soif de sang humain et le despotisme. En échange, il sait user des paroles et des formes qui satisfont l'exigence des indifférents. Les sauvages, les sanguinaires, les perfides immondes unitaires, le sanguinaire duc d'Abrantès, le perfide ministre du Brésil, la fédération, le sentiment américain!!! l'or immonde de la France, les prétentions iniques de l'Angleterre, la conquête européenne!! De telles paroles suffisent pour couvrir la plus horrible, la plus longue série de crimes qu'ait vue le dix-neuvième siècle. Rosas! Rosas! Rosas!!! je me prosterne et m'humilie devant ta puissante intelligence. Tu es grand comme la Plata, comme les Andes! Seul tu as compris combien est méprisable l'espèce humaine avec ses libertés, sa science et son orgueil! Foule-la aux pieds! Tous les gouvernements civilisés t'honoreront d'autant plus que tu seras plus insolent! Foule-la aux

Digitized by Google

pieds! Tu ne manqueras pas de chiens fidèles qui, recueillant le morceau de pain que tu leur jettes, iront verser leur sang sur les champs de bataille ou montrer sur la poitrine ta marque rouge dans toutes les capitales de l'Amérique. Foule-la aux pieds! Oh! oui, marche dessus!!!.....

L'invasion de Quiroga avait arrêté ou affaibli à Tucuman, Salta et Jujuy, un grand mouvement industriel et progressif qui ne le cédait en rien à ce que nous avons indiqué pour Mendoza. Le docteur Colombres, que Facundo plongeait dans les prisons, avait introduit et encouragé la culture de la canne à sucre à laquelle se prête tant le climat, et ne s'était pas cru content de son œuvre avant d'avoir dix grands moulins en mouvement. L'achat de plants de la Havane, l'envoi d'agents dans les moulins du Brésil pour étudier les procédés et les appareils, la distillation des mélasses, tout s'était réalisé avec ardeur et succès, quand Facundo lança ses chevaux dans les champs de cannes, et détruisit une grande partie des moulins naissants. Une société d'agriculture publiait déjà ses travaux et se préparait à essayer la culture de l'indigo et de la cochenille. A Salta, on avait fait venir d'Europe et des États-Unis des métiers et des artistes pour les tissus de laine, les draps foulés, les étoffes de tapis et les peaux de tafilet, dont on avait eu des résultats satisfaisants. Mais ce qui préoccupait le plus ces peuples, parce que c'est pour eux une des questions les plus vitales, c'était la navigation du Bermejo, grande artère commerciale qui, passant dans les environs ou sur les frontières de ces provinces, afflue au Parana

Digitized by Google

et ouvre une sortie aux immenses richesses que produit de toutes parts ce ciel tropical.

L'avenir de ces provinces dépend de l'action de rendre des voies fluviales praticables pour le commerce des villes méditerranéennes; pauvres et populeuses, elles pourraient devenir en dix ans autant d'autres foyers de civilisation et de richesses, si elles pouvaient, favorisées par un gouvernement habile, se consacrer à aplanir les légers obstacles qui s'opposent à leur développement. Ce ne sont pas des songes chimériques d'un avenir probable : non. Aux États-Unis, les bords du Mississipi et de ses affluents se sont couverts en dix ans, non-seulement de villes grandes et populeuses, mais d'États nouveaux qui sont venus faire partie de l'Union; et le Mississipi n'est pas plus avantagé que le Paraná; l'Ohio, l'Illinois, l'Arkansas ne couvrent pas de territoires plus fertiles et plus étendus que ceux du Pilcomayo, du Bermejo, du Paraguay et de tant de grandes rivières que la Providence a mises entre nous pour nous marquer le chemin que doivent suivre plus tard les populations nouvelles qui formeront l'Union argentine. Rivadavia avait mis sur le tapis de sa table, comme point vital, la navigation intérieure des rivières : à Salta et Buenos-Ayres, il s'était formé une grande association qui comptait un demi-million de piastres, et l'illustre Sola avait réalisé son voyage et publié la carte de la rivière.

Combien de temps perdu de 1825 à 1845! Combien de temps encore, jusqu'à ce que Dieu veuille étouffer le monstre de la pampa! Parce que Rosas s'opposant

Digitized by Google

si tenacement à la libre navigation des rivières, protestant des craintes d'intrusion européenne, hostilisant les villes de l'intérieur et les abandonnant à leurs propres forces, n'obéit pas simplement aux préjugés créoles contre les étrangers, ne cède pas simplement aux suggestions de *porteño* ignorant qui possède le port et la douane générale de la république sans se soucier de déployer la civilisation et la richesse de toute cette nation, parce que son port est plein de navires chargés de produits de l'intérieur et sa douane de marchandises; mais parce qu'il obéit machinalement à ses instincts de gaucho de la pampa, qui regarde avec horreur l'eau, avec mépris les navires, et qui ne connaît pas de bonheur supérieur, de félicité égale à celle de monter un bon cheval pour se transporter d'un endroit à un autre. Que lui importent le mûrier, le sucre, l'indigo, la navigation des rivières, l'émigration européenne et tout ce qui sort du cercle étroit d'idées dans lequel il a été éclairé? Que lui ferait de favoriser l'intérieur, à lui qui vit au sein des richesses et possède une douane qui lui donne sans cela tous les ans deux millions de piastres fortes? Salta, Jujuy, Tucuman, Santa-Fé, Corrientes et Entrerios seraient aujourd'hui autant de Buenos-Ayres, si le mouvement industriel et civilisateur si puissamment commencé par les anciens unitaires, et dont sans doute il est resté des germes si féconds, eût pu continuer. Tucuman à aujourd'hui une grande exploitation de sucres et de liqueurs qui ferait sa richesse, si elle pouvait les envoyer à peu de frais aux côtes pour les changer contre les marchandises dans cette ingrate et imbécile Buenos-

Digitized by Google

Ayres, d'où lui vient le mouvement de barbarie imprimé par le gaucho à la marque rouge. Mais il n'y a pas de maux qui soient éternels; un jour viendra où s'ouvriront les yeux de ces pauvres peuples que l'on prive de toute liberté de se mouvoir et que l'on prive de tous les hommes capables et intelligents qui pourraient mener à bout l'œuvre de réaliser en peu d'années l'avenir grandiose auquel sont appelés par la nature ces pays qui demeurent aujourd'hui stationnaires, pauvres et dévastés. Pourquoi sont-ils poursuivis partout, ou plutôt pourquoi sont-ils sauvages unitaires et non pas sages fédéraux, tous ces hommes courageux et entreprenants qui consacraient leur temps à diverses améliorations sociales, celui-ci à améliorer l'éducation publique, celui-là à introduire la culture du mûrier, cet autre celle de la canne à sucre, cet autre à suivre e cours des grandes rivières, sans autre intérêt que l'intérêt national, sans autre récompense que la gloire de bien mériter de leurs concitoyens? Pourquoi ce mouvement, cette sollicitude ont-ils cessé? Pourquoi ne voyons-nous pas de nouveau se lever le génie de la civilisation européenne, qui brillait avant, quoiqu'en ébauche, dans la république argentine? Parce que son gouvernement unitaire aujourd'hui comme jamais Rivadavia lui-même n'en a eu l'idée, n'a pas donné un seul regard à l'examen des ressources vierges et inépuisables d'un sol privilégié. Pourquoi n'a-t-on pas consacré la vingtième partie des millions que dévore une guerre fratricide et d'extermination à étendre l'éducation du peuple, à faciliter sa fortune? Que lui a-t-on donné en échange? un haillon rouge!! A cela

Digitized by Google

s'est réduite la sollicitude du gouvernement pendant quinze ans; c'est la seule mesure d'administration nationale, le seul point de contact entre le maître et l'esclave, la marque du bétail !!!

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

BARRANCA-YACO!!!

(22 février 1835.)

Le feu qui a si longtemps embrasé l'Albanie vient de s'éteindre. Tout le sang rouge a été lavé et les larmes de nos descendants se sont séchées. Nous sommes unis maintenant par le lien de la fédération et de l'amitié.

(*Colden's history of six nations.*)

Le vainqueur de la Ciudadela a repoussé les derniers soutiens du système unitaire hors des bornes de la république. Les mèches des canons sont éteintes et les chevaux ont cessé de troubler de leurs pas le silence de la pampa. Facundo est retourné à San-Juan, et son armée s'est débandée, non sans convertir en effets de Tucuman les sommes arrachées par la violence à ses concitoyens. Que reste-t-il à faire? La paix est maintenant la condition normale de la république comme l'avait été avant un état perpétuel de guerre et d'oscillation.

Les conquêtes de Quiroga avaient fini par détruire

Digitized by Google

tout sentiment d'indépendance dans les provinces, toute régularité dans l'administration. Le nom de Facundo remplissait le vide des lois; la liberté et l'esprit de ville avaient cessé d'exister, et les caudillos de provinces s'étaient résumés en un général pour une partie de la république. Jujui, Salta, Tucuman, Catamarca, la Rioja, San-Juan, Mendoza et San-Luis reposaient plutôt qu'elles ne se remuaient sous l'influence de Quiroga.

Je le dirai tout d'une fois : le fédéralisme avait disparu avec les unitaires, et la fusion unitaire la plus complète venait de s'effectuer à l'intérieur de la république dans la présence du vainqueur. Ainsi donc l'organisation unitaire que Rivadavia avait voulu donner à la république et qui avait occasionné la lutte venait se réaliser dans l'intérieur, à moins que, pour mettre ce fait en doute, nous ne concevions qu'il puisse exister une fédération de villes qui ont perdu toute spontanéité et sont à la merci d'un caudillo. Cependant la déception des paroles usuelles, les faits sont si évidents, qu'ils ne laissent aucun doute. Facundo parle avec mépris à Tucuman de cette fédération si vantée; il propose à ses amis de nommer un individu des provinces président de la république, indique pour candidat le docteur D. José Santos Ortiz, ex-gouverneur de San-Luis, son ami et secrétaire. « Ce » n'est pas un gaucho brutal comme moi : c'est un » docteur et un homme de bien, — dit-il, — surtout, » l'homme qui sait rendre justice à ses amis mérite » confiance. » Comme on le voit, Facundo, après avoir dispersé les unitaires et les docteurs, reprend sa pre-

Digitized by Google

mière idée qu'il avait avant d'entrer dans la lutte, sa décision pour la présidence et sa conviction de la nécessité de mettre de l'ordre dans les affaires de la république. Il est vrai qu'il est assailli par quelques doutes : « Maintenant, général, » lui dit quelqu'un, « la nation va se constituer sous le régime fédéral. — » Hum, » répondit-il en remuant la tête, « il y a encore » des chiffons à battre (1), » et il ajoute d'un air significatif : « Les amis d'en bas (2) ne veulent pas de » constitution. » Il répondait ainsi depuis Tucuman. Quand il lui arriva des communications de Buenos-Ayres et des journaux qui annonçaient les avancements en grades donnés aux officiers généraux qui avaient fait la stérile campagne de Córdova, Quiroga dit au général Huidobro : « Voyez s'ils m'ont seule- » ment envoyé deux titres en blanc après que nous » avons, nous autres, fait tout par nous-mêmes. Il » aurait fallu pour cela que mes officiers fussent por- » teños. »

Il apprend que Lopez a en son pouvoir son cheval arabe sans le lui envoyer, et il se met en fureur à cette nouvelle. « Gaucho voleur de bœufs, » s'écrie-t-il, « le plaisir d'être bien monté va te coûter cher ! » Et comme les menaces et les injures continuaient, Huidobro et les autres chefs s'alarmaient de l'indis-

---

(1) *Todavía hai trapitos que machucar*, phrase vulgaire prise de la manière de laver du peuple en frappant le linge, et qui veut dire qu'il y a encore des difficultés à vaincre.

(2) Désignation tirée de la position géographique. *Pueblos de abajo*, peuples d'en bas : c'est Buenos-Ayres ; *pueblos de arriba*, peuples d'en haut : c'est *Tucuman*, *Salta*, *Jujuy*, etc...

Digitized by Google

crétion avec laquelle il se répandait d'une manière aussi publique.

Quelle est la pensée secrète de Quiroga? Quelles idées le préoccupent dès ce moment? Il n'est gouverneur d'aucune province, ne conserve pas d'armée sous les armes; il ne lui restait que des armes et un nom reconnu et craint dans huit provinces. A son passage par la Rioja, il a laissé cachés dans les bois tous les fusils, les sabres et carabines qu'il a pu recueillir dans les huit provinces qu'il vient de parcourir; il y a plus de douze mille armes : il reste en dépôt dans la ville un parc de vingt-six pièces d'artillerie avec d'abondantes provisions de munitions et bagages; seize cents chevaux de choix vont paître dans la quebrada de Uaco, immense vallée fermée par une gorge étroite. Outre que la Rioja est le berceau de son pouvoir, c'est encore le point central des provinces qui sont sous son influence. Au moindre signal, cet arsenal peut approvisionner douze cents hommes. Et que l'on ne croie pas que l'action de cacher les fusils dans les bois soit une fiction poétique. Jusqu'en 1841, on a déterré des dépôts de fusils, et l'on croit encore, quoique sans fondement, que l'on n'a pas encore déterré toutes les armes alors cachées sous terre. En 1830, le général Madrid s'empara d'un trésor de trente mille piastres appartenant à Quiroga, et on en annonça bientôt un autre de quinze. Quiroga lui écrivait plus tard lui portant à sa charge trente-neuf mille piastres que, selon ce qu'il disait, contenaient ces deux cachettes qu'il avait sans doute laissées, entre autres, à la Rioja dès avant la bataille d'Oncativo, en

Digitized by Google

même temps qu'il mettait à mort et tourmentait tant de citoyens, afin de leur arracher de l'argent pour la guerre. Quant aux vraies quantités cachées, le général Madrid a soupçonné depuis que l'assertion de Quiroga fût exacte; car celui qui les avait découvertes étant devenu prisonnier, offrit dix mille piastres pour sa liberté, et ne l'ayant pas obtenue, se suicida en s'égorgeant. Ces faits éclaircissent trop la question pour se dispenser de les rapporter.

L'intérieur avait donc un chef; et le vaincu d'Oncativo, auquel à Buenos-Ayres on n'avait pas confié d'autres troupes que quelques centaines de malfaiteurs, pouvait se regarder maintenant comme le second au pouvoir, sinon le premier. Pour rendre plus sensible la scission de la république en deux parties, les provinces de la Plata avaient conclu un arrangement ou fédération, par lequel elles se garantissaient mutuellement leur indépendance et leur liberté; il est vrai que le fédéralisme féodal y existait fortement constitué en Lopez de Santa-Fé, Ferré, Rosas, chefs-nés des peuples qu'ils dominaient, parce que Rosas commençait déjà à avoir de l'influence comme arbitre dans les affaires publiques. Par la victoire sur Lavalle, il avait été appelé au gouvernement de Buenos-Ayres, dont il s'acquitta jusqu'en 1832 avec la régularité qu'aurait pu y apporter n'importe quel autre. Je ne dois pas omettre un fait que je considère comme un antécédent nécessaire. Rosas sollicita dès le principe l'investissement de facultés extraordinaires, et il est impossible de détailler la résistance faite par ses partisans de la ville. Il les obtint cependant à force de prières et de séduc-

Digitized by Google

tions, pour tout le temps que durerait la guerre de Córdova, après laquelle revinrent les exigences pour le faire se dépouiller de ce pouvoir illimité. La ville de Buenos-Ayres ne concevait pas alors, quelles que fussent les idées qui divisaient ses politiques, comment il pouvait exister un gouvernement absolu. Rosas cependant résistait en douceur, habilement. « Ce n'est » pas pour en faire usage, » disait-il, « mais parce » que, comme dit mon secrétaire Garcia Zuñiga, il » faut que le maître d'école ait le chicote (fouet) à la » main pour que son autorité soit respectée. » Cette comparaison lui avait paru irréprochable, et il la répétait sans cesse. Le citoyen, c'étaient les enfants; le gouverneur, l'homme, était le maître. L'ex-gouverneur ne descendait pas (1) jusqu'à se confondre avec les ci-

---

(1) Il n'y eut pas d'exigence, de circonstance qui le forçât à rendre compte de l'usage qu'il avait fait de son pouvoir illimité, et il ne le rendit jamais; et, par conséquent, ce compte rendu n'aurait pu satisfaire tout le monde. On se sera trompé de sujet. Il demanda des facultés extraordinaires en 1830, et la *salle* de ses amis les lui donna avec beaucoup de plaisir; la campagne se termina, mais personne ne se souvint de lui en demander compte, et encore moins de lui demander de cesser. Ainsi, à la fin de 1832, au bout de ses trois années, il fit passer à la *sala* une note exposant que, pour faire les réformes et règlements que demandait le pays, il fallait fortifier l'action du gouvernement, lui donner plus de durée et de fixité, etc... On passa cette note à une commission, qui présenta un projet hardi, qui proposait, il est vrai, la dictature pour cinq ans, qui s'établit ensuite en 1835. Alors s'ouvrit la mémorable discussion dans laquelle la *sala* eut pour la première fois le mérite et le courage de parler à demi-mot et de repousser le projet *in totum*. Rosas s'enfuit, mais il fallut dévorer l'affront. On le réélut, et il ne voulut pas, s'en fut à l'expédition du sud, afin d'avoir toujours une armée et de voir venir : on élit alors Balcarce, et il arriva ce que vous savez (V. la note *g*, à la

Digitized by Google

toyens, l'œuvre de tant d'années de patience et d'action était sur le point de se terminer; la période légale pendant laquelle il avait exercé le commandement lui avait permis d'apprendre tous les secrets de la citadelle, il connaissait ses avenues, ses points mal fortifiés, et s'il sortait du gouvernement, ce n'était que pour pouvoir le prendre d'assaut du dehors, sans restrictions constitutionnelles, sans entraves, sans responsabilité. Il laissait le bâton, mais il s'armait de l'épée, et laissait ensuite l'un et l'autre pour la hache et les verges, ancien insigne des rois romains. Une puissante expédition, dont il s'était nommé chef, s'était organisée pendant la dernière période de son gouvernement, pour assurer et agrandir les limites de la province vers le sud, théâtre des fréquentes incursions des sauvages. On devait faire une battue générale sur un plan grandiose; une armée composée de trois divisions agirait sur un front de quatre cents lieues, depuis Buenos-Ayres jusqu'à Mendoza. Quiroga devait commander les forces de l'intérieur, pendant que

---

fin de l'ouvrage). Il y a encore une grande erreur à dire qu'il fut prudent et modéré dans l'usage qu'il fit de la dictature. Je supprimerai divers faits et incidents; mais le fusillement barbare de tant d'officiers et de citoyens à San-Nicolas et au *Salto?* et le fusillement arbitraire, sans ombre de jugement, de Cos à San-José de Flores, et le grand nombre d'exilés, d'emprisonnés et de détenus sur les pontons en 1831? Et les dix-neuf hommes dont la justice ordinaire suivait la cause, arrachés aux juges, conduits à Flores et fusillés tous ensemble par son ordre? Et le fusillement atroce et félon de Montero? Et remarquez la circonstance aggravante de ce que, quand il commit de sang-froid ce grand crime, son gouvernement commençait à peine; car ce fut en 1830, quand il n'avait pas encore de facultés extraordinaires. ALSINA.

Digitized by Google

Rosas suivrait la côte de l'Atlantique avec sa division. Le colossal et l'utile de l'entreprise cachaient aux yeux du vulgaire la pensée purement politique qui se cachait sous un voile si spécieux. Effectivement, quelle chose plus belle qu'assurer la frontière de la république vers le sud, en choisissant une grande rivière pour limite avec les Indiens et la gardant par une chaîne de fortifications, dessein nullement impraticable et qui avait été lumineusement déroulé dans le voyage de Cruz depuis la Conception?

Mais Rosas était bien loin de s'occuper d'entreprises qui ne tendissent qu'au bien de la république. Son armée fit une promenade militaire jusqu'au Rio-Colorado; marchant lentement et faisant des observations sur le terrain, le climat et les autres circonstances du pays qu'elle parcourait. On détruisit quelques cabanes d'Indiens, on fit quelques pauvres prisonniers; à cela se bornèrent les résultats de cette pompeuse expédition, qui laissa la frontière sans défense comme elle était jusqu'alors et comme elle est encore aujourd'hui. Les divisions de Mendoza et de San-Luis eurent des résultats encore moins heureux et retournèrent, après une excursion stérile, dans les déserts du sud. Rosas arbora alors pour la première fois son pavillon rouge en tout semblable à celui d'Alger ou du Japon, et se fit donner le titre de héros du désert, qui venait corroborer celui qu'il avait déjà obtenu d'illustre restaurateur des lois, de ces mêmes lois qu'il se proposait de saper par la base (1).

---

(1) Des *estancieros* du sud de Buenos-Ayres m'ont affirmé de-

Digitized by Google

Facundo, trop pénétrant pour se laisser halluciner sur l'objet de la grande expédition, resta à San-Juan jusqu'au retour des divisions de l'intérieur. Celle de

---

puis que l'expédition assura les frontières en éloignant les Barbares non soumis, et soumettant beaucoup de tribus, qui ont formé une barrière qui met les *estancias* à l'abri de leurs incursions, et que, grâce à ces avantages, la population a pu s'étendre au sud. La géographie a fait aussi d'importantes conquêtes par la découverte de territoires jusqu'alors inconnus et l'éclaircissement de beaucoup de points douteux. Le général Pacheco fit une reconnaissance du Rio-Negro, où Rosas se fit adjuger l'île de Choelechel, et la division de Mendoza découvrit tout le cours du Rio-Salado, jusqu'au point où il se jette dans la lagune de Jauquenes (*urre-lauquen* (lac amer)). Mais un gouvernement intelligent aurait assuré cette fois pour toujours les frontières du sud de Buenos-Ayres. Le Rio-Colorado, navigable depuis un peu au-dessous de Cobu-Sebu, à quarante lieues de Concepcion, où le traversa le général Cruz, offre dans tout son cours, depuis la cordillère des Andes jusqu'à l'Atlantique, une frontière à peu de frais infranchissable pour les Indiens. Quant au résultat pour la province de Buenos-Ayres, un fort établi sur la laguna del Monte, dans laquelle se jette l'arrayo Guamini, soutenu par un autre dans les environs de la laguna de las Salinas, vers le sud; un autre à la sierra de la Ventana, jusqu'à s'appuyer sur le fort Argentin, à Bahia Blanca, auraient permis de peupler l'immense espace de territoire qu'il y a entre ce dernier point et le fort de l'Independencia dans la sierra de Jandil, limite de la population de Buenos-Ayres, au sud. Pour compléter ce système d'occupation, il fallait en outre établir des colonies agricoles à Bahia-Blanca et à l'embouchure du Rio-Colorado, de manière qu'elles servissent de marché pour l'exportation des produits des pays circonvoisins; car toute la côte intermédiaire jusqu'à Buenos-Ayres manquant de ports, les produits des *estancias* plus avancées au sud, se perdent par l'impossibilité de transporter les laines, suifs, cuirs, cornes, etc., sans en perdre la valeur en fret. La navigation et la population du Rio-Colorado à l'intérieur donneraient, outre les produits qu'il peut faire naître, l'avantage de chasser les sauvages peu nombreux, qui resteraient coupés vers le nord, en leur faisant chercher le territoire au sud du Colorado.

Bien loin que les frontières soient assurées d'une manière per-

Digitized by Google

Huidobro, qui était entrée dans le désert en face de San-Luis, marcha en direction de Córdova, et à son approche, fut suffoquée une révolution à la tête de laquelle étaient les Castillos, et qui avait pour but d'enlever le gouvernement aux Reinafés qui obéissaient à l'influence de Lopez. Cette révolution se faisait dans les intérêts et sous l'inspiration de Facundo; les premiers chefs commencèrent à San-Juan, résidence de Quiroga; et tous ses fauteurs, Arredondo, Camárgo, etc., étaient ses partisans décidés. Les journaux de l'époque ne dirent rien cependant sur les relations de Facundo avec ce mouvement; et quand Huidobro se retira à ses cantonnements et qu'Arredondo et autres partisans furent fusillés, il ne resta rien à faire ou à dire de ces mouvements, parce que la guerre que devaient se faire les deux fractions de la république, les deux caudillos qui se disputalent sourdement le commandement, de-

---

manente, les Barbares, depuis l'époque de l'expédition au sud, ont envahi et dépeuplé toute la campagne de Córdova, jusqu'au bord même du Rio-Tercero, et celle de San-Luis jusqu'à San-Jose del Morro, qui est en latitude avec la ville. Les deux provinces vivent depuis lors dans une alarme continuelle, avec des troupes constamment sous les armes, ce qui, avec le système de déprédation des gouvernements, fait une plaie plus ruineuse que les incursions des sauvages. L'élève des bestiaux est un commerce presque éteint, et les *estancieros* hâtent son extinction pour se délivrer enfin des exactions des gouvernements d'un côté et des déprédations des Indiens de l'autre.

Par un inexplicable mélange de politique, Rosas défend aux gouvernements de la frontière d'entreprendre aucune expédition contre les Indiens, les laissant envahir le pays périodiquement et ravager plus de deux cents lieues de frontières. Voilà ce que Rosas n'a pas fait comme il eût dû le faire dans l'expédition si vantée au sud, dont les résultats ont été éphémères, laissant subsister le mal, qui a pris depuis plus de gravité qu'avant.

Digitized by Google

vait être une guerre d'embuscades, de piéges et de trahisons. C'est un combat muet, dans lequel ce ne sont pas des forces qui se mesurent mais de l'audace d'un côté, de l'astuce et de l'adresse de l'autre. Cette lutte entre Quiroga et Rosas est peu connue, bien qu'elle embrasse une période de cinq années. Tous deux se détestent, se méprisent, ne se perdent pas de vue un moment, parce que chacun d'eux sent que sa vie et son avenir dépendent du résultat de ce jeu terrible.

Je crois opportun de mettre sous les yeux un tableau de la géographie politique de la république depuis 1822, pour que le lecteur comprenne mieux les mouvements qui commencent à s'opérer.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

RÉGION DES ANDES.	LITTORAL DE LA PLATA.
UNITÉ *sous l'influence de Quiroga.*	FÉDÉRATION *sous le pacte de la ligue littorale.*
Jujuy,	Corrientes. — Ferré.
Salta,	Entrerios- Santa-Fé Córdova. } Lopez.
Tucuman,	
Catamarca,	
La Rioja,	
San-Juan,	
Mendoza,	
San-Luis.	Buenos-Ayres. — Rosas.

FRACTION FÉODALE

Sous la domination d'Ibarra, Santiago del Estero.

Lopez de Santa-Fé étendait son influence sur Entre-

Digitized by Google

rios au moyen d'Echaguë, Santa-Fecino et sa créature, et sur Córdova par les Reinafés. Ferré, homme d'esprit indépendant, provincialiste, maintint Corrientes en dehors de la lutte jusqu'en 1839; sous le gouvernement de Beron de Astrada, il tourna les armes de cette province contre Rosas qui, avec son accroissement de pouvoir, avait rendu illusoire le pacte de la ligue. Ce même Ferré, par cet esprit d'étroit provincialisme, déclara Lavalle déserteur en 1840, parce qu'il avait passé le Paraná avec l'armée de Corrientes; et après la bataille de Chaaguazú, il enleva au général Paz l'armée victorieuse, faisant ainsi échouer les avantages décisifs que put amener ce triomphe.

Dans ces actes comme dans la ligue littorale qu'il avait proposée quelques années années avant, Ferré était inspiré par l'esprit provincial d'indépendance et d'isolement qu'avait éveillé dans tous les esprits la révolution de l'indépendance. Ainsi donc, le même sentiment qui avait jeté Corrientes dans l'opposition à la constitution unitaire de 1826, la faisait, dès 1838, se jeter dans l'opposition à Rosas qui centralisait le pouvoir. De là naissent les erreurs de ce caudillo et les désastres qui ont eu lieu à la bataille de Caaguazú, stérile, non-seulement pour la république en général, mais pour la province de Corrientes elle-même; car le reste de la nation une fois centralisé par Rosas, elle ne pourrait conserver que très-mal son indépendance féodale et fédérale.

L'expédition au sud terminée, ou pour mieux dire arrêtée, car elle n'avait réellement ni but ni fin, Facundo s'en alla à Buenos-Ayres accompagné de son

Digitized by Google

escorte et de Barcala, et entra dans la ville sans avoir pris la peine d'annoncer son arrivée à personne. Ces principes subversifs de toute forme reçue pourraient donner lieu à de très-longs commentaires, s'ils n'étaient systématiques et caractéristiques. Quel objet amenait cette fois Quiroga à Buenos-Ayres? Est-ce une autre invasion comme celle de Mendoza qu'il fait sur le centre du pouvoir de son rival? Le spectacle de la civilisation a-t-il enfin dominé sa rudesse sauvage et veut-il vivre au sein du luxe et des commodités? Je crois que toutes ces causes réunies ont fait faire à Facundo son malencontreux voyage à Buenos-Ayres. Le pouvoir instruit, et Quiroga avait toutes les hautes qualités d'esprit qui permettent à un homme de correspondre toujours à sa nouvelle position, quelque difficile qu'elle soit. Facundo s'établit à Buenos-Ayres et se voit bien vite entouré des hommes les plus remarquables; il achète six cent mille piastres de fonds publics, joue à la hausse et à la baisse, parle avec mépris de Rosas, se déclare unitaire entre les unitaires, et le mot constitution n'abandonne pas ses lèvres. Sa vie passée, ses actes de barbarie peu connus à Buenos-Ayres, sont alors expliqués et justifiés par la nécessité de vaincre, par celle de sa propre conservation; sa conduite est mesurée, son air noble et imposant, quoiqu'il porte la chaqueta (veste), le poncho à trois raies, la barbe et les cheveux éminemment longs.

Pendant sa résidence à Buenos-Ayres, Quiroga fait quelques essais de son pouvoir personnel. Un homme, le couteau à la main, ne voulait pas se rendre à un

Digitized by Google

sereno (1); Quiroga vient à passer sur le lieu de la scène, enroulé dans son poncho comme à l'ordinaire, il s'arrête pour le voir, le saisit et le rend immobile. Après l'avoir désarmé, il le conduit lui-même à la police sans avoir voulu donner son nom au sereno, comme il ne l'a pas donné non plus à la police, où il fut de suite reconnu par un officier : le lendemain les journaux publièrent cet acte d'audace. Il apprend un jour qu'un pharmacien a parlé avec mépris de ses actes de barbarie à l'intérieur. Facundo se rend à sa pharmacie et l'interroge. Le pharmacien lui impose et lui dit qu'il n'est pas ici dans les provinces pour maltraiter les gens impunément. Cet événement remplit Buenos-Ayres de plaisir. Pauvre Buenos-Ayres, si candide, si parée de ses institutions! Encore un an, et tu seras traitée avec encore plus de brutalité que l'intérieur ne l'a été par Quiroga. La police fait entrer ses satellites dans la maison même de Quiroga à la poursuite de l'hôte de la maison, et Facundo. qui se voit traité avec si peu d'égards, étend le bras, prend son poignard, se dresse sur le lit où il est couché, puis il se recouche et abandonne lentement l'arme homicide. Il sent qu'il y a là un autre pouvoir que le sien, et qu'on peut le mettre en prison s'il se fait justice lui-même. Ses fils sont dans les meilleurs colléges, il ne leur laisse porter que l'habit ou la redingote, et l'un d'eux qui veut laisser ses études pour embrasser la carrière des armes, est mis par lui tambour dans un

(1) Gardien de nuit qui crie les heures, le temps qu'il fait, et veille à la police de la ville.

Digitized by Google

bataillon jusqu'à ce qu'il se repente de sa folie. Quand quelque colonel lui parle d'engager quelqu'un de ses fils dans son corps en qualité d'officier, il répond : « Si c'était un régiment commandé par Lavalle, bien ; mais dans ces corps !... » Si l'on parle d'écrivains, il n'y en a aucun dans son idée qui puisse rivaliser avec les Varelas qui ont dit tant de mal de lui. Les seuls hommes honorables qu'ait la république sont Rivadavia et Paz : tous deux avaient les plus saines intentions. Il n'exige des unitaires qu'un secrétaire comme le docteur Ocampo, un politique qui rédige une constitution ; et avec une imprimerie il ira à San-Luis, et de là la montrera à toute la république à la pointe d'une lance. Ainsi Quiroga se présente comme le centre d'une nouvelle tentative de réorganiser la république ; et l'on pourrait dire qu'il conspire ouvertement, si tous ces desseins, toutes ces bravades ne manquaient pas de faits qui vinssent leur donner de la consistance. Le défaut d'habitude du travail, la paresse du pasteur, la coutume de tout attendre de la terreur, peut-être la nouveauté du théâtre de l'action, paralysent sa pensée, la maintiennent dans une expectative funeste, qui finit par le compromettre et le livre pieds et poings liés à son astucieux rival. Il n'est resté aucun fait qui prouve que Quiroga se proposait d'agir immédiatement, si ce n'est ses intelligences avec les gouverneurs de l'intérieur et ses paroles indiscrètes, répétées par les unitaires et les fédéraux, sans que les premiers se résolussent à confier leur sort à de telles mains, et sans que les fédéraux le rejetassent de leurs rangs comme déserteur.

Et pendant qu'il s'abandonne ainsi à une indolence

Digitized by Google

dangereuse, tous les jours s'approche le serpent qui doit l'écraser dans ses anneaux redoutables. En 1833, Rosas était occupé de son expédition fantastique et tenait son armée en action dans le sud de Buenos-Ayres, d'où il observait le gouvernement de Balcarce. La province de Buenos-Ayres présenta peu après l'un des plus singuliers spectacles. Je m'imagine ce qu'il arriverait à la terre si une puissante comète s'en approchait; d'abord le malaise général, ensuite des rumeurs sourdes, vagues; ensuite les oscillations du globe attiré hors de son orbite, jusqu'à ce qu'enfin les secousses convulsives, le déracinement des montagnes, le cataclysme amèneraient le chaos qui précède chacune des créations successives dont notre globe a été témoin. Telle était l'influence qu'exerçait Rosas en 1834. Le gouvernement de Buenos-Ayres se sentait chaque fois plus circonscrit dans son action, plus embarrassé dans sa marche, plus dépendant du héros du désert. Chaque communication de celui-ci était un reproche adressé à son gouvernement, une somme exorbitante exigée pour l'armée, quelque demande inusitée; enfin la campagne n'obéissait plus à la ville, et il fallait adresser à Rosas la plainte sur ce manque de respect à ses dévoués; plus tard, la désobéissance entrait dans la ville même; en dernier lieu, des hommes armés parcouraient les rues à cheval, tirant des coups de fusil qui donnaient la mort à quelques passants. Cette désorganisation de la société allait croissant de jour en jour comme un cancer, et avançant jusqu'au cœur; et l'on pouvait bien discerner le chemin qui menait de la demeure de Rosas à la cam-

Digitized by Google

pagne, de la campagne à un faubourg de la ville, de là à une certaine classe d'hommes, les bouchers, qui étaient les principaux instigateurs. Le gouvernement de Balcarce avait succombé en 1833 au choc de ce débordement de la campagne sur la ville. Le parti de Rosas travaillait ouvertement à ouvrir un vaste chemin au héros du désert, qui s'approchait pour recevoir l'ovation méritée, le gouvernement; mais le parti fédéral de la ville trompe encore tous ses efforts et veut faire tête. La chambre des représentants se réunit au milieu du conflit qu'occasionne l'acéphalie du gouvernement, et le général Viamont, à son appel, se présente au plus vite en habit de chez lui et se hasarde à se charger du gouvernement. Un moment l'ordre paraît rétabli et la pauvre ville respire; mais à l'instant recommencent la même agitation, les mêmes manœuvres, les mêmes groupes d'hommes qui parcourent les rues, qui distribuent des coups de fouet aux passants. Il est impossible de dire l'état d'alarme dans lequel vécut un peuple entier pendant deux ans avec cet ébranlement étrange et systématique. Soudain on voyait le monde s'arrêter dans les rues, et le bruit des portes qui se refermaient se répétait de maison en maison, de rue en rue. Que fuyait-on? Pourquoi s'enfermait-on au milieu du jour? Qui sait! Quelqu'un avait dit qu'ils venaient, qu'un groupe se détachait,... que l'on avait entendu le trot lointain des chevaux.

Une fois, Facundo Quiroga passait par une rue suivi d'un aide, et en voyant ces hommes en habit courir sur les trottoirs, les dames fuir sans savoir pourquoi, Quiroga s'arrête, promène un regard de dédain sur

Digitized by Google

les groupes, et dit à son aide de camp : « Ce peuple est devenu fou ! » Facundo était arrivé à Buenos-Ayres peu de temps après la chute de Balcarce. « Il serait arrivé toute autre chose, disait-il, si j'avais été » ici. — Et qu'eussiez-vous fait, général, lui dit un de » ceux qui l'écoutaient. Votre Excellence n'a pas » d'influence sur ce peuple de Buenos-Ayres ? » Alors Quiroga levant la tête, secouant sa noire chevelure, et lançant des éclairs de ses yeux, lui répond d'une voix sèche et brève : « Regardez !! je serais sorti dans la » rue, et au premier homme que j'aurais rencontré, » j'aurais dit : suivez-moi ! et cet homme m'aurait » suivi !!... » Telle était l'énergie asservissante des paroles de Quiroga, il était si imposant dans sa physionomie, que l'incrédule atterré baissa la vue, et de longtemps personne ne se hasarda à ouvrir les lèvres.

Le général Viamont se retire enfin, parce qu'il voi qu'on ne peut pas gouverner, qu'il y a une main puissante qui tient les rênes de l'administration. On cherche quelqu'un qui veuille le remplacer ; on demande comme faveur aux plus courageux de se charger du bâton, et personne n'en veut ; tout le monde baisse les épaules et s'en retourne chez soi effrayé. A la fin on met à la tête du gouvernement le docteur Maza, le maître, le mentor et ami de Rosas, et l'on croit avoir apporté un remède au mal. Vaine espérance ! Le malaise croît au lieu de diminuer. Anchorena se présente au gouvernement, demandant qu'on réprime les désordres, et il sait qu'il n'y a pas de moyens à sa portée, que la force de la police n'obéit pas, qu'il y a des ordres du dehors. Le général Guido, le docteur Alcorta,

Digitized by Google

laissent encore entendre dans la chambre des représentants quelques protestations énergiques contre cette agitation convulsive dans laquelle on tient la ville; mais le mal continue, et pour l'aggraver, Rosas, de son campement, reproche au gouvernement les désordres qu'il fomente lui-même. Que veut donc cet homme? Gouverner? Une commission de la chambre va lui offrir le gouvernement; elle lui dit qu'il n'y a que lui qui puisse mettre un terme à cette angoisse, à cette agonie de deux ans. Mais Rosas ne veut pas gouverner, et nouvelles commissions, nouvelles prières. A la fin il trouve moyen de tout concilier. Il leur fera la faveur de les gouverner si l'on prolonge à cinq ans la période légale de trois années, et si on lui remet la somme du pouvoir public, mot nouveau dont seul il comprend la portée.

La ville de Buenos-Ayres et Rosas étaient dans ces transactions quand arriva la nouvelle d'un désaccord entre les gouvernements de Salta, Tucuman et Santiago del Estero, qui pouvait faire éclater la guerre. Cinq années se sont écoulées depuis que les unitaires ont disparu de la scène politique, et deux depuis que les fédéraux de la ville, les *lomos negros* (dos noirs), ont perdu toute influence dans le gouvernement, quand il ont le plus de courage pour exiger quelques conditions qui rendent la capitulation supportable. Rosas, pendant que la ville se rend à discrétion avec ses institutions, ses garanties individuelles avec ses responsabilités imposées au gouvernement, agite hors de Buenos-Ayres une autre machination non moins compliquée. Ses relations avec Lopez de Santa-Fé sont ac-

Digitized by Google

tives, et il a en en outre avec lui une entrevue dans laquelle les deux caudillos confèrent; le gouvernement de Córdova est sous l'influence de Lopez, qui a mis à sa tête les Reinafés. Facundo est invité à aller entremettre son influence pour éteindre les étincelles qui se sont levées dans le nord de la République, personne que lui n'est appelé à remplir cette mission de paix. Facundo résiste, hésite, mais finit par se décider. Le 18 décembre 1835, il laisse Buenos-Ayres, et en montant dans le chariot couvert, il fait ses adieux à la ville en présence de ses amis : « Si je réussis, dit-il en agitant » la main, je reviendrai te voir; sinon, adieu pour » toujours ! » Quels pressentiments sinistres s'emparent en ce momment de cet homme intrépide? Le lecteur ne se rappelle-t-il pas quelque chose de semblable à ce que manifestait Napoléon en partant des Tuileries pour Waterloo?

Il a à peine fait une demi-journée, qu'il rencontre un ruisseau fangeux qui arrête le chariot. Le maître de poste arrive pour le faire passer; on met de nouveaux chevaux, on réunit tous les efforts, et le chariot n'avance pas. Quiroga entre en fureur et fait atteler le maître de poste lui-même. La brutalité et la terreur reparaissent dès qu'il se trouve à la campagne, au milieu de cette nature et de cette société demi-barbare. Ce premier obstacle vaincu, le chariot continue à traverser la pampa comme un souffle, il roule tous les jours jusqu'à deux heures du matin et se remet en marche à quatre. Il est accompagné du docteur Ortiz, son secrétaire, et d'un jeune homme connu qu'il trouva embarrassé pour aller plus loin ayant

Digitized by Google

cassé ses roues au départ. A chaque poste, il fait demander de suite à quelle heure il est passé un courrier de Buenos-Ayres. « Il y a une heure. — Des chevaux sans perdre un moment! » crie Quiroga, et la marche continue. Pour rendre la situation plus pénible, les cataractes du ciel semblaient s'être ouvertes, la pluie ne cesse pas un instant pendant trois jours, et le chemin se convertit en torrents. En entrant dans la juridiction de Santa-Fé, l'inquiétude de Quiroga augmente et devient une angoisse visible, quand à la poste de Pavon, il apprend qu'il n'y a pas de chevaux, et que le maître de poste est absent. Le temps qui s'écoule avant qu'il se soit procuré de nouveaux chevaux est une agonie mortelle pour Facundo, qui crie à chaque instant : « Des chevaux! des chevaux ! » Ses amis de voyage ne comprennent rien à cet étrange soubresaut, étonnés de voir cet homme, la terreur des peuples, maintenant effrayé et plein de craintes qui semblent chimériques. Quand le chariot parvient à se mettre en marche, il murmure à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même : « Si je sors du territoire de Santa-Fé, il n'y a pas de danger pour le reste. » Au passage du Rio-Tercero, les gauchos du voisinage accourent pour voir le fameux Quiroga et portent presque le chariot sur leurs épaules. Enfin, il arrive dans la ville de Córdova à neuf heures et demie du soir, et une heure après l'arrivée du courrier de Buenos-Ayres, sur les talons duquel il a toujours été depuis son départ. Un des Reinafés accourt à la poste où Facundo est encore dans le chariot demandant des chevaux, qu'il n'y a pas dans le moment;

Digitized by Google

il le salue avec respect et effusion, le supplie de passer la nuit dans la ville, où le gouvernement se prépare à le recevoir dignement. « Il me faut des chevaux ! » est la courte réponse que fait Quiroga. « Des chevaux ! » répond-il à chaque nouvelle manifestation d'intérêt ou de sollicitude de la part du Reinafé, qui se retire à la fin humilié ; et Facundo part pour sa nouvelle destination à minuit.

La ville de Córdova, cependant, était agitée des plus étranges rumeurs. Les amis du jeune homme qui est venu par hasard en compagnie de Quiroga et qui reste à Córdova, sa patrie, vont en troupe le visiter. Ils s'étonnent de le voir vivant, et lui parlent du danger imminent dont il s'est sauvé. Quiroga devait être assassiné en ce point ; les assassins sont N... et N... ; les pistolets ont été achetés dans tel magasin ; on a vu N... et N... pour se charger de l'exécution, et ils ont refusé. Quiroga les a surpris par l'étonnante rapidité de sa marche ; car à peine arrive le courrier qui annonce son arrivée, qu'il se présente lui-même et fait avorter tous les préparatifs. Jamais attentat n'a été prémédité avec tant d'impudence ; tout Córdova est instruit des moindres détails du crime que commet le gouvernement, et la mort de Quiroga est le sujet de toutes les conversations.

Cependant Quiroga arrive à sa destination, arrange les différends entre les gouvernements hostiles, et repart pour Córdova, malgré les instances réitérées des gouverneurs de Santiago et Tucuman, qui lui offrent une forte escorte pour sa garde, lui conseillant de s'en retourner par le chemin de Cuyo. Quel génie vengeur

Digitized by Google

ferme son cœur et ses oreilles, et le fait s'obstiner à retourner défier ses ennemis sans escorte, sans moyens de défense? Pourquoi ne prend-il pas le chemin de Cuyo, ne déterre-t-il pas ses immenses dépôts d'armes à son passage par la Rioja, et n'arme-t-il pas les huit provinces qui sont sous son influence? Quiroga sait tout : il a reçu avis sur avis à Santiago del Estero; il sait le danger dont sa vitesse l'a sauvé; il sait le nouveau plus grand qui le menace, parce que ses ennemis ne se sont pas désistés du dessein arrêté. « A Córdova, » crie-t-il aux postillons en se mettant en marche, comme si Córdova devait être le terme de son voyage (1).

Avant d'arriver à la poste de l'Ojo de Agua un jeune homme sort du bois et se dirige vers le chariot, priant le postillon de s'arrêter. Quiroga passe la tête

(1) Dans la cause criminelle instruite contre les complices dans la mort de Quiroga, l'accusé Cabanillas déclara dans un moment d'effusion, à genoux devant le docteur Maza (égorgé par les agents de Rosas), qu'il ne s'était proposé qu'à sauver Quiroga; que le 24 décembre, il avait écrit à un Français, ami de celui-ci, de faire dire à Quiroga de ne pas passer par le monte de San-Pedro, où il l'attendait avec vingt-cinq hommes pour l'assassiner, par ordre de son gouvernement; que Torribio-Junco, un *gaucho* dont Santos-Perez avait dit : « Il y en a un autre plus vaillant que moi, » c'est Torribio-Junco, » avait dit au même Cabanillas qu'observant un certain désordre dans la conduite de Santos-Perez, il s'était mis à le guetter jusqu'à ce qu'un jour il le rencontra agenouillé dans la chapelle de la Vierge de Tulumba, les yeux baignés de larmes; que lui demandant la cause de son chagrin, il lui dit : « Je demande à la Vierge de m'éclairer sur la question de » savoir si je dois tuer Quiroga comme on me l'ordonne, car on » me présente cet acte comme convenu entre les gouverneurs » Lopez, de Santa-Fé, et Rosas, de Buenos-Ayres, comme le » seul moyen de sauver la république. »

Digitized by Google

par la portière et lui demande ce qu'il veut.— «Je veux parler au docteur Ortiz. » Celui-ci descend et apprend ce qui suit : Dans les environs du lieu appelé Barranca-Yaco est posté Santos-Perez avec une *partida*; à l'arrivée du chariot, on doit faire feu dessus des deux côtés, et tuer ensuite tout le monde, à partir des postillons; personne ne doit échapper : c'est l'ordre. Le jeune homme, qui a reçu à une époque les bienfaits du docteur Ortiz, est venu pour le sauver; il a dans l'endroit même un cheval pour le faire monter et sauver avec lui; sa propriété est tout près. Le secrétaire, effrayé, porte à la connaissance de Facundo ce qu'il vient d'apprendre, et le supplie de se mettre en sûreté. Facundo interroge de nouveau le jeune Sandivaras, le remercie de sa bonne action, mais le tranquillise sur les craintes qu'il a; il lui dit : « L'homme qui doit tuer » Facundo Quiroga n'est pas encore né; à mon cri, cette » partida se rangera sous mes ordres et me servira d'es- » corte jusqu'à Córdova. Allez sans crainte, mon ami.»

Ces paroles de Quiroga, dont je n'ai eu connaissance que maintenant, expliquent la cause de son étrange obstination à aller défier la mort. L'orgueil et le terrorisme, les deux grands mobiles de son élévation, le mènent les mains liées à la sanglante catastrophe qui doit terminer sa vie. Je me donnais à moi-même ces explications avant de savoir que ses propres paroles l'avaient rendue inutile.

La nuit que passèrent les voyageurs à partir de la poste de l'Ojo de Agua est si pleine d'angoisses pour le malheureux secrétaire qui va à une mort certaine et inévitable, et qui n'a pas la valeur et la témérité

Digitized by Google

qui animent Quiroga, que je crois ne devoir omettre aucun de ses détails, d'autant plus que ses détails étant authentiques, ce serait une négligence criminelle que de ne pas les conserver, parce que si quelquefois un homme a bu toute l'agonie jusqu'à la lie, si quelquefois la mort a dû paraître horrible, c'est quand un triste devoir, celui d'accompagner un ami téméraire nous l'impose, quand il n'y a ni infamie, ni déshonneur à l'éviter (1).

Le docteur Ortiz appelle le maître de poste et l'interroge avec soin sur ce qu'il sait à l'égard des avis étranges qu'il a reçus, lui promettant de ne pas abuser de sa confiance. Quels détails il va entendre ! Santos-Perez s'est trouvé là avec sa partida de trente hommes une heure avant son arrivée ; ils sont tous armés de sabres et de carabines ; ils sont déjà postés dans le lieu désigné ; tous ceux qui accompagnent Quiroga doivent mourir, ainsi s'est exprimé Santos-Perez en parlant au maître de poste lui-même. Cette confirmation de la nouvelle reçue avant n'altère en rien la détermination de Quiroga, qui, après avoir pris une tasse de chocolat, suivant son habitude, s'endort profondément. Le docteur Ortiz gagne aussi son lit, non pour dormir, mais pour songer à son épouse, à ses enfants qu'il ne reverra plus. Et tout cela, pourquoi ? Pour ne pas affronter le courroux d'un ennemi terrible, pour

(1) Je tiens ces détails du malheureux docteur Piñeiro, mort en 1846, au Chili, parent du sieur Ortiz, et compagnon de voyage de Quiroga de Buenos-Ayres à Córdova. C'est une triste nécessité, sans doute, que de ne pouvoir citer que les morts à l'appui de la vérité.

Digitized by Google

ne pas encourir la tache de déloyal. A minuit, l'inquiétude de l'agonie lui rend le lit insupportable; il se lève et va trouver son confident. « Vous dormez? lui demande-t-il à voix basse. — Qui peut dormir, monsieur, en pensant à cette horrible chose? — Ainsi, il n'y a pas de doute? Quel supplice pour moi! — Imaginez-vous, monsieur, comment je dois être, moi qui dois envoyer deux postillons qu'on doit assassiner aussi! Cela me tue. Il y a ici un jeune homme qui est neveu du sergent de la partida, mais l'autre.... qui enverrai-je pour le faire mourir innocemment! » Le docteur Ortiz fait un dernier effort pour sauver sa vie et celle de son compagnon; il éveille Quiroga, et l'instruit des épouvantables détails qu'il vient d'acquérir, lui signifiant qu'il ne l'accompagne pas s'il s'obstine à se faire tuer inutilement. Facundo, avec un geste de colère et des paroles grossièrement énergiques, lui fait entendre que le danger de le contrarier en ce lieu est plus grand que celui qui l'attend à Barranca-Yaco, et force est de se soumettre sans réplique. Quiroga fait venir son domestique, qui est un vaillant nègre, lui fait nettoyer quelques armes à feu qui sont dans le chariot et les fait charger : à cela se réduisent toutes ses précautions.

Enfin le jour arrive et le chariot se met en route. Outre le postillon qui guide, il y a le jeune homme, deux courriers qui se sont réunis par hasard et le nègre, qui va à cheval. Il arrive au point fatal, et deux décharges transpercent le chariot, mais sans blesser personne; les soldats se jettent dessus le sabre nu, et un moment mettent les chevaux hors d'état et ha-

Digitized by Google

chent le postillon, les courriers et le domestique. Quiroga lève alors la tête et fait hésiter un instant cette foule. Il demande le commandant de la partida, le fait approcher, et à la question de Quiroga : « Que signifie cela? il reçoit pour toute réponse une balle dans l'œil qui l'étend mort. Santos-Perez traverse alors plusieurs fois de son épée le malheureux ministre, et après l'exécution, fait tirer dans le bois le chariot plein de cadavres, avec les chevaux en morceaux et le postillon qui se tient encore à cheval avec la tête ouverte : « Qu'est-ce que ce jeune homme? » demande-t-il en voyant le garçon de la poste qui reste seul vivant. — » C'est mon neveu, répond le sergent de la partida, je » réponds de lui sur la vie. » Santos-Perez s'approche du sergent, lui tire une balle à travers le cœur, et descendant ensuite de cheval, il prend l'enfant par un bras, l'étend sur le sol et l'égorge malgré ses cris d'enfant qui se voit menacé d'un danger. Ce dernier gémissement de l'enfant est certainement le seul supplice qui martyrise Santos-Perez; dans la suite, pendant qu'il fuit les partidas qui le poursuivent, caché dans les ronces, entre les rochers ou dans les bois embrouillés, le vent apporte à son oreille le cri plaintif de l'enfant. Si, à la clarté vacillante des étoiles, il s'aventure à sortir de sa retraite, ses regards inquiets plongent dans l'obscurité des arbres sombres pour s'assurer qu'il ne voit nulle part le corps blanc de l'enfant, et quand il arrive à un endroit où se croisent deux chemins, il a peur de voir venir de loin, par celui qu'il laisse, l'enfant excitant son cheval.

Facundo disait aussi qu'il n'était tourmenté que d'un

Digitized by Google

seul remords, les vingt-six officiers tués à Mendoza.

Quel est, dans tout cela, ce Santos-Perez! c'est le méchant gaucho de la campagne de Córdova, célèbre dans la montagne et la ville par ses nombreux assassinats, son audace extraordinaire, ses aventures inouïes. Pendant que le général Paz resta à Códova, il réunit les montoneros les plus obstinés et les plus intraitables de la Sierra, et longtemps le pago (canton) de Sainte-Catherine, fut une petite république où les vétérans de l'armée ne purent pénétrer. Avec des vues plus élevées, il eût été le digne rival de Quiroga; avec ses vices, il ne fut que son assassin. Il était d'une taille élevée, avait une belle tête, le teint pâle, la barbe noire et frisée. Il fut poursuivi longtemps par la justice, et il n'y avait pas moins de quatre cents hommes à sa recherche. Au commencement, il fut appelé par les Reinafés et reçu amicalement dans la maison du gouvernement. Au sortir de l'entrevue, il commença à sentir une étrange douleur d'estomac qui lui suggéra l'idée de consulter un médecin, son ami, qui, informé qu'il avait pris un verre de liqueur qu'on lui avait offert, lui donna un élixir qui lui fit rendre à temps l'arsenic que contenait la liqueur. Plus tard, au plus fort de la poursuite, le commandant Casanova, son ancien ami, lui fit signifier qu'il avait quelque chose d'important à lui communiquer. Un soir, pendant que l'escadron dont le commandant Casanova était chef faisait l'exercice en face de chez lui. Santos-Perez descend à la porte et lui dit : « Me voici; que » vouliez-vous me dire? — Eh! Santos-Perez, entrez, » asseyez-vous! — Non! Pourquoi m'avez-vous fait

Digitized by Google

» appeler ? » Le commandant, ainsi surpris, hésite et ne sait que dire dans le moment. Son rusé et hardi interlocuteur le comprend, et lui lançant un regard de mépris, lui tourne le dos en disant : « J'étais sûr que » vous vouliez me perdre par trahison ! Je suis venu » me convaincre, pas davantage. » Enfin, une nuit, on l'attrapa dans la ville de Córdova par une vengeance de femme. Il avait frappé sa maîtresse, avec laquelle il était couché ; celle-ci, le voyant profondément endormi, se lève avec précaution, lui prend son sabre et ses pistolets, sort et le dénonce à une patrouille.

Il s'éveille entouré de fusils braqués sur sa poitrine, étend la main sur ses pistolets, et ne les trouvant pas : « Je me rends, dit-il tranquillement ; on m'a pris mes pistolets ! » Le jour qu'il entra à Buenos-Ayres, une foule immense s'était réunie à la porte du gouvernement. A sa vue, la populace criait : mort à Santos-Perez ! Et lui, remuant dédaigneusement la tête et promenant ses regards sur cette multitude, se contentait de murmurer ces paroles : « *Tuviera aqui mi cuchillo !* » (Si j'avais mon couteau ici !) En descendant du chariot qui le menait à la prison, il cria plusieurs fois : « Mort au tyran ! » Et en s'acheminant vers le lieu du supplice, sa taille gigantesque comme celle de Danton dominait la multitude, et ses regards se portaient de temps en temps sur l'échafaud, comme sur un échafaud d'architecte.

Le gouvernement de Buenos-Ayres donna une grande solennité à l'exécution des assassins de Juan Facundo Quiroga, le chariot ensanglanté et criblé de balles resta longtemps exposé aux yeux du public, et

Digitized by Google

e portrait de Quiroga, comme la vue de l'échafaud et des suppliciés, furent lithographiés et distribués par milliers, ainsi que des extraits du procès qu'on publia en un volume in-folio. L'histoire impartiale espère encore des données et des révélations pour signaler du doigt l'instigateur des assassins.

Digitized by Google

APPENDICE.

Les proclamations qui portent la signature de Juan Facundo Quiroga ont un tel caractère d'authenticité que nous avons cru utile de les insérer ici comme les seuls documents écrits qui restent de ce caudillo. Il y règne l'exagération et l'ostentation de la valeur personnelle en même temps que le dessein visible d'inspirer de la crainte aux autres. L'incorrection du langage, l'incohérence des idées et l'emploi de mots qui signifient autre chose que ce qu'il se propose d'exprimer avec eux, montrent ou la confusion ou l'état embryonnaire des idées, révèlent dans ces proclamations l'âme encore rude, les instincts vains de l'homme du peuple et la candeur de l'individu qui n'est pas familiarisé avec les lettres et qui ne soupçonne même pas qu'il y ait de sa part incapacité de mettre ses idées par écrit.

Que signifient en effet ces phrases : Oppresseurs et conquérants de la liberté. — Aucune résolution n'est plus puissante que l'invocation de la patrie. — Je viens vous faire participer des auspices qu'étendent jusqu'à vous les provinces du littoral. — Élevez de fervents sacrifices, dictez des lois analogues au peuple. Tout cela est barbarie, confusion d'idées, incapacité de dé-

Digitized by Google

velopper sa pensée parce qu'il ne connaît pas le sens des paroles. Cette phrase : Libre par principes et par penchant, mon état naturel est la liberté, est ingénue sans doute ; ce serait une manifestation de la volonté de son esprit si elle avait un sens. Dans les gacetas de Buenos-Ayres, on publie une communication virulente écrite par lui contre le gouvernement pour avoir lancé un arrêté sur les fonds publics qui dérangeait l'intérêt des tenants, lui l'étant de quelques millions. Plus tard, mieux avisé, il donna satisfaction au gouvernement par une autre communication. Quelques lettres de Quiroga ont eu de la publicité, mais je crois que, comme ses proclamations, elles ne méritent d'être conservées que par curiosité et comme monument d'une époque de barbarie.

La première de ces proclamations, sans date, appartient sans doute à l'année 1829, quand après s'être refait de la déroute de la Tablada, il vint à San-Juan et à Mendoza. La seconde est datée de San-Luis en caractères autographes, et il la portait imprimée depuis Buenos-Ayres pour la distribuer dans les lieux où il passait. La troisième précéda le départ de l'armée destinée à combattre le général Madrid, à Tucuman, et fait allusion à la mort récente de Villafañe.

Au bas d'un décret de la chambre des représentants de Mendoza, dans lequel on permettait la circulation, dans la province, de papier-monnaie de Buenos-Ayres, Facundo Quiroga fit publier le *post-scriptum* suivant, qui a tous les caractères de ses proclamations antérieures :

Digitized by Google

« Le soussigné, dit-il, vu le projet de loi qui pré-
» cède, proteste par tout ce qu'il y a de plus sacré au
» ciel et sur la terre, que le papier-monnaie ne circu-
» lera pas dans les provinces de l'intérieur tant qu'il y
» restera, ou bien les partisans d'un fléau si détes-
» table passeront sur son cadavre; car voyant la jus-
» tice de son côté, il ne connaît pas de danger qui
» l'arrête et le fasse désister du projet de la chercher,
» comme il l'a fait pour lui et à son compte pendant
» les années 1826 et 1827, contre tout le pouvoir du
» président de la république, D. Bernardino Rivada-
» via, quand il voulut enchaîner les provinces au char
» de son despotisme au moyen des banques subal-
» ternes de papier-monnaie et dans le saint but d'ou-
» vrir aux étrangers un vaste champ pour en extraire
» l'argent en espèces.

» JUAN FACUNDO QUIROGA. »

San-Juan, 20 septembre 1833.

PROCLAMATION (1).

Peuples de la république, — Destiné par le général que vous ont donné les représentants de la nation, à

---

(1) Ces proclamations perdant beaucoup de leur originalité par la traduction, nous pensons être agréable à quelques-uns de nos lecteurs en en reproduisant ici le texte.

Pueblos de la república. — Destinado por el general que os dieron los R. R. nacionales, a servir de jefe de la segunda divi-

Digitized by Google

servir de chef à la seconde division de l'armée de la nation, je n'ai omis aucun sacrifice pour me montrer digne d'une si haute confiance. Les ennemis des lois, les assassins du chargé du pouvoir national, les insurgés de l'armée et leurs partisans vendus ne laissent passer aucun moyen pour empoisonner les cœurs et prévenir les imprudents qui ne me connaissent pas. La perfidie et la détraction sont leur signe de ralliement, tandis que la franchise et le courage sont notre devise.

Argentins, je vous jure par mon épée que je ne suis animé par aucune autre aspiration que celle de la liberté. Tout le monde sait que ma fortune est le soutien des braves que je commande, et le jour où les peuples auront recouvré leurs droits sera aussi celui de mon silence et de ma retraite. C'est à cela seulement qu'aspire un homme qui n'a pas besoin de courtiser le pouvoir ni celui qui commande. Libre par penchant, mon état naturel est la liberté; je donnerai mille fois mon sang et ma vie pour elle, et il n'y aura

---

sion del ejército de la nacion, ningun sacrificio he omitido por desempeñar tan alta confianza. Los enemigos de las leyes, los asesinos del encargado del poder nacional, los insurrectos del ejército y sus vendidos secuaces, ningun medio omiten para emponzoñar los corazones y prevenir los incautos que no me conocen. La perfidia y la detraccion es la bandera de ellos, mientrás la franqueza y el valor es nuestra divisa. Argentinos : os juro por mi espada que ninguna otra aspiracion me anima que la de la libertad. A nadie se le oculta que mi fortuna es el sosten de los bravos que mando, y el día que los pueblos hayan recuperado sus derechos será el mismo de mi silencio y mi retiro. Nada mas aspira un hombre que no necesita ni cortejar el poder ni al que manda. Libre por principios y por propension, mi estado natural

Digitized by Google

pas d'esclave là où se présenteront les lances de la Rioja.

Soldats que je commande, celui qui voudra laisser mes files peut se retirer et faire usage de l'offre que je vous fais pour la troisième fois. Mais que celui qui voudra mettre la lance en arrêt contre les oppresseurs et les opprimés (*sic*) reste à mon côté. Les ennemis savent déjà ce que vous lisez, et vous les faites trembler.

Oppresseurs et conquérants de la liberté, vous triompherez peut-être des braves Riojanos, parce que la fortune est inconstante; mais on se repassera de siècle en siècle la mémoire de mille héros qui ne savent pas recevoir de blessures par derrière.

Opprimés, que ceux de vous qui désirent la liberté ou une mort honorable viennent se mêler à leurs compatriotes, leurs amis et à leur camarade

JUAN FACUNDO QUIROGA.

---

es la libertad : por ella verteré mi sangre y mil vídas, y no existirá esclavo, donde las lanzas de la Rioja se presenten.

Soldados de mi mando : el que quiera dejar mis filas puede retirarse, y hacer uso de mi oferta que os hago por tercera vez. Mas el que quiera enristrar la lanza contra los opresores y oprimidos (*sic*) quedad al lado mio. Los enemigos ya saben lo que leis y os tiemblan.

Opresores y conquistadores de la libertad, triunfareis acaso de los bravos Riojanos, porque la fortuna es inconstante; pero se legará hasta el fin de los siglos la memoria de mil héroes que no saben recibir heridas por la espalda.

Oprimidos : los que deseeis la libertad o una muerta honrosa, vened á mezclaros con vuestros compatriotas, con vuestros amigos y con vuestro camarada.

JUAN FACUNDO QUIROGA.

Digitized by Google

LE GÉNÉRAL QUIROGA.

Aux habitants des provinces intérieures de la république argentine.

Mes compatriotes, aucune résolution n'est plus puissante que l'invocation de la patrie annonçant à ses enfants l'occasion de dompter l'orgueil des oppresseurs des peuples. J'avais pris la résolution de ne plus reparaître comme homme public, mais mes principes ont fait évanouir ces projets. Me voilà déjà en campagne pour contribuer à faire disparaître ces êtres funestes qui ont impudemment rompu les liens qui existaient entre le peuple et les lois.

Les provinces du littoral, après avoir longtemps souffert des humiliations très-marquées à la recherche de la paix, et après avoir perdu toute espérance d'une réconciliation fraternelle et bienveillante qui consultât la libre existence de tous, ont mis leurs ressources en action pour conserver leur liberté et sau-

---

EL GENERAL QUIROGA

A los habitantes de las provincias interiores de la república argentina.

Mis compatriotas : ninguna resolucion es mas poderosa que la invocacion de la pátria, anunciando a sus hijos la ocasion de domar el orgullo de los opresores de los pueblos. Habia formado la decision de no volver á aparecer como hombre público; mas mis principios han sofocado tales propósitos. Me teneis ya en campaña para contribuir a que desaparezcan esos seres funestos, que osadamente han despedazado los vinculos entre el pueblo y las leyes.

Las provincias litorales, despues de un largo sufrimiento de humillaciones muy marcadas en obsequio de la paz, y de haber perdido todas esperanzas de una reconciliacion fraternal y benéfica que consultase la libre existencia de todos, han puesto en

Digitized by Google

ver les vôtres. Fidèles à l'amitié et conséquents avec elle, ils ont juré de ne pas déposer les armes qu'ils ont prises jusqu'à ce que la patrie soit sauvée, que les peuples opprimés de la république argentine soient libres et tranquilles.

Les instants de crise qui marquent la fin de l'existence des anarchistes du 1er décembre qui vous ont causé les maux qui vous accablent se laissent déjà sentir d'une manière manifeste.

Des armées respectables marchent en différentes directions pour combattre et détruire partout les anarchistes. S. E. le gouverneur de Santa-Fé, brigadier D. Estanislao Lopez, est le chef qui commande les forces combinées des gouvernements littoraux alliés dans une fédération perpétuelle, et qui sont déjà en campagne. Une division de cette armée, aux ordres du général D. Philippe Ibarra, s'interne à Santiago pour grossir les forces qui opèrent de ce côté; et S. E. M. le

---

accion sus recursos, para guardar sus libertades, y salvar las nuestras. Fieles y consecuentes á la amistad, han jurado que las armas que han empuñado no las depondrán hasta no dejar salva la pátria, libres y en tranquilidad los pueblos oprimidos de la república argentina.

Los instantes de crisis que apuntan el término de la existencia de los pérfidos anarquistas del primero de diciembre, que os han sumido en los males que os agovian, se dejan sentir ya manifestamente.

Ejércitos respetables marchan en diferentes direcciones para combatir y destruir en todos puntos á los anarquizadores. El exmo. Señor Gobernador de Santa Fe, brigadier D. Estanislao Lopez, es el jefe que manda las fuerzas combinadas de los Gobiernos litorales aliados en perpetua Federacion, y que ya están en campaña. Una division de este ejército a las ordenes del general D. Felipe Ibarra, se interna á Santiago, á engrosar las fuerzas

Digitized by Google

gouverneur de la province de Buenos-Ayres, général D. Juan Manuel de Rosas, se trouve placé sur les confins de son territoire vers le nord avec une forte armée de réserve. Enfin, tout annonce que vous pouvez déjà vous compter au nombre des *fils de la liberté.*

Me voici donc en campagne, mes amis, à la tête d'une division de l'armée combinée, et aux ordres de S. E. M. le général en chef, pour vous racheter de la captivité. Je viens vous protéger et non vous opprimer. Je viens vous faire participer des auspices qu'étendent sur vous les provinces du littoral, pour soulager vos malheurs et vous servir d'appui contre la cruauté et la perfidie de vos oppresseurs.

Je ne cherche pas à vous surprendre pour vous appeler à mon secours; la première chose serait une tromperie, la seconde une insulte à la décision avec laquelle les provinces se sont toujours montrées pour la cause de la liberté. Cette vérité se trouve pleine-

---

que operan por esa parte; y el Exmo. Señor Gobernador de la provincia de Buenos-Ayres, general D. Juan Manuel de Rosas, se halla situado á los confines do su territorio por el norte con un fuerte Ejército de reserva. En fin, todo anuncia que ya podeis contaros en el número de los Hijos de la libertad.

Estoy, pues, en campaña, mis amigos, al frente de una division del ejército combinado, y á las órdenes del Exmo. Señor general en Gefe, para redimiros del cautiverio. Marcho á protejeros y no á oprimiros. Vengo á haceros partícipes de los auspicios que os extienden las provincias litorales, para aliviar vuestras desgracias, y á servíros de apoyo contra la crueldad y perfidia de vuestros opresores.

No trato de sorprenderos ni de llamaros en my ausilio; lo primero sería engañaros, lo segundo, un insulto á la decision con que constantemente se han manifestado las provincias por la causa de la libertad. Esta verdad se encuentra plenamente comprobada

Digitized by Google

ment prouvée par le fait même d'avoir formé trois armées d'hommes purement volontaires pour soutenir les droits des peuples, sans avoir eu d'amorce qui vous excitât, ni même la moindre espérance de l'affreuse attraction du pillage; la morale a été votre guide, et vous l'avez suivi jusqu'à la réunion des deux armées qui sont aussi malheureuses que la première a été heureuse. Aussi bien que vit votre ami

JUAN FACUNDO QUIROGA.

San-Luis, 22 mars 1831.

PROCLAMATION.

Le général de la division des Andes à tous les habitants des provinces de Cuyo.

Ministres du sanctuaire, élevez de fervents sacrifices à l'Être suprême, et demandez-lui avec l'effusion

---

en el hecho mismo de que habeis formado tres Ejércitos de hombres puramente voluntarios para sostener los derechos de los pueblos, sin haber tenido enganche que os alhagase, ni la mas remota esperanza del miserable cabo del saqueo; la moral fué vuestra guia, y la seguistes hasta la conclusion de los dos últimos Ejércitos que fueron tan desgraciados como feliz el primero. Si bien que vive vuestro amigo

JUAN FACUNDO QUIROGA.

San-Luis, marzo 22 de 1831.

PROCLAMA.

El general de la division de los Andes, a todos los habitantes de la provincia de Cuyo.

Ministros del santuario : Elevad al ser supremo fervosos sacrificios, y pedidle con la efusion de vuestros piadosos corazones,

Digitized by Google

de vos pieux cœurs de suspendre le fléau de la guerre fratricide qui désole la république argentine.

Honorables représentants des législatures provinciales, c'est à vous qu'appartient le devoir sacré de dicter des lois bienfaisantes et analogues au peuple qui vous honora d'une mission si élevée. La générosité des gouvernements littoraux, de ces pères de la république qui, sans s'arrêter aux sacrifices, vous ont mis en pleine liberté pour exercer vos fonctions, non dans le fracas des armes, mais dans le silence et le repos de la tranquillité la plus parfaite.

Chefs militaires, respectez l'autorité civile et obéissez-lui; soyez toujours en garde pour vous soutenir contre qui tenterait de l'anéantir; voilà votre devoir.

Vous tous, citoyens, respectez la religion de nos pères et ses ministres, les lois qui nous régissent et les autorités constituées. Si vous le faites, vous serez heureux et vous n'aurez pas de motifs de repentir.

---

que suspenda el azote de la guerra fratricida en que yace la república argentina.

Honorables R. R. de las legislaturas provinciales : á vosotros toca el deber sagrado de dictar leyes análogas y benéficas al pueblo que os honró con tan alto cargo. La generosidad de los gobiernos litorales, de esos padres de la república, que sin reparar en sacrificios os han puesto en plena libertad para ejercer vuestras funciones, no entre el estruendo de las armas, sino en el silencio y reposo de la mas perfecta tranquilidad.

Gefes militares : respetad y obedeced la autoridad civil; estad siempre en vigilia para sostener la contra todo aquel que intente derrocarla; este es vuestro deber.

Ciudadanos todos : respetad la relijion de nuestros padres y sus ministros, las leyes que nos rijen y las autoridades constituadas. Si así lo hiciereis, sereis felices y no tendreis motivos de arrepentimiento.

Digitized by Google

La division auxiliaire des Andes se retire de votre territoire, non pour se reposer dans la vie privée, mais pour continuer sa tâche contre les ennemis implacables de la liberté et des lois. Elle marchera de front, parce qu'elle ne connaît pas de péril qui l'arrête; elle s'est proposé de donner la liberté aux trois provinces opprimées du Nord, ou de cesser d'être. Elle vous affranchit du pouvoir militaire des assassins du 1er décembre; et en cela même elle a reçu la plus agréable récompense de ses pénibles efforts. Que les trois provinces de Cuyo se maintiennent dans une union indissoluble, et se soutiennent mutuellement contre toute tentative des ennemis de la liberté; c'est l'aspiration et le plus ardent désir de celui qui vous parle.

Ennemis de la liberté nationale, sachez que depuis le 23 mai de la présente année où j'ai eu pleine connaissance de ce que vos partisans ont commis le crime le plus horrible, le plus traître et le plus noir en assas-

---

La division ausiliar de los Andes se retira de vuestro territorio, no al descanso de una vida privada, sino a continuar sus tareas contra los enemigos implacables de la libertad y de las leyes. Ella marchará de frente, pues no conoce peligro que le arredre; se ha propuesto dar libertad a las tres provincias oprimidas en el norte, o dejar de existir. Ella os deja libre del poder militar de los asesinos del primero de diciembre; y en esto mismo ha recibido la mas grata recompensa a sus debiles esfuerzos. Que las tres provincias de Cuyo se mantengan en union indisoluble y se sostengan mutuamente contra toda tentativa de los enemigos de su libertad, es la aspiracion y el mas ardiente deseo del que os habla.

Enemigos de la libertad nacional, sabed : que desde el 23 de mayo del presente año, en que tuve pleno conocimiento que vuestros partidarios cometieron el mas horrendo, alevoso y negro crí-

Digitized by Google

sinant le digne général D. José Benito Villafañe, j'ai tiré l'épée contre vous, j'ai protesté que la justice occuperait le lieu de la miséricorde, convaincu que les délits mille fois tolérés ont sacrifié plus de victimes que les supplices exécutés à temps.

Tremblez de commettre le plus léger attentat; tremblez si vous ne respectez pas les autorités et les lois. Et tremblez si vous n'abandonnez pas la folle entreprise de captiver la liberté des peuples, tant qu'existera

JUAN FACUNDO QUIROGA.

San-Juan, 7 septembre 1831.

---

men de asesinar al benémerito general D. José Benito Villafañe, desenvainé mi espada contra vosotros, protesté que la justicia ocuparía el lugar de la misericordia, convencido que los delitos tolerados mil veces han sacrificado mas victimas que los suplicios ejecutados a su tiempo.

Temblad de cometer el mas leve atentado. Temblad, si no respetais las autoridades y las leyes. Y temblad, si no desistis de ese loco empeño de cautivar la libertad de los pueblos, mientras exista

JUAN FACUNDO QUIROGA.

San-Juan, setiembre 7 de 1831.

Digitized by Google

FRAI JOSÉ FELIX

ALDAO,

BRIGADIER GÉNÉRAL ET GOUVERNEUR.

Digitized by Google

FRAI JOSÉ FELIX

ALDAO,

BRIGADIER GÉNÉRAL ET GOUVERNEUR.

I

Il y a eu vingt-huit ans le 4 de ce mois que s'est passée la scène que je vais raconter. C'était le 4 février 1817, à cinq heures du soir, heure à laquelle le soleil, quoique très-élevé encore dans le ciel, lançait ses derniers rayons dans une obscure et profonde vallée que forment les ramifications de la cordillère des Andes. La rivière d'Aconcagua y descend de rocher en rocher, troublant de son murmure le silence de ces solitudes alpines. L'avant-garde du colonel Las Heras, qui descendait (1) au Chili par la route d'Uspallata, marchait silencieusement dans un chemin rompu et hérissé de pointes. La Guardia Vieja s'apercevait au fond de la vallée comme un château féodal abandonné en apparence, mais qui cachait un détachement espagnol qui voyait venir la colonne des insur-

(1) V. la note *h*, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

gés s'approchant en silence et prête au combat. La journée commença par deux décharges parties de derrière les tranchées : une compagnie de chasseurs du 11e régiment s'approchait en tiraillant par le bord de la rivière jusqu'à douze pas de la rivière, pendant qu'une autre défilait par le versant escarpé d'une montagne pour couper toute retraite. Un moment plus tard, la troupe de ligne prenait les parapets à la baïonnette, et la Guardia Vieja offrait toutes les horreurs d'un assaut. Sur le bord de ce tableau on voyait en l'air trente sabres monter et descendre avec la rapidité et le brillant de l'éclair; parmi ces trente grenadiers à cheval commandés par le lieutenant José Aldao, et au plus fort de la mêlée, on apercevait une étrange figure vêtue de blanc, semblable à un fantôme, distribuant des coups de sabre dans toutes les directions, avec l'acharnement et l'activité d'un guerrier implacable. C'était le second aumônier de la division qui, entraîné par le mouvement des troupes et exalté par le feu du combat, avait obéi au cri magique de chargez! précurseur de meurtre et de carnage, quand il frappait les oreilles des vainqueurs de San-Lorenzo. Pendant le retour de l'avant-garde victorieuse au campement fortifié qu'occupait le colonel Las Heras avec le reste de sa division, les traces de sang qui couvraient le scapulaire de l'aumônier révélèrent aux yeux du chef qu'il s'était moins occupé de secourir les moribonds que d'augmenter le nombre des morts : « Mon père, chacun son devoir; vous le bréviaire, nous l'épée. » Ce reproche fit une impression subite sur l'irascible aumônier. Il avait encore la tonsure en dés-

Digitized by Google

ordre et le visage sillonné par la sueur et la poudre; il tourna son cheval en signe de mécontentement, la tête basse, les yeux rouges de colère et la bouche serrée. En descendant à son logement, il donna un coup avec le sabre qui pendait encore à sa ceinture, dit comme en lui-même : « Nous verrons ! » et se coucha dans les anfractuosités d'un rocher. C'était le signe d'une résolution irrévocable; les instincts naturels de l'individu s'étaient révélés dans le combat de la journée, et s'étaient manifestés dans toute leur vérité; malgré les habitudes de douceur d'une profession manquée, il avait versé le sang humain et savouré le plaisir qu'y trouvent les organisations irrésistiblement portées vers la destruction; la guerre l'appelait, l'attirait, et il voulait se débarrasser de la robe incommode qui lui couvrait le corps; et au lieu d'une tonsure, symbole d'humiliation et de pénitence, il voulait ceindre les lauriers du soldat; il avait résolu d'être militaire comme José et Francisco, ses frères, et au lieu de la paisible valeur du prêtre qui montre le chemin du ciel à l'âme du guerrier moribond, il voulait donner la mort aux ennemis de sa patrie, et la crainte du scandale n'était pas suffisante pour lui arracher sa résolution. Je pourrais citer beaucoup d'exemples analogues. Le célèbre ingénieur Beltran, qui éclairait avec des torches résineuses les creux de la cordillère pour faciliter le passage des torrents au milieu de la nuit et qui prépara depuis à Santiago les fusées à la Congrève qu'on devait lancer sur les forts du Callao, était aussi un prêtre qui avait laissé la soutane, se trouvant plus propre à servir la patrie. Dans toutes les parties de

Digitized by Google

l'Amérique, surtout au Mexique, on avait vu des prêtres et des moines se mettre à la tête des insurgés, profitant du prestige que le caractère sacerdotal leur donnait aux yeux des masses; en dernier lieu, ce n'était pas de dévotion que l'on pouvait accuser les armées révolutionnaires de l'époque, qui participaient de l'esprit de réaction qui s'empare des peuples dans les crises sociales. D'un autre côté, ses instincts naturels auraient fini par vaincre et apaiser une conscience peu scrupuleuse, dans le cas où sa résolution eût manqué d'exemples si influents et d'un assentiment si tolérant. D'une famille pauvre mais honorable, et fils d'un vertueux habitant de Mendoza qui avait rendu beaucoup de services comme chef de la frontière du sud, il montra dès son enfance une indocilité turbulente qui décida ses parents à le destiner à la carrière du sacerdoce, dans la conviction que les devoirs de son auguste mission réformeraient ces mauvais penchants. Erreur lamentable! son noviciat fut, comme son enfance, une série d'actes de violence et d'immoralité. Malgré cela, il reçut les ordres sacrés au Chili en 1806, sous l'épiscopat de monseigneur Maran, et le patronage du révérend père dominicain Velasquez qui l'assista dans sa première messe à Santiago. Quel dut être son étonnement de voir celui auquel il avait servi de parrain pour ses ordres se présenter à lui le lendemain de la bataille de Chacabuco, dans la tenue de grenadier à cheval, avec le terrible sabre à la ceinture et l'air martial du soldat victorieux! « Tu t'en repentiras un jour, malheureux! » fut l'exclamation qu'arracha au bon prêtre l'horreur de cette profanation.

Digitized by Google

Mais malheureusement pour lui et pour les peuples argentins, les faits n'ont pas justifié la prophétie : l'apostat mourut dans son lit ; les honneurs de général entourèrent sa tombe, et si sa mort n'a pas été pleurée, elle n'a pas non plus satisfait la justice divine sur la terre.

II

Le colonel Las Heras, dans son rapport officiel sur le combat de la Guardia Vieja, avait cru de son devoir de recommander le prêtre, pour avoir fait prisonniers deux officiers, ce qui, d'après les ordonnances militaires, constitue un titre à l'avancement ; et à sa demande, le prêtre qui, à la Guardia Vieja, faisait son premier essai comme amateur, put se présenter à la bataille de Chacabuco dans le caractère honorable et l'uniforme de lieutenant de grenadiers à cheval, et briguer les lauriers qui ceignent la tête du guerrier ; et quoiqu'il ne put jamais se débarrasser de la dénomination de prêtre (1), sous laquelle l'armée et le public le désignèrent toujours, il prouva dès ses premiers pas dans le sentier scabreux de la gloire, que ce n'était pas en vain qu'il portait l'épée, et que la patrie avait recouvré un de ses fils qui contribuerait puissamment à son salut. Dans toutes les rencontres, il se montra soldat intrépide, guerrier terrible, ennemi im-

(1) Ce surnom, qui lui venait de son ancienne profession, s'appelle, dans le texte, el fraile. Comme il a quelque chose de caractéristique et d'original, nous le désignerons ainsi désormais.

Digitized by Google

placable. La campagne du Chili, qui se termina par la complète expulsion des Espagnols, fut pour lui un théâtre glorieux où il montra son audace caractéristique et la soif des combats. Parmi les nombreux faits qui eurent lieu à cette époque d'exploits étonnants, j'en citerai un qui mérite une place distinguée. Dans la poursuite qui suivit la bataille de Maipú, un grenadier espagnol d'une taille gigantesque s'ouvrait passage entre des centaines d'ennemis qui le précédaient et l'entouraient, et chaque coup de son terrible sabre jetait par terre un cadavre mutilé; un large cercle vide autour de lui montrait assez par intervalles la terreur qu'il inspirait, et tous les vainqueurs qui avaient osé le dépasser avaient payé de la vie leur témérité. Le vaillant Lavalle le suivait à peu de distance, et de son aveu, il sentait faiblir sa valeur romanesque chaque fois que la chaleur de la poursuite le portait à s'en approcher un peu trop. Le lieutenant Aldao les atteint, voit le terrible Espagnol, s'élance sur lui, et au moment où l'on croyait le voir tomber ouvert en deux, on le voit parer le terrible coup de sabre que lui envoie le grenadier, et lui enfoncer ensuite à plusieurs reprises son épée dans le cœur jusqu'à la garde. Mille vivats furent la récompense immédiate de son entreprise téméraire.

Mais si le vaillant apostat honorait sa nouvelle vocation par ses faits d'armes, sa conduite aurait pu à une autre époque le couvrir d'un affront irréparable. Libre de la sujétion que, jusqu'à peu de temps de là, mettait à ses instincts le caractère sacerdotal, désireux de jouissances, et peut-être poussé au désordre

Digitized by Google

par cette nécessité de fortes émotions qu'éprouvent pour endormir leur conscience les hommes qui se sont abandonnés dans une voie répréhensible, le fraile se fit remarquer dès lors par le désordre de ses habitudes, parmi lesquelles l'ivresse, le jeu et les femmes venaient former le fond de son existence, et sans doute qu'on aurait oublié ces taches qui souillent sa vie et qui cependant étaient tolérables dans ces jours d'émotions et au milieu d'hommes qui avaient besoin de se dédommager des souffrances et des privations que leur imposait une profession de fer, si ces vices n'avaient survécu chez lui aux excitations qui atténuaient leur turpitude, influé sur les principaux événements de sa vie, couvert un peuple entier d'ignominie, et ne l'avaient conduit et accompagné jusqu'au tombeau.

Quoiqu'il épuisât l'abondante indulgence avec laquelle on regardait ces désordres effrénés, parmi ses compagnons d'armes, et que ses chefs cherchassent toujours à se servir de sa valeur, ils le firent éloigner du théâtre principal de l'action. Quelles que soient les idées d'un homme, il sent une certaine répugnance à voir un prêtre taché de sang et livré à la crapule et au vice. San-Martin le tint toujours ou annexé aux corps, ou dans des commissions spéciales.

L'expédition libératrice qui partit de Valparaiso aux ordres de San-Martin, pour soustraire le Pérou à la domination espagnole, le compta dans ses rangs comme capitaine attaché aux grenadiers à cheval. Dans ce pays, où résidait alors le gros des forces espagnoles, l'armée libératrice avait besoin d'auxiliaires qui har-

Digitized by Google

celassent l'ennemi de toutes parts et pourvussent l'armée de secours. Dans ce but, on organisa dans la Sierra des bandes de *guerrilleros*, des *montoneras* ou petites républiques, comme on avait coutume de les appeler, pour maintenir les royalistes dans une alarme continuelle. Il fallait pour les commander des hommes décidés, qui pussent tout tenter et pour lesquels tout moyen fût bon, même le pillage, l'assassinat et toute espèce de violences. Le capitaine Aldao, après s'être trouvé dans les rencontres de Laca et de Pasco, fut détaché pour lever une de ces bandes et agir séparément, selon ce que lui conseilleraient les circonstances. Là, maître de lui-même et sans aucune autorité qui pesât sur lui, il est facile de concevoir que les actes de violence et l'assouvissement de passions déréglées trouveraient des victimes et de l'appât chez des populations timides et incapables de résister. Un fait notable et qui le caractérise assez, eut lieu pendant son séjour dans ces parages éloignés : il s'était proposé de défendre avec ses Indiens le passage du pont d'Iscuchaca; mais à l'approche d'un détachement d'Espagnols, plus de mille indigènes s'enfuirent lâchement, perdant ainsi leur position avantageuse et livrant sans résistance à l'ennemi un point important. Le chef, furieux de ne pouvoir contenir les fuyards, se jette sur eux comme sur un troupeau de brebis, et ne cesse de tuer des Indiens que quand il a marqué son passage à travers la multitude par une longue haie de cadavres et de blessés qui tombent des deux côtés sous les coups répétés de son sabre. Quelque sanglant qu'eût été un combat au pont, et quelque efficace qu'eût été

Digitized by Google

le feu des Espagnols, il eût péri moins d'hommes qu'il n'en resta sur le sol, victimes de la colère d'un seul.

Les événements qui donnèrent lieu à la dissolution de l'armée de San-Martin rendirent inutile son séjour dans la Sierra, et il descendit avec le grade de lieutenant-colonel à Lima, où la fortune le favorisa assez au jeu pour le rendre maître d'un grand capital. Avec cette acquisition, il se sépara de l'armée en 1823, et se dirigea vers Pasto, pour des motifs que j'ignore. Il y fit la connaissance d'une jeune fille d'une famille honorable, d'une figure agréable, que rehaussaient quinze printemps et les grâces qui distinguent les femmes péruviennes; et le prêtre lieutenant-colonel, fatigué des combats et adouci par les dons de la fortune, sentit brûler dans son cœur une flamme amoureuse qui s'éprit bien vite en lui pour l'objet qui l'avait excitée. Ce ne fut pas une de ces affections passagères qui traversent comme des rafales lumineuses la vie mêlée de fatigues et de souffrances d'un militaire aventurier; c'était une passion profonde, encore plus irritée par l'impossibilité où le mettait son apostasie de la sanctifier par les liens indissolubles du mariage. Heureusement pour lui, cette jeune fille eut assez d'abnégation pour accepter le rôle humiliant de maîtresse d'un militaire dont les épaulettes ne parvenaient pas à couvrir la vilaine tache d'apostasie; et lui sacrifiant famille et patrie, elle se laissa enlever et accompagna celui qui, à son grand regret, ne pouvait être son époux, sur une terre étrangère pour y cacher, s'il était possible, le chagrin que lui imposait une position sociale qui donnait les couleurs du

Digitized by Google

vice à une union qui aurait pu être sainte sans les vœux que son ravisseur avait foulés aux pieds sans parvenir à les rompre. Aldao vint se fixer à San-Felipe, capitale de la province d'Aconcagua, où il se consacra au commerce, menant une vie régulière qui ne le faisait en rien remarquer des autres habitants. Mais le malheureux couple était condamné à souffrir les conséquences inévitables de sa fausse position, et l'Église, cette épouse qu'avait répudiée l'apostat, ne pouvait le voir livré à une autre moins digne qu'elle. Le curé Espinosa se met à l'inquiéter, le menace de le faire conduire à Santiago avec une barre de fer pour le livrer à la justice du prélat de l'ordre auquel il avait appartenu, et le force enfin à porter à Mendoza, sa patrie, le scandale de son union illégitime. Pourquoi la société et les lois se montrent-elles si séveres dans des cas où, comme ici, il n'y a pas à choisir de milieu, et où ce qui serait un vice dans des circonstances ordinaires est peut-être une vertu recommandable? L'Église, d'un autre côté, se montre implacable pour les ministres qui abandonnent ses rangs et veulent passer dans ceux de la société civile. Si le fraile Aldao avait pu légitimer son mariage, peut-être que ses passions, tempérées par les jouissances domestiques, l'auraient éloigné des crimes et des désordres auxquels il s'abandonna plus tard par mépris, peut-être par horreur de soi-même.

Aldao, en repassant les Andes, dut être assailli par les souvenirs que la vue des lieux témoins de nos actions éveille toujours dans l'esprit avec la vivacité d'événements récents. Les crêtes couvertes de neiges

Digitized by Google

des Andes, qui séparent aujourd'hui deux républiques, se dressaient aussi pour lui comme la limite de deux phases distinctes de sa vie, le prêtre dominicain, l'aumônier, de ce côté ; de l'autre, le lieutenant-colonel, l'époux illégitime de la femme qu'il menait avec lui. Peut-être dans les amas de ronces, entre les rochers voisins, flottait-il encore au vent quelques morceaux en lambeaux de la soutane qu'il y avait jetée six ans avant. Mendoza, qui l'avait vu, revêtu des ornements sacerdotaux, offrir sur les autels le sacrifice de la messe, allait maintenant le voir avec des épaulettes au lieu de la chasuble sur les épaules, et une épée au lieu de cordon (1). Les femmes et les enfants, en le voyant passer, allaient peut-être le montrer au doigt, et avec la surprise, la désapprobation et l'étonnement de l'innovation peint sur le visage, se transmettre à l'oreille cette phrase injurieuse : *el fraile!* Je m'arrête dans ces considérations, parce que cette circonstance du lieutenant-colonel Aldao d'être irrévocablement prêtre, convertie en sobriquet dans la bouche du peuple, a influé puissamment sur son caractère et ses actions postérieures. Le mépris que provoquait sa position équivoque était présent à ses yeux, et même au temps de sa tyrannie le mot *fraile* le blessait comme un coup de foudre. Aldao s'éloigna toujours du public, nourrissant en secret une espèce de rancune contre la société, rancune d'autant plus redoutable qu'elle était plus concentrée, et qu'il y avait

(1) Cingulo. — Cordon dont se sert le prêtre pour assujettir son aube.

Digitized by Google

moins de possibilité de la soulager ni d'en indiquer le motif. A son arrivée à Mendoza, en 1824, il prit une habitation éloignée, où il se consacra à l'industrie avec une activité et une intelligence qui lui font honneur. Là, loin des regards du public, au sein de sa famille, il pouvait s'entendre appeler père par ses enfants, sans autre chagrin que le souvenir amer de ce qu'à une autre époque on l'appelait aussi le père Aldao dans un autre sens. Ainsi, les jouissances de la paternité furent pour lui un supplice et un accusateur éternels ! Malheureusement pour lui et son pays, il ne lui fut même pas donné de jouir longtemps de ce bonheur factice ; le bruit des armes et les accents du clairon qui appelait à la guerre civile, pénétrèrent dans sa paisible demeure et le précipitèrent dès lors, et pour toujours, dans la vie publique, dont il ne devait sortir que chargé de crimes et couvert de malédictions.

Vers ce temps-là commençaient à s'agiter dans la république argentine les éléments de destruction qu'elle renfermait dans son sein, et qui ont produit plus tard le gouvernement sanguinaire et despotique qui l'a fait descendre si bas aujourd'hui. Le gouvernement national de Rivadavia à Buenos-Ayres, entouré de l'éclat artificiel qui a tant ébloui ses adeptes, provoquait dans l'intérieur et dans les masses des résistances encore sans nom, les ambitions étaient en germe ; les caudillos n'avaient pas paru ; les partis ne se dessinaient pas bien : l'envie qu'excite une ville puissante et riche parmi ses voisines pauvres et arriérées parlait de fédération ; les hommes imbus des préjugés espagnols enflaient le dos de peur, en voyant se dérouler le système

Digitized by Google

réformateur : les intérêts matériels criaient contre le commerce libre ; la présidence paraissait une domination étrangère ; partout s'agitait le chaos. Les nuages de la tourmente prochaine commençaient à se montrer noirs et gros d'orages à l'horizon ; et de même que les oiseaux qui parcourent inquiets l'atmosphère annoncent la bourrasque prochaine, de même les esprits s'agitaient de toutes parts ; l'inquiétude était peinte sur les visages, et les murmures confus qu'apportait le vent appelaient en vain l'attention, parce que personne ne comprenait ce qu'ils voulaient dire, personne ne prévoyait le dénoûment des événements, quoique tous sentissent au malaise général qu'il allait arriver quelque chose de remarquable ou de sinistre ; l'atmosphère était chargée, le ciel sombre.

Soudain le tonnerre éclate à San-Juan aux cris de : Vive la religion ! poussés par quelques soldats instruits à cet effet. Le gouvernement de Carril, qui parodiait Rivadavia avec une sérénité imperturbable, est renversé à coups de crosse, et du soir au matin un musicien se voit élevé au généralat ; un cordonnier cagneux dicte des lois, et une espèce de caricature ridicule, un individu surnommé *Carita* par sobriquet, dispose de l'avenir du pays. On déterra de je ne sais où un vieux noble prétendu, nommé *Maradona*, qui pût donner quelque vernis de décence à ce mouvement plébéien, et malheureusement il ne manqua pas de prêtres illusionnés pour croire qu'il s'agissait de religion entre des ivrognes et des misérables de la lie du peuple, et mettre la croix à la tête du mouvement qui commençait la série de crimes qui ont porté la

Digitized by Google

république à l'horrible barbarie dans laquelle elle est plongée aujourd'hui. Deux cents citoyens s'enfuirent à Mendoza, et y appelèrent à leur secours la valeur des militaires qui étaient revenus du Chili et du Pérou. D. Félix Aldao fut sollicité entre autres, et l'on dit qu'il opposa de sérieuses résistances; le bruit des armes devait lui rappeler sans doute toutes les contradictions de sa vie passée et le point de départ toujours présent à ses yeux. Pourquoi abandonner l'asile domestique où il était parvenu à cacher à la fois sa gloire et son infamie ? Aldao finit par céder cependant, et aux ordres de son frère José, il partit pour San-Juan à la tête d'une expédition qui obtint un triomphe facile sur une populace enthousiaste, mais qui n'avait ni chef ni officiers capables de diriger son audace. Je n'entrerai dans aucun détail sur ce qui arriva à San-Juan : le parti libéral, se croyant définitivement victorieux, s'abandonna à la persécution et aux injustices, qu'il a depuis payées bien chèrement.

Les Aldao retournèrent à Mendoza couverts de lauriers et pourvus de l'argent que leur prodiguèrent les largesses de leurs favoris, en imposant des contributions exorbitantes à leurs ennemis. Mais les Aldao avaient acquis dans cette expédition autre chose que des lauriers et de l'argent : la conscience de leur pouvoir, s'ils s'associaient fraternellement pour parvenir à leurs fins. Ils étaient trois frères colonels, tous les trois vaillants, intelligents et capables. Ce triumvirat des Aldao a exercé dans la république argentine une influence de mauvais augure, que personne jusqu'ici n'a jamais su apprécier. José et Francisco soulèvent à

Digitized by Google

San-Juan le 1er régiment des Andes, et retardent l'expédition chilienne au Pérou, en la privant d'un grand nombre de braves. Zequeira, Bozo, Bezares, Salvadores meurent assassinés, et le brave 1er régiment va se disperser dans la fuite et avec la honte d'avoir déserté ses drapeaux. A son passage par la Rioja, il rencontre un jeune gaucho, pâle, aux yeux noirs et scintillants, couvert jusqu'aux yeux d'une barbe épaisse, brillante et crépue comme la crinière d'un lion, lequel lui offre des secours, feint de protéger sa fuite, et le désarme. Un ancien souhait, un songe rêvé dans l'épaisseur des bois touffus des llanos se réalise, Facundo Quiroga possède enfin des armes; les Aldao ont été réveiller dans les forêts le tigre qui rôdait autour des habitations civilisées. La barbarie coloniale, les passions brutales de la multitude ignorante, les ambitions plébéiennes, les habitudes du despotisme, les préjugés, la soif du sang et de pillage avaient enfin leur partisan, leur héros gaucho, leur génie incarné, Facundo Quiroga avait enfin des armes, les soldats ne manqueraient pas; un cri de lui irait de caverne en caverne, de bois en bois, retentissant par les forêts et les plaines, et mille gauchos seraient prêts avec leurs chevaux. Ah! quand pourra-t-on, l'esprit dégagé de préventions de parti, écrire l'histoire de la république argentine, et quand ses fils pourront-ils la lire, assis au foyer domestique, sans qu'un tyran jaloux les empêche de jouir à leur aise du terrible drame de la révolution que commencent les léopards d'Albion, vaincus par les femmes, les lions de Castille, poursuivis par toute l'Amérique, sans qu'il leur fût donné

Digitized by Google

d'entrevoir la fumée de nos habitations; et après tant de gloire, Rivadavia, qui n'a eu d'autre défaut que d'avoir précédé son époque de deux siècles, et d'avoir effrayé ses contemporains comme une vision surnaturelle, à la fois ridicule et fascinatrice; plus loin, le terrible Facundo faisant scintiller ses yeux de bête fauve dans les bois, d'où il se lance sur le monstre de la révolution pour le combattre, jusqu'à ce qu'au milieu du sang des hommes civilisés et de la poussière des masses populaires, il se présente dans la Babylone incarné en Rosas, le plus grand tyran qu'ait produit le XIXe siècle, qui a vu sans le comprendre ressusciter les sociétés du moyen âge, et la doctrine de l'égalité, armée du couteau de Danton et de Robespierre? Si la défense de Montevideo ferme glorieusement la période révolutionnaire (1), nous pourrons nous présenter au monde avec un poëme épique pour histoire, et avec quarante années de révolutions accompagnées de toutes les vicissitudes et de tout le travail d'accomplissement que les États d'Europe n'ont vu se dérouler que lentement et péniblement à travers l'espace de plusieurs siècles. Que nous demandera-t-on pour savoir si nous sommes une nation? De la gloire? Il suffirait de tracer du doigt un cercle à l'horizon; le Brésil, le Chili, le

(1) Les événements de la fin de 1851 dans la bande orientale de l'Uruguay, et les tendances du général Urquiza, à cette époque, ont converti en réalité la probabilité posée dans cette phrase par M. Sarmiento; mais l'avenir n'est pas assuré, et l'esprit révolutionnaire n'a pas rendu son dernier souffle dans ces malheureux pays.

(*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

Pérou, la Bolivie et les barbares du Sud; quelque grande que soit l'Amérique qui nous entoure, partout on y trouvera nos trophées et nos os! Voulez-vous des institutions, des luttes d'idées et de principes, de civilisation et de barbarie, de liberté et de despotisme? Venez et parcourez notre sol : à chaque lieue vous trouverez un champ de bataille, à chaque mare de sang une idée qui a succombé pour se relever ailleurs! Désirez-vous sonder l'avenir?... Eh! ne voyez-vous pas ce fleuve qui apporte les tributs de cinquante canaux navigables, qui parcourent des milliers de lieues, depuis les montagnes du Pérou, de la Bolivie et du Brésil? ne voyez-vous pas ces pampas qui peuvent alimenter deux cent millions de taureaux, ces bois immenses, ces climats divers qui fécondent toutes les productions de la terre? Est-ce de la population que vous demandez? Dites à l'Europe : Il y a là un peuple libre; et, en un siècle, nous deviendrons innombrables comme les sables de la mer : nos plaines cultivées peuvent inviter tous les habitants de la terre; il y aura place et subsistance pour tous! Demandez-vous des lumières, des hommes? Oh! nous ne sommes pas les derniers d'entre les Américains. O Dieu! qui nous cachez les secrets de l'avenir! ne le niez pas, c'est ici que se préparent les destinées des Hispano-Américains; quelque chose de mieux que l'Amérique du Nord ou mille fois pire que la Russie, va sortir formidable du milieu de tant de décombres! Un autre moyen âge, ou quelque chose de grand que le monde politique n'a pas encore vu! La civilisation française portée sur les épaule d'Espagnols de bien, ou... Dieu sait quoi...

Digitized by Google

Le 1er décembre 1828 et la funeste victoire de Navarro firent savoir aux caudillos de l'intérieur que c'était d'eux qu'il s'agissait. Ils se donnèrent le mot et s'apprêtèrent au combat, les Aldao à Mendoza et Facundo dans les llanos. Un régiment appelé d'auxiliaires commença à se discipliner à Mendoza sous les ordres du prêtre colonel, qui jouissait de moins de prestige que les deux autres triumvirs. Soldats de l'indépendance, ils savaient quels prodiges opèrent la discipline; et les auxiliaires, vêtus avec luxe, élevés avec rigueur, allèrent occuper l'aile droite dans la fameuse action de la Tablada, dans laquelle huit cents vétérans de l'armée nationale aux ordres de l'habile général Paz laissèrent trois mille ennemis morts dans un combat de trois jours. Un fait insignifiant en lui-même va nous révéler le prêtre luttant avec sa conscience et ses souvenirs. Arrivé à San-Luis, où il resta quelques jours à guérir sa blessure, il demanda une fois à son hôte des livres qui parlassent contre la religion, pour se distraire. Voulait-il demander du secours aux livres pour apaiser les remords qui s'élevaient dans son âme chaque fois qu'il était malheureux? Nous verrons plus tard que l'apostat croyait encore et se considérait comme prêtre malgré ses épaulettes et son régiment. Quiroga vainçu fut se cacher dans sa tanière impénétrable des llanos; Aldao revint naturellement à la recherche de ses frères. Mais il s'était opéré beaucoup de changements en son absence; une division de San-Juan, en marche pour Córdova, se souleva en chemin, et les unitaires se mirent à sa tête pleins d'espérance et d'ardeur, mais peu

Digitized by Google

exercés dans l'art de la guerre ; les deux Aldao qui restaient à Mendoza tombèrent sur eux, et après des marches et des contre-marches, les vainquirent sans tirer un coup de fusil. De retour à Mendoza, les troupes victorieuses, à la nouvelle du triomphe de la Tablada, se soulevèrent et donnèrent le pouvoir au parti libéral, qui ne se montra pas plus prudent qu'à San-Juan. Ces hommes éblouis s'obstinaient depuis longtemps à établir les formes constitutionnelles après lesquelles ils soupiraient tant ; le respect pour la vie des citoyens était leur axiome, et les dissensions parlementaires leur moyen d'action. Leurs ennemis profitaient de cet engouement pour se moquer d'eux et chercher à les enchaîner de nouveau. Il s'organisa un gouvernement pompeux sous la direction du général Alvarado. Les frères José et Francisco combinaient de leur prison les moyens de se refaire ; le fraile se présenta au loin, et avec soixante hommes et une série d'intrigues, ouvrit la campagne contre un gouvernement qui comptait un général de quelque prestige à sa tête, un peuple entier fanatisé et deux mille hommes sous les armes. Les prisonniers s'enfuirent dans l'intervalle, et les voies de conciliation tentées par un gouvernement faible ne servirent qu'à donner du temps et des secours aux Aldao. Le sort était jeté et le destin de Mendoza décidé. Un mois suffit pour que l'armée fût enfermée et tuée dans les rues. Facundo envoya de la Rioja quelques centaines de gauchos, et l'activité des trois colonels de Mendoza avait réuni une montonera considérable. L'inaction à laquelle le général Alvarado condamnait l'armée porta l'exaspération au der-

Digitized by Google

nier point, et il s'éleva dans les troupes une révolution étrange, car ce qu'elles demandaient était qu'on les menât au combat. A la fin, l'agonie visible de ceux qui avaient secoué le joug des Aldao leur donna du courage, et ils sortirent à la recherche de leurs ennemis. Au Pilar, de lugubre mémoire, ils n'avaient pas bien pris leurs cantonnements et se virent entourés; on brûla, dans la journée, vingt mille cartouches, et cent coups de canon furent tirés par ceux qui étaient entourés; le lendemain, jusqu'à midi, même bruit sans résultat. Les Aldao savaient que les munitions s'épuisaient et leurs soldats se retranchaient derrière des murs de torchis et de pierre. Des communications de Quiroga leur recommandaient de ne pas traiter et de ne rien promettre. « Il faut, leur disait-il, que » nous ayons le plus grand nombre possible d'ennemis » pour leur imposer des contributions. » Mais le peuple de Mendoza, qui entendait le feu continu depuis deux jours, croyait qu'il restait peu de vivants, et les femmes, désolées, couraient dans les rues demandant à grands cris que les prêtres, les vieillards, les hommes de prestige allassent se jeter entre les combattants pour les séparer. Une commission de citoyens s'approcha du lieu du combat ; on choisit un terrain neutre pour traiter, et l'on convint que tout le monde se soumettrait à un gouvernement élu par le peuple. Comme les Aldao devaient rire de la candeur de leurs ennemis! Vaincus, et sur le point d'être prisonniers, ils conservent l'air altier de citoyens libres. Mais la Providence ne voulut pas permettre que la farce fût jouée jusqu'au bout. Cette comédie devait se

Digitized by Google

terminer par une catastrophe qui remplit d'épouvante ses acteurs mêmes. Il était trois heures et demie de l'après-midi; le traité une fois arrêté, les troupes avaient formé les faisceaux; des groupes d'officiers se promenaient en se félicitant d'un dénoûment si facile. D. Francisco Aldao se présente dans le camp ennemi; des bienvenues cordialement amicales le saluent; on entame une conversation animée; les plaisanteries et les reparties vont et viennent entre des hommes qui, dans un autre temps, ont été amis. Un moment après, un émissaire du fraile se présente, demandant qu'on se rende sous peine d'être passé au fil du couteau; mille cris d'indignation s'élevèrent de toutes parts; Francisco fut le but des reproches les plus amers : « Messieurs, disait-il avec dignité et confiance, il n'y a » rien, c'est Félix qui a déjà mangé! » en donnant à ces paroles, qu'il répéta plusieurs fois, une emphase particulière, et à un aide de camp l'ordre d'informer Félix qu'il était là, que la moindre menace de sa part était une violation du traité. L'alarme courut dans tout le camp au mot de trahison! trahison! poussé par les soldats; enfin les officiers voulaient les faire former, lorsque six boulets de canon, lancés sur le groupe où était Aldao, avertirent le camp que les hostilités étaient rompues sans qu'on sût pourquoi. Si les coups de canon étaient partis une seule minute plus tard, D. José Aldao entrait aussi dans le camp, car ils le surprirent à la porte, d'où il retourna en criant : « C'est Félix! Il est déjà ivre! » En effet, il était ivre comme il avait coutume de l'être dans l'après-midi; trois ou quatre jours avant, il avait fallu l'emporter sur un lit

Digitized by Google

de sangle pour le sauver des guerrillas ennemis qui s'approchaient.

La confusion s'introduisit dans le camp, et l'approche des auxiliaires de D. Félix et des bleus de San Juan complétèrent la déroute. Un instant après, le fraile pénétrait dans le camp, pris à si peu de frais; sur un canon, était un cadavre enveloppé dans une couverture de lit; un vague pressentiment, un souvenir confus des paroles de son frère lui font ordonner de lui découvrir la figure : « Qui est-ce ? » demande-t-il à ceux qui l'entourent. Les vapeurs du vin lui troublaient la vue au point de ne pas lui laisser reconnaître le frère qu'il avait si brutalement sacrifié. Ses aides de camp essayent de l'éloigner de ce triste spectacle avant qu'il ne reconnaisse le cadavre. « Qui est-ce? » répète-t-il d'un ton décisif. Il apprend alors que c'est Francisco En entendant le nom de son frère, il se redresse, le nuage de ses yeux se dissipe, il secoue la tête comme s'il se réveillait d'un songe et enlève la lance de celui qui est le plus près de lui. Malheur aux vainçus! La boucherie commence; il crie d'une voix rauque à ses soldats : « Tuez! tuez! » pendant qu'il tue lui-même sans pitié des prisonniers sans défense. Il fait réunir en carré les officiers qu'on lui amène; il y en avait d'abord seize, parmi lesquels se trouvait le jeune Joaquin Villanueva, remarquable par son courage ; il ordonne à ses vétérans de les tuer à coups de sabre; Villanueva en reçoit un par derrière qui lui fait tomber la partie supérieure du crâne sur la figure; il la relève et se met à courir dans ce cercle fatal limité par la mort; le fraile le perce avec sa

Digitized by Google

lance, qui entre dans le corps jusqu'à la main, et ne pouvant la retirer il la fait passer tout entière et la reprend de l'autre côté; la boucherie devient générale; les jeunes officiers mutilés, pleins de blessures, sans doigts, sans mains, sans bras, prolongent leur agonie en essayant d'échapper à une mort inévitable.

La nuit surprend les vainqueurs occupés à tuer: les détachements reviennent en ville, et chaque coup qui interrompt le silence de la nuit annonce un assassinat ou une porte dont on fait sauter la serrure. Le lendemain survint, et le sac n'avait pas cessé. Le soleil parut pour compter les cadavres restés sur un champ de bataille sans combat, et éclairer les ravages faits par le pillage.

Le lendemain, les acteurs de ce drame terrible étaient muets d'épouvante. Le fraile apprit alors tout ce qu'il avait fait et la mort de son frère qu'il avait sacrifié. Mais l'âme de l'apostat n'éprouvait pas le remords, comme celle des autres hommes, et, pour apaiser sa conscience, il demanda à l'ivresse son étourdissement et ses consolations. Les mauvais instincts, longtemps comprimés, se déchaînèrent alors, et la vengeance de son frère mort servit de prétexte pour leur donner le champ libre. Il avait fait tuer tous les officiers sur le champ sans bataille; le jour suivant, il ordonna la mort des sergents du bataillon d'infanterie; un autre jour ce furent les caporaux qui moururent; plus tard les musiciens, et chaque fois qu'il s'enivrait, la soif du sang se réveillait chez lui avec une nouvelle furie. Il existe encore beaucoup de personnes qui lui ont entendu donner des ordres d'assassinats en dé-

Digitized by Google

taillant à ses sicaires toutes les circonstances qui devaient accompagner la mort à coups de sabre : dans tel lieu, à onze heures du soir, leur couper les jambes et les bras; à un autre, la figure pour qu'on ne le reconnût pas; à un autre, lui enlever la langue; à un autre enfin, le châtrer. Une mère put reconnaître son fils à un scapulaire du Cármen, œuvre de ses mains. Le docteur Salinas fut trouvé par la blanchisseuse qui lui reconnut une chemisette rayée ! Ces traits de barbarie étaient alors inouïs et surpassaient toute imagination, aujourd'hui ce sont des faits vulgaires par là, et Buenos-Ayres, Tucuman, Córdova et Mendoza se sont familiarisés avec des atrocités encore plus noires. La terreur avait pénétré le peuple jusqu'à la moelle des os, et quand Quiroga arriva, il trouva encore assez d'ennemis, comme il disait, pour leur arracher de l'argent. Une contribution de cent mille piastres fut réunie en quatre jours, et le fraile, en deux nuits d'orgie, en avait joué la moitié. Il existe encore un ordre dans lequel il faisait demander à la douane quelques milliers de piastres pour payer des pertes de jeu, parce que Facundo Quiroga avait le vice de la cupidité, qui s'unit si mal à une âme noble; et partout où il se trouvait, le bruit des cartes et le murmure des onces d'or arrachées aux citoyens à force de coups, en les fusillant ou les humiliant, interrompait le silence que même parmi ses partisans et ses amis inspirait la terreur de son nom. Mendoza continua à être gouvernée sous cette influence malfaisante, et une armée nombreuse se prépara à retourner combattre le général Paz. Je ne veux pas passer que dans les jours de la

Digitized by Google

frénésie sanguinaire du fraile, une femme sauva de la mort beaucoup de victimes qui étaient condamnées au sacrifice : la limeña, la maîtresse ou l'épouse du bourreau de Mendoza, écarta le glaive levé sur beaucoup de têtes. Son frère José, plus modéré, plus humain, travailla aussi à apaiser cette soif de sang qui s'était emparée du fraile; mais le soir fatal arrivait, et avec lui l'ivresse qui conseillait des crimes qui n'avaient pas été prémédités. Dès lors Aldao vécut plein d'alarmes, et l'horreur qu'il inspirait même aux siens aigrissait son caractère et le concentrait encore davantage. Il a dû beaucoup souffrir intérieurement, le malheureux; ces remords intérieurs, cette horreur de soi-même auront été la seule punition que la Providence lui a imposée sur la terre. Son frère José, moins criminel, mourut assassiné par les barbares, et lui, qui s'est souillé de tant de crimes, est mort dans son lit, craint et honoré. Mais la Providence a ses secrets, et sa justice n'a pas été réglée par les lois de la terre!

Une nouvelle armée ouvrit une autre campagne contre le général Paz. Aldao avait rempli de nouveau les cadres de son corps d'auxiliaires, et Facundo avait réuni quatre ou cinq mille hommes en une horde à peine disciplinée. Il y a un fait remarquable qui mérite d'être noté. Le fraile était accompagné de D. José Santos Ortiz, qui était chargé par Quiroga de s'entendre avec Paz pour faire ensemble la guerre à Buenos-Ayres, objet commun de la haine de tous les caudillos de l'intérieur; et il paraît que Quiroga n'était pas éloigné d'entrer dans la ligue. Paz, de son côté, envoya

Digitized by Google

le major Pawnero, jeune homme aussi habile que courageux, faire des propositions de paix à Quiroga, sans qu'on ait su jusqu'à aujourd'hui quelles raisons ont empêché qu'ils parvinssent à s'entendre : l'indomptable Quiroga voulait probablement laver dans une nouvelle bataille l'humiliation de la Tablada, comptant pour cela sur le résultat de combinaisons stratégiques que Paz déjoua habilement. La bataille de la Laguna Larga apprit à Quiroga, sans l'instruire, à ne pas confier le sort d'une bataille à ses terribles charges de cavalerie, qui avaient été si décisives dans un autre temps; de simples mouvements de troupes décidèrent la journée, et Quiroga s'enfuit à Buenos-Ayres, abandonnant sur le champ de bataille son infanterie, son artillerie et ses bagages. Dans la poursuite, on atteignit un fugitif dont la corpulence avait épuisé le cheval; un coup de lance l'avait fait descendre à terre, et comme un soldat s'apprêtait à l'achever, il s'écria : « Je suis le général Aldao; ne me tuez pas, la » nation a intérêt à ce qu'on me présente vivant au » général Paz. » Un officier se chargea de le garder pour le mener à Córdova. Il lui était réservé une réception indigne : quelques officiers de Mendoza, aveuglés par la vengeance, le font entrer dans la place monté sur un animal maigre et exposé aux insultes de la populace. « Scélérat ! » lui crie-t-on, « tu as couvert » ta patrie de deuil. » — « Je lui ai donné aussi des » jours de gloire, » répondit noblement le prisonnier, auquel l'indignité de ses ennemis avait rendu tout son courage. Après tant d'affronts, Aldao fut conduit en prison, où le silence et l'isolement lui ramenèrent le

Digitized by Google

souvenir de ses faits passés. Sa fermeté habituelle se relâcha alors, et il en vint à exciter le mépris de ses gardiens. Chaque fois qu'il en arrivait un, il lui demandait avec inquiétude des nouvelles des bruits qui couraient sur sa mort prochaine; il interprétait d'une façon sinistre les mouvements les plus insignifiants de la prison; enfin le sommeil avait fui ses paupières et le jour le surprenait épiant les sentinelles. Quelques prêtres entreprirent la tâche de le réconcilier avec l'Église, et soit subterfuge suggéré par la peur, soit véritable repentir, il embrassa avec avidité le parti qu'on lui offrait, il prit le scapulaire de l'Ordre dominicain, et entreprit avec persévérance le fatigant travail d'étudier le latin, qu'il avait oublié. Un jour qu'il recevait des leçons de D. José Santos Ortiz, il lança un regard à une sentinelle placée en face de la porte; les soldats savaient les terreurs qu'il souffrait, et la sentinelle eut la malice de se passer la main sur le cou pour indiquer la décollation; le prêtre converti jette le bréviaire, se lève précipitamment et s'écrie en tremblant: « On va me fusiller aujourd'hui même! On me fusille! » Son compagnon cherche en vain à le tranquilliser; il lui représente qu'on ne le tentera pas sans suivre le procès, sans le juger et le condamner. « Si, s'écrie-t-il, comme vous n'avez pas » commis les crimes dont je suis coupable, on ne vous » fait rien! » Cette confession, arrachée par la terreur, est véritablement horrible; le fraile s'était jugé et s'était trouvé très-coupable. Son compagnon effrayé chercha en vain à atténuer ses remords et calmer ses inquiétudes; le soldat, si courageux dans un autre

Digitized by Google

temps sur le champ de bataille, détournait maintenant lâchement la vue à l'idée de la mort comme justice. Cependant le peuple de Mendoza avait de nouveau secoué le joug de ses tyrans. D. José Aldao eut la fatale inspiration de s'enfuir au sud et de se fier aux barbares. Un jour on l'invite, avec ses principaux officiers, à une assemblée publique; on l'entoure et on lui laisse apercevoir à découvert un dessein sanguinaire. D. José tire son épée, en perce le cacique traître et meurt de la mort des héros, en tuant ses ennemis; trente habitants de Mendoza furent sacrifiés dans cette journée. Le peuple, que le fraile avait abreuvé de tant d'amertumes, le demandait avec instance au général Paz; et quand je dis le peuple, je prends ce mot dans sa plus grande acception; c'était une espèce de maladie d'esprit qui affligeait toutes les classes; chacun demandait un supplice pour son bourreau; sur l'emplacement du Pilar, on devait planter un gibet élevé pour que tout Mendoza rassemblé autour pût le maudire, l'exécrer et jouir de son agonie. Les commissions se succédaient pour aller à Córdoba réclamer le prisonnier comme une propriété du peuple de Mendoza; on alléguait des droits, on demandait l'extradition; mais le général Paz se montra sourd à toutes ces clameurs déplacées, et le fraile put une autre fois recouvrer plus tard sa liberté. La guerre allait se rallumer, et un événement, qu'il faut être Argentin pour comprendre, arracha le général Paz de la tête de son armée. Celui-ci avait fait halte en colonne serrée, derrière un petit bois; la voix de Paz, qui était allé en observation sur la lisière, s'entendait de la tête de la

Digitized by Google

colonne. Quelques montoneros se présentent, et Paz, croyant que c'est un détachement de cuirassiers qu'il a fait habiller en gauchos, ordonne à un aide de camp de leur porter ses ordres; celui-ci se défie, Paz insiste, l'aide de camp s'approche, et on le tue en même temps qu'on envoie à Paz un coup de bolas qui le lie avec son cheval; une minute après, il s'éloignait aux mains de ses ennemis. L'armée, privée du chef qui semble avoir enchaîné la victoire à ses pas, prend la résolution de se retirer à Tucuman, et l'on envoie pour cela chercher les prisonniers.

A cet effet un escadron de cuirassiers s'était formé sur la place d'armes de Córdoba en face des prisons d'État. De l'étage supérieur s'échappaient des plaintes lamentables qui troublaient le silence solennel de la nuit : des gémissements d'homme capables d'attendrir les rudes vétérans dont ils frappaient les oreilles. Le prisonnier de la Laguna Larga, le soldat de l'indépendance était à genoux, gémissant, livré à une ignoble peur, dans la conviction que ces apprêts nocturnes étaient les indices de sa mort prochaine. L'officier qui vint le chercher le trouva avec une hostie qu'il avait consacrée, et qu'il tenait des deux mains comme une égide et un boulevard contre ses prétendus bourreaux.

Le prisonnier s'est fait prêtre jusque dans ses stratagèmes de casuiste. Les théologiens de l'Université de Córdoba ont longtemps discuté pour savoir si la consécration du pain eucharistique avait été consommée.

Tranquillisé après beaucoup d'efforts, il suit l'armée à Tucuman, et quelques mois après, il part avec les

Digitized by Google

vaincus de la Cuidadela qu'il suit jusqu'en Bolivie, o on lui donne sa liberté. Ici se termine une des époques les plus orageuses de la vie de D. Félix, le seul des triumvirs qui survit à la lutte.

La bataille de la Ciudadela laissa enfin en repos la république, si agitée par la lutte antérieure. Les hommes qui avaient proclamé la fédération avaient triomphé partout, de Buenos-Ayres à Tucuman; ils allaient donc organiser leur forme de gouvernement et reconstruire la république. Au lieu de cela, Facundo dressait de grandes tables de jeu dans chaque endroit qu'il visitait; et chargé de six cent mille piastres honorablement gagnées en un an de triomphes, il s'en fut à Buenos-Ayres pour finir par tomber victime d'un autre caudillo plus défiant, et qui avait juré de débarrasser le pays de tout homme qui pourrait lui porter ombrage. Partout on vit se dérouler le même système d'abandon de tout intérêt des peuples, et cet état de choses a duré jusqu'en 1840, quoique dans cette décade Rosas ait établi son pouvoir sur tous les caudillos de l'intérieur et leur ait fait la farce de leur mettre le licou du gouvernement unitaire, sans qu'aucun d'eux regimbât (*cocease*), comme disent les gauchos. Il appelait celui-ci compère, celui-là compagnon; il écrivait à cet autre de se défier des unitaires, à un autre de prendre garde aux jésuites (*jesuditas*). Les peuples attendaient que Facundo constituât la république! Pauvres peuples! A présent ils attendent que Rosas leur fasse cette grâce, s'il parvient à se débarrasser de ses ennemis.

D. Félix retourna à Mendoza en 1832 : à son pas-

Digitized by Google

sage par la Rioja, il eut une entrevue avec Facundo, qui avait à côté de lui le noble Barcala. « Quand faites-» vous fusiller ce nègre? » lui dit-il tout d'abord. Facundo fronça de manière à faire comprendre que celui qui courait le plus de risques était l'interrupteur. Quiroga le méprisait souverainement, et il écrivit aux officiers de Mendoza de ne pas le recevoir; mais quand Aldao se présenta, le souvenir de ses faits passés fit chanceler les esprits, et le gouverneur lui donnant sa protection, lui accorda le titre de commandant général de la frontière. Il demanda qu'on lui rendît sa solde de général depuis qu'il avait été fait prisonnier à la Tablada; sa demande fut satisfaite. Il parlait de s'établir définitivement, de prendre le repos auquel tant d'années de fatigues lui donnaient droit, et que l'état apparent de la république promettait. Aldao choisit un fort du sud pour sa résidence, créa une garde pour sa personne, et appela près de lui la Dolores. A son passage par la Rioja, il était devenu amoureux d'une femme du peuple, de forme et de mœurs plébéiennes, de caractère mâle et brutal. Mendoza eut à contempler longtemps le spectacle des querelles de sérail qui s'élevèrent entre la Liménienne et la Dolores, leurs outrages, leurs disputes. La Dolores finit par triompher, et sa rivale s'en fut au Chili, abandonnant ses deux fils, fruit d'une liaison honteuse. Qu'il doit être malheureux pour un peuple d'être condamné à souffrir ce renversement de toute morale, ce scandale élevé au pouvoir sous les formes les plus répugnantes; un prêtre apostat, des femmes impudiques, des fils sacriléges! Aldao se montra toujours jaloux de la conser-

Digitized by Google

vation de ses jours; ses gardes du corps ne l'abandonnèrent pas un moment, et à la table de jeu il y en avait deux à son côté, tandis qu'il taillait; ils vivaient auprès de lui, avec leurs femmes ou concubines: c'est ainsi que le fort montrait l'orgie partout, du salon au corps de garde. L'habitude de l'ivresse s'était encore plus enracinée chez lui, s'il était possible, et le jeu lui était si nécessaire que, quand il descendait à la ville, il donnait des ordres de comparaître au jeu, comme s'il s'était agi des affaires publiques. Il est impossible de se faire une idée de la dégradation à laquelle était arrivé cet homme, la turpitude de ses plaisirs, l'abandon de toute idée de politique. Il est vrai que les Aldao, pas plus que Quiroga, ne gouvernèrent jamais leur peuple; ils laissaient à d'autres les déboires de l'administration, se réservant le pouvoir royal. D. Félix a gouverné à Mendoza par la crainte qu'avaient les gouvernants de lui déplaire; et une parole de lui saisie dans la conversation au fort, suffisait pour provoquer des mesures administratives ou faire déroger à une loi en vigueur. Et cela a duré quatorze ans, jusqu'à ce que le vin et la crapule aient usé son existence!

Rosas prépara une expédition au sud, et invita les caudillos de l'intérieur à coopérer sur leurs frontières respectives, pour donner une teinte d'invasion chez les Indiens à une promenade militaire conçue dans le dessein de s'emparer de l'autorité. D. Félix s'avança vers le sud, et poussa une tribu amie à s'emparer d'une autre; toutes deux se soulevèrent en route, égorgèrent soixante personnes de Mendoza, et se dirigèrent vers le désert. Aldao fit marcher à leur rencontre, et ils

Digitized by Google

furent tous exterminés. Ce fait est le plus remarquable de cette campagne stérile ; mais D. Félix y fit une trouvaille qui a soutenu son pouvoir et maintenu la terreur de son nom : il y avait parmi les soldats de sa division un nommé Rodriguez, remarquable par son courage et sa férocité ; il le fit officier, et plus tard chef de son escorte ; cet homme a répondu à sa mission ; le fraile était obèse, incapable d'action, déjà lâche et adonné à la boisson : sans Rodriguez, le pouvoir d'Aldao serait tombé dans l'impuissance et le discrédit ; mais cet officier et soixante Indiens courageux l'ont rajeuni et lui ont conservé son auréole de terreur.

Rosas, maître du pouvoir suprême en 1833, porta son regard pénétrant à l'intérieur pour examiner les aptitudes de ses caudillos et arranger les choses de manière à ce qu'ils lui fussent soumis sans éclat : cette conquête des provinces faite par le gouvernement de Buenos-Ayres est un des plus grands travaux d'adresse et celui qui a trouvé le moins d'opposition. Dès ce moment, il s'empara des auxiliaires placés à San-Luis, tua Quiroga, jugea ses instruments, les Reinafés, déposa et fit fusiller Cullen de Santa-Fé ; Janson, de San-Juan, fut compromis, et Benavides lui succéda dans le commandement ; Barcala, le vertueux Barcala, fut fusillé par le fraile ; celui-ci commença à recevoir de Rosas les appointements de général ; Brizuela, de la Rioja, ivrogne sans rival dans toute la république, fut conservé au commandement, malgré les soins de Benavides, son voisin : un nommé Lopez, mauvais estanciero, fut placé dans la ville des docteurs et de l'ergò. Enfin tout semblait arrangé pour que la répu-

Digitized by Google

blique marchât paisiblement à la barbarie et à la rétrogradation qui devaient assurer le pouvoir despotique du rusé Rosas; mais, au milieu de ce calme apparent, le mécontentement était dans tous les esprits, le malaise pesait sur tous les cœurs, et il ne manquait pas d'hommes courageux qui voulaient tirer la république de cette corruption stagnante. Malheureusement il n'y avait ni plan ni dessein arrêté, il n'y avait ni union ni chefs. Rosas avait supprimé les courriers à l'intérieur; et la défiance rendait impossible toute intelligence entre les divers peuples. La révolution survint, chaque province s'y jeta, les unes d'abord, les autres ensuite, et toutes succombèrent, et couvertes de sang, épouvantées à force de crimes et d'atrocités, elles furent brisées contre les caudillos de Rosas, placés çà et là pour anéantir tous leurs efforts. Jamais révolution ne fut plus nationale ni plus faible. Rosas a été dix fois à deux doigts de sa perte, dix fois l'incapacité de ses ennemis l'a sauvé.

Aldao entra en campagne uni à Benavides contre Brizuela, qui s'était déclaré en faveur des patriotes pour leur ruine. Il est incroyable que ce caudillo, avec une armée campée autour de lui, ait passé six mois à boire sans voir la lumière, comme on dit, sans prendre une mesure, sans dire une parole, sans se laisser voir des envoyés des gouvernements, ni de Lavalle lui-même, qui resta quinze jours à sa porte attendant une réponse. Aldao en faisait autant à San-Luis, où il était campé, lui aussi, sans se remuer et buvant, quoique moins que Brizuela. Osan, commandant des llanos, envoyé par le fraile pour soulever les llanos, fut vaincu

Digitized by Google

et tué. Aldao se fit alors amener la fille du caudillo qui s'était sacrifié à son service, personne âgée de quatorze ans, et passa trois jours avec elle dans sa tente !

La vue d'une petite force commandée par le jeune Alvarez dispersa une division de Benavides, et le fraile entreprit une retraite désastreuse sans savoir ce qui arrivait. C'est alors qu'éclata, à Mendoza, la révolution du 4 novembre, à la tête de laquelle se mirent des hommes novices secondés par un peuple abreuvé d'humiliations pendant douze ans. Aldao, par une marche rapide, arriva assez à temps pour l'apaiser, et l'ordre fut rétabli. Tout le monde s'attendait à voir se renouveler les boucheries de 1829, mais il n'y eut rien de tout cela; exils, persécutions, dépouillements, contributions, voilà à quoi se borna sa vengeance. Aldao a montré, dans ses dernières années, que le sang des citoyens lui faisait horreur; sa conduite a été, sinon irréprochable à cet égard, du moins bien différente de ce que Rosas prescrivait à tous ses chefs, et les boucheries n'auraient pas reparu à Mendoza si l'armée de Pacheco ne les avait commencées, et si Rodriguez, le bras droit d'Aldao, ne les eût pas continuées de sa propre inspiration.

Aldao se remit en campagne, avec Brizuela, vaincu par Benavides; tous deux se placèrent à la Rioja pour couper le passage à Madrid, qui s'approchait avec une armée du Nord.

On apprit soudain un jour à San-Juan qu'une division de Tucuman s'approchait. Huit cents hommes vont les recevoir. Acha, l'immortel Acha entra une

Digitized by Google

heure après dans la place; il prit des chevaux et sortit à la rencontre de ses ennemis, auxquels il avait coupé la retraite. La bataille d'Angaco est un oasis de gloire où l'esprit peut se reposer au milieu de ce désert semé d'erreurs, de bévues et de déroutes. Acha prend une position avantageuse et accepte le combat avec une poignée d'hommes contre l'armée combinée de Benavides, Aldao et Lucero, forte de deux mille cinq cents hommes, dont deux bataillons d'infanterie et quatre canons. Acha avait avec lui quatre cents et quelques soldats peu aguerris dans un pays inconnu et atterrés à la vue d'une force qui se déployait devant eux et les entourait de tous côtés. Pour équilibrer tant de désavantages, résolus et enthousiastes de l'escadron Mayo, Acha, les Alvarez et beaucoup d'autres braves étaient à leur tête, et leurs paroles, leur fermeté et leur enthousiasme décuplaient leurs forces; ils les animaient par une ardeur sans exemple et une abnégation sans bornes. Acha avait à la main une petite baguette avec laquelle il jouait avec l'abandon d'un enfant; et avec son sourire habituel sur les lèvres, il montrait l'ennemi à ses soldats, en leur disant ces paroles, qui ont quelque chose de sublime : « Garçons, vous allez voir du bon! » L'ennemi prend tranquillement ses positions et le combat finit par s'engager. Le feu fut terrible et dura cinq longues heures; l'infanterie de Benavides arriva jusqu'à quatre mètres de celle d'Acha, et on se fusillait de là réciproquement; un simple canal les séparait. Aldao, qui se tenait à distance, prit la fuite et laissa Benavides se débattre dans des efforts de valeur inutiles. Les petits

Digitized by Google

pelotons de cavalerie d'Acha faisaient face de tous côtés, parce qu'il n'y avait déjà plus pour lui ni tête ni arrière-garde. Le jeune Alvarez, blessé au milieu du combat, avait laissé dans les rangs un poste glorieux que personne ne pouvait occuper ; le découragement commençait à diminuer la résistance ; Alvarez se fait bander sa blessure et remettre à cheval ; il anime les soldats par sa présence, ses encouragements, les soldats pleurent d'émotion, et le combat recommence avec une nouvelle ardeur. A la fin du jour, personne ne savait ce que faisaient les autres, l'infanterie tirait des coups de fusil sur le front de la ligne ; chaque groupe de cavalerie de dix, vingt ou trente hommes, avec ou sans officiers, chargeait dans toutes les directions les escadrons ennemis. La poudre commence enfin à se dissiper, les cris s'éloignent, et Acha apprend, non sans quelque surprise, qu'il est vainqueur. « Ne vous disais-je pas que nous allions voir du bon ? » disait-il aux soldats morts de fatigue et de plaisir, toujours en souriant et jouant avec sa baguette. N'est-ce pas un malheur que cet homme singulier se soit laissé enlever tant de gloire par une confiance indiscrète, et ait perdu la tête, égorgé comme un agneau, en expiation de sa faute? Benavides hérita de sa gloire pour un acte de valeur qui aurait suffi à faire la réputation d'un grand général.

Les prodiges d'Angaco auraient suffi à sauver la république, si le malheureux Acha avait rendu plus de justice à la sérénité et à la valeur de son ennemi. Benavides, vaincu par une poignée de braves, retourna à San-Juan sans laisser paraître le moindre symptôme

Digitized by Google

d'abattement, quoique ses meilleurs officiers eussent péri et que tous ses moyens de guerre fussent aux mains de son rival victorieux. Sans se presser de fuir, il se retira vers Mendoza avec un petit nombre des siens, et fut rencontré à peu de distance par un renfort de troupes arrivé trop tard et insuffisant pour un autre moins entreprenant. Benavides entrevit, quoique très-éloignée, la possibilité d'un triomphe, et se résolut à donner un coup de main. Il retourne, tombe sur les vainqueurs surpris, et après trois jours de résistance inutile, il s'empare d'Acha lui-même, réfugié de tranchée en tranchée au haut d'une tour; recouvrant ainsi tout ce qui avait été perdu, avec une quantité de gloire égale ou supérieure, s'il est possible, à celle que son prisonnier avait recueillie à Angaco. Les forces de Rosas, aux ordres de Pacheco, purent être secourues puissamment, après avoir fait perdre à Madrid toute son avant-garde, toutes les ressources qu'il eût tirées de San-Juan, et le courage chevaleresque d'Acha, qui valait à lui seul une armée. La bataille du Rodeo del Medio fut un corollaire du triomphe de Benavides à San-Juan, son œuvre exclusive.

Cependant, que faisait Aldao? Sa lâche fuite du champ de bataille d'Angaco, le mettait dans une position méprisable; le prestige militaire, à Cuyo, était passé en entier à Benavides, et dans sa province, dans sa propriété, de la possession de laquelle il avait joui pendant douze ans, il trouva le dédain des vainqueurs. Il se rendit à Buenos-Ayres, se plaindre au maître qu'il servait; une réception magnifique compensa les fatigues de son voyage, mais ce ne fut pas le présage

Digitized by Google

d'un accueil cordial. Plusieurs mois se passèrent sans qu'il pût obtenir une entrevue, et il finit par pouvoir retourner dans sa possession, après que Rosas l'eût complétement dépouillée de ses ressources pour la guerre. Depuis lors, Aldao vécut sans autre pouvoir que celui que lui donnèrent Rodriguez et son escorte, suffisant pour dominer à Mendoza, élevée pendant tant d'années à se résigner au silence, mais sans influence politique à l'extérieur. Rosas avait accumulé le pouvoir royal dans les mains de Benavides, qui a su le conserver par sa prudence et sa valeur. Les rivalités de ces deux caudillos ont servi pendant deux ans à alimenter une correspondance stérile avec Rosas, qui trouvait dans ces jalousies et ce désaccord un gage de sécurité.

Ici se termine la vie publique du général D. Félix Aldao : ce qui suit est la dissolution lente d'un despotisme vieux et impotent, l'anéantissement d'une vie répartie pendant tant d'années entre les fatigues de la guerre et les orgies de la paix, poursuivi partout par la conscience de sa bassesse, et la haine et le mépris mal déguisés du peuple qu'il dégradait.

Les scènes d'immoralité entre la Liménienne et de la Dolores se répètent à l'arrivée de la Romana, autre acquisition faite dans la campagne de la Rioja. Imaginez-vous une ville comme Mendoza, témoin des querelles infâmes de trois femmes dégradées qui se disputent la possession d'un prêtre apostat, toujours ivre, gangrené, que toutes trois ont possédé alternativement, et duquel toutes ont des enfants et des droits; et toutes ces intrigues de sérail autour du pouvoir,

Digitized by Google

répétées de bouche en bouche, et remuant la société tout entière, occupant les jeunes gens, et servant d'aliment à la médisance publique; ces femmes se donnant des coups dans les rues, se jetant leurs infamies au visage, et réunies enfin une fois au moins sous le toit de l'objet disputé! Cette fille d'Osan, dont j'ai fait mention auparavant, vint aussi à Mendoza figurer dans cette troupe impure. Malheureuse! Une de ces vengeances inspirées par la jalousie d'une femme vile et brutale, un affront que la plume se refuse à décrire, lui fit pleurer son malencontreux voyage, et donna encore ce triomphe à la Dolores.

Ce qui fait le plus rougir dans ce bourbier fangeux d'immoralité, c'est que ses excès, ses passions, ses appétits charnels, entraient dans la partie administrative de la province. Malheur aux dames qui manifestaient le moindre symptôme de mépris pour la favorite, parce que la chronique du sérail avertissait de temps en temps laquelle des trois était la préférée du prêtre impudique. Avant la révolution du 4 novembre, la Dolores se plaignait des dédains des dames: on donnait un bal, parce que les peuples dansent et rient toujours. Dieu est toujours si bon pour eux! Aldao se présente à la porte avec vingt-cinq hommes armés de verges de coignassiers pour châtier les orgueilleuses. On dansa joyeusement toute la nuit: la Dolores promenait ses regards triomphants sur toute la réunion, et les jeunes gens se disputaient l'honneur de faire danser cette masse lourde et vineuse! Un fils de la Romana mourut: le chef de la police, nommé Montero, envoie des billets d'invitation à tous les citoyens pour

Digitized by Google

les faire assister à son enterrement. Les premiers personnages du pays le portaient sur leurs épaules, sur un brancard richement décoré, au son des cloches et des salves de la troupe. Deux docteurs marchaient en tête, suivis de deux magistrats! Une demoiselle avait eu le malheur de dire que la Dolores n'était pas un modèle de vertus, la police intervint, et Montero ayant entendu les paroles, condamna la coupable à être promenée par les rues sur une jument ornée (1), et à être fouettée à tous les coins; et la sentence fut exécutée.

Pendant que Benavides et Acha se battaient glorieusement à San-Juan, Montero, pour enthousiasmer la troupe destinée à marcher, conduit la Dolores au quartier; et celle-ci, montrant un de ses fils aux soldats, les harangua au nom de leur père le général Aldao qui les appelle et sollicite leur appui. Quelle perte a faite Rosas dans ce malheureux général! Montero seul pouvait la compenser! Il faut des hommes de ce caractère pour maintenir dans les provinces de l'intérieur la paix profonde dont elles jouissent aujourd'hui. Il est vrai que tous les gouverneurs de province ne leur ressemblent pas: il n'y en a pas beaucoup de vertueux et de dignes de l'amour et du respect des peuples; mais tous ont quelque qualité qui sert admirablement les fins de l'homme adroit qui se moque d'eux. Brizuela, qui finit par déserter ses files, était une espèce d'é-

(1) Dans toutes les provinces du Rio de la Plata on ne monte que sur des chevaux; c'est un ridicule inouï que de monter sur une jument.

Digitized by Google

ponge imbibée d'eau-de-vie, une outre que Rosas marquait pour le tenir sur pied, qui gouvernait admirablement la Rioja : d'autres laissent le peuple en paix, pour qu'il travaille tranquillement, pendant qu'ils soignent les coqs de combat, et préparent des courses: d'autres ont fermé les bureaux du gouvernement, et passent les mois et les années sans émettre un décret, sans prendre une mesure administrative ; tout va bien sans doute : d'autres enfin toléreront tout, excepté qu'un avocat défende un procès ou occupe un banc dans la magistrature. Mais tous sont d'accord, et cela sans intention et sans étude, sur ce que les chemins publics disparaissent peu à peu; les voleurs de grands chemins augmentent dans la campagne : les écoles sont désertes, les courriers du commerce supprimés, la justice abandonnée au caprice de juges stupides ou imbécilles ; la presse rendue muette, sinon pour vomir contre les sauvages de viles injures, ou prodiguer de serviles éloges au restaurateur des lois: les mœurs s'acheminent vers la barbarie ; le culte des lettres est méprisé: l'ignorance est devenue un titre d'honneur; le talent est persécuté. On fait bien! Si quelqu'un de ces gouverneurs montrait des capacités, de l'intérêt pour le bien public, un esprit d'organisation, le désir de se mouvoir et d'agir, il ne le porterait pas loin, parce que ce ne sont pas les qualités qui les maintiennent en grâce près de leur souverain. La barbarie des masses a élevé le dictateur, et la pauvreté et l'ignorance des provinces le soutiennent contre toutes les attaques. Les peuples les mieux gouvernés s'aperçoivent à peine de leur décadence et de leur recul Le despotisme, quoi-

Digitized by Google

que exercé par des hommes bons, est pour les peuples ce que la phthisie est pour le corps. : le malade ne sent aucune douleur ; il mange, rit, boit, danse sans souci ; rien ne lui fait mal ; le savant médecin voit seul les ravages que fait la mort et les pas que, sans souci, la victime fait tous les jours vers le tombeau.

Rosas s'est chargé de penser pour tous. Il est la tête intelligente ; les gouvernements de l'intérieur sont ses membres : les uns sont les bras qui exécutent, les autres les jambes qui marchent ; d'autres sont les parties les moins nobles de son corps, selon le rôle qu'on leur destine et les aptitudes qu'ils montrent ; ils sont tous bons à quelque chose, excepté à penser à l'avenir de la république ; cela n'est prévu et compris que par celui-là seul qui fait tout à Buenos-Ayres.

Ce qui reste à dire d'Aldao est bien triste. Une maladie d'un an : un cancer à la figure lui dévore lentement le nez, les yeux, au milieu d'horribles douleurs. Quand elles se calmaient et qu'il jouissait encore de la vue d'un œil, il jouait avec quelques amis qui souffraient la mauvaise odeur et l'aspect hideux du cancer. Plus tard vinrent les soupçons contre les médecins qui le soignaient (l'un d'eux est encore en fuite, et c'est à cela qu'il doit de n'avoir pas été fusillé).

Pendant sa maladie qui a duré près d'un an, et quoiqu'il fût aveugle dans les derniers mois, personne ne se hasarda à proposer qu'on nommât un gouverneur par intérim, de peur de lui déplaire, et parce que telle est la dégradation de ces malheureux peuples, qui commencent déjà à se convaincre sérieusement que le gouvernement est une propriété donnée par hypothè-

Digitized by Google

que aux caudillos, et que ce serait attenter à leurs droits que de pourvoir à leur incapacité de gouverner, même en cas de maladie mortelle. Aldao malade, Aldao moribond, Aldao mort enfin, gouvernait à Mendoza sans intérim, sans prendre d'autres dispositions que celles que réclamait sa santé. On avait nommé des citoyens qui devaient à tour de rôle veiller dans son antichambre à Lujan. Il n'a jamais consenti à être seul un instant. Se croyait-il abandonné des siens, ou bien cherchait-il à ne pas se trouver en présence de lui-même, de la mort, de sa conscience ou de Dieu? Une nuit cette nouvelle espèce d'employés était à jouer au jeu de l'hombre : l'horreur de sa situation ou l'intensité des douleurs surexcitent le malade : il se lève, se présente tout à coup à ses gardiens, saisi d'effroi, égaré, une paire de pistolets à la main. La surprise, la terreur s'emparent de ceux-ci, ils fuient épouvantés, et continuent à fuir au milieu de l'obscurité de la nuit; ils se dispersent dans la campagne, quelques-uns même passent le Rio de Lujan, jusqu'à ce que les cris de ceux qui étaient sortis à leur recherche les fassent revenir épouvantés, les habits déchirés par les épines, haletants, tremblants de froid et de peur! Citoyens de la république argentine, vous si odieux aux autres peuples aux jours de liberté par votre orgueil indomptable, que vous êtes humiliés aujourd'hui! Vous qui irritiez le grand Bolivar par votre air d'arrogance, vous faites rouler des tables et des chaises pour vous sauver du fouet du fraile malade!

Rosas lui envoya alors un beau-frère pour le soigner. Enfin la mort s'approche, l'agonie se prolonge

Digitized by Google

des mois entiers, et au milieu des douleurs les plus aiguës le cancer rompt une veine, et un flot intarissable de sang couvre sa figure et tout son corps, jusqu'à ce qu'il expire le 18 janvier! Le sang! le sang! Voilà l'unique réparation que la Providence a donnée à ces malheureux peuples dont le sang a tant coulé sans mesure! Mourir en versant son propre sang, seul, sans témoins, car il avait fait mettre une sentinelle à sa porte. Quelques personnes disent qu'il mourut repentant et dans le sein de l'Église, avec le scapulaire de l'ordre des Dominicains, au couvent desquels il a légué une partie de ses biens. Les billets d'enterrement invitent les citoyens aux obsèques de S. E. le brigadier général D. José Félix Aldao, et on ajoute qu'il a nommé D. Juan Manuel de Rosas son exécuteur testamentaire. Les proconsuls romains qui ruinaient les provinces de l'empire avaient coutume de laisser leurs biens aux empereurs avec le gouvernement des provinces. Ces deux versions, quelque contradictoires qu'elles paraissent, prouvent au moins une vérité, c'est qu'on doute encore après sa mort s'il est prêtre ou général. Dieu l'aura décidé! Il a laissé trois maisons neuves pour établir ses trois familles, et il n'a rien disposé sans doute touchant les rentes qu'il possède, et qu'il a dérobées à des habitants de Mendoza.

Parmi tant de mauvaises qualités, cet homme possédait quelques vertus recommandables. Il a eu des amis qui l'ont estimé cordialement et dont l'affection a survécu à la distance et à la mort; et il est impossible qu'il ait inspiré des affections si durables et si désinté-

Digitized by Google

ressées, s'il n'avait possédé quelques bonnes qualités qui ont atténué les mauvaises. Il savait se faire aimer des soldats, dont plusieurs l'ont accompagné pendant beaucoup d'années. Il distribuait souvent des grains en grande quantité aux pauvres du sud de Mendoza, et beaucoup de malheureux lui doivent leur subsistance. Quand il apprenait qu'il s'approchait quelques-unes de ces familles chiliennes qui émigrent souvent pour Mendoza, il envoyait à leur rencontre avec des vivres, et pourvoyait à leur subsistance et à leur établissement pendant quelque temps. Enfin, des personnes qui l'ont fréquenté assurent qu'il avait un amour profond pour ses enfants, et que leurs caresses lui donnaient des moments d'abandon et de plaisir indicibles. Le nom d'Aldao seul reste à sa progéniture, et à un autre bâtard de D. José qui, comme Francisco, n'était pas assujetti aux liens du mariage. Tous les Aldao ont eu une fin tragique; la meilleure a été celle de D. Félix! Tout Mendoza accompagna son cadavre à l'église dans l'intérieur de laquelle il a été enterré. On dit que le soir la promenade était pleine de personnes des deux sexes. Depuis le passage de Pacheco, cette promenade tachée du sang des victimes qu'on y égorgea, avait été peu fréquentée.

La seule amélioration que Mendoza ait reçue pendant ce gouvernement a été de peupler la frontière du Sud d'émigrés du Chili, qui se sont réunis en fermes et hameaux à l'ombre du fort de San-Carlos, qu'habitait Aldao, qui montra toujours beaucoup d'intérêt pour l'accroissement de ces populations.

Maintenant Mendoza est un héritage. Nous verrons qui

Digitized by Google

en prendra possession. Quand Rosas apprit l'état désespéré du fraile, il envoya une de ses sœurs avec son époux qui est médecin et un secrétaire pour Aldao. Quand il s'est agi d'élire un gouverneur, l'assemblée était pour le secrétaire, le peuple pour un habitant de Mendoza.

J'ai fini la tâche que je m'étais imposée, avec la crainte de n'avoir pas été assez impartial; mais si j'ai manqué à la vérité des faits, il n'a pas été en mon pouvoir d'y remédier. J'ai consulté amis et ennemis et les vieux soldats de l'indépendance sur ses premiers pas dans la carrière des armes; j'ai rejeté ce qu'il y avait de douteux et atténué ce qu'il pouvait y avoir d'exagéré. En outre, la vie d'un homme comme celui-ci, qui a pris part à tant de vicissitudes politiques, m'a paru un sujet digne d'une meilleure plume et d'être connu du public. La biographie des instruments d'un gouvernement révèle les moyens mis en action et laisse conjecturer les fins auxquelles il se propose d'arriver.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES.

NOTE A. — *Les pampas.*

On donne le nom de pampas aux plaines immenses qui couvrent la république argentine, et dans lesquelles croissent et se multiplient les innombrables troupeaux qui font la plus grande richesse du pays.

NOTE B. — *Le Chaco.*

Le territoire appelé Chaco comprend une surface d'à peu près dix mille lieues carrées géographiques dans l'intérieur de l'Amérique du Sud, presque aussi inconnue des géographes que les territoires les plus inaccessibles de l'Afrique centrale. Il est traversé par deux rivières qui peuvent être rendues navigables : ce sont le Rio Bermejo, qui prend sa source sur les confins de la Bolivie, se dirige au sud, passe à Oran, dans la province de Salta, reçoit plus loin le Rio Grande de Jujuy ou Lavayen; puis, se dirigeant au sud-est, se jette dans le Paraguay entre Nembucú et Curupaity; et le Pilcomayo, qui prend sa source dans les Sierras Altísimas, au nord du Potosi, parcourt une grande partie de la Bolivie, en se dirigeant à peu près à l'est-sud-est jusqu'entre 21 et 22° de lati-

Digitized by Google

tude sud, se dirige alors au sud-sud-est et se jette dans le Paraguay un peu au-dessous de l'Assomption. Il s'étend entre le Paraguay et le Paraná jusqu'à 66° de longitude occidentale de Paris et entre 30° et 19° de latitude sud. Il a été exploré entre 1670 et 1764 par huit expéditions militaires de Tucuman, en 1764 par Jerónimo Matorros, gouverneur du Tucuman, qui fonda sur le Bermejo un point de missions, celui de Lacangayé, par 57° 30′ de longitude à l'ouest du méridien de Paris. De 1764 à 1780, D. Francisco Govino de Arias, successeur de Matorros, et les pères jésuites Antonio Lapa et José Bernardo de Lena, pénétrèrent peu à peu au cœur du Chaco. Il fut ensuite exploré, en 1780, par le colonel D. Juan Adrian Fernandes Cornejo, de Salta ; en 1790, par le même Cornejo; en 1780 (novembre, décembre), par le franciscain Morillo, qui termina son voyage en février 1781 ; en 1794, par le colonel D. José Espinola; en 1826, par D. Pablo de Soria, pour la société du Bermejo, fondée à Buenos-Ayres par actions; en 1845, par ordre du gouvernement bolivien, par le colonel de corvette Ban Nivel. On peut consulter sur le grand Chaco et les rivières qui le traversent :

Arenales. — Notice sur le grand Chaco. — 1833. G. A. King.— Twenty four years in the Argentine republic, etc. Londres, 1846.

D. Pedro de Angelis. — Collection d'ouvrages et documents relatifs à l'histoire ancienne et moderne des provinces du Rio de la Plata. — Buenos-Ayres, 1836 et 1837, 6 vol.

Fr. Pedro Lozano. — Description géographique du terrain, des rivières, des arbres et des animaux des immenses provinces du Chaco Gualamba, publiée en 1733, à Córdova, par le recteur du collége Máximo.

D'Orbigny. — Voyages dans l'Amérique méridionale.

Digitized by Google

D. Felix de Azara. — Voyages dans l'Amérique du Sud, édités en français par Walckenaer. Paris, 1809.

Et les ouvrages de sir Woodbine Parish, de M. de Humboldt, J. R. Rengger et du docteur Wappaüs.

Note C. — *Le gaucho.*

On donne, en général, le nom de gaucho aux paysans qui vivent dans les campagnes des républiques espagnoles. Le gaucho est une race d'hommes particuliers, qui apparaît dans les déserts de la pampa, qui tient le milieu entre l'Européen et l'indigène, et se développe dans ces solitudes par l'effet du contact de la société civilisée avec les tribus barbares. On ne saurait, du reste, se former une idée plus juste de sa nature intime, de ses mœurs, habitudes, coutumes et caractère, qu'en lisant les détails de M. Sarmiento.

Note D. — *Arroyo del medio.*

L'Arroyo del Medio est une petite rivière qui se jette dans le Paraná entre San-Nicolas et Pabon et sert de limite aux provinces de Buenos-Ayres et de Santa-Fé. C'est là que fut amené et fusillé, le 22 juin 1839, par ordre de Rosas, Cullen, gouverneur de Santa-Fé, qui avait trempé dans le complot contre Quiroga et possédait des lettres qui pouvaient compromettre Rosas.

Note E. — *La quichua.*

La quichua est la langue des Incas; c'est le dialecte le plus perfectionné des langues indigènes d'une grande partie de l'Amérique du Sud, que les jésuites ont choisi pour écrire, en l'introduisant comme langue commune dans toutes leurs missions de l'Amérique du Sud, pour

Digitized by Google

unir ainsi les différentes tribus indigènes qui étaient séparées entre elles par leurs dialectes rigoureusement différents et en former une seule nation. Les PP. Manuel Sobreviela et Narcisso y Barcelo, dans leurs voyages au Pérou en 1791, 92, 93, 94, traduits en anglais par John Skinner (Londres, 1805) et en français par P. F. Henry (Paris, 1809), disent : « Dans la langue quichua, les mots sont les images de la pensée. » L'art d'écrire le quichua s'est perdu quand les jésuites ont été chassés de leurs missions, au grand préjudice des administrations du Pérou, de la Bolivie et d'autres États de l'Amérique du Sud, dans lesquels la majeure partie de la population se compose encore d'Indiens sans mélange, auxquels on ne peut communiquer les décrets du gouvernement que verbalement au moyen des chefs subalternes qui les falsifient souvent, parce qu'ils ne sont soumis à aucune inspection supérieure, et qui exercent sur les pauvres Indiens le plus atroce despotisme.

NOTE F. — *Chiripa.*

La chiripa est une pièce de laine rouge, bleue ou verte, qui se met autour des reins et tombe au-dessous des genoux comme une tunique. On l'assujettit au-dessus des hanches au moyen d'une ceinture de cuir, qui retient derrière le dos un large couteau-poignard dans sa gaîne.

NOTE G. — *Lavalle.*

Lavalle, général argentin, se distingua dans la guerre de l'indépendance à Chacabuco et Maipú. Il prit part à la guerre contre le Brésil dans la bande orientale de l'Uruguay, et revint avec les troupes de cette expédition lorsque la paix eut été conclue en 1828. Le colonel Dorrego, du parti fédéral, était alors au pouvoir. Le général La-

Digitized by Google

valle se met à la tête des unitaires, et une révolution éclate à Buenos-Ayres le 1er décembre 1828, pour renverser l'administration de Dorrego. Celui-ci s'enfuit le jour même à la campagne, où il avait des propriétés et ses principaux adhérents. Il est vaincu près de Navarro par Lavalle et s'enfuit vers Areco; mais les hussards d'Areco se déclarent pour Lavalle, lui livrent Dorrego qu'il fait fusiller, tandis que Rosas s'enfuit à Santa-Fé. La province de Santa-Fé ayant été soulevée par Rosas, Lavalle marche contre elle et triomphe à la Guardia del Monte et à las Viscacheras. D. Estanislao Lopez, gouverneur de Santa-Fé, demande alors la paix; mais ayant été refusé, il bat Lavalle en 1829 au Puente del Marques. Après une guerre de presque une année, D. Juan Lavalle, ayant perdu tout son prestige, se voit forcé de capituler et de traiter avec Rosas, pendant que le général Viamont entre à la présidence le 26 août 1829, pour être remplacé, le 6 décembre, par D. Juan Manuel Rosas. Après son abdication, le général Lavalle s'était réfugié dans la bande orientale. A la fin de 1838, pendant le blocus prononcé par l'amiral Leblanc, la province de Corrientes se prononce contre Rosas et conclut avec l'état oriental, le 31 décembre, un traité d'alliance offensive et défensive contre le tyran de Buenos-Ayres. L'émigration argentine se réunit dans la bande orientale et met D. Juan Lavalle à sa tête. Lavalle s'embarque le 2 juillet 1839 à bord du brick l'Alerte, commandé par M. Ollivier, et se rend à Martin-Garcia, pour y organiser la légion libératrice. Le 2 septembre, des navires de l'escadre française transportent Lavalle dans l'Entre-Rios. Le 22 septembre, il bat les troupes de Rosas au Yerúa. Le 6 octobre, Ferré est nommé gouverneur de Corrientes; le 25 octobre, Lavalle se met à ses ordres; le même jour, il est nommé général en chef de l'armée que Corrientes doit envoyer contre Rosas, et qui doit s'incor-

Digitized by Google

porer à la légion de Martin-Garcia. Le gouvernement de Corrientes et Lavalle s'entendent avec l'amiral Leblanc, et l'armée, forte de trois mille hommes, reçoit des secours en argent, en vivres et en armes des agents de la France, pendant qu'une flottille française croise dans l'Uruguay pour entretenir les communications. La campagne du sud de Buenos-Ayres se soulève; le 10 avril 1839, cinq mille hommes sont battus et dispersés à D. Cristoval; la province de Buenos-Ayres est envahie; quinze cents hommes commandés par Pacheco et deux mille par Vincente Gonzalez sont défaits; en septembre 1840, Lavalle est à Moron à quelques lieues de Buenos-Ayres, lorsque l'amiral Mackau vient conclure un traité de paix avec Rosas le 29 octobre 1840. Réduit à ses propres ressources, Lavalle est battu au Quebrachito le 28 novembre 1840. Il refuse au commandant Penaud l'amnistie et une pension en France, et finit par succomber en octobre 1841 à Famalla. Oribe fait chercher son cadavre pour lui couper la tête (1); mais ses partisans le font enlever et l'emportent en Bolivie où il fut enterré dans l'église de Mojo. Le général Oribe réclama l'extradition du cadavre, mais le général Urdimena repoussa avec horreur une aussi atroce réclamation.

NOTE H. — *Le dépit et l'humiliation des armes anglaises.*

L'écrivain Sarmiento fait ici allusion aux événements de 1806 et 1807 à Buenos-Ayres. Au mois de mai 1806, une escadre anglaise commandée par sir Home Popham, et por-

---

(1) J'ai fait faire des recherches actives sur le lieu où est enterré le cadavre, pour qu'on lui coupe la tête et qu'on me l'apporte! (Lettre d'Oribe au gouverneur de Córdoba D. C. Arredondo, datée du 12 octobre 1841, et publiée dans le *British Packet*, dans son numéro du 6 nov. 1841).

Digitized by Google

tant seize cents hommes, se présente dans la Plata ; elle mouille à l'Ensenada, où le général Beresford débarque. Après une faible résistance au pont de Galvez, le vice-roi Sobremonte s'enfuit à Córdoba, et le 27 juin, Beresford entre à Buenos-Ayres avec quinze cent soixante hommes. Santiago Liniers, Français au service de l'Espagne, se rend à Montevideo avec le projet de délivrer Buenos-Ayres. Il y fait un exposé franc et chaleureux de ce qu'il va tenter, et devient, le 23 juillet, chef de l'entreprise. Il traverse le fleuve, attaque Beresford, et le force à capituler. Sir Samuel Auchmuty, parti d'Angleterre en octobre 1806, avec quatre mille deux cents hommes, arrive en décembre devant Montevideo, où était Sobremonte revenu de Córdoba. Après quelques préparatifs inutiles, Sobremonte s'enfuit le 19 janvier 1807, à las Piedras ; et après une résistance soutenue, Montevideo est emportée d'assaut le 3 février, dans la nuit. Le général Whitelocke arrive dans la Plata avec de nouvelles troupes et le commandement général. Le 30 juin 1807, l'armée anglaise marche sur Buenos-Ayres. Après plusieurs combats partiels, la ville est attaquée le 5 juillet, et les Anglais se rendent maîtres du Retiro. Mais le peuple monte bientôt sur les terrasses qui couvrent toutes les maisons, et de là tire à l'abri sur les Anglais, et leur jette toutes sortes de matières destructives. Liniers, vainqueur sur tous les points, force Whitelocke à se rendre, et celui-ci accepte une capitulation par laquelle il doit abandonner Montevideo, et laisser le Rio de la Plata le 7 septembre. Il n'en partit que le 13, à cause du mauvais temps.

NOTE I. — *Estancieros—Estancia.*

Dans l'Amérique du Sud, on nomme estancia une grande propriété rurale, et estanciero, le propriétaire ou celui qui la cultive.

Digitized by Google

NOTE J. — *Laso.* — *Bolas.*

Le laso est une longue courroie de cuir terminée par un nœud coulant, que les gauchos lancent avec une surprenante adresse sur les bêtes de leurs troupeaux pour les arrêter et les terrasser.

Les bolas sont composées de courroies auxquelles sont attachés quatre petits boulets, pour arrêter ou abattre les chevaux et les bœufs.

Ces deux moyens sont aussi usités dans la guerre.

NOTE K. — *Biscachas.*

Biscachas ; animal de l'ordre des rongeurs à clavicules, du genre chinchilla, se rapprochant beaucoup des lièvres.

NOTE L. — *Poncho.*

Le poncho est une espèce de manteau fort commode pour monter à cheval. Il est sans manches, assez semblable à la chasuble d'un prêtre, et garantit tout à la fois de la pluie, de la poussière, de la chaleur et du froid.

Il fait partie du vêtement du gaucho.

NOTE M. — *Pelota.*

On nomme ainsi, dans les pampas, une large poche ronde faite d'un cuir de bœuf et dans laquelle se place le voyageur pour traverser un cours d'eau.

NOTE N. — *Fleur de l'air.*

Cette fleur, connue en botanique sous le nom de pitcairnie aérienne, de la famille des broméliacées, est très-commune dans la république argentine ; elle présente cette remarquable particularité de vivre et s'accroître sans le

Digitized by Google

secours des racines; elle végète et fleurit fort bien, attachée aux grilles des balcons, aux châssis des fenêtres, et produit des fleurs diversement colorées, agréables à la vue et d'une odeur douce.

NOTE O. — *Cielito.* — *Jaleo.*

Jaleo, danse espagnole très en vogue dans l'Andalousie. — Cielito, danse des pampas.

NOTE P. — *Peon.*

Peon, manœuvre, journalier : mot très-usité dans l'Amérique du Sud.

NOTE Q. — *Cuadra.*

On appelle cuadra une île de maisons. Dans les villes sud-américaines, les rues étant tirées au cordeau, chaque cuadra ou île a une longueur déterminée. A Montevideo, une cuadra a 100 varas (85 mètres environ); à Buenos-Ayres, 150 varas; cette longueur bien connue sert quelquefois d'unité pour mesurer les distances.

NOTE R. — *Baqueano.*

Le mot baqueano ou vaqueano est un adjectif dérivé du verbe baquear (conduire, faire paître des vaches). Comme les premiers colons s'adonnèrent à la profession de pâtres, ce fut naturellement parmi les pâtres que furent choisis les premiers guides pour conduire des convois ou des corps de troupes au milieu des plaines immenses de l'Amérique du Sud; de là vient que le mot de baqueano a pris plus tard une signification particulière pour désigner le métier de conducteur ou de pilote, en se guidant soit par les astres,

Digitized by Google

soit par le cours des torrents, soit par la qualité des terrains et des herbes; c'est là la véritable acception du mot baqueano que nous avons conservé dans la traduction.

NOTE S. — *Montoneros.*

Le mot montoneros, dérivé du substantif monton, qui signifie tas, amas, monceau, est appliqué dans l'Amérique du Sud à des corps de troupes irrégulières, voguant dans les pampas, harcelant les armées régulières, se livrant au pillage; et cela avec d'autant plus de facilité que les montoneros sont tous à cheval et connaissent parfaitement le pays. Une troupe de montoneros se nomme montonera.

NOTE T. — *Yerba mate.*

Le mate ou yerba mate est une herbe qui croît dans la république argentine et surtout au Paraguay. Elle sert à faire une liqueur assez semblable au thé et dont tout le monde use abondamment sur les deux rives de la Plata. On la prend dans une tasse ronde faite en calebasse ou coco, au moyen d'un tube qui plonge dans le mélange et par lequel on aspire le contenu du vase. Le système lui-même prend le nom de mate; il est plus ou moins orné suivant la richesse des personnes, mais pauvre ou riche, il n'est pas un habitant de ces pays qui ne prenne le mate. C'est, du reste, une coutume qu'adoptent les Européens après quelque temps de séjour dans le pays.

NOTE U. — *Pulperia.*

On nomme, dans l'Amérique espagnole, pulperia un magasin où l'on vend à boire et à manger, espèce de cabaret où les gens du peuple se réunissent pour parler affaires

Digitized by Google

et surtout pour boire. Celui qui tient la pulperia se nomme pulpero.

NOTE V. — *V. Hugo.*

Ammien Marcellin, historien latin du IVe siècle avait dit cela des Huns bien avant Victor Hugo.

NOTE X. — *Guerre au couteau !*

Réponse de Palafox au général français, au siége de Saragosse.

NOTE Y. — *Rome. — Méhémet-Ali.*

L'écrivain Sarmiento, bien qu'écrivant en 1845, n'était pas fort au courant des faits et des événements européens ; il n'y a rien de vrai aujourd'hui dans ce qu'il rapporte des bandits romains, et les événements de 1841 avaient déjà démontré que la Turquie ne voulait pas renoncer à la suzeraineté de l'Égypte.

NOTE Z. — *Venta.*

VENTA. — HOTELLERIE. — Cabaret isolé dans les champs pour les voyageurs.

NOTE AA. — *Artigas, Rondeau, Vigodet, siége de Montevideo.*

Quand Buenos-Ayres jeta, en 1810, le cri d'insurrection contre l'Espagne, elle organisa un gouvernement provisoire et se mit à la tête d'un nouvel ordre de choses ; les autres provinces répondirent à son appel et s'empressèrent de rendre plus intimes leurs rapports avec elle et de prêter obéissance aux autorités substituées à celles de S. M. C. et à leurs mandataires subalternes. La province

Digitized by Google

de Montevideo se distingua par ses sympathies pour la cause de la révolution et par ses efforts pour seconder le mouvement de Buenos-Ayres. Il y eut de suite dans sa capitale des mouvements que réprimèrent les autorités espagnoles. Ces événements et ces raisons firent émigrer à Buenos-Ayres plusieurs officiers distingués, et parmi eux D. José de Rondeau et D. José de Artigas.

D'un autre côté, l'infante doña Carlota Joaquina, profitant des troubles de l'Espagne et des dispositions qu'elle croyait trouver à Buenos-Ayres, avait lancé, en 1809, un manifeste engageant les habitants de cette vice-royauté à se ranger sous son autorité jusqu'à la fin de la captivité de Ferdinand VII. La régence d'Espagne, avertie des vues de l'infante doña Carlota sur la Plata, et songeant que Montevideo était le point le plus à sa portée, avait déjà, pour prévenir toute tentative, nommé gouverneur de cette place Don Gaspard Vigodet, militaire en qui elle avait toute confiance. Mais à la nouvelle du soulèvement de Buenos-Ayres, elle envoya comme vice-roi de la Plata D. Francisco Javier Elio, qui arriva à Montevideo au commencement de 1811. Elio, arrivé à Montevideo et croyant pouvoir ramener Buenos-Ayres sous l'autorité de la régence sans recourir aux armes, fait parvenir amicalement, le 15 janvier 1811, à la junte suprême établie à Buenos-Ayres, à son ayutamiento et à l'audiencia real, un message par lequel il leur fait savoir sa nomination et son vif désir de voir rétablir l'harmonie et l'union la plus parfaite, pour préserver cette vice-royauté de toute influence étrangère. Il promet en même temps sous serment d'oublier les fautes passées et de commencer une nouvelle ère de bonne intelligence et de fraternité. Voyant l'inutilité de ses démarches, il déclare la guerre à Buenos-Ayres et condamne comme rebelle la junte qui y gouverne. Presque toute la campagne orientale se déclare en insurrection.

Digitized by Google

Mercedes, Soriano, Gualeguay et Gualeguaichú tombent aux mains des révolutionnaires. Artigas remporte sur les royalistes la victoire de San-José. Le colonel Rondeau, qui vient prendre le commandement des forces révolutionnaires, soumet les villes de las Minas, San-Carlos et Maldonado, fait soulever la bande orientale en masse et établit son quartier général à Mercedes. Elio prend position à las Piedras avec douze cent trente hommes de ses meilleures troupes et beaucoup d'artillerie; il y est battu le 18 mai par Artigas. Rondeau laisse Mercedes et vient faire le siége de Montevideo. Elio envoie un parlementaire à la junte de Buenos-Ayres pour entrer en arrangement et offrir de se démettre de son emploi, s'il est le seul obstacle à la réconciliation. Mais la junte de Buenos-Ayres, instruite de ce que le Paraguay a déposé son gouverneur dans la nuit du 14 mai, repousse les propositions d'Elio. Il envoie alors une escadre de cinq navires, aux ordres de Michilena, sommer Buenos-Ayres de se rendre; cette ville est bombardée sans succès. Elio, serré de trop près par Rondeau, demande alors des secours au Brésil et écrit en même temps au général brésilien qui commande la division sur la frontière. Le marquis de Casa Irujo, chargé d'affaires d'Espagne au Brésil, qui, par crainte de l'ambition de doña Carlota, s'était toujours opposé à l'entrée des Brésiliens sur le territoire oriental, cède cette fois. Mais la déroute de l'armée argentine du Pérou oblige le gouvernement à retirer les troupes du siége de Montevideo et à conclure le 20 octobre 1811, avec le chef de la place, un armistice dont les principales conditions sont : l'évacuation du territoire par les Portugais et le retrait des indépendants de l'autre côté de l'Uruguay. Rondeau lève le siége et se rend à Buenos-Ayres avec ses troupes; mais Artigas, qui s'était retiré avec les Orientaux sur la rive occidentale de l'Uruguay, refuse d'obéir au gou-

Digitized by Google

vernement de Buenos-Ayres et repasse l'Uruguay au Salto.

Peu de temps après la convention faite par Elio, il est remplacé par le maréchal de camp Vigodet. Au commencement de 1812, le gouvernement de Buenos-Ayres demande la prompte évacuation de la bande orientale par les troupes portugaises; d'un autre côté, les généraux portugais et espagnol demandent qu'Artigas repasse l'Uruguay. Le 26 mai, est conclu à Buenos-Ayres un armistice entre les indépendants et le lieutenant-colonel D. Juan Rademaker pour le Brésil. Mais une conspiration, ourdie par Alzaga à Buenos-Ayres et favorisée en secret par l'agent de doña Carlota, épouse du prince-régent, plus tard D. Juan VI, se trame à Buenos-Ayres, et le général Souza, commandant les troupes portugaises, appuyé par l'infante, désobéit aux ordres du prince pour retirer l'armée, en donnant pour motif que S. A. ne savait pas la nouvelle situation des affaires et la manière dont elle y était engagée, quand elle a donné cet ordre. La conspiration est étouffée le 2 juillet, et l'armée portugaise est alors retirée.

Le 28 août, le gouvernement de Buenos-Ayres propose, à la place de Montevideo, un arrangement pacifique, sur les bases de former tous un même peuple jusqu'à ce que le monarque ait fini sa captivité, et de se remettre alors sous ses lois, avec l'intervention de l'Angleterre. Vigodet et le cabildo repoussent cette proposition avec indignation, et apprenant que les Espagnols sont persécutés à Buenos-Ayres, il défend, sous peine de mort, toute communication avec cette place. La guerre est reprise. D. Manuel de Sarratea, ayant sous ses ordres D. José Rondeau, est nommé général en chef de l'armée contre Montevideo. Il s'incorpore, au Salto, les troupes orientales qui, sous les ordres d'Artigas, n'avaient cessé de faire aux Brési-

Digitized by Google

liens la guerre de montoneros. Rondeau prend le commandement de l'armée, s'avance sous les murs de Montevideo, et force Sarratea, qui était sur l'Uruguay, à retourner à Buenos-Ayres, parce que sa mésintelligence avec Artigas peut compromettre les opérations du siége. A la fin de 1813, Artigas voyant que la reddition de Montevideo est inévitable, force Rondeau à convoquer un congrès pour constituer l'État oriental. Rondeau en réfère à Buenos-Ayres, qui le nomme chef des élections, desquelles il résulte que Rondeau est nommé président. Artigas, outré de n'avoir pas présidé le congrès, se retire avec les troupes de l'armée de Rondeau. Artigas est déclaré infâme, privé de ses emplois, mis hors la loi, déclaré traître à la patrie, et sa tête est mise à prix. Le général Alvear vient prendre le commandement de l'armée devant Montevideo, et Rondeau se rend à Buenos-Ayres, où il est nommé général en chef de l'armée du Pérou pour relever San-Martin, qui se trouvait gravement indisposé.

Le 20 juin 1814, Vigodet capitule et part pour Rio-Janeiro; le général Alvear occupe la place. Dans ce moment, l'insubordination d'Artigas s'accroît au point que le général en chef est obligé de le poursuivre avec les mêmes forces qui ont occupé la place de Montevideo. Alvear laisse le commandement au général Soler, qui soutient pendant longtemps une guerre de partisans avec Artigas. Les résultats ayant été défavorables aux armes de Buenos-Ayres, ce gouvernement retire les troupes de Montevideo, qui est occupée par les Orientaux le 23 février 1815. Córdoba, Santa-Fé, Entrerios se mettent sous la protection d'Artigas, qui déploie alors tout son ressentiment contre le gouvernement de Buenos-Ayres. Des traités proposés de part et d'autre ne sont pas acceptés; l'idée d'un gouvernement fédéral semblable à celui des États-Unis ayant prévalu dans la bande orientale, retarde la pacification;

Digitized by Google

et en 1816, les Portugais envahissent l'État oriental. Artigas ne peut défendre le territoire, et après avoir perdu les batailles d'India Muerta et du Catalan et avoir vu Montevideo tombée au pouvoir du général Lecor, le 20 janvier 1817, continue jusqu'en 1819 une guerre irrégulière de montoneros, sans direction, et ravage le pays sans succès. Il est abandonné peu à peu par tous ses partisans ; toute la bande orientale se soumet aux Brésiliens, et Artigas est forcé d'aller au Paraguay demander asile au docteur Francia, qui l'envoie à Aruguaty, avec 32 piastres de pension par mois. Il y mourut dans la misère en 1826, après avoir réformé ses mœurs.

NOTE BB. — *Congrès de Tucuman.*

Le congrès général de Tucuman se réunit le 24 mars 1816, pendant le gouvernement par *intérim* de D. Ignacio Alvarez; il déclara l'indépendance des provinces argentines sur l'acte du 9 juillet 1816, et leur donna pour directeur D. Juan-Martin Puirredon. Trois ans après, le même congrès donna pour successeur à Puirredon D. José Rondeau, qui commença à gouverner le 29 juillet 1819. Le 1er février 1820, la province de Buenos-Ayres est envahie par les troupes d'Entrerios et Santa-Fé; le directeur Rondeau, déléguant le pouvoir à D. Juan-Pedro Aguirre, va se mettre à la tête des troupes; il est vaincu à Zepeda, et les gouverneurs victorieux des provinces de Santa-Fé et Entrerios entrent à Buenos-Ayres avec leurs troupes. Le congrès et le directoire sont dissous, et le pouvoir du gouvernement borné à la seule province de Buenos-Ayres.

NOTE CC. — *Aldao. — Corro.*

Les Aldao étaient des partisans de Mendoza, sur lesquels il est donné une notice à la suite de Facundo Quiroga.

Digitized by Google

Corro participa, avec les Aldao, au soulèvement du 1er régiment des Andes, à San-Juan.

NOTE DD. — *Congrès de* 1826.

Le troisième congrès général fut assemblé en 1825, et non en 1826, pour faire un traité de commerce et de navigation avec l'Angleterre, qui venait de reconnaître l'indépendance. Le 25 octobre, il accepte la demande d'annexion faite par le gouvernement provisoire de la bande orientale; il crée un gouvernement général du nom de président, indépendant du gouvernement de Buenos-Ayres. Mais tous deux devaient exister dans cette ville, où il n'y avait d'autre trésor que celui de la province. Il en résulta de très-graves inconvénients, qui obligèrent à dissoudre le gouvernement provincial et sa chambre des représentants; et le 8 février 1826, D. Bernardino Rivadavia fut nommé président général. Les partisans du gouvernement provincial ayant formé une opposition majeure dans le congrès au gouvernement présidentiel, Rivadavia se retira, et pendant que les députés des provinces se réunissaient, D. Vicente Lopez vint gourverner par *intérim*, le 7 juillet 1827. A la réunion de la chambre des représentants, le congrès fut dissous.

NOTE EE. — *Convention de Santa-Fé.*

La convention dite nationale se réunit à Santa-Fé pour autoriser la ratification du traité conclu le 27 août 1828 avec le Brésil.

NOTE FF. — *Convention de Córdoba.*

La convention de Córdoba conclut, le 21 septembre 1827, avec Buenos-Ayres, un traité dont le motif, déter-

Digitized by Google

minant, le prétexte avoué, était de soutenir la guerre avec le Brésil.

NOTE GG. — *Quinta.*

On désigne généralement sous le nom de quinta, une maison de campagne avec de vastes jardins.

NOTE HH. — *Once, piastre, real, etc.*

Une once d'or vaut à peu près 86 francs 40 cent., mais sa valeur varie suivant le cours. Elle se divise en 16 *patacones*. Un patacon vaut 5 francs 40 cent. ; il se divise en 8 réaux, ce qui donne au réal la valeur de 68 cent. ; mais ceci est une monnaie de compte. Les petites pièces d'argent sont le quart de patacon ; la monnaie de cuivre se compose de *vintenes*, dont il y a 48 au patacon, de doubles vintenes et de *cobres;* il y a quatre de ces derniers dans un vinten. Le quart de patacon se nomme aussi piécette, et vaut 1 franc 35 cent.

La piastre est une monnaie de compte qui n'existe pas en nature ; elle vaut quarante vintenes ou 4 fr. 50 cent.

NOTE II. — *Chacabuco, Maipú.*

CHACABUCO. — Au commencement de 1817, San-Martin voyant les chemins praticables, envoie à Marcó del Pont un parlementaire qui lui intime l'ordre d'évacuer le Chili s'il veut éviter la guerre à laquelle se voit forcé le gouvernement de Buenos-Ayres, dont il lui envoie en même temps l'acte d'indépendance. Marcó fait brûler ces papiers et envoie le lieutenant-colonel Marqueli avec deux cents hommes, passer la cordillère, par Aconcagua, pour s'approcher de Mendoza autant que possible et voir la vraie direction que va prendre l'armée argentine ; il surprend de nuit, près de la vallée d'Uspallata, une garde

Digitized by Google

avancée sur laquelle il obtient un léger avantage. San-Martin passe alors la cordillère, s'engage avec le gros de son expédition par le chemin de los Patos, et envoie par l'endroit le plus battu, celui d'Aconcagua, son major Las Heras et le commandant Soler, pour attirer l'attention de l'ennemi de ce côté. Cette division ayant rencontré un fort détachement qui défendait le paso de la Guardia Vieja, engage avec lui une action dont le résultat est la retraite des royalistes à la côte de Chacabuco, où était l'avant-garde et la marche de Las Heras sur la vallée d'Aconcagua, où il va s'incorporer à San-Martin, campé sur Putaendo. D. Rafael Maroto, colonel du bataillon de Talavera, est élu chef de l'armée royaliste, et malgré sa diligence, n'arrive à l'avant-garde que le 11 février, avec le colonel Elorriaga; aussitôt l'avis donné par Marqueli, on n'avait pas perdu de temps; et cependant Quintanilla et Baranao, arrivés le 10 à la capitale, ont seuls le temps de se réunir à l'avant-garde.

Le 12 février au matin, Maroto met deux cents hommes sur l'endroit le plus élevé de la côte de Chacabuco, avec ordre de n'abandonner le poste qu'après avoir perdu la moitié du monde. Pendant qu'il dispose le reste de ses troupes, il voit revenir l'avant-garde en désordre; bientôt l'armée espagnole est obligée de céder; Elorriaga et Marqueli restent sur le champ de bataille; tout le monde s'enfuit en désordre de Santiago à Valparaiso. Le gouverneur Marco est fait prisonnier avec son major général Bernedo. Tout le pays est délivré de la domination espagnole, à l'exception de Talcahuano, où se réfugient les vaincus. Le 13 février, San Martin entre à Santiago, où il est proclamé président; il refuse à trois fois différentes, et O'Higghins, désigné par lui, est nommé à sa place.

Maipú. — Au commencement de 1818, San-Martin avait été battu par Osorio à Cancha-Rayada. Loin de se laisser

Digitized by Google

abattre et de désespérer du salut de la patrie, il retourne à Santiago, relève la confiance publique, réorganise des troupes, et quinze jours après il se présente dans la plaine de Maipú, à trois lieues de la capitale, avec cinq mille hommes. Osorio, à la tête de plus de six mille soldats, avait déjà occupé cette position avantageuse.

La plaine de Maipú s'étend à peu près l'espace d'une demi-lieue vers le point par lequel venait San-Martin; elle est coupée à droite par une vallée prolongée qui, appuyée à un ravin, forme sa défense principale; le terrain s'incline à gauche, en pente douce jusqu'à un monticule assez haut qui le domine tout entier, et qui battait la gauche des royalistes et la droite des insurgés.

Osorio forme la ligne de ses troupes dans un endroit un peu élevé, où se trouvent trois collines qui, quoique petites, pouvaient servir à cacher quelques forces. Il occupe le monticule avancé, sur son flanc gauche, avec une colonne de chasseurs et de grenadiers aux ordres de Primo de Rivera et deux canons. Vers dix heures et demie, San Martin se présente avec toutes ses forces, engage un feu violent d'artillerie sur le front, et fait avancer sa cavalerie sur l'un des flancs.

Ordoñez, avec les bataillons de l'Infant et de Concepcion, se mêle à droite avec trois corps d'indépendants, qu'il met d'abord dans la plus complète déroute. La seconde division, composée du premier bataillon de Burgos et du bataillon de volontaires d'Arequipa, s'avance en colonne, par le centre, aux ordres de Morla; à la première attaque, le bataillon de Burgos, qui allait en tête, s'ouvre en deux et laisse le bataillon d'Arequipa exposé au feu des batteries ennemies; le commandant, au lieu de se déployer en bataille, laisse pénétrer sa masse à l'ennemi, et le nombre des morts le force à battre en retraite, quoique en ordre. A cette vue, les indépendants font charger leur

Digitized by Google

cavalerie ; les lanciers royalistes cèdent, et leur infanterie est enveloppée et mise en déroute par toute la réserve du colonel-major Quintana.

San-Martin, voyant que la colonne de chasseurs aux ordres de Primo n'a pas bougé, engage le combat avec elle. L'ordre est donné au colonel Morgado, commandant les dragons de la Frontera, de charger la cavalerie ennemie ; mais il est repoussé avec tant de vigueur que plusieurs de ses hommes sont victimes du feu des chasseurs, sur lesquels ils se sont repliés en désordre. Les colonnes de grenadiers et de chasseurs battent alors en retraite vers Espejo en assez bon ordre ; là ils s'emparent de quelques hauteurs, et le bataillon de Coquimbo obtint même un avantage sur les indépendants. Les chasseurs se mettent alors en marche pour le Maipú ; mais informés qu'Ordoñez, Rodil, Primo de Rivera, cherchent à faire un dernier effort, ils retournent de ce côté, mais trop tard, pour la cause royaliste. Soixante-treize hommes s'échappent seulement avec Osorio à Talcahuno. La bataille de Maipú, en affermissant le Chili, eut d'immenses résultats pour l'indépendance du Pérou, et fit trembler le vice-roi dans son palais de Lima.

NOTE JJ. — *Ramirez.*

Ramirez était un chef de montoneros comme Quiroga, Artigas ; d'abord allié à Artigas et maître de la province d'Entrerios, il fut un des vainqueurs de la bataille de Cepeda, gagnée par les provinces sur le directeur Rondeau. Mais il se mit bientôt contre Artigas, le battit et le força à aller demander asile à Francia.

NOTE KK. — *Selle du gaucho.*

La selle du gaucho se compose de plusieurs pièces : 1° de

Digitized by Google

deux *gergas*, pièces de laine grandes comme de petites couvertures, et que l'on met pliées en quatre sur le dos du cheval; 2° d'un *carogna*, pièce de cuir tanné qui se pose sur les gergas; 3° du *recado*, espèce de bât qui est la selle proprement dite; 4° du *chincha*, sangle de cuir très-large que l'on serre autour du ventre du cheval au moyen de deux forts anneaux de cuivre ou de fer; 5° du *pellon*, peau de mouton ou de veau tannée avec le poil, et qui se pose sur la sangle; 6° d'un *sobre pellon*, autre peau tannée plus courte, souvent brodée en soie; 7° d'un *sobre chincha*, sous-ventrière de laine qui soutient le pellon et le sobre pellon.

NOTE LL. — *Cancha-Rayada.* — *Talca.*

Le Chili avait proclamé son indépendance le 15 février 1818; au commencement de l'année, une expédition organisée à Lima par le vice-roi du Pérou Pezuela, et confiée au brigadier Osorio, était arrivée à Talcahuano. Jusqu'à la nouvelle de son arrivée, San-Martin était resté en observation dans les environs de Valparaiso, craignant quelque entreprise de ce côté; une fois ses craintes dissipées, il réunit ses troupes pour donner un coup décisif aux royalistes. O'Higghins et Brayer, qui s'étaient d'abord retirés à Concepcion, ont bientôt l'ordre d'abandonner cette ville et sa province et de venir à Santiago se réunir à trois mille hommes commandés par San-Martin. La mésintelligence se met, dès le commencement, entre Osorio et Ordoñez; cependant ils lèvent le camp en février, et s'avancent avec quelques partis de cavalerie jusqu'à Chillan. Ils passent plus tard le Maule, après quelques engagements insignifiants, et le 3 mars, toute l'armée royaliste est réunie à Talca (1), à quatre-vingts lieues de Talcahuano. San-

(1) Sur la rive droite du Maule, par 35° 14′ lat. S.

Digitized by Google

Martin, qui avait voulu forcer les royalistes à passer le Maule, ayant réussi dans son projet, lève le camp de San Fernando et vient à leur rencontre; le 14, les troupes royalistes sortent de Talca et arrivent le lendemain à Camarico. Le colonel Primo de Ribera, chef d'état-major de l'armée royaliste, se dirige vers Curico avec les chasseurs, les grenadiers, les dragons de la Frontera et les lanciers du roi, et va faire une reconnaissance du côté de l'ennemi, sur le Lontue. San-Martin était déjà de l'autre côté avec son armée, dans l'intention de passer le Lontue le lendemain, pour faire aussi des explorations; il détache Freire avec une colonne qui fait reculer la cavalerie et oblige Primo à se renfermer dans les Quechereguas; mais Freire est bientôt repoussé et fuit en désordre, poursuivi par les royalistes.

San-Martin, voyant que les royalistes persistent dans leurs positions, fait un mouvement général par le flanc droit dans le dessein de s'emparer de Talca et de la rive droite du Maule, et de priver ainsi les royalistes de leur retraite et de toute espèce de secours; mais l'armée espagnole, avertie par des habitants tombés accidentellement au pouvoir des gardes avancées, bat en retraite parallèlement à San-Martin, et arrive au rio Lircai, au moment où venait d'arriver le général Brayer avec la cavalerie et vingt-quatre pièces d'artillerie. Le 19 mars, les deux armées se trouvent dans les environs de Talca; San-Martin n'ayant pu réunir toute son infanterie, ne veut pas engager une action générale; la cavalerie est repoussée dans une charge qu'elle fait pendant que les royalistes changent de direction pour appuyer leur flanc droit sur la ville.

Le soir même, les royalistes ayant vu une colonne de cavalerie faire un mouvement pour s'emparer de l'embouchure du Maule, et jugeant que la retraite, déjà très-difficile, deviendrait impossible si la bataille se perdait, pren-

Digitized by Google

nent la résolution d'attaquer le camp ennemi, situé à Cancha-Rayada, à une demi-lieue de Talca. En conséquence, ils se forment sur trois colonnes. Primo de Rivera prend la direction de la droite, Ordoñez celle du centre, et D. Bernardo de la Torre, de la gauche. Dès le commencement de la marche, la division de la gauche attaquée par un parti de cavalerie cède un instant; mais revenant bientôt de sa terreur, elle s'empare de la petite colline sur laquelle était le camp, de l'hôpital, de quelques pièces d'artillerie et des équipages du quartier général. Les divisions du centre et de la droite viennent alors rejoindre celle de la gauche, qu'elles ont failli attaquer à cause de l'obscurité de la nuit et de la confusion. Les indépendants sont repoussés partout, à l'exception d'une brigade commandée par le colonel Las Heras.

Osorio, qui était resté pour garder le fort construit dans le couvent de Santo-Domingo de Talca, où l'on avait laissé les hôpitaux et tout le matériel de l'armée, rejoint Ordoñez, se met à la poursuite des vaincus, prend au passage du rio Lircai plus de huit cents mules chargées, et s'arrête aux Quechereguas. L'avant-garde, aux ordres d'Ordoñez, campe en cet endroit, et les troupes à Panguë, à trois lieues en arrière. Quelques chefs voulaient qu'on avançât; mais la majorité ayant émis le vœu du retour à Talca, ce dernier projet est mis en exécution. Ce mouvement permit à l'activité de San-Martin de réunir de nouvelles forces qui, dressées et animées par lui, allaient faire payer cher aux royalistes ce succès passager et assurer à Maipú l'indépendance du Chili.

NOTE MM. — *Las Heras.*

Las Heras, général argentin, lieutenant de San-Martin dans la campagne au Chili, commandait au passage des Andes un corps destiné à tromper les Espagnols sur les

Digitized by Google

mouvements du général en chef. Ayant rejoint l'armée, il participa à toutes les opérations, contribua beaucoup à sauver les débris des vaincus de Cancha Rayada, et à la victoire de Maipú.

NOTE NN. — *Bentham.*

Jérémie Bentham, économiste anglais, naquit à Londres en 1748. Il fut chef de l'école utilitaire, composa une grande quantité d'ouvrages sur la législation, la politique et l'économie politique, et mourut en 1832.

NOTE OO. — *Rivadavia.*

D. Bernardino Rivadavia, l'un des plus illustres soutiens du parti unitaire, se distingua longtemps avant 1810 par ses connaissances et ses talents. Il contribua, comme capitaine, à repousser les Anglais de la Plata.

Ce fait d'armes qui força la cour d'Espagne à nommer Liniers vice-roi, affaiblit la domination espagnole, et donna lieu dès le principe à deux partis qui prirent le titre d'Européens et d'Américains. Les troubles de l'Espagne vinrent bientôt diminuer encore le prestige de l'autorité de la métropole. Le parti américain qui appuyait Liniers créa des juntes suprêmes à l'instar de l'Espagne, et le cabildo (1), à la tête duquel était Alzaga, se mit du côté du parti européen; Rivadavia se rangea de suite du côté de Liniers, parce qu'il y voyait le progrès de l'idée américaine, et sa résolution fut d'un grand poids pour faire pencher la balance en faveur de Liniers.

Il prit part à la révolution de 1810, et contribua à déjouer la conspiration d'Alzaga, fait qui a mis dans le plus

(1) V. la note *c*, plus loin.

Digitized by Google

grand danger l'indépendance de la Plata. Il parcourut ensuite Londres, Paris, Madrid, et se vit forcé de laisser l'Espagne pour avoir dit à Ferdinand VII que la révolution américaine était une nécessité. A Londres et à Paris, il déjoua les projets de D. Manuel Sarratea et du comte de Cabarrus, pour remettre Buenos-Ayres sous la domination espagnole.

D. Martin Rodriguez ayant été élu en 1821, choisit Rivadavia pour ministre du gouvernement et des affaires étrangères. Il fit doubler le nombre des représentants, fonda la banque, créa des récompenses militaires, donna la loi d'oubli et rétablit la confiance publique. Il passa ensuite en Angleterre, où il sut se faire apprécier par Canning, quoiqu'il ne pût se faire recevoir comme agent diplomatique. Revenu dans sa patrie, il fut nommé président général, le 8 février 1826, par le troisième congrès général des Provinces-Unies. Pendant sa présidence, il employa tous ses efforts à introduire dans son pays les idées et les lumières modernes, protégea les étrangers, fonda la colonie allemande de Chorroarin, protégea et encouragea l'agriculture, forma des plans de canalisation que malheureusement il ne put mettre à exécution, et supprima les cabildos qu'il remplaça par la municipalité. L'opposition étant devenue puissante dans le congrès, Rivadavia se démit de ses fonctions le 7 juillet 1827. Les troubles qui ont désolé les provinces de la Plata ont arrêté l'élan imprimé par Rivadavia, mais son nom est demeuré vénéré dans son pays comme celui d'un homme de convictions profondes et d'une supériorité marquée sur ses contemporains.

NOTE PP. — *Le doyen Funes.*

Le doyen Funes, de l'université de Córdoba, se distingua de bonne heure par ses sympathies pour la cause révo-

Digitized by Google

lutionnaire. Il se trouvait à Córdoba en même temps que Liniers, lorsque le vice-roi Cisneros, forcé de donner sa démission, écrivit à ce dernier, par l'intermédiaire d'un jeune homme nommé Lavin, une lettre dans laquelle il communiquait à Liniers les événements qui se passaient à Buenos-Ayres. Lavin, arrivé à Córdoba, descend chez le doyen Funes, auquel il fait part de sa mission. Funes se rend avec lui au palais de l'évêque et chez Liniers, où il feint un grand attachement au roi, pour être admis à la délibération. Le gouverneur et intendant, D. Juan de la Concha, réunit le 29 mai (1810), à cinq heures du matin, l'évêque, Liniers, l'oïdor jubilado Moscoso, et l'honoraire Zamalloa, les alcades de primer et segundo voto, le colonel de milices de la province Allende, l'asesor del gobierno Rodriguez, les deux officiers royaux, et par politesse, le doyen Funes. Après que tout le monde eut juré de garder le secret sur ce qui va se passer, Liniers, peu sûr de l'armée de Córdoba, propose de passer au Pérou et d'y lever une armée pour tomber sur Buenos-Ayres. Tout le monde se range de son côté, excepté Funes. Peu écouté par Liniers, ce dernier forme secrètement un parti avec son frère Ambrosio, plusieurs clercs réguliers et séculiers, avocats et commerçants, partisans de l'indépendance. Des émissaires portent des proclamations dans la campagne, pour la soulever, et intercepter aux royalistes leurs communications avec le haut et le bas Pérou. Liniers est forcé de s'enfuir vers le haut Pérou.

Funes fit plus tard partie d'une commission ecclésiastique chargée de prononcer sur le sort de l'évêque don Rodrigo Antonio de Orellana, arrêté avec Liniers et détenu depuis dix-huit mois. Il opina pour qu'on lui rendît la liberté et son siége épiscopal.

Il se distingua dans plusieurs circonstances pour la cause de l'indépendance.

Digitized by Google

NOTE QQ. — *Concha, Liniers, Allende, Moreno, Orellana, Rodriguez.*

Lorsqu'en 1810, Liniers s'enfuit à Córdoba, pour aller chercher dans le Pérou des secours contre l'insurrection, la junte de gouvernement installée à Buenos-Ayres, le 25 mai, envoya une expédition peu nombreuse aux ordres de D. Francisco A. Ortiz de Ocampo, à la poursuite des fugitifs. Liniers fut atteint avec six autres individus : l'évêque D. Rodrigo Antonio de Orellana, le gouverneur intendant D. Juan de la Concha (1), capitaine de vaisseau ; son assesseur D. Victoriano Rodriguez, le colonel de milices D. Santiago Allende (2), le premier officier royal D. Joaquin Moreno, et le prêtre D. Pedro Alcantara Jímenez, chapelain-major et confesseur de l'évêque. On les conduisit pendant plus de deux cents lieues jusqu'à la pampa, connue sous le nom de monte de las Papagayos, à trois ou quatre lieues de la poste, appelée Cabeza del Tigre. Là, vers onze heures du matin, le 26 août, arrivèrent le dr D. Juan Jose Casteli, second vocal de la junte ; D. Nicolas Peña, le colonel French, le lieutenant-colonel D. Juan Ramon Balcarce, des officiers et une cinquantaine de soldats. Casteli lut aux fugitifs leur sentence de mort prononcée par la junte, et, deux heures après ils furent fusillés, à l'exception de l'évêque et de son chapelain. On conduisit ces derniers sous escorte à la Guardia de Lujan,

---

(1) D. Juan de la Concha avait obtenu d'abord ce grade, puis le gouvernement de Córdoba, en récompense de ses services contre les Anglais. Son fils, le général Concha, Argentin, naturel de Córdoba, est actuellement capitaine général de Cuba. Il a passé en Espagne, étant enfant, avec ses deux frères, dont un est maintenant capitaine général.

(2) Le même qui, en 1806, avait accompagné avec ses milices, le vice-roi Sobremonte de Córdoba à Montevideo.

Digitized by Google

à quatre-vingt-dix lieues de l'endroit où avaient été fusillés Liniers et ses compagnons; ils y restèrent dix-huit mois, après lesquels, sur la demande de quelques ecclésiastiques, on proposa de discuter la chose dans une assemblée de théologiens. Cette junte, présidée par Benito de Luë y Riega, évêque de Buenos-Ayres, et dont faisait partie le doyen Funes, résolut de rendre au prélat son siége épiscopal. Ses menées royalistes le firent encore confiner au collége de San-Lorenzo, sur le Paraná; il y resta trois ans, après lesquels il put s'échapper et passer en Espagne.

NOTE RR. — *Belgrano.* — *San-Martin.* — *Alvear.*

Manuel Belgrano, général argentin, fit partie de la première junte suprême du gouvernement, constituée le 5 mai 1810; il fut battu en octobre 1810, à Paraguary, par Velazco, gouverneur du Paraguay, obtint une capitulation, et sortit de la province. Le Paraguay se souleva le 14 mai 1811, et le 1er août, le gouvernement de Buenos Ayres lui envoya le général Belgrano et D. Vicente Anastasio Echevarria, qui conclurent, le 12 octobre, avec lui un traité d'alliance défensive. Il fut ensuite chef du régiment des Patricios, dans l'armée envoyée aux ordres de Sarratea contre Montevideo. Nommé commandant de l'armée du Pérou, il battit et fit prisonnier à Salta, le 20 février 1813, le général espagnol Pio-Tristan. Mais le 10 octobre de la même année, il fut vaincu par Pezuela, à Vilcapujio, puis à Ayohuma, et le 14 novembre, à Chuquisaca. Après cette dernière défaite, il fut mis en jugement et remplacé par San-Martin. Il eut plus tard le commandement de la division de Mendoza, destinée à secourir le Chili; mais son armée se souleva et le déposa.

Le général San-Martin naquit en 1778, à Yapeyú, dans

Digitized by Google

les missions du Paraguay. Il passa en Espagne à l'âge de huit ans, et servit plus tard contre les Français, se trouva à Baylen, et combattit sous La Romana, Coupigny, Wellington. A la fin de 1811, il passa en Angleterre, où il s'embarqua pour Buenos-Ayres. A son arrivée, il organisa un corps de grenadiers à cheval, battit les Espagnols à San-Lorenzo, où il fut nommé colonel, puis il alla, comme général, prendre le commandement de l'armée du Haut Pérou. Sa santé, altérée, le força de laisser le commandement et de se retirer à Córdoba; il fut ensuite mis à la tête de la province de Cuyo. Il y créa une armée avec laquelle il passa les Andes et battit les Espagnols à Chacabuco, le 12 février 1817. Osorio, envoyé au Chili par Pezuela, vice-roi du Pérou, s'arrêta quelques mois à Talcahuano, d'où il sortit à la rencontre de l'armée républicaine, qui s'avançait sur Talca. Il la surprit à Cancha-Rayada dans la nuit du 19 mars 1818, et la mit dans une déroute complète. San-Martin ne se laissa pas abattre par le revers; il retourna à Santiago, où il organisa une armée avec laquelle il battit complétement Osorio à Maipú, le 5 avril 1818. Il retourna ensuite à Buenos-Ayres et revint au Chili en octobre. Il voulait faire un voyage à Buenos-Ayres en février 1819, mais informé qu'on voulait l'assassiner en route, il retourna à Mendoza, d'où il repassa au Chili en 1820. Il fut nommé généralissime de l'armée libératrice du Pérou, avec laquelle il partit de Valparaiso le 20 août 1820, sur l'escadre de lord Cochrane. A Pisco, il détacha une division qui alla soulever la Sierra, puis il mouilla devant le Callao pour imposer à Pezuela; et plus tard il alla débarquer à quarante lieues au nord, à Huacha, et établit son quartier général à Huaura.

Il battit les Espagnols à l'Ica, la Nasca, Acari, Chanquillo, Mayoc, Huancayo, Pasco; ses succès avaient irrité les Espagnols contre le vice-roi Pezuela, qu'ils avaient dé-

Digitized by Google

posé le 29 janvier 1820, pour le remplacer par le général La Serna. San-Martin eut une entrevue avec ce général, le 2 juin, à Punchauca; la paix ne put se conclure, et San-Martin entra à Lima le 13 juillet; la forteresse du Callao se rendit le 21 septembre. Il présenta alors un code de lois au Pérou, le 8 octobre, fonda l'ordre militaire du Soleil, et se démit de l'autorité dans les mains du marquis de Torre-Tagle. Le 25 juillet 1822, il eut une entrevue avec Bolivar, revint au Callao, entra à Lima le 19 août, et y reprit le pouvoir suprême. Après avoir assuré l'indépendance du Pérou et installé le premier congrès, il se démit de son pouvoir, rentra dans la vie privée, et vint se fixer en France.

Le général Alvear arriva d'Espagne en même temps que San-Martin. En septembre 1811, une assemblée populaire avait remis le pouvoir à trois individus, dont un devait sortir tous les six mois. A la seconde élection, en octobre 1812, les votes se réunirent sur un partisan de Saavedra. Ce dernier passait pour l'auteur de tous les maux de la patrie. D. Carlos Alvear et José de San Martin se mirent à la tête d'un mouvement qui se termina par la déposition des trois gouvernants, que l'on remplaça par trois autres chargés de convoquer immédiatement l'assemblée générale des provinces. Cette assemblée fut formée le 31 janvier 1813, et D. Carlos Alvear en fut nommé président.

Au commencement de 1814, le général Alvear alla remplacer Rondeau dans le commandement des troupes qui assiégeaient Montevideo. Cette ville se rendit le 20 juin de la même année. Alvear eut alors à lutter contre Artigas, qui tenait la campagne de Montevideo. Après quelques avantages, il se rendit à Buenos-Ayres, laissant le commandement de l'armée argentine au général D. Miguel E. Soler. A son arrivée à Buenos-Ayres, Alvear fut désigné pour remplacer Rondeau dans le commandement de

Digitized by Google

l'armée du Haut Pérou. Cependant le Tucuman s'inquiétait de certains plis remis au vice-roi Pezuela, par un commissaire du directeur suprême de Buenos-Ayres. Une conspiration, présidée par le directeur suprême, pour mettre les provinces de la Plata sous la domination du roi d'Espagne, comptait Alvear parmi ses membres. A la même époque, une lettre envoyée de Rio-Janeiro à Rondeau fut ouverte à la poste de Tucuman et renvoyée au gouvernement; mais Rondeau en reçut plus tard une copie, et apprit par là qu'Alvear avait manifesté au roi son repentir d'être entré dans la révolution, et qu'il lui offrait ses services (1). A la nouvelle qu'Alvear était à Córdoba et s'avançait vers Jujuy pour relever Rondeau, les officiers de l'armée déclarèrent qu'ils ne le recevraient pas; le colonel de cavalerie D. Diego Balcarce fut envoyé à sa rencontre avec un escadron du corps qu'il commandait, pour lui ordonner de rétrograder. Alvear apprit cette disposition avant d'arriver à Tucuman, et repartit pour Buenos-Ayres avec une telle précipitation que Balcarce revint sans avoir pu l'atteindre.

Le 9 janvier 1815, D. Jervasio Posadas laissa le directoire; l'assemblée lui donna pour successeur le général Alvear, son neveu. Cette élection fut mal reçue dans le pays, qui ne se souciait pas d'avoir pour directeur un chef auquel son armée avait refusé d'obéir. Le 11 avril, le peuple se souleva en masse contre le directeur et l'assemblée à cause des excès et de la tyrannie d'Alvear. Le ca-

---

(1) Rondeau dit dans son Autobiographie que D. Nicolas Herrera et D. Carlos Maria Alvear ont affirmé postérieurement que les documents qu'on leur attribuait étaient apocryphes, et qu'il leur faisait l'honneur de les croire; mais que, néanmoins, il y a eu projet de changement, et que ce projet a été aidé par une main occulte et puissante, qui en faisait mouvoir les ressorts.

Digitized by Google

bildo se mit à la tête du mouvement, fit dissoudre l'assemblée, envoya Alvear en exil et le remplaça par Rondeau. Ce dernier se trouvant au Pérou, fut remplacé provisoirement par D. Ignacio Alvares Tomás.

L'ex directeur Alvear, abandonné partout, s'était réfugié à bord d'un navire anglais, et s'était rendu à Rio-Janeiro. Revenu dans la Plata en 1818, il s'entendit avec D. Manuel Sarratea, remonté au pouvoir en février 1820, après la victoire de Cepeda, remportée par les troupes d'Entrerios et Santa-Fé sur le directeur Rondeau. Il s'embarqua à Montevideo, pour Buenos-Ayres, en mars 1820. Balcarce ayant vaincu, le 7 mars, les troupes fédérales, avec l'infanterie échappée à Cepeda, gouverna jusqu'au 4 mai, époque à laquelle Sarratea le chassa, et remit au pouvoir un chef fédéral. Mais le général Soler, qui se trouvait à Lujan avec l'armée, déposa ce nouveau gouverneur, et ne put rester lui-même longtemps au pouvoir, parce que les forces d'Alvear, augmentées de celles de Ramirez et de Lopez de Santa-Fé, le défirent à la Cañada de la Cruz, le 23 juin 1820.

Le général Alvear, attaché à Dorrego, qui était monté au pouvoir au commencement de juillet 1820, fut vaincu avec lui à San-Nicolas de los Arroyos, le 2 août 1820, et ne reparut plus sur la scène publique.

NOTE SS. — *Say et Smith.*

Économistes. — Le premier naquit à Lyon, en 1767; partisan de Smith, il perfectionna et expliqua son système, fut nommé en 1826 professeur d'économie politique au Conservatoire des arts et métiers, et mourut à Paris en 1832.

Le second, Adam Smith, naquit à Kirkaldy, en Écosse, en 1723, travailla à plusieurs ouvrages d'économie poli-

Digitized by Google

tique, où il prêchait le travail, la liberté du commerce et l'industrie, devint, en 1778, commissaire des douanes en Écosse, et mourut en 1790.

NOTE TT. — *Lopez.* — *Ibarra.*

Ibarra était gouverneur de Santiago del Estero.

Lopez, l'un des coryphées du parti fédéral, s'unit avec Ramirez à Artigas, dans la bande orientale, et fit entrer dans la ligue dont Artigas s'était déclaré protecteur, la province de Santa-Fé, où il régnait en maître absolu.

D. José Rondeau ayant été nommé directeur à la place de Juan Martin Puirredon, le 1er février 1820, la province de Buenos-Ayres fut envahie par les troupes de Santa-Fé et Entrerios, qui vainquirent Rondeau à Cepeda, le 23 février. Après cette bataille, les chefs des provinces, Estanislao Lopez, Ramirez et Sarratea, signèrent la convention de la Capilla del Pilar, pour former un gouvernement fédéral, et D. Manuel de Sarratea fut nommé gouverneur par *intérim.*

Après les mouvements qui renversèrent Sarratea, les troupes de Santa-Fé battirent le général Soler à la Cañada de la Cruz, le 28 juin 1820, et Dorrego fut nommé gouverneur. Mais ayant voulu combattre Lopez, dont les forces étaient restées dans la province de Buenos-Ayres, pour faire de l'opposition au congrès et au directoire, il fut vaincu par lui le 12 août de la même année, au Gamonal. Pendant ce temps, le parti de Dorrego ayant faibli à Buenos-Ayres, Rodriguez monta au pouvoir, et Lopez fit la paix avec lui en 1821. Ramirez, qui avait envahi de nouveau la province de Buenos-Ayres, mourut dans ce temps-là.

Dorrego, revenu au pouvoir le 13 août 1827, fut renversé par Lavalle le 1er décembre 1828. Vaincu et pris par

Digitized by Google

lui à Navarro, il fut fusillé par son ordre le 13 décembre. Rosas, qui faisait partie de l'armée de Dorrego, s'enfuit à Santa-Fé et revint avec les troupes de cette province, commandées par D. Estanislao Lopez, qui battit Lavalle au Puente del Marques, en 1829. A la suite de cette victoire, Rosas conclut un traité qui donna le pouvoir au général Viamont.

En 1830, trois traités des 27 février, 23 mars et 3 mai, entre Corrientes, Santa-Fé, Buenos-Ayres et Entrerios, stipulèrent qu'une convention formée par des commissaires des parties contractantes, se réunirait à Santa-Fé pour former une ligue offensive entre elles avec délégation de la conduite des relations extérieures à Buenos-Ayres, et que toutes les provinces qui le demanderaient seraient admises dans la ligue en proclamant le système fédéral. Lopez fut nommé en 1831 chef d'une armée avec laquelle il soumit les provinces dissidentes. C'est dans cette occasion qu'il sauva la vie au général Paz, qui avait été boulé à la tête de son armée. Il voulait convoquer un congrès constituant pour organiser les provinces soumises; mais Rosas s'y opposa et le fit taire en insinuant à Quiroga que Lopez voulait se faire nommer chef de la république.

Cependant Rosas méditait la mort de Quiroga, dont la puissance à l'intérieur lui portait ombrage. Il négocia avec Lopez le projet de le faire assassiner par les Reinafés qui régnaient à Cordoba. Quiroga fut tué à Barranca-Yaco et Lopez mourut peu de temps après, en juin 1838. C'est pourquoi on accusa Rosas de l'avoir fait empoisonner par son médecin. Cette probabilité devint plus positive quand Cullen, secrétaire de Lopez et connaissant parfaitement les détails du complot, fut arrêté et fusillé sans procès à l'Arroyo del Medio, le 22 juin 1839.

Digitized by Google

NOTE UU. — *Florencio Varela.*

Ce publiciste distingué naquit à Buenos-Ayres le 23 février 1807, fut reçu docteur en droit en 1827; et, après la révolution de 1828 à Buenos-Ayres, il émigra à Montevideo le 12 août 1829. Revenu à Buenos-Ayres en octobre de la même année, il fut exilé et revint à Montevideo. En 1838, il fut arrêté et mis en prison avec ses frères par ordre d'Oribe; il fut relâché peu après. Le 26 février 1839, une commission d'Argentins émigrés l'envoya près de Lavalle pour l'engager à prendre les armes contre Rosas. Forcé d'abandonner la profession d'avocat qu'il exerçait, à cause de la faiblesse de sa santé, il se rendit à Rio-Janeiro en mai 1841 et revint à Montevideo en décembre 1842, au moment où Rivera venait d'être battu à l'Arroyo Grande. Il fut employé à toutes les négociations du gouvernement oriental avec la France, les États-Unis, le Brésil et le Portugal, jusqu'en septembre 1843, qu'il partit pour l'Europe où il était envoyé par le président Vasquez pour défendre les intérêts de Montevideo à Londres; il en revint en 1844 sans avoir obtenu d'autre résultat qu'une note du comte d'Aberdeen qui lui déclarait que l'Angleterre ne prendrait pas part aux affaires de la Plata. De retour à Montevideo, il fonda le Comercio del Plata, seul journal sérieux et digne de ce nom qui ait été publié dans ces pays. Oribe, redoutant tous les jours davantage l'influence que pouvait exercer ce journal tant qu'il serait dirigé par un homme comme Varela, le fit assassiner par un nommé Cabrera, dans la soirée du 20 mars 1848, au moment où venaient d'arriver à Montevideo la frégate anglaise *Inconstant* et le vapeur français *le Magellan*, sur lesquels venaient les plénipotentiaires des deux pays, MM. Gore et Gros. L'assassin s'enfuit de suite au camp

Digitized by Google

d'Oribe, où il reçut le prix de son crime et le grade d'officier.

NOTE VV. — *Garcia.*

Le général D. Juan Gregorio de las Heras avait succédé dans la présidence à D. Martin Rodriguez en septembre 1824, et D. Manuel José Garcia avait été nommé ministre du gouvernement, des finances et des relations extérieures. C'est en cette qualité qu'il lança la circulaire mentionnée.

NOTE XX. — *Les Araucanos.*

Le gouvernement du Chili est obligé, pour ne pas être inquiété par eux et pouvoir compter sur leur appui au besoin, de leur faire tous les ans des cadeaux qui constituent un véritable tribut.

NOTE YY. — *Mashorca, Mashorqueros.*

La mashorca était un club dont les membres se nommaient mashorqueros, et qui était chargé des vengeances secrètes de Rosas. Elle a jeté l'épouvante dans Buenos-Ayres, qu'elle a remplie de crimes abominables commandés par le tyran.

NOTE ZZ. — *Les colorados de las Conchas.*

D. Martin Rodriguez, élu gouverneur le 25 septembre 1820, prit pour secrétaires D. Marcos Balcarce et D. Juan Manuel Luca. Cette élection agita la ville; Rodriguez ayant commis quelques excès, l'agitation devint plus forte. Le gouverneur s'enfuit à la campagne le 1er octobre; il en revint le 4 avec les milices de la campagne à la tête desquelles figuraient les colorados de las Conchas, comman-

Digitized by Google

dés par Rosas. La ville fut soumise, et Rodriguez continua à gouverner pendant près d'une année.

NOTE *a*. — *Illustre restaurateur des lois.*

Après la défaite de Lavalle en 1828, le général Viamont monta au pouvoir; la chambre des représentants existant à la mort de Dorrego fut rétablie, et, le 6 décembre 1829, elle élut pour gouverneur D. Juan Manuel Rosas ; les femmes couronnèrent le nouveau gouverneur à sa sortie de la table des sessions, la ville fut illuminée, des bandes de musique la parcoururent, accompagnées par le peuple exalté, et le cri universel était : — Meurent les Unitaires! Le 18 du même mois, la chambre des représentants vota « pour récompenser le digne citoyen D. Juan Manuel Ro- » sas et ses compagnons de campagne, pour avoir étouffé » le soulèvement militaire scandaleux du 1er décembre » 1828, » une loi déclarant libelles infâmes et déshonorants pour les mœurs et l'honneur public toutes les publications imprimées depuis le 1er décembre 1828, dans des termes calomnieux ou injurieux pour les personnes de l'ancien gouverneur Dorrego ou du colonel Rosas ou contre les gouverneurs des provinces et les patriotes respectables qui avaient servi la cause de l'ordre. La même loi disait ensuite : « La chambre approuve en tout et sur tout la » conduite politique du citoyen Rosas, comme comman- » dant général de la campagne, depuis le 1er décembre » 1828 jusqu'au 8 décembre 1829, jour où il s'est chargé » du gouvernement. Elle le déclare le restaurateur des » lois et institutions de la province de Buenos-Ayres. » On lui accordera le rang de brigadier général de cette » province, et la législature se charge de le faire reconnai- » tre dans ce caractère par toute la république. Il sera dé- » coré d'une épée et d'une médaille d'or ornée des sym-

Digitized by Google

» boles de la loi, de la justice et du courage; la médaille
» sera garnie de brillants d'un côté, et aura une couronne
» de lauriers et une branche d'olivier comme emblème de la
» reconnaissance, avec ces paroles : Buenos-Ayres au res-
» taurateur des lois; le revers aura le buste de ciment
» avec des ustensiles d'agriculture et des trophées de
» guerre et portera la devise : Il cultiva son champ et dé-
» fendit la patrie.

NOTE *b*. — *Et voilà trois ans.*

Le général Oribe assit son camp à la vue de Montevideo le 16 février 1843; il y resta jusqu'à la fin de 1851, époque à laquelle Urquiza délivra Montevideo et força Oribe à abandonner ses prétentions.

NOTE *c*. — *Cabildo.*

Les cabildos ou ayuntamientos, composés de regidores, alcades et autres officiers, étaient des assemblées populaires qui réunissaient l'exercice du gouvernement intérieur, de la police, de l'administration de la justice dans les cas ordinaires, le maniement des fonds municipaux et beaucoup d'autres facultés importantes; de sorte que leurs attributions et prérogatives étaient vastes et même supérieures à celles des ayuntamientos de la péninsule, d'où l'on avait pris cette forme de gouvernement, avec l'idée dans le principe d'opposer une barrière à l'ambition et aux exactions des encomenderos ou seigneurs territoriaux.

On donne aussi le nom de cabildos aux lieux où se tiennent ces assemblées.

Digitized by Google

NOTE *d*. — *Traité del Pilar.*

Le traité du Pilar a été fait et conclu le 23 février 1820 entre les gouverneurs D. Manuel de Sarratea, de la province de Buenos-Ayres, D. Estanislao Lopez, de Santa-Fé, et D. Francisco Ramirez, d'Entrerios, pour mettre fin à la guerre suscitée entre lesdites provinces, pourvoir à leur sûreté ultérieure et concentrer leurs forces et leurs ressources en un gouvernement fédéral.

NOTE *e*. — *La Caña.*

La caña est une eau-de-vie de grains très-forte que l'on vend aux gauchos dans les pulperías.

NOTE *g*. — *Il arriva ce que vous savez.*

Don Juan Ramon de Balcarce remplaça Rosas le 17 décembre 1832. Son incapacité et le peu d'entente du ministère le forcèrent à permettre et même à protéger un excès scandaleux de la liberté de la presse (1). Il fut bientôt obligé de laisser le pouvoir, et le général Viamont le remplaça le 4 novembre 1833. Rosas avait laissé Buenos-Ayres pleine de son influence; sa femme, qui avait appelé Quiroga, dirigeait de sourdes menées contre Balcarce qui

(1) En 1832, Rosas avait fait contre les unitaires une loi dite d'épuration et de surveillance. Dès que Balcarce fut au pouvoir, la loi d'épuration fut rapportée; une loi du 22 juin 1833 rétablit la liberté de la presse, abolie par Rosas; par une loi du 8 juillet, la chambre des représentants ordonna à une commission prise dans son sein de lui présenter avant le 30 septembre un projet de constitution sous la forme représentative républicaine : le parti de Rosas s'en émut et prépara la chute de Rodriguez.

Digitized by Google

ne put résister à cet orage, et qui, après avoir remis le pouvoir à Viamont, fut obligé de s'expatrier.

NOTE *h*. — *Las Heras, qui descendait au Chili, par la route d'Uspallata.*

San-Martin sachant que Marcó del Pont avait dans le Chili une armée plus forte que la sienne, cherchait à la lui faire diviser; c'est pourquoi il le fit informer par les Indiens Pehuenches qu'il passerait les Andes par le chemin du Planchon, et qu'il envoya las Heras avec une division passer par le chemin d'Uspallata, tandis qu'il passait lui-même par le Nord. Ainsi trompé par son ennemi, Marcó destina pour le Sud une partie de ses forces et facilita lui-même le triomphe de Chacabuco et la liberté du Chili.

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Préface du traducteur	V
Introduction	XI
Prologue	XLI
Chap. I. — Aspect physique de la république argentine, et caractères, coutumes et idées qui en découlent	1
Chap. II. — Originalité et caractères argentins	26
Chap. III. — Association	49
Chap. IV. — Révolution de 1820	60
Chap. V. — Vie de Juan Facundo Quiroga	79
Chap. VI. — La Rioja	99
Chap. VII. — Sociabilité	121
Chap. VIII. — Essais	146
Chap IX. — Guerre sociale	171
Chap. X. — Guerre sociale	190
Chap. XI. — Guerre sociale	204
Chap. XII. — Guerre sociale	232
Chap. XIII. — Barranca-Yaco	251
Appendice	281
Frai José Felix Aldao, brigadier général et gouverneur	293
Notes	343

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, rue Racine, 26.

Digitized by Google

Digitized by Google

JAN 2 2 1935

Digitized by Google